LANGAGE

PRIMITIF

SE TROUVE A PARIS,

CHEZ

DIDOT FRÈRES (FIRMIN),
RENOUARD (JULES),
TECHENER, pl. du Louvre.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, 56.

DACTYLOLOGIE

ET

LANGAGE PRIMITIF

RESTITUÉS

D'APRÈS LES MONUMENTS

עַל כפים חקתיך

Επι των ταρσων ηκριβωσα σε

Je t'ai enseigné par le bout de mes doigts

JÉHOVAH A ISRAËL

Isaïe, 49-16.

PARIS

1850

AU LECTEUR.

Il faut de puissants motifs pour abandonner les routes suivies par le temps, comme il est indispensable de produire ses garants lorsqu'on prend une direction nouvelle; ennemi des systèmes et des idées préconçues, nous étudions les monuments matériels, avec l'espoir de pénétrer le secret de leur origine, de reconnaître les prémisses, pour expliquer les conséquences devenues des faits.

Obligé d'employer l'érudition archaïque, parce que du berceau primitif peuvent seules descendre les lumières qui éclairent notre sujet, nous devions ou négliger nos preuves, ou employer le langage scientifique, peu attrayant pour le lecteur.

Espérant affranchir l'esprit de toute contention, et mettre à la portée de chacun les clartés puisées aux textes originaux, indépendamment des faits révélés par les monuments, nous nous sommes res-

treint dans nos *Prolégomènes,* à exposer les arguments avec simplicité, d'après leur connexion suivie, réservant nos citations et nos éclaircissements pour les divisions spéciales.

Dans leur laconisme, ces Prolégomènes montrent une forme dogmatique et tranchante éloignée de nos habitudes. Pour les lecteurs auxquels une simple énonciation paraîtrait trop absolue, nous les prions de recourir aux chapitres particuliers, toujours indiqués par des chiffres d'ordre ; ils y trouveront la série des preuves matérielles et logiques que nous soumettons avec conviction et confiance.

J. BARROIS.

TABLE DES CHAPITRES.

DACTYLOLOGIE

ET

LANGAGE PRIMITIF.

PROLÉGOMÈNES.

I.

Le développement des facultés dont Dieu favorisa l'homme se fit par degrés : le germe de la puissance intellectuelle du roi des créatures, l'organe de la voix, qui seul suffit pour établir la suprématie, ne prit de valeur qu'après avoir fait alliance avec le langage du geste, compréhensible par lui-même, s'adressant aux yeux, et puisant ses éléments dans la nature.

La langue phonétique, sortie du même berceau, resta immuable partout et pour tous; les signes de la main en furent l'interprète jusqu'à l'édification de Babel : alors Dieu, divisant la langue, laissa s'établir un nom-

bre infini de dialectes, qui, pour les hommes supérieurs, se rattachaient à la langue primitive comme à une mère commune.

II.

L'Assyrie, l'Inde et la Chine, comme presque toutes les nations civilisées, eurent une même langue patriarcale avant qu'Athènes fût fondée, et cette norme des mages, des druides et des prêtres de toute l'antiquité était prédestinée à devenir la langue des Hellènes : de là ces racines grecques répandues dans la linguistique des différents peuples.

De nombreux monuments toujours parlants nous transmettent cette langue prohellénique; les dialectes, enfants de Babel, produisirent les sèmes cunéiformes : ces premiers rudiments furent les germes des signes cadméens, qui enfantèrent la graphie. La numismatique primitive et générale reproduit ces précieuses empreintes; la langue patriarcale, s'appuyant sur l'harmonie naturelle, est la source de tous les langages : l'unité de la création, l'universalité du cataclysme et la chronologie de Moïse sont autant d'axiomes fondés sur l'inflexible logique des faits.

III.

Les signes dactylologiques, toujours les mêmes, reproduits par les monuments artistiques depuis les Assyriens jusqu'au XVe siècle, embrassent l'immense période de plus de trois mille ans, durant laquelle, et sans discontinuité, s'accumule une masse de preuves matérielles encore parlantes.

Les livres saints montrent la main comme imposant interprète des volontés du Seigneur, seulement les mots hébreux qui devaient révéler le langage des doigts ont été mal expliqués; il faut s'initier à l'intelligence du texte mosaïque pour lui rendre sa véritable signification : sous ce rapport, une nouvelle traduction est désirable.

Bien que les Hébreux fussent généralement ignorants, c'est aux siècles qu'il faut demander compte des erreurs commises par les premiers traducteurs de la Bible : la critique était nulle à l'époque où l'art de tracer quelques caractères grossiers formait une rare exception : par respect pour le texte sacré, livre alors presque unique, on se bornait à traduire scrupuleusement le mot à mot, et les acceptions diverses, malencontreusement interprétées, renversaient le sens même du discours : « *La lettre tue, l'esprit vivifie.* » (Saint Paul aux Corinthiens, II, 3, 6.)

L'universalité de la dactylologie ressort du rapprochement des monuments antiques des différentes nations.

Les Étrusques décernaient des prix aux plus habiles dactylologues; leurs vases, en rappelant cette coutume, s'expriment par une dactylologie et une protophonie appartenant à la langue patriarcale. Nulle part ce mode de transmettre la pensée n'a laissé plus de traces que sur les produits de la céramique.

Les deux mondes ont une origine commune : les habitants que Cortès rencontra dans l'antique Mexico conservaient des coutumes modelées sur celles de l'Ancien Continent; leurs traditions rappelaient celles de Moïse; leurs monuments primitifs affectaient le style égyptien, tandis que les idées se transmettaient par une dactylologie conforme à la séméiologie et à la linguistique prohellénique.

Un antique manuscrit mexicain, arrivé en quelque sorte miraculeusement jusqu'à nous, montre que les peuples du Nouveau Monde doivent leur origine aux tribus patriarcales; la langue et la dactylologie antiques de ces peuples sont de tous points semblables à la langue et à la dactylologie des fils d'Adam (pl. LII, LIII).

IV.

Les vérités primordiales renfermées dans les livres de Moïse sont innombrables : chronologie, pratiques

primitives, dactylologie, linguistique, migration, généalogie des peuples, histoire des premiers temps, diversité des races, tout s'y trouve réuni. De fausses interprétations, dès longtemps accréditées, aveuglent le commun des hommes et les empêchent de voir le rayon de Dieu éclairant son prophète.

Toutes les langues dérivent d'une seule et même souche, les diversités phonétiques et la variation des graphies s'opposèrent à la reconnaissance de cette vérité originelle : l'antique rudesse des langages s'adoucit graduellement par la civilisation, plus encore que par l'aménité du climat.

V.

Les premiers rudiments graphiques nous sont transmis par les Assyriens : Babylone donne naissance aux cunéiformes à toujours incompréhensibles, mais sa dactylologie est identique avec celle employée partout et dans tous les temps anciens. La protophonie est la base de la graphie régulière appliquée à la langue des patriarches, qui devint celle des prêtres et des savants du monde civilisé, tandis que la divergence des dialectes fut l'apanage des peuples de toutes les contrées.

Les chevillettes (voir notre pl. II), remplaçant les doigts, constituèrent la première graphie : les cunéiformes servaient aux patois babéliques; on peut croire qu'ils n'avaient point une valeur phonétique, et que, sous ce

rapport, ils ressemblaient aux notes tironiennes, qui primitivement exprimaient des caractères digités, et devinrent une tachygraphie au temps de l'affranchi de Cicéron.

VI.

L'alphabet hiéroglyphique se développe en une série protophonétique indéfinie, appartenant à la langue patriarcale : le petit nombre d'appellations lues dans la langue hiéroglyphique n'a été compréhensible que par l'application de la protophonie (pl. XXXVIII). Ainsi, l'alphabet hiéroglyphique doit par sa nature demeurer incomplet, puisque tous les objets matériels figurant comme protophonie peuvent y être ajoutés.

En l'absence des lettres, les hiéroglyphes produisirent l'acrologie phonétique. Durant des siècles, leur étude a lassé les efforts du savoir, et passe encore aujourd'hui pour le dernier terme de la science, ce qui surabondamment prouve l'inanité des systèmes suivis.

L'application du mode protophonétique joint à la langue patriarcale rend la lecture des hiéroglyphes simple et facile, comme tout ce qui est primitif; elle ne réclame désormais qu'une intelligence égale à celle de l'enfant qui se familiarise avec l'ABC (pl. XXXIX). Les protophonétiques deviennent des sigles, et les hiéroglyphes de l'obélisque de Louqsor se lisent aussi exactement que les inscriptions lapidaires et numismatiques; ils rap-

pellent les éternels principes théocratiques, politiques et philosophiques de l'homme à l'état social.

VII.

Suivant sa généalogie, la graphie assignait la première place au phénicien : les monuments, d'accord avec Pline l'ancien et Gésénius lui-même (*Monumenta*, t. I, p. 17), prouvent que c'est au grec antique qu'appartient le droit d'aînesse; les Pélasges, chefs des migrations, parlaient la langue prohellénique, mère de tous les idiomes.

La graphie sanscrite décèle un fond dactylologique sur lequel on a brodé les complications, preuves évidentes de sa postériorité.

La *Paléographie universelle* de MM. Silvestre et Champollion reproduit des signes digités de la plus haute antiquité, ainsi qu'une série de peintures protophonétiques qui se succèdent jusqu'à la renaissance.

Les difficultés d'interprétation proviennent de l'exiguïté du lexique primitif et des différents sens applicables à la même expression.

Le désaccord entre la phonie et la graphie vient accroître la confusion.

C'est à son élasticité que l'hébreu doit la prédilection particulière des sophistes pour l'interprétation des dialectes orientaux.

Les calligraphes des VIIe, VIIIe, IXe et Xe siècles rappelèrent, dans leurs majuscules enjolivées, l'antique manière protophonétique et hiéroglyphique, espérant ainsi parvenir à faire connaître au vulgaire la valeur des lettres latines dont l'Église faisait usage; ils peignaient dans la contexture des capitales les figures dont la protophonie produisait le son attaché au caractère latin. Ce procédé archaïque est renouvelé de nos jours par les instituteurs de l'enfance. La série que nous offrons à nos lecteurs (pl. XLIII et suiv.), puisée dans le seul ouvrage publié si magnifiquement par M. de Bastard, est extraite des manuscrits les plus illustres.

Les peintures à fresque retrouvées à Saint-Savin en Poitou (pl. LVII) prouvent simultanément, avec cette graphie, la persistance du procédé populaire, jusqu'à l'application de l'écriture à la langue vulgaire par Otfrid, et même plusieurs siècles après : l'orthodoxie fit disparaître les peintures polychromes exécutées par des artistes byzantins qui suivaient le schisme d'Arius.

Le rituel funéraire égyptien du Louvre (pl. I), analogue aux stèles dont on possède une si grande quantité, est un des premiers monuments du langage d'action. Le papyrus n° 22 (pl. II), conservé dans la même collection, peut être considéré comme graphie stoïchéienne dactylologique.

Les monuments parlants sont nombreux, mais les obstacles qui s'opposent à la compréhension des anciens textes populaires ne le sont pas moins : seule, la dactylologie monumentale est toujours claire et intelligible.

VIII.

Privés de graphie, les hommes, mus par le besoin de transmettre à la postérité les faits dignes de mémoire dont ils étaient témoins, enfantèrent la mythologie, et ses exagérations saisissantes qui frappaient les imaginations se gravaient dans les esprits, et triomphaient ainsi de l'oubli.

La psalmodie, la prose de nos églises, avaient un but semblable : les anciens législateurs et les trouvères septentrionaux usaient de chant, de rhythme et d'assonances pour le même objet.

Les dieux de l'Olympe furent des hommes illustres, et les légendes numismatiques révèlent leur puissance comme chefs des peuples. Après leur apothéose, on leur prêtait le langage uniforme de la dactylologie. Leur culte se répandit par toute la terre sous des noms qui changeaient suivant les contrées.

L'effigie des hommes lapants est une chose très-remarquable (pl. XIX).

Nous devons à la mythologie figurée les plus authentiques monuments séméiologiques : une règle basée sur le rayon visuel des personnages s'établit pour l'intelligence du sigle, et cette règle fut toujours observée. Les restaurations modernes, exécutées dans l'ignorance de ces coutumes, sont le plus grand obstacle à la sincérité du langage statuaire.

IX.

Les arts du dessin se bornent à l'emploi des seize signes de Cadmus, tandis que graphiquement ces mêmes signes se multiplient, par suite de la diversité des conventions, au delà de quatre cents. Moïse modifia la graphie du samaritain dactylologique en hébreu carré sacerdotal.

Les arts nous ont enrichis de monuments parlants plus sûrs que la graphie. L'écriture en sigles fut commune à toute l'antiquité; elle ne suivait aucune orientation.

Les trois premières voyelles étaient numériques, et les consonnes se classaient suivant les degrés du même organe.

Le langage siglique restait simple, comme l'état naturel primitif. Les noms imposés aux lettres résultent du sigle que chaque lettre exprimait le plus fréquemment.

Les étymologies réelles ne sont saisissables qu'à la condition de connaître la nature, la valeur phonétique des lettres cadméennes et leurs transformations graduées.

X.

L'E dactylologique, sigle de Εἱς (un), emprunta de ce sigle la dénomination appliquée encore aujourd'hui au doigt numéral ou indicateur (pl. VI et VII).

Les sourds-muets trouvent, dans une dactylologie de convention récente, les moyens de suppléer à la parole.

Les beaux-arts prennent leur source dans le langage d'action, comme la graphie et la numération durent leur naissance à la dactylologie.

L'euphonie amena les modifications phonétiques : celles-ci rendent la procession linguistique inaccessible aux étymologistes qui, s'attachant à la forme littérale des mots, oublient que les variations analogiques se firent phonétiquement et sans le concours des lettres.

Encore aujourd'hui, et dans tous les pays du monde, il y a une langue normale savante, à côté des patois rustiques et incultes du vulgaire.

XI.

L'A dactylologique est le sigle de Αμα, ensemble; Αμφω, les deux. La dimension exagérée des doigts qui forment le sigle se remarque sur un grand nombre de monuments (pl. VIII et IX). C'est une antique manière

équivalente à celle de souligner ou d'écrire en capitales les mots sur lesquels on veut appeler l'attention.

Les chrétiens des premiers siècles, auxquels l'empereur Julien avait interdit l'usage des lettres, firent dans les cérémonies du culte un constant usage des signes dactylologiques.

De Caylus, savant archéologue du siècle dernier, reconnaît que dans l'antiquité l'arrangement des doigts est significatif.

Le jardin des Tuileries, à Paris, possède les statues couchées de deux fleuves, remarquables par leur antique langage dactylologique et protophonétique.

XII.

L'I dactylologique, formé par trois doigts élevés, est le sigle de Ιερος, sacré; et celui des principaux noms donnés à Dieu : Ιαω, Ιηωυα, Ιησους, Ιερον πνευμα (pl. XI, XII, XIII).

Les monuments chrétiens le reproduisent à satiété, comme initiale des noms du Père, du Fils et du Saint-Esprit : ce qui explique la bénédiction donnée avec ce sigle.

Les mains votives antiques, dans l'intérieur desquelles on retrouve la figure de Jupiter Sérapis, montrent clairement que l'I dactylologique servait aux gentils comme sigle du nom de Jupiter.

La présence de cet I dans les monuments mexicains prouve, non-seulement sa haute antiquité, mais encore l'unité de la création, et un berceau commun.

XIII.

L'O dactylologique, figuré par le poing fermé, est le sigle de Οφθαλμος, œil (pl. xiv, xv). Un archéologue moderne, M. Lenormant, a entrevu la valeur phonétique de cette disposition des doigts; en présence de monuments antiques, il va jusqu'à dire qu'il pourrait signifier Ογκος, grossesse, et il ne s'est pas trompé.

XIV.

L'Y dactylologique est sigle de Υϐρις, corne, affront (pl. xvi, xvii, xviii et lvii). La fresque de Saint-Savin en Poitou, depuis peu heureusement rendue à la lumière, montre bien le sigle Y exécuté par Cham; il équivaut ici à *turpitude, outrage*, et valut à ce fils irrespectueux la malédiction paternelle. Cette peinture est d'une grande autorité pour la confirmation des exemples rapportés précédemment.

XV.

Les labiales sont manifestées par la main ouverte et les doigts écartés, sigle de Πεντε; c'était du langage primitif, le langage d'action, indiquant le nombre cinq (pl. XIX et XX).

Les monuments antiques abondent en preuves matérielles; le moyen âge en fournit aussi beaucoup, comme il est facile de s'en assurer en jetant un coup d'œil sur les planches qui accompagnent notre ouvrage. Les Assyriens et les Égyptiens faisaient un emploi constant de ce langage, aussi bien que les peintres chrétiens et nos modernes abécédaires.

Le signe protophonétique entrait dans la composition des mots, tandis que le sigle des divers âges n'était véritablement qu'un signe-moniteur.

XVI.

La manifestation du D(Δ) reproduit l'initiale de Δικη, équerre, justice; la forme graphique du D majuscule grec est encore le niveau (pl. XXI, XXII).

Entre la labiale et la dentale, il y a toujours une différence marquée: c'est l'écartement ou le rapprochement des doigts.

Le T revêt une forme particulière; il est alors sigle de Τεμνω, couper, et simule un forceps (pl. XXIII, XXIV).

Le thau d'Ézéchiel, l'équivalent de *signum,* était le sigle de deux mots hébreux signifiant *perfection, loi divine;* des auteurs anciens l'emploient dans le sens de l'antiphrase.

XVII.

Les nombreuses gutturales étaient représentées par le creux de la main que forment les doigts arrondis, sigle de Γυαλον, creux (pl. XXV, XXVI, XXVII).

Le K se formait en passant le pouce entre le médium et l'index, sigle de Κοιτη (pl. XXVIII, XXIX).

Le sigma, sigle de Σπειρα, se formulait comme la spirale dont il était l'initiale (pl. XXX).

Les gutturales figurent encore comme préfixes dans certains noms français : c'est un reste de l'antique rudesse septentrionale.

XVIII.

Les liquides se manifestent par le rapprochement successif du pouce des quatre doigts (pl. XXXI, XXXII, XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVI et XXXVII).

Le Λ est le sigle de Ληρος, bagatelle, chiquenaude, parce que le pouce et le petit doigt exécutent ce badinage.

Le M forme le sigle de Μωλος, combat, fureur des vagues.

Le N, initiale de Νεω, Νεομαι, aller et venir, tire son nom du tracé graphique.

Le rho est sigle de Ριν, Ρυγχος, nez, grouin.

Les papyrus, les parchemins, la céramique, les monnaies, les mosaïques, les fresques et les verrières établissent incontestablement la forme et la valeur de toutes ces manifestations.

XIX.

Nous l'avons dit plus haut, le langage d'action a précédé la dactylologie; l'art en fit ensuite une combinaison gracieuse. La sculpture antique, ainsi que les peintures, sont presque toujours parlantes : elles suivent leur marche sans interruption, et la langue prohellénique les escorte continuellement. L'Église romaine employait la langue latine; les œuvres des peintres de Byzance, qui exécutèrent tant de fresques dans nos églises, disparurent parce que les sigles exprimaient du grec, étranger au peuple; souvent aussi parce qu'on croyait ces gouaches entachées d'hérésie. A la renaissance, on répéta les peintures dactylologiques (pl. LVII et LVIII) sans les comprendre, et par le seul amour de la conservation; le ciseau du tailleur de pierres nous a légué le moyen de reconnaître matériellement l'E de l'I dactylologique.

XX.

La protophonie est en même temps le plus ancien et le plus récent procédé pour transmettre les sons, et par suite la pensée. Les hiéroglyphes égyptiens et les abécédaires modernes procèdent de la même manière; seulement, hors de l'Égypte, les sigles se bornent à l'indication acrologique (pl. v et xxxviii).

Le manuscrit ambrosien de l'*Iliade* fournit la preuve que les Grecs et les Romains faisaient encore, au vi^e^ siècle, usage de la dactylologie. Le texte du vénérable Bède montre l'existence de ces pratiques au viie siècle.

Le *Térence* du Vatican, dont deux copies se conservent à la Bibliothèque nationale (n°s 7899, 7900), prouve la continuité de cet usage jusqu'au viiie siècle.

Les peintures à fresque de Saint-Savin en Poitou, nouvellement dégagées du badigeon qui les recouvrait, reproduisent encore, au xe siècle, ces mêmes coutumes dactylologiques (pl. li).

Les peintures à l'huile de la renaissance copient et transmettent, sans le comprendre, le procédé de l'antiquité jusqu'au xvie siècle (pl. lii).

Nos cathédrales sont décorées d'innombrables monuments dactylologiques, parmi lesquels il faut surtout remarquer ceux élevés à la mémoire de nos premiers rois.

Les auteurs qui parlent de la dactylologie, sans l'expliquer toutefois, sont nombreux. Hésiode avait fait un traité sur les doigts des Phrygiens : l'inexorable temps n'a point permis qu'il arrivât jusqu'à nous.

XXI.

L'illustre bibliothécaire du Vatican, aujourd'hui prince de l'Église, publia en 1835 des peintures antiques de l'*Iliade* d'Homère, d'après le manuscrit de l'Ambrosienne. Ces peintures parlantes n'ont jamais été interprétées. Nous donnons l'explication suivie de chaque sigle, qui, manifestant la tonique, la dominante du récit, devenait moniteur en conservant le signe dactylologique permanent devant les yeux.

XXII.

Parmi les trésors du Vatican on remarque le *Térence* du VIIIe siècle. Ce manuscrit reproduit à chaque comédie, et scène par scène, les sigles digités exécutés par chaque acteur.

La Bibliothèque nationale à Paris possédant deux copies antiques de ce précieux volume, madame Dacier enrichit sa traduction de *Térence* du dessin au trait de plusieurs planches copiées sur ces manuscrits. Nous

donnons en même temps l'explication des figures du Vatican et de celles de madame Dacier, relatives à l'Andrienne et au Phormion; ce qui permet quelques rectifications.

Les peintures des manuscrits de Virgile, copies du VIe siècle, éditées par le cardinal Maï, transmettent une dactylologie hellénique rappelant les chansons primitives du premier des rapsodes.

XXIII.

Les préjugés modernes ne sont pas moins déraisonnables que ceux du moyen âge ou de l'antiquité : l'archéologie chrétienne demeurera-t-elle frappée de réprobation, par cela seul qu'elle s'exerce sur des objets relatifs au culte?

L'écriteau de la croix, conservé à Rome durant des siècles, et dont l'authenticité a été vérifiée par des hommes d'une science et d'une sincérité incontestables, porte avec lui des caractéristiques qui, après avoir échappé aux interprétations du moyen âge, montrent, aujourd'hui que la vérité se fait jour, une étroite concordance avec les monuments dactylologiques antérieurs, et forcent l'incrédulité à s'arrêter devant un monument matériel.

Les cérémonies de l'Église perpétuent, avec une exactitude surprenante, la tradition des sigles dactylolo-

giques. Les préceptes évangéliques étaient publiés par des gens du peuple; on sait d'ailleurs que le grand persécuteur Julien avait défendu aux chrétiens d'étudier et d'enseigner les lettres.

Les évangiles sont des traditions graphiées dans la langue la plus répandue; nos gestes historiques, moins l'orthodoxie et l'universalité, ont une origine analogue; les couplets répétés dans les textes écrits avec une persévérance réfléchie, établissent la preuve de la coexistence des traditions diverses.

Les premiers chrétiens répétaient, dans leurs cérémonies, les signes en usage dès la plus haute antiquité. La liturgie en conserve encore un grand nombre, et l'iconographie chrétienne est une mine inépuisable de monuments dactylologiques.

La mythologie donna naissance à une foule de sculptures parlantes, et le moyen âge reproduisit, dans les ornements de ses temples comme dans les peintures de ses manuscrits, des dessins dactylologiques en tous points semblables à ceux des premiers temps. Ces traditions s'effacèrent dès l'établissement de la graphie vulgaire, et les grandes découvertes du XVe siècle consommèrent leur anéantissement; toutefois on retraça les dessins longtemps encore après avoir perdu l'intelligence de leur valeur phonétique.

XXIV.

Jusqu'après la renaissance, les arts se divisent en deux classes : les créations du midi, les productions du nord. La graphie, la sculpture, la peinture, l'architecture et la musique conservent le caractère inhérent aux provenances héréditaires d'une civilisation de la plus haute antiquité ; tandis que leurs analogues correspondants retiennent longtemps encore le caractère grossier de la barbarie et de l'isolement.

La musique des Grecs avait propagé ses merveilles au midi ; celle du septentrion se bornait à une psalmodie mnémonique, que le christianisme vint perfectionner.

L'architecture méridionale participe des admirables constructions grecques ; dans le nord, au contraire, et jusqu'au ve siècle, on ne connaît que les édifices en bois ; mais bientôt la torche des barbares force le Gaulois à s'abriter sous la brique ou la pierre.

Cette série de déductions ne procède pas d'un système inventé ; elle arrive avec l'étude des monuments, par la méditation et ses conséquences ; elle peut ainsi soutenir l'examen de la plus sévère raison.

Nous avons vu le règne exclusif du langage d'action au commencement des choses ; la phonie s'associer par degrés à la manifestation, et les versatilités des idiomes conventionnels forcer longtemps encore la pantomime

à demeurer l'auxiliaire des langages auxquels la dactylologie vint en aide. La graphie y puise ses éléments, et les langues de Moïse, d'Athènes et de Rome, seules susceptibles de fixité et d'analyse, composent le domaine exclusif des prêtres ou des érudits; les traditions se perpétuent par le secours de la mélodie, de l'assonance et de figures frappant l'imagination. Jusqu'au IXe siècle, les langues sacrées et savantes sont seules dépositaires des productions de l'esprit; bientôt, grâce à l'heureux procédé du moine austrasien, le vulgaire participe aux bienfaits des lettres, et, dès lors, la séméiologie n'est plus rigoureusement nécessaire; elle se prolonge toutefois, comme ces habitudes du foyer, contractées dès le berceau, et qui deviennent en quelque sorte une seconde nature. Les vestiges de ces pratiques primordiales subsistent jusqu'au XVe siècle, s'oblitérant toutefois; la forme se conserve, mais la valeur perd sa précision et son exactitude: bientôt elle se confond avec le langage d'action, qui s'était modifié comme elle, mais avec la simple mimique, avec le geste naturel, qui dès lors ne fut plus que l'auxiliaire plus ou moins expressif de la déclamation. Plus on remonte dans la nuit des temps, plus la séméiologie est explicite, arrêtée, régulière : son universalité, son uniformité, resteront longtemps un objet de surprise et de méditation pour l'observateur philosophe. Plus tard, lorsque la graphie la rendit une superfétation, on la voit se prolonger comme ces vieux usages que la raison ne peut détruire et que l'habitude conserve sans chercher à s'en rendre compte.

Aujourd'hui encore, les artistes étudiant l'antique reproduisent les mains et les doigts avec leurs mouvements conventionnels et affectés, sans les comprendre, mais par respect pour la tradition ou par goût pour l'archaïsme.

La popularité des rois francs, dont la victorieuse épée traça la grande carte de l'empire, les forçait à l'usage personnel du langage dactylologique vulgaire. Leurs tombeaux ou cénotaphes, élevés et conservés dans les plus anciennes églises de Paris, montrent des effigies exécutant le langage siglique, le plus solennel et le plus authentique.

XXV.

Les chansons de gestes ne doivent être analysées que dans les anciens textes traditionnels; les altérations qu'elles subirent dès le XIII[e] siècle seront toujours un objet de déception pour ceux qui travaillent sur les pastiches menteurs de la renaissance.

Il n'est plus permis désormais de confondre la langue des Francs, celle de nos anciens trouvères, avec le langage quintessencié de la province romaine, écho de la dégénérescence du grand empire.

Les textes traditionnels, dont le caractère est aujourd'hui connu, peuvent seuls dévoiler nos origines linguistiques. En étudiant les variations du clavier vocal,

on voit sortir le français actuel du grec prohellénique, du latin populaire et de la langue de Charlemagne. Les processions linguistiques se sont accomplies phonétiquement, et non par l'intermédiaire des lettres, trop souvent infidèles à leurs fonctions logiques; le langage des Francs, modifié par le langage vulgaire des soldats de César, s'adoucit en se wallonisant.

Abstraction du génie si tranché des deux langues, le caractère efféminé de la poésie provençale, comparativement à la mâle rudesse des chansons guerrières d'une race primitive, ne permet ni confusion ni amalgame.

Un troubadour du XIIe siècle, Guillaume de Balaun, rompt avec sa maîtresse pour se donner le plaisir raffiné du raccommodement; un ami intervient, le fait rentrer en grâce, à la condition que le coupable se fera arracher l'ongle du petit doigt, et l'offrira à sa dame; Guillaume se hâte de faire extirper l'organe coupable d'avoir fait vibrer pour une autre les cordes de son luth, et dépose cet ongle, avec des vers, aux pieds de la dame, qui lui prodigue dès lors les plus tendres caresses. Voici le premier des sept couplets composés à cette occasion :

Mon vers mov merceian ves vos
No per so, domna, qu'entenda
Que ja merce de me us prenda;
Tant es lo forfaitz cabalos,
Per qu'ieu si be m destrui no m planh;
Ma pos mi meteis ai perdut

E vos, que m faitz plus esperdut,
Si m pert mas paraulas be s tanh [1].

L'idée des récompenses célestes est commune aux troubadours et aux trouvères. Chez ces derniers, les joies du ciel sont subordonnées aux devoirs imposés par l'honneur; chez les autres, au contraire, elles sont placées au-dessous des plaisirs de l'amour.

S'era part la crotz del ris,
Don nuls hom non tornet sai,
No crezatz que m pogues lai
Retener nulhs paradis,
Tant ai assis mon voler
En ma douss' amia,
Que ses lieys ges non poiria
Negus autres joys plazer [2].

Vers la même époque, les traditions des Francs redisent, dans la chanson des Garins, l'héroïque épisode du comte Bernard de Naisil : fait prisonnier dans une sortie, il est amené au pied de la muraille du château, pour sommer Fauconés, son fils, de faire au vainqueur remise de la forteresse :

A sa voix clere à escrier se print :
« Entendez-moi, Fauconés, sire fis;

[1] Parnasse occitanien, p. 32. — Voir Raynouard, Choix des Poésies orig., t. V, p. 183. — Histoire littéraire de la France, t. XV, p. 448. — Millot, Histoire des troubadours, t. I, p. 119 et suiv.

[2] Raynouard, III, 276. Peyrols : Kuoras que m seraz doler.

« Rens le chastel por moi, car je suis prins. »
Dit Fauconés : « Por néant l'avez dit ;
« Se je tenoie l'ung pié en paradis
« Et l'autre avoie au chastel de Naisil,
« Je retrairoie celui de paradis
« Et le mettroie arrier dedans Naisil. »
Bernars l'oït, s'en a geté ung ris,
Dit tel parole que bien déust taisir.
« Voir, dit Bernars, bien vois tu es mes fils,
« Bien sai ta mère ains vers moi ne mefit[1]. »

Quel est le Français, digne de ce nom, dont le cœur ne vibre pas au récit de ces nobles paroles? Celles du troubadour font pitié. Où sont nos aïeux? La science se tairait vainement, la conscience publique les proclamerait avec orgueil.

Linguistes superficiels, académiciens préoccupés, entraînés naguère par une autorité décevante et intéressée, vous ne sauriez désormais renier les Francs vos ancêtres? Il faut enfin, pour votre propre dignité, cesser d'imposer, à une nation d'héroïque origine, les chants sotadiques de la décrépitude littéraire.

XXVI.

Les lumières évangéliques pénétrèrent tardivement dans les provinces au delà de la Loire, alors étrangères,

[1] Voir Garin le Loherain, t. I, p. 232, 233.

hostiles même à la France. Les luttes des chrétiens contre le polythéisme retardataire du midi fournirent le sujet des principales chansons de gestes. Le désastre de Roncevaux apprend au monde à quel prix la chevalerie chrétienne put vaincre le paganisme. Les monuments de l'idolâtrie apparaissent encore à profusion dans la province romaine; les réminiscences wallonnes abondent dans les dénominations topographiques des hautes et basses Pyrénées, et l'appellation de nombreuses cités proclame la domination de nos Thyois.

XXVII.

La véritable étymologie n'est possible qu'ensuite de l'appréciation des signes phonétiques, parce que les mots ont été formés par le vulgaire, sans l'aide tardif de la graphie. Onze de nos lettres ne sont que les degrés variés de la même gutturale : le classement chronologique de nos chansons de gestes mettrait à nu la procession linguistique française, composée de prohellénique, de latin vulgaire et du théotisque de Charlemagne : trois tableaux distincts donnent une idée de ces éléments constitutifs; l'adoucissement progressif, conséquence du développement de la civilisation, est le caractère de la filière linguistique des Francs.

On chercherait vainement désormais à maintenir au-

cune alliance entre le vieillard caduc de la Provence et le vigoureux enfant des Ardennes, plein de séve et d'avenir.

CHAPITRE I.

LANGAGE PRIMITIF.

Dès le principe, l'homme se fit comprendre par le geste, et manifesta sa pensée : il parvint à l'articuler, secondé par l'onomatopée et les conventions phonétiques.

La statuaire, le bronze, le marbre, la céramique, les stèles et les papyrus, richesse des musées, perpétuent ces antiques faits restés à l'état d'arcane, et le texte mosaïque vient leur donner son vénérable appui.

Dieu, pure essence, prit un corps pour façonner l'homme à son image; Adam, doué de tous ses sens, ouvrant les yeux à la lumière, admira les merveilles qui l'environnaient; et la première relation entre la créature et le Créateur s'établit par la reconnaissance. Esclave de ses besoins, la vue, le toucher, l'odorat, déterminaient le choix instantané du premier homme; l'ouïe seule exigeait l'observation : le bruit des vents, le cri des animaux, la valeur de la parole, se percevaient par une intelligence réfléchie : la vue fut le principe de la pensée immédiate, et le langage d'action se présentait à l'esprit d'Adam pour rendre grâces à l'Éternel.

L'hébreu אמר (*amar*), employé exclusivement dans les premiers chapitres de la Genèse, signifie faire passer dans l'esprit d'autrui, d'une manière quelconque, ce que l'on veut faire connaître : le ch. II, vers. 16[1], s'abstient évidemment d'employer la formule usitée : וידבר-לאמר, parce que le verbe דבר (*dibber*) devait s'y trouver; ce verbe paraît plus tard et ne s'applique, dans l'original, qu'à des faits postérieurs au déluge.

Lorsque, pour la première fois, apparaît le mot *parler*, ce n'est pas isolément; on le trouve dans la même phrase, suivi du verbe *dire*, דבר, *parler;* à moins de pléonasme, il équivaut ici, quant au sens, à *manifester;* ce qui met en évidence les deux modes de transmettre la pensée.

וידבר אלהים אל נח לאמר

και ειπε Κυριος ο Θεος προς Νωε λεγων.

« Et Dieu parla phonétiquement à Noé, pour faire connaître sa pensée[2]. »

La conséquence probable de ce précieux verset, c'est que les efforts des hommes pour arriver au langage parlé se prolongèrent durant les dix-sept siècles qui séparent la création du cataclysme.

De la même racine אמר dérive aussi אמרי, *émori*,

[1] Les hébraïsants, initiés aux délicatesses de la langue sacrée, établissent, de concert avec Simonis et le célèbre Gésénius, les différences qui caractérisent le primitif *amar*, dire, d'avec le verbe nominal postdiluvien דבר, *dibber*, λέγω, *loqui*, parler. Sur un antique bas-relief égyptien, on lit acrologiquement φθέγγω, pour parler oralement.

[2] Voir, texte hébreu, Genèse, ch. VIII, v. 15.

littéralement *montanus*, montagnard, parce que les premiers hommes au langage d'action descendaient du Caucase. La même racine exprime le moyen mécanique employé à la transmission des idées et les lieux d'où ces hommes sortaient pour se répandre sur la terre : Moïse n'a rien écrit qui ne fût encore dans la mémoire de ses contemporains, puisqu'il n'était éloigné d'Adam que de quatre ou cinq générations[1].

Le langage d'action faisait connaître les choses par l'imitation pantomime de leur forme, et les actes, par la reproduction simulée du mouvement nécessaire à leur accomplissement ; la parole secondait le geste par un accord simultané, et s'efforçait de rappeler phonétiquement les contours, l'expression, la similitude onomatopéique des objets, et spécialement leur corrélation.

La désignation des divers animaux faite par Adam se composait d'une mimique spéciale, rappelant soit la forme, l'instinct, l'habitude ou les qualités, enfin la caractéristique de leurs propriétés essentielles.

[1] Adam n'a point été personnellement inconnu à Noé, celui-ci ne l'était pas à Abraham, ni ce dernier à Moïse : il n'y avait alors qu'une seule histoire dont les hommes pussent s'entretenir. Voir la Bible, édition Lefèvre, 1834, in-8°, t. XIII, p. 10.

« Dieu dit que la lumière soit, et la lumière fut. » Gen., ch. 1, v. 3. *Dire* est ici l'équivalent de vouloir, décider, etc., puisqu'il n'y avait encore personne à qui parler.

Lorsqu'il est question, dans la Vulgate des premiers livres de la Genèse, de *Vocem Domini Dei*, le mot hébreu קול équivaut à *sonus*, *tonitru*; c'est dans ces acceptions qu'il faut l'entendre.

Le nom אדמה, *Adama*, terre, terrestre, pétri d'argile, était d'une indication facile : un simple geste suffisait pour le rappeler.

Les noms antédiluviens appartiennent au langage d'action, qui peut les figurer d'une manière catégorique : Adam appelle sa compagne אִשָּׁה (Isscha), féminin de איש (isch), homme, en simulant l'être raisonnable, accompagné du signe féminin : de même

Nom.	Signification.	Nom.	Signification.
ADAM,	terrestre.	SELLA,	élevée.
ÈVE,	virago.	TUBALCAÏN,	mondain.
CAÏN,	travaillant à la terre [1].	NOÉMA,	belle.
ABEL,	pastéur.	SETH,	bien placé.
HENOCH,	consacré.	ÉNOS,	homme.
IRAD,	générateur.	CAÏNAN,	qui gémit.
MAUIEL,	qui annonce Dieu.	MALALEEL,	divin.
MATHUSAEL,	solliciteur.	JARED,	descendant.
LAMECH,	pauvre.	NOÉ,	repos.
ADA,	rusée.	SEM,	manifeste, insigne, réputé [2].
JABEL,	qui monte.	CHAM,	chaleureux.
JUBAL,	qui porte.	JAPHET,	qui s'étend.

L'antique usage du langage d'action est constaté dans le premier livre de Diodore de Sicile [3]; il fait connaître la vie des premiers hommes et la variété des dialectes :

> Της φωνης δ' ασημου και συγκεχυμενης ουσης, εκ του κατ' ολιγον διαρθρουν τας λεξεις, και προς αλληλους τιθεντας συμϐολα περι εκαστου των υποκειμενων, γνωριμον σφισιν αυτοις ποιησαι την περι παντων ερμηνειαν. Τοιουτων δε συστηματων γινομενων καθ' απασαν την οικουμενην, ουχ ομοφωνον παντας εχειν την διαλεκτον, εκαστων

[1] Le Seigneur mit un *signe* (sigle) sur Caïn, pour qu'il ne fût pas mis à mort. Genèse, ch. IV, vers. 15.

[2] Ce nom doit être considéré comme affinité du nom grec Σῆμα, tant pour la signification que pour la phonie.

[3] Diodori Siculi βιϐλος πρωτη, c. 8, p. 14.

ως ετυχε συνταξαντων τας λεξεις. Διο και παντοιους τε υπαρξαι χαρακτηρας διαλεκτων, και τα πρωτα γενομενα συστηματα των απαντων εθνων αρχεγονα γενεσθαι.

AD VERBUM.

Voce autem existente absque significatione, et confuse paulatim protulit verba; et (homines) invicem sibi posuerunt signa uniuscujusque subjectarum rerum : sicque notam fecerunt sibimetipsis omnium rerum elocutionem. Cum autem hujusmodi cœtus fierent per totum orbem, non omnes eadem utebantur loquela, aliis alia connectentibus verba, ut sorte acciderat. Hinc multifariæ emerserunt linguæ, primitivæque factæ gentium congregationes.

SENSUS GALLICE.

La voix, d'abord insignifiante et confuse, se plia peu à peu à articuler des mots : les hommes s'indiquèrent réciproquement par des signes les objets qui frappaient leurs sens : c'est ainsi qu'ils finirent par former pour leur propre usage un langage exprimant toutes leurs pensées. Comme ces réunions se formèrent en diverses parties du monde, elles ne parlaient pas d'une manière uniforme : chacun adoptant d'autres mots, selon que le hasard les faisait naître. Telle est l'origine de la diversité des langues, et la cause des premières agglomérations des peuples.

Pour indiquer à sa compagne le plus impérieux des besoins, le premier homme eût vainement articulé tous les sons qui, plus tard et dans tous les idiomes possibles, constituèrent le verbe *manger;* un geste négatif eût prouvé qu'il n'était pas compris; mais approchant instinctivement et par un mouvement alternatif les doigts groupés de la bouche entr'ouverte, il fut immédiatement entendu : dès lors le langage universel

était trouvé; les besoins et les actions avaient un interprète. Bientôt l'organe de la voix vint se joindre à la mimique; la même articulation, toujours attachée au même geste, devint compréhensible : alors même que le geste manquait, son auxiliaire pouvait suffire. Ainsi le langage parlé arrivait à la suite du langage d'action : l'expérience montra l'insuffisance du geste en certaines circonstances [1], et les doigts de l'homme, par leurs combinaisons, furent appelés à y suppléer.

L'auteur du grand miracle de la création pouvait donner à l'homme l'intuition du langage. L'omnipotence du Créateur ne saurait être mise en doute; toutefois on est forcé de reconnaître qu'il eût fallu non-seulement un miracle pour la compréhension de chaque mot par un auditeur, mais encore un miracle pour chaque particule, pour chaque pronom, etc., une série de miracles enfin, d'une utilité très-contestable, puisque le geste naturel pouvait suffire aux besoins si bornés, aux idées si simples des hommes primitifs. Aujourd'hui encore la main n'est-elle pas l'interprète unique entre les peuplades séparées par de grandes distances et restées étrangères à la civilisation, ou aux conventions linguistiques? Le langage de la main est « d'une variation et multiplication à l'envy de la langue [2]. »

[1] Les temps, les lieux et les personnes ne peuvent être exprimés par le langage d'action.

[2] Quoy des mains? nous requérons, nous promettons, appellons, congédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, dou-

La langue patriarcale, uniforme et générale,

Erat autem universa terra labii unius, et verborum eorumdem[1],

donna naissance à la dactylologie, à laquelle elle communiqua sa nature invariable.

L'hébreu שפה, sur lequel se fonde le ch. XI, I, signifie *labium*, lèvre, langage phonétique; il constate seulement la manière uniforme de s'entendre. L'usage de la voix, comme partie intégrante du langage, s'était généralisé; les descendants de Noé, réunis dans la même contrée, avaient établi entre eux l'uniformité du langage en partie mimique, en partie oral : la confusion date de Babel, בלל (*confondre*), par le désaccord entre le langage d'action et le langage parlé[2]. Ainsi s'établirent les différents dialectes; la dispersion des tribus en fut la conséquence. Le moyen employé par Dieu pour forcer les hommes à se répandre sur toute la terre fut la division de la langue en dialectes[3].

tons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, jurons, témoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, mesprisons, deffions, despitons, flattons, applaudissons, bénissons, humilions, moquons, réconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, resjouïssons, complaignons, attristons, desconfortons, désespérons, estonnons, escrions, taisons : et quoy, non? (Voir Montaigne, *Essais,* livre II, chap. 12.) — Le muet ne se rend pas moins entendible par les signes de ses deux mains, que celui qui, par un caquet affilé, nous rompt la tête et les oreilles. (Estienne Pasquier, *Lettres,* liv. VIII, lettre 10.)

[1] Genèse, XI, 1, 6, etc.

[2] Les anciens faisaient venir *sermo* de *sero :* les expressions, suivant eux, étaient liées par l'organe de la voix.

[3] Genèse, XI, 8.

Les hommes restèrent longtemps sous l'empire de l'hétérophonie [1]; de là l'inanité des efforts ayant pour objet la traduction des dialectes exprimés par les signes cunéiformes, les quipos, etc. Le laconisme des sigles et la multiplicité des conventions graphiques rendent l'interprétation de l'ancienne numismatique orientale à toujours controversable.

Il n'y eut d'abord qu'un langage mécanique analogue à celui qu'on emploierait avec les sourds-muets, ou le sauvage dont on ignore l'idiome. Il produisit peu à peu une langue orale, la langue primitive, commune à tous les hommes; elle se particularisa au moyen des signes de doigts qui indiquaient les mots les plus saillants par des sigles en harmonie avec l'exiguïté du vocabulaire primitif, et le laconisme des phrases construites à la manière du langage des nègres ou des trafiquants syriens.

Lorsque Dieu divisa les lèvres, c'est-à-dire le langage phonétique primitif, de nombreux idiomes se formèrent; mais les sages n'abandonnèrent point les signes manuels représentants de la langue primordiale, qui subsista toujours comme norme. Ceci explique comment les signes dactylologiques furent identiques sur tous les points du globe, et à toutes les époques de l'antiquité.

Le langage d'action ayant précédé la dactylologie, les premières manifestations furent prises dans la pantomime naturelle; elles se comprenaient en se produisant,

[1] Voir Hesiod. Opera et Dies, vers. 178; Diodor. , B. H. 1, § 8.

et sans conventions préalables; car elles étaient, pour la plupart, figuratives et matérielles. (Voir Planche III, Manifestations.)

E	dactylologique représentait :	Εις, Εχει,	un, là, ici.
Α		Αμα, Αμφω,	ensemble.
Ι		Ιερος,	sacré (nombre trois).
Ο		Οφθαλμος,	œil.
Υ		Υβρις,	affront, corne.
Π		Πεντε,	cinq.
Δ		Δικη,	équerre, justice.
Τ		Τεμνω,	couper.
Γ		Γυαλον,	creux de la main.
Κ		Κοιτη,	union.
Σ		Σπειρα,	spirale.
Λ		Ληρος,	bagatelle, chiquenaude.
Μ		Μωλος,	combat tumultueux, comme les vagues.
Ν		Νεω,	aller, revenir.
Ρ		Ριν, Ρυγχος,	nez, groin.

Ces signes-images, en frappant l'intelligence, assuraient un souvenir prompt et facile. Le langage d'action fournit les éléments de la dactylologie, et sans doute la dénomination des premiers signes; nous verrons bientôt les lettres prendre leur nom dans la protophonie des objets qu'elles étaient chargées de rappeler le plus fréquemment.

Les noms des premiers signes représentés par les doigts, identiques avec les premiers nombres, étaient tout ce qu'il pouvait y avoir de plus simple parmi les hommes,

et par conséquent de plus primitif. Jéhovah parle à son peuple par l'enlacement de ses doigts. Jamais, dans les livres saints, on ne rencontre le nom d'une seule lettre d'un alphabet quelconque; et lorsqu'il s'agit de spécifier le représentant de la pensée, c'est toujours l'équivalent du mot signe, marque, etc.

CHAPITRE II.

LANGUE PATRIARCALE.

Une lumière manquait à la science, la méditation ne l'eût pas révélée; elle devait jaillir de l'exploration des monuments antiques, considérés sous le rapport du langage des doigts.

Le peuple primordial dans l'ordre biblique[1] montre les plus anciennes traces de la langue patriarcale. Mère des dialectes que la vie nomade répandait à toutes les latitudes, cette langue se généralisa, et devint le lien entre les intelligences supérieures de presque tous les peuples par la corrélation des cultes. Avant Hésiode et Homère, nul monument linguistique n'apparaît; excepté dans la lignée d'Abraham, destinée à devenir le peuple de Dieu, tout est livré à la versatilité orale du vulgaire, lorsque de nombreux monuments antiques répètent à l'envi un langage dactylologique sacré et lapidaire, exprimé par une langue uniforme et partout la même; on a pu croire, et l'on crut en effet que ces monuments

[1] Les Assyriens. L'Assyrie, partie ouest du plateau du Thibet, le plus élevé de toute la terre, et par conséquent le premier qui dut être desséché.

et ces signes exprimaient, dans chaque localité, le langage vulgaire des indigènes; erreur grave sans doute, puisqu'elle arrêta tout progrès en matière de linguistique primordiale.

Des faits d'une irrécusable évidence, que l'art, dès son berceau, a gravés sur la pierre, donnent un démenti formel à cette supposition fort naturelle d'ailleurs et passée à l'état de conviction dans la république des lettres.

La Genèse prédit l'universalité de la langue qui, plus tard, devint celle des Hellènes (IX, 27). Noé donne cette bénédiction à Japhet : « *Dilatet Deus Japhetum.* » Le Talmud, livre essentiellement traditionnel, renfermant par conséquent de vives lumières malgré ses absurdités, rapporte une tradition antique, d'après laquelle cette bénédiction s'appliquait à la diffusion, parmi tous les peuples de la terre, de la langue grecque qui était celle de Noé et de la famille de Japhet [1].

Les Hébreux appellent la langue prohellénique langue javanique, de Javan, fils de Japhet [2]; cette langue était la seule qu'ils ne regardassent pas comme profane [3]. Les livres saints ne devaient avoir d'autre interprète que la langue de Moïse, ou la langue patriarcale [4], sous peine de destruction.

[1] Talmud Babyl., Traité meghilla, fol. 9 verso; et Jerus., fol. 5 verso. Glose aux deux endroits: « La langue de Javan, qui l'emporte sur toutes les autres des enfants de Japhet. »

[2] Genesis, X, 2.

[3] Mischna, Traité meghilla, ch. I, 58.

[4] In utroque Talmude, ubi supra.

La Ghémare de Jérusalem explique la source du privilége accordé à la langue grecque, qu'on doit appeler la seconde langue sainte : « Que Dieu étende au loin « de toutes parts la langue de Japhet, savoir, celle ap- « pelée du nom de son fils Javan, à tel point qu'elle « soit familière dans les tentes de Sem [1]. » La glose de la Ghémare de Babylone ajoute que « ce qu'il y a de plus « beau en Japhet se trouve dans les tentes de la race « de Sem! [2] »

Les signes exécutés par Sem avaient une valeur phonétique dans la langue de Japhet. Le Talmud ajoute que cette doctrine fut celle des soixante et douze docteurs de Jérusalem qui, envoyés à Alexandrie, ne firent nulle difficulté de traduire, en faveur de Ptolémée, la Bible en grec : aucune puissance de la terre n'aurait pu les contraindre à traduire la parole de Dieu en une autre langue.

La bénédiction suprême de Noé montre la prédilection du patriarche pour la langue probellénique que les Pélasges importèrent dans presque toutes les contrées. Cette langue, appuyée par la dactylologie, subsista comme norme, et dut rectifier souvent les patois babéliques. Cham ayant altéré la langue paternelle dans le sens de la rusticité, ses descendants, conducteurs des migrations vers le nord, y portèrent un grec guttural qui donna naissance au germanique [3]. Sem doit être

[1] Traité meghilla, fol. 5 verso.

[2] Même traité, fol. 9 verso.

[3] L'allemand sympathise avec le persan, le zend, le gothique et le slavon. (Encycl. des gens du monde, t. XIX, 2e part., p. 431, c. 1.)

considéré comme le père du langage invariable et universel séméiologique, c'est-à-dire, de la dactylologie.

Jamais homme n'a pu faire une langue, pas même un patois: les langues ont toujours été et seront toujours l'œuvre du concours; mais un nom peut servir de caractéristique: c'est ce qui est arrivé aux patriarches.

La généralité de la langue patriarcale fut proclamée à Rome même, par le plus patriote et le plus éloquent des Romains :

> Græca leguntur in omnibus fere gentibus [1], latina suis finibus, exiguis sane, continentur [2].

Cicéron ne dit pas la langue grecque, mais bien *græca*, l'équivalent de *res græcæ scriptæ;* ce qui s'applique à la dactylologie universelle, exprimant du prohellénique à toutes les latitudes.

On trouve des médailles à légendes grecques dans tout l'Orient [3], et la primitive numismatique gauloise est toute prohellénique. Comment cette universalité, constatée aujourd'hui par tant de monuments impérissables, s'est-elle établie? La question mérite d'être étudiée.

Les signes dactylologiques représentaient des sons, et ces sons, révélés par les monuments des arts, se rattachaient à une langue fixée, tandis que les dialectes vulgaires n'avaient d'appui que dans la coutume locale.

Le polythéisme crée des dieux cruels; partout, sous

[1] Par la manifestation : Litteræ singulariæ, sine coagmentis syllabarum. Aul. Gell. Noct. att. lib. XVII, cap. IX, ab init.

[2] Cicer. in Oratione pro Archia poeta, nº 23.

[3] Baudelot de Dairval, Utilité des voyages, Paris, 1686, 2 vol. in-12, p. 573.

son empire, il s'établissait des institutions barbares d'une similitude effrayante, des sacrifices humains et d'horribles holocaustes; les mages, les prêtres de Babylone, des bords du Gange, de Memphis, de Carthage, d'Athènes et de Rome, comme nos druides, esclaves des mêmes superstitions, suivaient les mêmes coutumes, observaient les mêmes rites, la même astrologie, la même nécromancie; ils tiraient les mêmes augures, proclamaient les mêmes présages. L'unité dans les faits décèle une origine commune, et cette origine remonte au berceau du genre humain; les ministres du paganisme avaient tous intérêt à n'être pas compris du vulgaire, à en vivre séparés. La langue sacerdotale, dans sa dignité et son impopularité calculée, conserva le caractère primitif; toutefois, la principale artère de la langue patriarcale, prédestinée à devenir la langue des Hellènes et de tout le sacerdoce des religions païennes, suivit les grandes migrations des peuples, et devint ainsi la langue sacrée universelle. L'innombrable quantité de mots grecs répandus dans presque toutes les langues des peuples anciennement civilisés, est une conséquence naturelle, et fournit la preuve des pérégrinations sacerdotales; les provenances sont évidentes, la cause ne l'était pas.

Certe lingua latina est semi græca.

La langue latine est un mélange d'idiomes barbares et de grec dans lequel domine le dialecte éolien [1].

[1] Denys d'Halicarnasse, Antiquités romaines, liv. I, ad fin. — Quintil., Instit. orat., I, 6.

Il ne faut pas perdre de vue que les prêtres au langage universel, s'enveloppant dans le mystère, s'interdisaient toute écriture publique, tandis que le vulgaire de l'Orient simulait graphiquement les signes dactylologiques habituels, et les faisait servir à l'expression des patois, dont nous ne saurions avoir l'intelligence.

Les langues prétendues sémitiques n'étaient que des dialectes ou patois séméiologiques, sans règles pour les soumettre à l'analyse rationnelle. La langue de la mythologie, celle des premiers prêtres, était appelée à devenir la langue d'Athènes; les chants d'Homère, longtemps traditionnels, furent recueillis par Lycurgue de la bouche de ceux qui les récitaient; Pisistrate, ensuite, les mit dans l'ordre où nous les avons[1]. La graphie arrive bientôt, mais une graphie siglique consistant en points de repères pour ceux qui savaient les chants de mémoire. Périclès et les grands hommes de son siècle constituèrent les monuments littéraires classiques, en posant un terme à la corruption des langages. Auparavant, cette première-née, inaccessible au vulgaire, était l'apanage du sacerdoce, de la puissance et des intelligences d'élite; elle dota de racines helléniques les idiomes de presque toutes les nations civilisées.

La langue grecque, la première graphiée alphabétiquement, fut la première employée comme sigles littéraires; et là même où la langue des Hellènes n'était point parlée, les érudits employaient ses caractères

[1] Cicer. De Oratore, lib. III, § 34.

comme initiales des mots pour la langue savante. Les verbes primitifs Αἴαζω, Ἀΐσσω [1], et tant d'autres, s'articulaient avec des inflexions phonétiques qui tenaient de la mélodie. La musique, destinée à aider la mémoire, donna aux langages les accents, la prosodie, l'harmonie, le rhythme et le mètre; interprète des sensations et des sentiments, elle devint une onomatopée universelle, puisant ses moyens dans la nature; avec le langage primitif, elle se propagea à toutes les latitudes, et fut partout comprise :

Est in dicendo etiam quidam cantus [2].

Les Chinois modulent encore leur langue de telle sorte, qu'on ne saurait la comprendre phonétiquement sans une notation qui accompagne les textes graphiés [3]. La musique est un langage, un lien universel; la voix humaine prend toutes les inflexions pour peindre tous les sentiments : suppliante dans la prière, plaintive avec la douleur, solennelle devant le trépas; elle murmure sur le bord des ruisseaux, gazouille au milieu des bois et des prairies, retentit à la chasse, frémit au danger, tremble avec la crainte; tendre interprète de l'amour, elle est impérative lors du commandement, et triomphante avec la victoire.

La musique d'imitation, seule expressive, est la grande onomatopée de la nature; elle se fait comprendre dans

[1] Faire des aïe! aïe! : hisser en cadence.

[2] Cicer. Orator. ad Brutum, XVIII.

[3] Vid. Oratio dominica in CLV linguas versa, etc.; Parmæ, typis Bodonianis, 1806, in-fol., tab. 52.

tous les temps, dans tous les lieux, et fut un puissant auxiliaire au langage primitif. Les accents euphoniques des Grecs sont la vaine notation d'une mélodie perdue.

La langue prohellénique, universelle dès le principe, attacha sa phonie aux signes dactylologiques, et ces signes l'accompagnèrent chez presque tous les peuples. Les Perses, les Indiens, les Chinois, les Phéniciens, les Égyptiens, les fondateurs d'Athènes et de Rome, comme nos druides et les Mexicains, s'exprimaient par l'intermédiaire de la langue prohellénique, source de toute linguistique. Les plus sincères monuments de l'enfance du monde faisaient parler dans cette langue le marbre, le bronze et la céramique. Le grec archaïque enfanta les dérivés samaritain, celtibérien, osque, samnite, étrusque, etc. Comme les signes qui servirent à la graphie primitive donnèrent naissance aux caractères qu'employèrent les hommes articulant les dialectes qui en descendaient, la priorité et la généralité sont acquises désormais à la langue patriarcale, comme aux signes graphiques qui la représentaient.

L'alphabet grec antique se modifiait, comme les signes cadméens, suivant les temps et les lieux; ces métamorphoses apporteront longtemps encore des entraves à l'interprétation. Les vases étrusques répandus en grand nombre, et à de grandes distances, appartiennent tous à l'art grec; leurs inscriptions révèlent les plus anciennes formes de l'alphabet prohellénique.

L'objection tirée de l'antériorité de certains peuples à la fondation d'Athènes est désormais sans valeur, puisque

la langue exprimée et graphiée par l'entremise de la dactylologie fut la première et la norme de toutes les autres.

Le flambeau numismatique vient éclairer la question [1]. « On peut considérer comme un complément des mé-« dailles gauloises les médailles de l'Espagne ancienne, « qui comprenait aussi le Portugal... : 1° les médailles de « l'Espagne orientale et septentrionale, où l'on recon-« naît des lettres qui ont la plus grande analogie avec « l'alphabet grec ancien, qui paraît avoir été commun « d'abord à toutes les nations policées de l'Europe, etc.; « 2° les médailles de l'Espagne méridionale, dont les « légendes sont formées de lettres très-analogues aux « alphabets puniques et phéniciens [2]. »

La paléographie des médailles grecques [3], d'après les bronzes complétant la numismatique d'Eckhel, porte à 123 le nombre des signes de la graphie prohellénique, lesquels s'accroîtraient encore si l'on y joignait, comme on est fondé à le faire, les dérivations qui apparaissent dans les dialectes dont on fait à tort des langues mères; par compensation, les numismates se seraient abstenus de montrer le même signe sous plusieurs aspects différents [4], s'ils eussent reconnu ce principe, que les signes

[1] Résumé d'archéologie, par M. Champollion Figeac; Paris, 1826, 2 vol. in-16, t. II, p. 168.

[2] Ibid., t. II, p. 269.

[3] Description de médailles antiques, par T. E. Mionnet; Paris, 1837, in-8°; Recueil des planches, pl. 31, et notre pl. IV.

[4] Ainsi l'A, le Δ, le Z, l'I, le Λ, le Ξ, le Σ, le T, etc.

dactylologiques s'orientent indifféremment de bas en haut, de haut en bas, de droite à gauche, de gauche à droite, et que des habitudes purement locales déterminaient la préférence des traits anguleux sur les traits arrondis.

Ces mêmes numismates ont pris l'E pour l'I et réciproquement, ce qui est à peine une faute, puisque, en arabe, la voyelle *kosré* se prononce tantôt E, tantôt I, suivant les différentes localités; la phonie anglaise attache encore le son de l'I à notre E, et le son de l'E à l'I : l'erreur est purement graphique. L'E étant la première voyelle, et l'I la troisième, nous pouvons assigner le rang de chaque voyelle, mais il est impossible de préjuger la phonie que l'antiquité y attachait[1]. Nous avons de bonnes raisons pour croire que l'*éta* se rendait par l'I dactylologique.

Les grandes migrations, conduites par les nombreux Pélasges, portèrent chez tous les peuples civilisés et la langue prohellénique et les signes qui étaient chargés de la reproduire, et dont le point de départ était les manifestations dactylologiques. La mythologie grecque, base de toutes les religions païennes, s'introduisit avec son cortége parmi les castes sacerdotales des peuplades les plus éloignées, où les classes inférieures persistaient dans les dialectes issus de la grande confusion.

La langue primitive ne possédait que le plus petit nombre de signes; et, suivant le développement lin-

[1] L'*éta* se prononce *ita* par les Grecs, et ne se confond jamais avec l'*iota*.

guistique, les sèmes représentant les sons s'accrurent graduellement. La simplicité est inhérente à la priorité : la langue prohellénique fut, au grec du temps de Périclès, ce que le grec classique est au grec moderne. Ainsi, les dialectes d'Homère fournissent naturellement la clef pour la compréhension du prohellénique ; les racines doivent se rencontrer presque toutes dans la langue homérique, qui, heureusement pour la science, fut une espèce de polyglotte.

CHAPITRE III.

DACTYLOLOGIE.

Au primitif langage d'action s'associèrent par degrés les inflexions vocales; pour se faire comprendre, on produisait le signe en même temps que le son équivalent; puis on se borna à émettre le son attaché au geste. La dactylologie vint ensuite: car, pour représenter un son dactylologiquement, il fallait, de toute nécessité, que le langage phonétique fût convenu.

La dactylologie, dérivée du langage patriarcal, vint seconder le langage d'action, premier mode de la transmission des idées parmi les hommes. Les divergences orales dont Babel fut le point de départ, en se propageant parmi les tribus, auraient rendu leurs rapports impossibles, si le primitif langage d'action et la dactylologie, son auxiliaire, n'eussent rappelé vers l'unité les enfants de Noé.

Les livres saints conservent ce remarquable verset, mal interprété jusqu'à ces derniers temps, où deux savants d'élite, sans connaissance du langage des doigts,

restituèrent néanmoins le vrai sens de l'original. Le Seigneur dit au peuple d'Israël :

עַל-כַּפַּיִם חַקֹּתִיךְ

σε ηχριβωσα ταρσων των επι

Exaravi te in volis meis[1].

Je t'ai clairement expliqué par le bout de mes doigts.

L'antique dactylologie ne saurait être plus authentiquement, plus hautement proclamée ; il faut s'incliner devant la majesté du dactylologue.

Au même chapitre XLIX, 22, le texte original porte : « Sic dixit Dominus Deus : Ecce levabo ad gentes manum « meam, et ad populos exaltabo signum monitorium. » La vérité de cette grande image disparut sous une interprétation puérile : נס (*nes*) fut traduit par *vexillum !*

La traduction strictement littérale des livres saints devint parfois la source des plus graves erreurs. Ainsi, dans saint Matthieu, Κάμηλος a été traduit par *chameau*, mot sans rapport avec le trou d'une aiguille, qui appelait *câble*, autre acception du même terme Καμηλος.

Le manuscrit de la Bible, envoyé à Ptolémée Philadelphe par le grand-prêtre de Jérusalem, était une version en chaldaïque, idiome vulgaire ; il était graphié en sigles seulement ; ces moniteurs insuffisants entraînèrent

[1] Biblia polyglotta Waltonii, Isaïas, XLIX, 16. Il se fit, lors de la première traduction du texte, une déplorable transposition (*tes murailles me sont toujours présentes*), régime de la deuxième partie du verset : le texte grec d'Aquila (dans les variantes de l'A. T. grec de Lambert Bos, Franequeræ, 1709, in-4°), appuyé sur l'hébreu, restitue la véritable leçon, et Cornélius à Lapide la confirme dans son commentaire ad locum.

des erreurs que la traduction des soixante et douze ne rectifia pas toujours.

Plus tard, le seul évangéliste qui écrivit, saint Jean, graphia l'Apocalypse en sigles grecs; lorsqu'après sa mort on voulut suppléer aux sigles et reproduire toutes les lettres, on tomba dans les erreurs qui rendent le texte incompréhensible.

La preuve que les Israélites écrivaient en sigles ressort du nom de *Maccabé*, formé par les lettres inscrites sur le drapeau des chefs de cette famille, et composé par les caractères formant les sigles du verset du cantique de Moïse, dans l'Exode[1].

L'entraînement qui saisit l'enthousiaste à certaines époques de rénovation l'emporte loin de la vérité, et la lui fait oublier.

Nous n'aurions pas à combler aujourd'hui la plus importante lacune que, dans la transmission continue de ses connaissances, l'homme, de feu pour les innovations, de glace pour les vieilles coutumes, laissa s'établir à l'époque de la renaissance; la révélation d'une pratique universelle dès le commencement du monde ne nous eût point été réservée, si les sources de ces connaissances n'eussent été troublées par de fausses interprétations, de manière à faire prendre le change. Επι χειρος est loin de signifier toujours sur la main, il veut dire plus fréquemment, par le moyen de la main; la préposition על *al*, indique souvent le moyen, et doit se traduire en latin par l'ablatif[2].

[1] xv, II. Mi camokha baelim Yehova.

[2] Noldius, Concordantiæ particularum ebreo-chaldaicarum, p. 560.

De même, les voyelles désignées primitivement par I, II, III, dans les graphies orientales dactylologiques, ne pouvaient être comprises tant que l'on s'obstinait à placer le caractère A en tête de la série phonétique, alors que cette place appartient à l'E.

Dans la langue patriarcale, les verbes peignant l'action d'exprimer la pensée sont synonymes de lumière, parce que le langage des signes, s'adressant aux yeux, exigeait la clarté du jour. Ainsi, Φαω, *parler*, signifie en même temps *lumière*, et Λαω exprime tout ensemble *voir* et *parler*.

Lorsque arriva le langage phonétique, on introduisit le verbe φθεγγω, qui signifie *parler au moyen des sons* : φαω et λαω furent pour les yeux ce que φθεγγω était pour les oreilles.

Le Pentateuque fait connaître, à plusieurs reprises, la nature du langage manuel. Nous nous bornons à rapporter les deux passages suivants :

και εσται σοι σημειον επι της χειρος σου, και μνημοσυνον προ οφθαλμων σου.

Et ceci sera un signe pour ta main, et rappellera (le commandement) à tes yeux [1].

και αφαψεις αυτα εις σημειον επι της χειρος σου, και εσται ασαλευτον προ οφθαλμων σου.

Et tu adapteras en signes ces paroles à ta main, et elles seront permanentes devant tes yeux [2].

[1] Voyez Exode, XIII, 9. L'esprit de ce passage est la conséquence des versets 1 et 8 du même chapitre. — Ibid., vers. 16.

[2] Voyez Deutéronome, VI, 8. — Ibid., XI, 18.

Επιχειρεω, *argumenter* par le moyen de la main : χειρολογεω, etc.

La chaîne des traditions était exprimée, suivant Rabbi Ghedalia, par le mot *indigitare*, démontrer, indiquer.

Le Pentateuque révèle l'usage des signes à la cour des Pharaons [1], ce qui autorise à conclure que la langue de ces princes était la langue patriarcale.

> Ego Pharao, et sine te, nemo adtollet manum suam, vel pedem suum in omni terra Ægypti [2].

En Égypte, on ne parlera, on ne fera aucune démarche sans votre permission.

La coexistence des deux modes de la transmission des idées se rencontre souvent.

Moïse s'excuse d'aller chez Pharaon, parce qu'il n'a pas la parole facile; Dieu lui dit : « Qui rend l'homme « muet ou sourd, voyant ou aveugle? n'est-ce pas moi, « Jéhovah [3]? »

Dans le langage des signes, « avec une main forte » est l'équivalent de voix puissante, pour la langue phonétique [4].

A la bénédiction donnée par Jacob, le texte hébreu dit : « Il donna de l'intelligence à ses mains; » le samaritain traduit : « Docens manibus suis; » en conséquence, les commentateurs expliquent le passage par l'équivalent de : Il rendit ses mains intelligibles, compréhensibles [5].

[1] De Φαρος, turris; *phare*, *élevé*.
[2] Genèse, XLI, 44.
[3] Exode, IV, 11.
[4] Ibid., VI, 1.
[5] Genèse, XLVIII, 14.

Convaincu de la réalité et de l'importance de la dactylologie dès la plus haute antiquité, le savant chevalier Drach, auquel on doit déjà une bonne traduction de la Bible, se livre aux recherches nécessaires pour rétablir le vrai sens des passages hébreux où elle entre comme partie intégrante. Jusqu'à ce jour, ces passages, vainement torturés par les commentateurs, sont restés d'une obscurité telle, qu'on désespérait de pouvoir jamais les éclaircir. En tenant compte du premier mode de transmission des idées, tout désormais devient clair, facile, évident; le nouvel ouvrage de M. Drach sera publié sous le titre de : *Genuina interpretatio nonnullorum Sacræ Scripturæ locorum hactenus non animadversa.*

La transmission des idées partant du même berceau, mais toujours associée au langage d'action qui avait rempli les temps antédiluviens [1], se répandit du Caucase par tout le monde; la langue patriarcale y puisa son origine, et la dactylologie assura son développement. La diversité des dialectes est nécessairement postérieure; la traduction linguistique, diversement comprise [2], amena les variétés phonétiques qui caractérisent l'espèce humaine [3]. Les auteurs païens qui nous apprennent ce fait ne s'écartent pas de l'unité biblique; leurs récits, au contraire, ajouteraient, s'il en était besoin, une autorité de plus aux livres saints.

Au milieu du dédale babélique, les prêtres, les hommes

[1] La Genèse. Voir ci-dessus.
[2] Diodore de Sicile. Voir ci-dessus.
[3] Hésiode. Voir ci-dessus.

d'élite, les grands artistes, durent se rattacher à l'uniformité de la langue primitive, puis à la dactylologie, sa compagne.

La diversité des langages provoqua la division et la dispersion des hommes[1]. La représentation des sèmes chirologiques fut un premier moyen de fixer la pensée avant l'invention de l'écriture.

Les Étrusques donnaient des prix aux dactylologues les plus intelligents; nous possédons un vase antique[2] sur lequel on voit deux personnages assis, faisant une dactylologie peu arrêtée[3]; au centre, un portique entourant un vase de forme archaïque, sur lequel sont peints deux hommes presque nus, s'entretenant par signes; les mains disproportionnées permettent de distinguer le sigle d'Αιτεω, *demander, interroger,* et celui d'Αγγελλω, *annoncer, faire connaître.*

La nature du sujet nous fait présumer que ce vase a de nombreux adelphes.

La céramique témoigne hautement que les Étrusques parlaient grec; seulement les caractères de leurs nom-

[1] A. Bonnelly reconnaît que « l'étude des langues est un pas vers la réunion des intelligences. »

[2] Hauteur du vase, 59 centimètres.

[3] On distingue toutefois le signe de la gutturale, sigle de Χειρολογια, dactylologie; l'autre personnage tient la palme et fait de cette main le sigle de Οικος, *famille;* de l'autre il indique l'A de Αμιλλα, *émulation, combat; un lièvre,* Λαγως, protophonie de Λαλεω, Λεγω, *faire connaître;* Λαγχανω, *donner l'intelligence;* Λεσχη, *conversation.* Deux gros oiseaux, Στρουθοι, fournissent la protophonétique de Σημα, *signe,* et de Σιγαω, *se taire.* On voit plusieurs figures de comestibles, Χιλοι, protophonie de Χρεια, *nécessité.*

breuses inscriptions étaient en grec patriarcal, et se lisaient dans tous les sens.

Ce sera sans doute un grand sujet d'étonnement dans l'avenir, d'apprendre que le premier mode employé par les premiers hommes pour la communication des idées soit resté ignoré jusqu'à nos jours. Comment expliquer l'oubli d'une pratique tellement rationnelle, tellement générale, qu'on la retrouve matériellement exprimée dans les antiquités assyriennes[1], indiennes[2], égyptiennes[3], chinoises[4], aussi bien que chez les Mexicains[5]. Le temps, toujours inexorable, paraît s'être relâché, à son égard, de sa rapacité ordinaire : il vient ajouter chaque jour des preuves nouvelles aux preuves anciennement acquises; car, bien qu'ils ne soient plus compris, on conserve dans les musées modernes une foule de monuments en marbre, en bronze, en pierre, en argile, en papyrus, répétant et formulant le langage d'action et la graphie dactylologique et protophonétique qui l'ont suivi.

Le plus ancien dieu de l'Inde, Vischnou, parle au moyen d'une dactylologie exprimant du grec; il est représenté, dans une des plus authentiques figures qui

[1] Musée de Ninive, cour du Louvre, et notre pl. XXVII.

[2] Pl. XXXII, *Wischnou*.

[3] Jac. Chr. Lindberg, de Inscriptione melitensi, Hauniæ, 1828, in-8°, p. 65.

[4] Ibid., p. 66. — Théogonies chinoises, peintures et statuettes.

[5] Antiquities of Mexico, fac-similes of ancient Mexican Paintings and hieroglyphics, by lord Kingsborough; London, 1831, 6 vol. gr. in-fol.

nous soient parvenues, avec quatre bras[1]; les deux mains qui terminent ceux de derrière exécutent le sigle M de Μητηρ[2], tandis que celles des bras de devant font le sigle Π de Πατηρ. Le Dieu représente la nature, la reproduction, tout à la fois père et mère. Il est évident que les deux mots exprimés depuis tant de siècles par les doigts du dieu hindou appartiennent à la plus ancienne langue, à la langue patriarcale, au vocabulaire de l'enfance du monde[3]. (Voir notre planche XXXII.)

Nous possédons une pagode indienne[4], originale et traditionnelle, en albâtre oriental, de grandeur naturelle; elle exécute d'une manière incontestable un alpha et un delta, vraisemblablement pour Αρχη, *principe, commandement, pouvoir,* et Δικη, *justice*, ou Δοκεω, *juger, punir.* (Voir planche XXI.)

Le beau travail de lord Kingsborough[5] rend évidente la dactylologie mexicaine; on peut y voir[6] de nombreux dialogues dactylologiques. Il est à regretter que ces peintures et bas-reliefs n'aient point été classés suivant l'ordre chronologique : c'est un pêle-mêle antilogique; à côté d'antiquités véritables, on voit la croix des conquérants et des cordeliers espagnols.

[1] Monuments des arts du dessin, chez les peuples anciens et modernes, par le baron D. Denon; Paris, 1829, in-fol., t. I, pl. XI.

[2] Tableau des manifestations primitives, pl. III.

[3] Monde primitif de Court de Gébelin, t. IX, p. 720.

[4] Siva, qui, avec Brahma et Vischnou, forment la trinité de l'Inde.

[5] Antiquities of Mexico, fac-similes of ancient Mexican Paintings and hieroglyphics, etc.

[6] T. I, part. 4, p. 2, 3, 29, etc.; et t. II, p. 1, 3, 4, et pl. XXX, etc.

On rencontre souvent ces deux signes . Le premier, suivant nous, simule un bras, une main et les doigts ; il montre les dactylologues : le second, placé d'ordinaire devant la bouche, indique les personnages faisant usage de la langue, les phonétiques : ce qui rappelle les premiers temps de l'enfance du monde, les gesticulants et les parlants.

On trouve une espèce de graphie cunéiforme à la fin du tome II.

Le nouveau monde est aussi vieux que l'ancien. Vers 1750, on découvrit, dans l'intérieur du Mexique, les débris d'une ville antique (Palenque) embrassant six à huit lieues d'étendue [1]. On y trouva des idoles de forme indienne, des sépultures décorées d'ornements grecs, des substructions égyptiennes renfermant des momies ; une inscription supposée phénicienne, gravée sur un rocher dans le Massachusets ; les têtes lapantes se retrouvent aussi au Mexique [2].

Adaire prétend que les traditions indiennes indiquent une origine hébraïque [3] ; un auteur américain, le docteur Boudinot, confirme cette assertion [4] ; il prouve que l'Amérique a été peuplée par les Norvégiens, qui y passèrent par l'Islande, le Groënland, l'Estioland et la Norumbége [5]. Lord Kingsborough est d'avis que les Mexi-

[1] Antiquités mexicaines, par A. Lenoir, Warden, Farcy, Baradère, de Saint-Priest, etc. ; Paris, 1834, 2 vol. in-fol. (Discours préliminaire, p. v.)

[2] Planche supplémentaire v, 1re partie.

[3] Origine de los Indios, lib. III ; Madrid, 1729.

[4] Star in the West : Trenton, New-Jersey, in-8°, 1816.

[5] Warden, p. 197.

cains descendent des Juifs [1]; Grotius avait professé la même opinion [2].

M. Warden donne [3] les conventions du langage par signes, usitées chez certaines nations indiennes de l'Amérique du Nord; c'est le langage naturel du geste. La dactylologie, malgré sa reproduction positive sur les monuments indiens, n'a point été remarquée [4]. Les Mexicains varient et multiplient leurs dialectes plus qu'aucun peuple de la terre [5], ce qui porterait à croire que, lors de la migration, les chefs seuls employaient la langue patriarcale, et les hommes vulgaires les patois babéliques. Joaô de Pineda et d'autres écrivains voient, dans l'Amérique du Nord, l'Ophir de la Bible [6], ce qui coïncide avec l'établissement du royaume de Juda.

Les quipos péruviens semblent se rattacher à la dactylologie, si évidente sur les antiques bas-reliefs mexicains [7].

M. Linck assure que l'Amérique a été peuplée par les nations du nord de l'Asie en traversant le détroit de Behring [8].

[1] Warden, p. 198. Voyez aussi Éléments carlovingiens, p. 32 et 33 et Ganander.

[2] Vide de Origine gentium Americarum, in-4°, 1642.

[3] Au VIIIe chapitre, p. 176.

[4] Troisième expédition, pl. XXXIII.

[5] Page 198.

[6] Livre des Rois, III, ch. IX, v. 28.

[7] Monuments mexicains, t. VIII, p. 31, § 3.

[8] Die Urwelt, etc.; Berlin, 1821, 2 vol. in-8°.

La figure informe simulacre de la langue, se trouve sur un grand nombre d'hiéroglyphes peints par les Mexicains aztèques; jusqu'ici, elle n'a point été raisonnablement expliquée [1].

Le docteur Mitchill rapporte l'opinion de M. Dunbar [2] sur le talent pantomime de certains Indiens; quinze ou vingt minutes d'observation suffisent pour être initié à cette sorte de langage.

L'architecture antique des Mexicains, leurs connaissances astronomiques et l'usage des hiéroglyphes portent à croire que leur migration se rapproche de l'époque où Salmanazar transporta les dix tribus en d'autres pays, et dont les historiens n'ont jamais pu indiquer les traces. Les dissidences religieuses, et peut-être l'amour de l'or, poussèrent quelques-unes d'entre elles sur la route d'Ophir, déjà connue au temps de Salomon; elles fondèrent probablement alors l'empire du Mexique, en laissant, sur leur passage au nord, des traces de leur linguistique, puisqu'il est notoire aujourd'hui que les Lapons parlent encore un hébreu dégénéré.

Une curiosité du plus haut intérêt se conserve à la bibliothèque impériale de Vienne (la dactylologie des anciens habitants de Mexico) sous le nom d'*écriture originelle*, manuscrit exécuté en couleur, sur peau de cerf. Nous devons à la munificence du bibliothécaire un *facsimile* des premiers feuillets, dont nous offrons un spé-

[1] Antiquités mexicaines de Warden, 2e expédition, p. 12.

[2] Ibid., p. 179.

cimen (planches LII et LIII). Charles-Quint laissa à Vienne l'original rapporté par Fernand Cortez.

Par suite de ce que nous avançons touchant les patois issus de Babel, et la difficulté de saisir la phonie dans ses conventions multiples, nous aurions hésité à tenter la traduction des antiques sèmes mexicains, si la peinture n'avait aidé à la révélation prohellénique des quatre pages figurées de ce curieux manuscrit.

1re page.	1er personnage.	Main droite [1].		I de	Ιλαω,	être favorable.
		M.	G.	A	Αναγκη,	alliance.
	2e personnage.	M.	D.	A	Αιρεω,	choisir.
		M.	G.	Π	Πρυτανις,	protecteur.
2e page.	....	M.	D.	Π	Παρθενος,	vierge.
		M.	G.	Γ	Γυνη,	femme.
3e page.	1er personnage.	.....	.....	A	Αιτης,	solliciteur.
	2e personnage.			Γ	Γαμεω,	se marier.
4e page.	1er personnage.	M.	G.	A	Αρνυμαι,	chercher à obtenir.
		M.	D.	Γ	Γυνη,	épouse.
	2e personnage.	M.	D.	A	Αρω,	consentir.
		M.	G.	A	Αναγκη,	alliance.
	Esclave......	M.	D.	Δ	Δυνω,	*induco.*
		M.	G.	Δ	Δρυπτω,	*lacero.*

Le petit personnage qui termine à droite le quatrième feuillet du précieux manuscrit présente une circonstance très-remarquable, en ce sens qu'elle se lie avec d'antiques coutumes pratiquées dans certaines contrées du vieux monde, où la défloration s'opérait par un tiers et à prix d'argent [2], ce qui resterait inexplicable, n'était la coexistence de la polygamie.

[1] Deux doigts écartés, non baissés.

[2] Buffon, Histoire naturelle de l'homme.

La servilité et la domesticité sont exprimées, chez les Mexicains, de la même manière que chez nous, aux époques féodales [1]. On trouve des exemples de cette vieille coutume dans le roman de Garin le Loherain, le roman de Gérard de Vienne, le roman du Rou, etc., preuve évidente de l'origine commune des habitants des deux mondes.

Desus son col prist une sele,
Hontos, plaissiez de son orguil,
Si qu'en lermes li sunt li uil,
Vint à Richart trestoz nuz piez,
Devant lui s'est humiliez;
La sele li fu sor le dos.

Benoît, Chron. des ducs de Normandie, v. 29660.

Les signes du langage primitif sont parvenus jusqu'à nous sans variation ni altération; ce prodige, se perpétuant à travers les âges et dans sa généralité, nous permet d'interpréter encore aujourd'hui avec certitude les manifestations des plus anciens peuples. Leurs sigles sont identiques avec ceux que la tradition peignit sur les vitraux des temples chrétiens jusqu'au xve siècle, et parfaitement semblables aux gestes dactylologiques répétés encore actuellement par les ministres de nos autels, scrupuleux observateurs des traditions spirituelles unies à la reproduction des sigles matériels.

Plus les manuscrits sont anciens, moins ils sont intelligibles; aucun des classiques n'eût été d'une lecture sup-

[1] Voir Du Cange, aux mots *Sellam gestare*.

portable, si les érudits du XVIe siècle, excités par un beau zèle, n'eussent pris la peine de comparer un grand nombre de textes, pour en faire sortir une leçon compréhensible; et malgré leurs savants efforts, il est peu d'auteurs anciens qui ne renferment des passages rebelles à toute interprétation rationnelle: la graphie du geste et de la dactylologie, se faisant pierre, pouvait être détruite, jamais falsifiée.

L'abbé de l'Épée comprit un jour que les jeunes infortunés au soulagement desquels il s'était voué, pourraient, au moyen de signes manuels de convention, transmettre leurs idées, comme des êtres complets. Alors, sans aucune connaissance de la dactylologie antique, et par un retour obligé aux pratiques primordiales, il appela les doigts à former des signes qui ne s'adressaient qu'à la vue. Entre le sourd-muet et l'homme de l'antiquité, il y a cette différence, que ce dernier simulait une phonie à lui connue, lorsque le sourd-muet cherche à rappeler l'équivalent de sons qu'il n'entendit jamais.

Ainsi, l'intelligence crée, oublie, reproduit de nouveau, et perd encore ce qu'à de grands intervalles la présomption ou l'ignorance prétendent inventer. S'élançant en avant, on porte rarement le regard en arrière; souvent l'homme cesserait de progresser, s'il appréciait ce qu'il abandonne derrière lui; une intelligence prophétique a fait dire à Bossuet: « Comme il était naturel « que le temps fît inventer beaucoup de choses, il de- « vait aussi en faire oublier d'autres, du moins à la plu- « part des hommes [1]. »

[1] Histoire universelle, 1re partie, 2e époque.

La similitude des signes digités antiques, quant à la forme, avec ceux employés de nos jours par les élèves de l'abbé Sicard [1], montre les combinaisons dactylologiques essentiellement bornées, et leur emploi, comme langage, chose naturelle et facile. Depuis longtemps les sourds-muets instruits prouvent que la parole n'est pas nécessaire à la propagation des idées; ils voient dans le langage d'action la mimique du geste, non une invention moderne, mais un procédé qui remonte au jour où le Créateur voulut animer l'intelligence. La langue universelle, la manifestation, exprime admirablement les idées générales et précises; c'est la source des beaux-arts; mais la corrélation des idées entre elles, les noms et les mots qu'on ne saurait peindre, appelaient nécessairement la dactylologie, avec sa minutieuse exactitude; dès lors commence l'art précis

« De parler par les mains, d'entendre par les yeux. »

Nous voyons avec une grande surprise qu'au XIXe siècle, il soit encore possible de retrouver dans nos vieux manuscrits une série peinte et non interrompue de gestes littéraires assez positifs pour ne permettre aucun doute sur l'antique usage de la dactylologie, malgré la difficulté de représenter au trait des signes qui ne pouvaient être compris que dans un rhombe donné, suivant une direction hors de laquelle ils cessaient d'être perceptibles, et malgré les altérations inévitables de la

[1] Sourds-muets au XIXe siècle; brochure, in-18, Paris, 1846.

part des copistes, qui n'y comprenaient rien. Si quelques doutes étaient admissibles touchant leur signification exacte, ils porteraient uniquement sur les sigles du même organe, le M pour le N, le R pour le N, etc. Sans doute, il n'y avait point de confusion possible lorsque l'on opérait en face du spectateur; mais, dès que le dessinateur fixait le sigle sur la matière, le parallélisme des doigts empêchait d'apercevoir si c'était le second ou le troisième qui se courbait; toutefois, il restait la distinction des doigts élevés, contrôlés par les doigts baissés, et alors quelques lettres du même organe peuvent seules faire confusion.

La Bibliothèque nationale possède une bible latine du xe siècle, en 3 vol. in-f° max°, ms. n° 6, A, B, C, ornée de peintures dactylologiques; les personnages ont des doigts démesurés, dans le but évident d'attirer l'attention sur les sigles qu'ils exécutent.

L'allégation banale des personnes chargées de montrer ces précieux volumes au public consiste à répéter que les artistes de cette époque ne savaient pas mieux faire. Ce brevet gratuit d'incapacité est un sophisme d'intelligence paresseuse, qui tend à empêcher la vérité de se faire jour.

Nous reproduisons de ces doigts monstres (Voir nos planches VI et VIII), exécutés dès la plus haute antiquité. Les plus fameux artistes du grand siècle de Périclès faisaient exprimer des sigles par les mains de leurs chefs-d'œuvre. Ces mouvements de mains ne varient pas à l'infini; leurs sigles se bornent à seize manières différentes, et constamment les mêmes dans leurs conditions

respectives : ce sont les seize signes de Cadmus, lesquels représentent autant de voix distinctes, basées sur la protophonie. Ces signes appartiennent à une langue toujours la même depuis le commencement du monde, et répandue à toutes les latitudes. L'Église byzantine continue à employer les sigles grecs; Rome en fait application à la langue latine.

C'est en continuant nos investigations sur les monuments antiques, que la dactylologie cadméenne nous a été révélée postérieurement à la publication des Éléments carlovingiens. Des faits imprévus se sont fait connaître, et des données nouvelles furent acquises. Loin de nous en plaindre, nous nous en félicitons pour la science, dussions-nous encourir le reproche de n'avoir, dès l'abord, ni tout prévu, ni tout fixé. Isolé par la nature de ces recherches, ne trouvant d'appui ni dans les corps littéraires, ni dans les livres, jusqu'ici presque tous muets, ni dans les systèmes toujours spécieux; procédant ensuite d'observations exactes, mais successives, le présent ouvrage était impossible, sans la préexistence des Éléments carlovingiens. Les hommes impartiaux ne s'étonneront pas si quelques observations primitivement faites se modifient, se rectifient même, en raison d'une expérience plus affermie, de documents plus décisifs, plus complets.

C'est après avoir dégagé et nivelé le terrain, qu'il est possible de consolider une route meilleure à travers des régions vierges d'explorateurs, et dans lesquelles nous étions entré avant d'avoir pu en apprécier la nature et l'étendue.

Nous avions cru la séméiologie variable, et l'unité linguistique éloignée des premiers temps; aujourd'hui, il est acquis que la langue fut uniforme jusqu'à Babel, et que les confusions phonétiques du vulgaire datent de cette époque.

La décomposition de l'alphabet carlovingien, dont l'affinité avec les caractères grecs est évidente, nous fit croire que les notes tironiennes avaient été l'intermédiaire entre le geste et la parole [1]. En effet, les tironiennes ont pour origine les signes cadméens fixés sur la matière et appelés à remplir cette mission. Chez les Latins, les passages écrits en notes eurent pour objet d'indiquer qu'ils pouvaient être traduits en signes manuels populaires; leur valeur tachygraphique postérieure ne pouvait être telle, qu'à la condition d'un emploi siglique, et nous ne voyons pas qu'elles furent utiles aux idiomes vulgaires.

Les notes antiques appartiennent à la graphie et aux manuscrits, comme les signes manuels caractérisent les monuments matériels des arts et du dessin : les premières s'adressaient aux érudits, et les autres à tout le monde.

De même aussi, le langage des doigts, inhérent à l'alphabet carlovingien, est autre que l'antique dactylologie monumentale; ne se rattachant pas au passé, il devait être sans avenir. Toutefois, c'est à lui seul que nous devons d'avoir ressaisi la valeur du langage des doigts dès l'origine.

[1] Éléments carlovingiens, p. 6.

Une foule de monuments indiens, chinois, japonais, tunquinois, de toutes les époques, transportés en Europe, comme objets de simple curiosité, montrent que la langue sacrée et savante de ces contrées est encore aujourd'hui la langue traditionnelle prohellénique, exprimée par l'antique dactylologie. Nous avons sous les yeux de nombreuses représentations de personnages parlant la langue patriarcale avec les doigts [1].

On comprend combien le caractère dont les missionnaires européens sont revêtus fait obstacle à la révélation de cette grande pratique.

Chacun peut désormais interroger et interpréter l'immense collection des arts antiques (Leguntur in omnibus fere gentibus, Cic.), dont les fragments sont partout disséminés; les centres de civilisation possèdent, à toutes les latitudes, des restes parlants, arrachés à l'œuvre continue des siècles.

[1] *Mandarinorum lingua.* Outre le langage propre et particulier de chaque nation, de chaque province, il y en a une commune à tous les savants de l'Empire, et qui est à la Chine ce qu'est en Europe le latin. (Dict. de Trévoux.)

Le fond de l'écriture chinoise est dactylologique. M. de la Martinière affirme qu'un Chinois muet, instruit dans les caractères, peut, avec les doigts, parler aussi vite qu'il est nécessaire pour ne pas ennuyer ses auditeurs (*sic*). (Dict., art. Chinois.)

CHAPITRE IV.

CHRONOLOGIE.

La chronologie authentique est celle des Septante, traduisant le texte hébreu le plus ancien, et, en particulier, celui de l'exemplaire du temple, échappé à la destruction lors de la prise de Jérusalem par Titus; livre officiel, resté entre les mains de l'historien Josèphe. La création remonte à sept mille ans, et le déluge universel à près de cinq mille; la Vulgate présente une différence d'environ mille ans.

Le livre de Moïse n'était ni le révélateur de toute science, ni le dernier terme des connaissances humaines; il fut inspiré pour éclairer le peuple de Dieu, dans la mesure des lumières alors acquises, et suivant les notions vulgaires; les hommes postérieurs y trouvèrent l'histoire des premiers temps, sans pouvoir découvrir jamais ce qui appartenait à l'avenir de la science. La divulgation anticipée des conquêtes, bonnes ou mauvaises, de l'esprit humain ne doit point être demandée au Pentateuque; il éclaire la raison de l'être sincèrement

religieux, et reste muet pour le présomptueux de tous les siècles [1].

Un livre posant le dernier terme de la science n'était pas seulement impossible, il eût été une révélation impie, en mettant au néant et le libre arbitre de l'homme et la justice de Dieu.

L'unité de la création et l'universalité du déluge n'excluent point les migrations vers le Nord, témoin les Lapons, qui parlent encore aujourd'hui l'hébreu vulgaire. L'Islande et l'Amérique du Nord furent-elles toujours séparées, et les irruptions de la mer, dont il y a tant d'exemples, n'ont-elles pu diviser des continents et en faire des îles, dont la plus considérable resta oubliée jusqu'à Christophe Colomb?

On a judicieusement fait remarquer [2] que, s'il eût été possible de composer et de faire adopter, chose plus difficile encore, un alphabet complet représentant exactement tous les degrés phonétiques, on eût acquis la certitude que le samaritain, l'arabe, l'hébreu, le phénicien, le chaldéen, le syriaque, l'éthiopien, ne sont en réalité que les dialectes d'une seule et même langue. Les idiomes du Nord, si nombreux et si peu dissemblables entre eux, laissent entrevoir leur parenté : gothique,

[1] Josué, en commandant au soleil de s'arrêter, est dans le vrai relativement à son siècle. On dit encore aujourd'hui : « Le soleil se lève, se couche. » Quiconque remplacerait ces locutions par un équivalent plus d'accord avec l'astronomie : « La portion de la terre que j'habite commence à se tourner vers le soleil, ou bien à être privée de lumière, » serait tout aussi ridicule que les *Précieuses* de Molière.

[2] Paléographie universelle, p. 47.

théotisque, islandais, irlandais, allemand[1], anglo-saxon[2], belgo-batave, danois, suédois, norwégien, celto-breton, etc., tous ces idiomes rappellent le même point de départ, et montrent une affinité que des représentants graphiques complets ramèneraient vers l'identité.

Les nombreux dialectes des Grecs et ceux des Romains, les langues néo-latines, catalanes, italiennes, espagnoles, romanes étrangères, et le roman français lui-même, nonobstant les influences septentrionales, ne décèlent pas moins une antique source commune, dont la nature se prêtait à toutes les transformations. Nous avons déjà montré cette origine patriarcale, nommée naguère *Gomerach*, essentiellement variable, s'adoucissant avec la sociabilité, augmentant sa rudesse en raison de l'isolement; les influences climatériques, les différences topographiques et la diversité des mœurs le modifiaient tour à tour; il changeait, soit qu'il prît la route de l'Inde, qu'il descendît le Danube, ou qu'il traversât le Pont-Euxin, le Bosphore ou la mer Égée. L'euphonie cheminait vers les zones tempérées, comme les inflexions rudes accompagnaient les émigrants vers les régions où règne une température inclémente; ils se surchargeaient de gutturales, comme de vêtements grossiers qu'exige l'âpreté du climat[3]. La vie solitaire, errante, celle du

[1] L'allemand est du persan écrit en caractères latins; le persan dérive du zend-sanscrit. Voy. Bopp. Vergleichende Grammatik des Sanskrits. Berlin, 1833-42; in-4°, p. XI et XII de la Préface.

[2] L'anglais vient de l'anglo-saxon, dialecte teuton.

[3] Δασυς, *hirsutus;* Δασυ πνευμα, *esprit rude.*

chasseur ou du guerrier, avaient le même résultat à une latitude différente.

La diversité des couleurs dans l'espèce humaine suffit à de certains esprits pour nier la création orthodoxe et l'unité du premier homme; ils prétendent que des êtres blancs, jaunes, rouges ou noirs ne peuvent avoir une origine commune. Le phénomène de la variété des nuances se produit pourtant naturellement autour de nous : ne voit-on pas les végétaux réunir parmi leurs espèces des individus de toutes couleurs; dans le seul climat tempéré, le fruit de la vigne ne prend-il pas toutes les nuances, sans qu'il soit possible de contester que le cep de Noé fût la souche primitive? L'homme croupissant dans un trou enfumé durant une nuit de six mois, doit-il ressembler à l'être qui se repose nonchalamment au milieu d'une végétation luxuriante et tropicale? A sa vive carnation, on reconnaît l'homme nourri de chair; le mangeur de farineux se décolore jusqu'à la lividité; l'ichthyophage, le frugivore, l'homme qui vit de lait ressemblera-t-il à celui qui s'enivre d'alcool?

Le silence de la mort règne au pôle nord; la nature s'y éteint: bien avant d'arriver à la mer Blanche, un lichen blafard couvre le sol.

Le renne fauve tendre apparaît, suivi de quadrupèdes étiolés, aux yeux rouges. L'homme s'y montre presque albinos; le Norvégien, au teint incolore, précède le blond Néerlandais; l'Anglais se vivifie par quelques tons plus animés: le Belge châtain-clair est suivi du Français, dont la nuance est plus vive; l'habitant des Pyrénées fait pressentir le Maure, qui annonce l'Africain. La che-

velure, puisant sa nourriture dans le tissu cellulaire, la variation de l'épiderme produit la diversité des cheveux. Rien n'est anormal, si ce n'est la spécieuse admission d'origines différentes, appuyées sur la variété du derme, résultat naturel et régulier des innombrables influences climatériques et éthogéniques. Les races ont une origine commune, et une différence de forme et de couleur n'exclut pas l'unité.

L'étymologie hébraïque du nom d'Adam se résume en *terre rouge;* le rouge brûlé passe au brun, puis au noir; le rouge affaibli devient couleur de chair.

La sphéricité homogène du globe terrestre et sa gravitation pondérée repoussent l'hypothèse de créations partielles, bien que ses divisions principales revêtent des physionomies particulières.

CHAPITRE V.

ASSYRIE.

La langue patriarcale était parlée à Babylone, à Persépolis, à Ninive, à Damas. Ces immenses métropoles des premiers temps donnèrent à cette langue un haut degré d'urbanité.

Les cosmopolites originaires de Tyr et de Sidon puisèrent à ces grands centres de population les premiers rudiments de l'art qu'ils s'efforcèrent de répandre chez les différents peuples. Heureusement pour Cadmus, la séméiologie prohellénique de ces capitales offrait un modèle à suivre. Pline l'Ancien dit expressément :

> Literas semper arbitror assyrias fuisse [1].

Certaines inscriptions assyriennes remontent à vingt siècles avant notre ère [2]; toutefois on est forcé de reconnaître que les lumières répandues sur les prétendues cunéiformes sont en raison inverse des efforts de la science [3].

[1] Pline, H. N., liv. VII, ch. 56.

[2] Paléographie universelle, p. 6.

[3] Exposé des Éléments de l'écriture cunéiforme de Persépolis; Paris, 1847, in-8°, p. 99.

Le docte Gésénius fait aux présomptueux traducteurs des cunéiformes le procès en ces termes :

Ipsa monumenta legere nemini hucusque contigit [1].

Les Assyriens sont les Arabes primitifs; l'écriture carrée, substituée par Moïse à l'hébreu vulgaire ou samaritain, s'appelait assyrienne, Aschschurith, de Assyrius, אשורי [2].

Imbu de ce principe, que les premières pratiques des hommes devaient être d'une remarquable simplicité; persuadé que le langage d'action fut pour la pensée le premier moyen de transmission; convaincu de l'emploi général de la dactylologie et de son existence simultanée avec la langue monumentale et les patois vulgaires, on est conduit à l'idée logique que les prétendus cunéiformes se rattachent aux pratiques primitives. Il est permis de croire que les seize signes de Cadmus ne sont autres que les chevillettes ou Στοιχεια de Clément d'Alexandrie. Les cunéiformes se groupent par compartiments; chaque compartiment simule la main; les doigts, mal dessinés, montrent une pointe du côté de l'ongle et un renflement vers leur naissance; les orientations, les divisions en phalanges, en crochets, en chevrons, se prêtent aux combinaisons infinies de la dactylologie.

L'antique Babylone rappelle la confusion des langues et le *variæ loquentium hominum* d'Hésiode.

[1] Scripturæ linguæque phœniciæ. Lipsiæ, 1838, in-4°, p. 74.

[2] Saint Jérôme, Præfatio in libros Samuel et Malachim. Oper., t. IX, col. 453 et 454, édit. de Vallarsius, Venise, 1770, in-4°.

Les monuments de l'architecture assyrienne nous montrent la langue dactylologique répandue plus tard sur le monde civilisé : cette langue patriarcale possédait les seize signes représentant les touches phonétiques primitives. A côté de cette langue sacrée, savante, artistique, marchaient les idiomes du vulgaire, avec une phonie spéciale et compliquée, parce qu'elle était d'étroite convention, bornée à quelques familles, à certaines tribus ou corporations, à quelques régions peu étendues et à diverses époques; servant des intérêts particuliers, des besoins restreints et locaux. Les enfants de Babel tentèrent alors une impossibilité, la fixation sur la matière d'inflexions de voix articulées, saisissables par les seuls contractants, d'origines et de castes différentes, et pour leurs propres besoins; aussi ces grimoires ne présentent, aux yeux mêmes de ceux qui les étudient, que versatilité, amplitude, relâchement [1].

Non-seulement plusieurs signes s'appliquent à une même voix, mais les signes d'une même forme admettent plusieurs sons [2].

Ces signes ou touches primitives se subdivisèrent en fractions, au point de former d'abord quatre-vingt-deux signes distincts [3], en ne comptant que les caractères sans analogues, existant en différentes contrées, et man-

[1] Exposé des éléments constitutifs de la troisième écriture cunéiforme, par Isidore Löwenstern, p. 14, 22; Rawlinson, p. 25.

[2] Ibid., p. 73 et 22 : les signes ne sont plus les mêmes au commencement du mot, dans le milieu et à la fin.

[3] Ibid., p. 19.

quant complétement dans d'autres; ils donnèrent bientôt naissance à un nombre tellement exagéré, qu'il justifie de tous points la qualification de signes babéliques.

Les conventions populaires, locales, temporaires, constituent les diverses écritures babyloniennes, assyriennes, élyméennes, araméennes, persépolitaines, etc. On reconnaît dans ces idiomes, qui en réalité n'étaient que des patois, une base japhétique[1], révélation imprévue du principe régissant les dérivés prohelléniques. M. Löwenstern a donc raison, lorsqu'il déclare « qu'il « n'est aucunement convaincu d'une organisation pho- « nétique précise de ces langues, et que si jamais elle « a existé dans le principe, tout effort pour la retrouver « sera inutile[2]. »

Il est probable que les cunéiformes étaient des signes graphiques conventionnels, de même que les notes, et, comme elles, nullement phonétiques. Il y a entre ces deux quasi-graphies, un rapport qu'il est facile de saisir : c'est la difficulté d'interprétation pour un tiers non initié.

Nous pensons que, chez les différentes nations, le vulgaire, usant des prétendues écritures cunéiformes, ne recherchait rien au delà de ses intérêts immédiats, particuliers, matériels, et se bornait à faire des signes conventionnels, représentatifs d'objets physiques, comme de nos jours, dans l'ordre numérique, nous voyons les marques des portefaix, les entailles des garçons bou-

[1] Exposé des Éléments constitutifs, etc., p. 82.

[2] Ibid., p. 44.

langers, les coches des bûcherons, et les jambages des marqueurs au jeu.

Abandonnant cette hypothèse et rentrant dans celle qui en fait une écriture phonétique, si, comme les monuments semblent le démontrer, la langue patriarcale devint chez presque tous les peuples la langue hiéroglyphique et aristocratique [1], alors les cunéiformes représentent des patois vulgaires; et si de nos jours il est impossible d'écrire et de lire les patois d'une manière intelligible pour tout autre qu'un autochthone, comment prétendre déchiffrer des idiomes vulgaires sous une graphie conventionnelle, après trois mille ans d'intervalle? Le temps dissipera ces illusions, malgré la présomption des archéologues impuissants à s'accorder entre eux. Le faux se divisant à l'infini, ils sont condamnés à voir surgir autant de versions différentes qu'il y a d'interprètes : les caractères hébreux, si chers aux traducteurs, le sont probablement à cause de leur propriété élastique, dont les rabbins ont fait un abus si ridicule dans le Talmud et les Médraschim.

Le copte se compose de dialectes gréco-chrétiens des

[1] L'aristocratie des intelligences est un fait. Écoutez sur la place de Grève les patois des ouvriers : vous y distinguez le Normand, l'Auvergnat, le Picard, le Bourguignon, le Wallon, le Breton, le Limousin, etc.; comment se faire comprendre par une langue écrite? Et si elle était possible, la paroi sur laquelle on la tracerait obtiendrait-elle un regard de ces hommes aux prises avec des besoins sans cesse renaissants, et pour lesquels la littérature est sans utilité comme sans charme? Les esprits cultivés peuvent seuls s'y complaire : c'est une classe privilégiée dès le commencement du monde, mais considérablement accrue par les institutions modernes.

langages vulgaires de Thèbes, de Memphis et des Basmures [1], séparés par plus de dix siècles de la langue essentiellement monumentale des Pharaons.

Nous n'oserions affirmer que le langage vulgaire de Thèbes et de Memphis, antérieur au christianisme, dût contenir les vestiges de l'idiome des Pharaons, parce que ces princes devaient faire inscrire sur leurs monuments, non les patois du vulgaire, mais bien une langue aux formes générales, admise par les intelligences d'élite. Le copte, tel qu'on nous le présente aujourd'hui, n'est autre qu'un dérivé vulgaire du grec de l'école chrétienne d'Alexandrie : avec plus d'assurance, nous considérons l'idiome des Pharaons comme la langue prohellénique; son alphabet dut se composer des sèmes de Cadmus, ou des signes samaritains de Moïse [2].

Les antiques patois d'Alexandrie, de Thèbes et de Memphis pouvaient posséder des nomenclatures dont les initiales fussent communes avec les mêmes noms appartenant à la langue classique : ainsi les hiéroglyphes devenaient en partie compréhensibles aux agrégations polyglottes de ces capitales.

Une des prédilections de notre époque, à laquelle il nous est impossible de nous associer, c'est la traduction en copte des dérivés vulgaires de la norme grecque antique.

[1] Grammatica linguæ copticæ, A. Peyron; Taurini, 1841, in-8°, p. 13-14.

[2] Une réduction du tombeau élevé au pharaon Néchao confirme nos assertions. Nous lisons sur la portion la plus élevée de la colonne :

B. NO. Σ. NIO. Π. T. AN. P. T. T.

L'âme triomphante de l'infortuné Néchao, frappé par la mort, sera facilement absoute.

Les monuments assyriens récemment arrivés au Louvre fournissent la preuve de cette coexistence de la langue universelle et des idiomes ou patois écrits par des coïntéressés, sans signification pour les hommes placés en dehors des conventions partielles et locales.

La première des nations dans l'ordre chronologique et biblique employait la même dactylologie que les Égyptiens et les Grecs.

La figure ailée du grand bas-relief dont le musée vient de s'enrichir (Voir notre pl. XXVII), exécute, la main élevée, un gamma de la manière la plus formelle; ce sigle signifie ici Γερας, *récompense*, *reconnaissance*. La pomme de pin, Πιτυις, consacrée à Cybèle, peut faire croire que l'ambassadeur venait de Phrygie : c'est le sigle de Ποτνιαζω, *implorer*. Les ailes indiquent un personnage arrivant de loin [1]; les vieillards, qui se succèdent un bâton à la main, portent le pouce élevé; c'est le *iod* des Hébreux, l'E sigle de Εγγυη, Εδνα, Ειρηνη, Ελπις, Ευχομαι, *caution*, *présent*, *paix*, *espérance*, *supplier*. Dans le premier salon, la figure posée en face d'un arbuste, Δρυς [2], *yeuse*, forme le sigle Δ de Δεημα, *prière*; Δεομαι, *prier*; d'où est venu notre manière de prier à mains jointes.

Les antiquités de Khorsabad, aussi bien que celles de Memphis, attestent que le grandiose faisait le charme des peuples primitifs. La dactylologie vulgaire ne pouvait s'élever aux dimensions colossales, qui seules frappaient l'imagination des Orientaux; il fallut inventer

[1] Montfaucon, t. II, p. 367 : « On donnait des ailes au soleil, pour marquer la vitesse de sa course. »

[2] Emblème du silence.

une graphie en harmonie avec le gigantesque des monuments publics. Cette graphie, nous la nommons hiéroglyphique acrologique : on représentait l'image des objets les plus usuels et leur protophonie, c'est-à-dire, le son initial de leur dénomination comptait seul pour la graphie; on dessinait autant d'images qu'il y avait de signes phonétiques dans le mot à exprimer, lorsqu'on ne se contentait pas du sigle simple (pl. XXXVIII). Cette langue s'adressait aux intelligences exercées; le vulgaire alors, comme naguère chez nous, livré aux travaux manuels, aux exercices violents, luttant avec les besoins, demeurait indifférent à l'érudition, et exerçait peu les facultés intellectuelles, dont la puissance lui était inconnue.

Ce n'est point à ces parias de la pensée que s'adressaient les inscriptions dactylologiques; la diversité des idiomes élevait un obstacle insurmontable. La première des langues savantes devint, dès la plus haute antiquité, l'organe presque universel des classes érudites; car l'hébreu sacerdotal appartenait exclusivement à la nation juive, antipathique aux autres peuples, comme dans les temps modernes le sont entre eux les chrétiens et les mahométans.

Les Samaritains, souvent alliés aux Assyriens, mais ennemis des Juifs, ont toujours, comme ceux-ci, fait une distinction entre la loi écrite et la loi orale ou traditionnelle; leur promiscuité linguistique avec les Phéniciens est depuis longtemps constatée : *Samaritana olim fuït Fœnix*[1].

[1] Éléments carlovingiens, p. 24.

Nous pensons que le personnage princier, sous le n° IV [1], porte un nom commençant par *lambda*. Le lion, Λεων, qu'il presse sur sa poitrine, donne pour protophonie ce même caractère à la manière égyptienne : nous présumons que c'est Laosthénès, régnant au temps de Horasab, contemporain de Jérémie, Daniel et Esdras [2]. La main droite tient le Ιμας ou Μασθλη (*lanière, fouet*), qui fournissent les sigles de Μαντις, Μαγος, *devin, mage*, ou bien Ιερος, *personnage sacré*. Dès les temps les plus reculés, on voit l'acrologie s'associer à la dactylologie peinte ou sculptée, et former ainsi deux modes graphiques.

Les adeptes de la prétendue science égyptienne adopteront à grand' peine ces explications. Les dialectes orientaux furent des dérivés hétérophones du langage que nous appelons patriarcal : Noé fait des vœux pour la prohellénique, en bénissant Japhet, qui sans doute l'avait gardée plus religieusement que ses frères.

La persistance à chercher dans d'autres langages vulgaires la révélation des écritures hiéroglyphiques trouve ici sa condamnation : c'est absolument comme si, dans deux mille ans, un archéologue, parcourant le sol où fut Paris, s'obstinait à voir du français dans les restes des inscriptions latines du grand siècle, et prétendait expliquer les inscriptions de la porte Saint-Denis, au moyen de la langue que parlent aujourd'hui les Parisiens.

[1] Galerie de Ninive.

[2] Voir Khondomir dans d'Herbelot.

Il n'est rien d'opiniâtre comme les faits. Ce n'est pas notre faute si les Assyriens, les Indiens, les Égyptiens et les Grecs possédaient une langue lapidaire commune, remplissant le même office que la langue savante des inscriptions modernes, parlant du haut de leurs temples, de leurs palais, manifestée par les dieux, les héros et les chefs-d'œuvre des arts.

C'est à ce langage universel que fait allusion le grand orateur de l'antiquité, lorsqu'il proclame : « Græca le- « guntur in omnibus, etc. [1]. »

Les noms antédiluviens procèdent du langage d'action, comme les premiers noms phonétiques appartiennent à la langue de Javan ou patriarcale.

Assur et Sur,	de Συρω, réunir.
Assur,	Nemrod des Hébreux.
Ninus,	de Νινος, fils; Νινιον.
Sémiramis,	de Ημισυς et Ραμμα.
Arius,	de Αρειος.
Aralius,	Αναλιος.
Balæus,	Βαλην.
Belochus,	Βελος et Οχος.
Althades,	Αλθω et Αδαιος.
Mamythus,	Μαν et Μυθος.
Mancaleus,	Μαν et Καλος.
Sphærus,	Σφαιρα.
Lamplides,	Λαμπω.
Sosares,	Σωζω et Αρης.

Les coptologues de nos jours prétendent que ces noms primitifs ont été traduits par les premiers écrivains grecs;

[1] Cicero, pro Archia poeta, no 23:

nous répondrons que la majeure partie nous est révélée par Moïse, qui les intercala dans l'hébreu ou le samaritain, langues procédant elles-mêmes de la probellénique : ceux que l'hiéroglyphie proclamait avant qu'il y eût des écrivains sont affranchis de toute interprétation étrangère possible. Ainsi, Sésostris (Σησεως), Phéron, Amosis, etc., et plus tard Ptolémée (Πτοεω), Cléopâtre (Κλειω).

Les noms bibliques égyptiens sont de même nature :

Sesac, Σεσαχως de Σαω, qui a fait Σωζω.
Necao, Νιχαων de Νιχαω.

Quand bien même les Egyptiens seraient identiques avec les Coptes (Γυπτοι pour Κοπτοι), chez eux, comme partout ailleurs, les monuments n'en parleraient pas moins la langue savante et non la langue vulgaire.

CHAPITRE VI.

ÉGYPTE.

Aussi longtemps que les sèmes dactylologiques n'eurent enfanté les lettres, la graphie ne devait être que représentative : elle se bornait à rappeler le son en reproduisant des objets dont la première articulation vocale était, pour l'oreille, identique et homophone à celui que l'on voulait faire connaître. Telle fut l'origine de l'écriture hiéroglyphique; l'usage s'en prolongea longtemps après la graphie orientale, puisque nous la trouvons dans Alexandrie peu de temps avant notre ère : l'écriture appelée hiératique par pléonasme est l'abrégé de la graphie hiéroglyphique [1].

Les noms hiéroglyphiques de Ptolémée et de Cléopâtre, lus pour la première fois par le docteur Young [2], ayant servi de base au système qui prévaut encore, il

[1] Sylvestre, Paléographie.

[2] Aperçu sur les hiéroglyphes d'Égypte, par M. Brown ; Paris, 1827, in-8°, p. 37 (trad. de l'anglais). Les deux petits signes qui accompagnent le dernier sigle de Αετος sont les sigles de Ωον et Τικτω, caractéristiques du féminin.

n'est pas hors de propos de faire voir combien leur contexture est d'accord avec les notions qu'il nous a été donné d'acquérir sur cette matière. (Voir notre pl. v.)

Les Égyptiens, en l'absence de lettres, peignirent les objets dont la protophonie reproduisait l'articulation nécessaire à la prononciation du mot; ils dessinaient des objets matériels, et par le son initial de leurs noms, ils parvenaient à désigner les choses intellectuelles : un procédé moderne tout semblable a dirigé les auteurs des abécédaires de l'enfance.

M. Champollion le Jeune reconnaît [1] que les figures hiéroglyphiques servent à la graphie grecque des noms propres, ce qui est exact; mais pour arriver à l'entière découverte de la vérité, il fallait comprendre que les hiéroglyphes s'expriment dans la langue patriarcale, et ne pas s'obstiner, comme on le fait, à donner leur explication à l'aide de la langue copte, née après le christianisme.

La synthèse révèle une langue patriarcale se prêtant aux nombreux dialectes enfantés par les peuples nomades et par leurs pérégrinations vers toutes les latitudes. Ce n'est pas une médiocre découverte que la preuve acquise par les monuments et les faits matériels qu'ils constatent, qu'alors presque toutes les nations de l'antiquité possédaient un lien commun, parlant aux intelligences supérieures de tous les pays, et remplissant, dès le commencement du monde, l'office que la langue latine remplit encore aujourd'hui dans le monde litté-

[1] Précis du système hiéroglyphique, t. II, pl. vi.

raire. Les Assyriens, les Indiens, les Égyptiens, les Mexicains, les Grecs, les Romains, et plus tard les chrétiens, tous possédaient la même dactylologie, les mêmes sèmes, exprimant une même linguistique. Les Gaulois, chez lesquels César reconnut soixante-dix patois différents, possédaient, comme tous les peuples, la langue sacerdotale et savante :

« Druides, in omnibus fere publicis negotiis privatisque ra-
« tionibus, litteris græcis usos fuisse. » (Cæsar, de Bello gallico, lib. VI.)

La traduction des hiéroglyphes égyptiens, par l'intermédiaire de l'antique langue des Hellènes, pouvait paraître un paradoxe; les monuments archaïques se chargent de produire cette vérité au grand jour, et ce ne fut pas sans surprise que nous vîmes les alphabets hiéroglyphiques [1] se traduire par des appellations grecques, dont le sigle rappelle la phonie, en l'absence des lettres inconnues encore à l'époque d'Homère, et dont l'usage ne s'établit, chez les seuls savants, que vers la fondation de Rome. (Voir le Tableau de la protophonie à notre planche XXXVIII.)

Les dessins graphiques des hiéroglyphes primitivement destinés à la religion, ornèrent bientôt les monuments sacrés et historiques; ces représentations parlaient aux prêtres, aux érudits et aux classes supérieures,

[1] Tels que les ont publiés M. Brown, Aperçu sur les hiéroglyphes, Paris, 1827, in-8°, figure après la page 80; et M. Champollion jeune, Précis du système hiéroglyphique, Paris, 1827, in-8°, Tableau du système, pl. VI.

à l'exclusion du vulgaire, divisé par ses nombreux patois. On gravait sur les obélisques de Memphis et de Thèbes les hiéroglyphes dans la langue sacrée, celle de Thésée, d'OEdipe, de Ménélas, la plus ancienne que les hommes aient parlée, et prédestinée à devenir celle de Périclès et d'Alexandre.

Les caractères phonétiques exprimés et sous-entendus, suivant les dessins hiéroglyphiques, sont grecs comme l'appellation des objets matériels.

C'est en comparant le petit nombre des noms d'hommes et des noms de lieux, déchiffrés jusqu'à ce jour, malgré l'ignorance du principe, qu'on a pu mettre à la place des figures la lettre représentée par la protophonie, et classer dans un vain ordre alphabétique ces mêmes objets figurés, dont aujourd'hui nous retrouvons l'appellation patriarcale, grâce aux travaux de nos devanciers et à la certitude que donne l'appui des monuments. Du nombre des objets matériels susceptibles de constituer ces alphabets à toujours incomplets, il résulte que les inscriptions nouvelles montrent sans cesse des sujets nouveaux, dont les appellations demeurent à trouver avant de pouvoir être classés suivant leur protophonie : ainsi, il resterait toujours à expliquer les inscriptions composées avec des images dont les initiales n'auront pas été cataloguées ou alphabétisées, suivant le mode qui semble avoir prévalu.

Insuffisants, nos lexiques grecs ne fournissent que des traductions approximatives; nombre de choses matérielles ne sont point rappelées, ou apparaissent sous une dénomination qui ne caractérise plus l'objet si loin

de nos souvenirs, de nos usages, et qu'aujourd'hui il est difficile de qualifier avec précision.

Il nous suffit de montrer que la langue sacrée ou hiéroglyphique des Égyptiens n'est autre que la langue patriarcale elle-même ; nous nous gardons de suivre les archéologues modernes dans le labyrinthe qu'ils se sont créé, ne s'inquiétant guère s'ils pouvaient attacher le fil au point de départ.

L'incertitude de la valeur des premiers signes phonétiques, variables suivant les temps et les lieux, leur emploi comme sigles, indiquaient sans le fixer un texte qui doit être complété, comme faisaient encore les Romains en inscrivant sur leurs étendards S P Q R ; sigles à toujours incompris, si nous n'avions appris d'ailleurs qu'ils signifiaient *Senatus populusque romanus*[1]. Les savants ont dédaigné des limites aussi simples ; ils ont inventé le *symbolique*, l'*emblématique*, l'*allégorique*, le *tropique*, l'*énigmatique*, l'*idéographique*, etc., ouvrant ainsi un champ incommensurable aux divagations de toutes sortes. Ils appellent ensuite comme auxiliaires, et peut-être à dessein de restreindre le nombre des compétiteurs, les langues arabes, hébraïques, samaritaines, phéniciennes, coptes, etc., une à une, deux à deux, toutes ensemble, sans se soucier le moins du monde des formes hybrides, des excentricités, voire même de la raison.

[1] On vient d'écrire que les sigles avaient été inventés pour rendre la science inabordable : cette assertion est incomplète ; les sigles constituèrent le premier mode graphique ; il n'est pas étonnant de les voir reparaître lorsqu'on se mit à écrire les langages vulgaires.

Le public, peu initié aux prétentions des archéologues officiels, admettra difficilement ce qui précède. « Dis-« puter à la science ce qui constitue son domaine, il y a « dérision; on lit les hiéroglyphes, et partant plus de « mystère. » Malheureusement il n'en est pas ainsi. Les figures hiéroglyphiques, interprétées par des auteurs postérieurs au christianisme qui ne possédaient plus l'intelligence de l'acrologie, ne sauraient conduire à la solution du problème. La langue exprimée par les inscriptions hiéroglyphiques demeure encore inconnue. Le copte, qu'on s'obstine à y voir contre toute réalité, a rendu vains les efforts des plus patients investigateurs : le copte, dont l'alphabet comme la lexicologie est une corruption et une provenance du grec de l'école d'Alexandrie, ne saurait prendre la place de la langue patriarcale, proclamée par les monuments de presque toute l'antiquité.

L'idéologie, les symboles, les inductions, ne peuvent être que des appréciations variables, des hypothèses élastiques, des suppositions capricieuses; passer de l'ordre matériel à l'ordre métaphysique, interpréter d'une manière fantasque des signes graphiques, c'est se donner toute latitude aux dépens de la vérité.

L'antiquité ne fit subir aucune altération phonétique aux noms propres.

Les noms servent mal l'interprétation linguistique; ceux de *Paris,* de *Londres,* de *Napoléon* et de *O'Connell,* ne se traduisent pas, et demeurent presque identiques, à la prononciation près, en passant dans tous les langages. Bien que l'analyse de ces noms fasse connaître

les éléments de leur formation primitive, révèleront-ils dans quelque mille ans la langue dans laquelle ils se trouveront intercalés? Une phrase le dirait, cette phrase reste à trouver, comme la langue des obélisques, dont la généralité devait être plus grande que le latin de nos inscriptions modernes : en employant un dialecte vulgaire, on fût tombé dans la pire des conditions : celle d'être seulement compris par un petit nombre de la classe infime, s'intéressant aux inscriptions autant qu'à l'histoire qui n'est pas celle de ses besoins immédiats.

Au moyen de la protophonie des objets matériels, les Égyptiens, en l'absence de lettres, parvenaient à exprimer les choses intellectuelles que le dessin était impuissant à faire comprendre.

On a saisi à travers les siècles quelques fragments isolés, sans analogie avec la masse des monuments qui demeure à expliquer, sans lien pour se rattacher, ou pour n'être pas en contradiction avec ce qui subsiste d'objets similaires. Non-seulement on ne sait presque rien, mais on n'est pas même sur la voie de connaissances positives; et lorsque l'on proclame bien haut que tel fait est acquis à la science, il se trouve que cette science n'est pas même soupçonnée; ce qui n'empêche pas la tourbe moutonnière de répéter qu'on lit les hiéroglyphes couramment, et qu'on déchiffrera les écritures cunéiformes sans laisser place au plus léger doute!

La série alphabétique ne s'est établie qu'ensuite de la valeur précise des caractères : nous savons maintenant qu'un alphabet hiéroglyphique complet est impossible,

parce que le nombre des objets composant l'arsenal de la protophonie est incommensurable.

Les dénominations systématiques compliquent l'iconographie égyptienne, autrement l'écriture par figures; elle se compose tout simplement du langage d'action représenté par des dessins expressifs, et du langage articulé exprimé par des peintures fictives, dont l'initiale phonétique des objets reproduits compte seule pour la composition du mot, résumé de toutes les protophonétiques. Il devait en être ainsi en l'absence des lettres proprement dites; la phonie du nom des objets matériels dessinés, présente à l'esprit de tous, permettait d'articuler le son initial, sans autre auxiliaire que les adjonctions semblables à celles exigées par les inscriptions lapidaires.

L'habitude des modernes d'interpréter les mots antiques suivant les idées actuelles, et le parti pris à l'avance de soutenir les hypothèses préconçues, donnent la clef de toutes les aberrations.

Les quatre manières d'écrire usitées parmi les Égyptiens, relatées par Clément d'Alexandrie, et sur lesquelles les modernes disputent toujours, sont en réalité, après les avoir mises en concordance avec les monuments antiques existants,

		Dénominations antiques.
1° Le *démotique*,	digité en action.	*épistolographique.*
2° Le *monumental,*	rébus dessinés, tropes acrologiques.	*hiéroglyphique.*
3° Le *cursif,*	digité graphique abrégé.	*hiératique.*
4° Le *siglique*,	abrégé mnémonique.	*symbolique.*

Ces manières, sauf les dénominations antiques, étaient connues des calligraphes septentrionaux érudits, jusqu'à

l'avénement de la graphie vulgaire. Le monumental orné ou tropique, Ωσπερ τροπικως γραφεται, consistait en dessins de figures mnémoniques, formant, par les initiales alphabétiques de leurs noms, la composition grammaticale du mot que l'on voulait écrire : Δια των πρωτων στοιχειων [1].

Il est évident qu'au moyen du symbole, de l'allégorie et de l'idéologie, on peut tout interpréter et trouver dans le fantastique des nuages matière à faire briller une prétendue sagacité. La science égyptienne du XIX[e] siècle entraîne ses adeptes à quitter l'ordre naturel, matériel et graphique pour les innombrables spéculations de la métaphysique, et à se lancer dans les espaces imaginaires.

On ne saurait mettre en doute l'érudition des archéologues de la prétendue science égyptienne; le dernier ouvrage sur cette matière [2] explique mieux que nous ne pourrions le faire l'état de ces problèmes devenus si compliqués, bien qu'ils appartiennent aux premiers âges du monde, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus simple [3]. Le trop savant auteur termine l'œuvre, confessant son insuffisance, sans être plus indulgent pour ses devanciers, auxquels il refuse l'intelligence vulgaire.

« Ces remarques, si elles n'ont pas tout à fait le cachet « de l'évidence, ont du moins, je crois pouvoir l'espérer,

[1] Clément d'Alexandrie.

[2] Lettre sur l'interprétation des hiéroglyphes, par M. Michelange Lanci; Paris, 1847, in-8°.

[3] Éléments carlovingiens, p. 12.

« celui du sens commun, tandis que plusieurs interpré-
« tations données par les archéologues peu versés dans
« la science égyptienne, en sont trop souvent dépour-
« vues [1]. »

Un écrivain du XVI[e] siècle [2] révèle l'antique manière hiéroglyphique, que nous appelons *tropes acrologiques,* par la nécessité où nous sommes d'y comprendre le mode employé par les calligraphes wallons, aux IX[e] et X[e] siècles :

> « Per notas hieroglyphicas, atque per rerum animaliumque
> « figuras, tacite sermonem exprimi posse [3]. »

Suivant cet auteur, le caractère graphique était indiqué par un objet dont le nom commençait par la phonie initiale qui devenait sigle [4] :

> « Nominum verborumque primas literas notabant [5]. »

Aulu-Gelle, voulant faire comprendre la manière dont Jules César écrivait à ses familiers, désigne les signa ou sigla, qui étaient une seule et même chose, par *litteræ singulariæ sine coagmentis syllabarum* [6].

[1] Lettre sur l'interprétation, etc., p. 189.

[2] J. B. Porta, de Furtivis literarum notis vulgo de Ziferis, lib. IV; Neapoli, 1563, in-4°, cum figuris.

[3] Ibid., p. 28.

[4] Ibid., p. 38.

[5] Ibid., p. 4.

[6] Voir ci-dessus.

Ainsi, d'après Porta,

Aures	signifiait	A,
Barba		B,
Caput		C,
Dentes		D,
Epar		E,
Frons		F,
Guttur		G,
Humeri		H,
Ilia		I,
Lingua		L,
Manum		M,
Nasus		N,
Oculi		O,
Palatum		P,
Quinque digiti		Q,
Renes		R,
Supercilia		S,
Tempora		T,
Venter		V.

L'auteur de cet alphabet, dont nous avons reconnu la sagacité, se trompe en ce sens qu'il emploie des sujets que l'on serait porté à croire spéciaux, tandis qu'en réalité chaque lettre pouvait être représentée par tous les objets ayant une phonie initiale commune.

Dans la série protophonétique, le son initial invariable frappe l'oreille d'une manière constante, tandis qu'on sépare sans difficulté les sons variables qui suivent, pour n'en tenir aucun compte.

Le système alphabétique est secondaire quant à l'ordre et aux degrés; on reconnaît toutes les phonies primitives dans le tableau protophonétique égyptien : l'H est

une aspiration [1], le J consonne une gutture adoucie, aussi bien que le W; le Q, c'est le K antique, comme l'U est l'Y des Hellènes [2].

Les scribes introduisirent, de siècle en siècle, les degrés et les coutumes orthographiques prédominantes à leurs époques.

La lumière émanée du monument linguistique de Charlemagne ne permet plus de suivre les philologues modernes dans leurs aberrations. Privés du point de départ et d'unité, ils accumulent des phrases spécieusement savantes, en réalité sans valeur; ils fabriquent un labyrinthe sans issue, de telle sorte que la vérité serait condamnée à n'en sortir jamais, si l'antiquité tout entière ne venait apporter les preuves matérielles du langage d'action, de la dactylologie, et des signes primitifs qui se fixèrent sur la matière.

Un auteur récent [3], malgré son savoir et peut-être à cause de ce savoir, ne peut sortir des complications inextricables qu'il reproche à ses devanciers; il voit une langue sacerdotale, mais il fait de vains efforts pour la reconstruire. Porphyre l'appelait la langue des pères; Jamblique, la langue des philosophes; Isaïe, la langue des érudits, et Homère, la langue des dieux [4]. C'est la langue sacrée ou hiéroglyphique [5].

[1] C'est l'esprit rude des Grecs, œuvre des copistes.

[2] Cette voyelle devenait consonne, par l'adjonction du digamma éolique. Οινος, Υινος, Fοινος, *Vinum*. — *Ulyssingue*, *Flessingue*, etc.

[3] M. de Brière, Essai sur le symbolisme antique d'Orient; Paris, 1847, in-8°.

[4] Son tableau, p. 13, 14 et 15.

[5] George le Syncelle, Manéthon, Diodore, Jamblique, Lucien, etc.

Cet écrivain ne voit pas que les symboles appartiennent nécessairement à un état social secondaire; le premier culte du premier homme était l'expression simple et naïve de l'adoration.

La langue patriarcale [1] constituait la primitive langue sacrée, flexible par essence, influencée par les climats, et universelle comme l'ensemble des régions. Le symbole, que l'auteur confond tour à tour avec l'allégorie, l'emblème, l'allusion, la métaphore, etc. [2], n'est ici et au propre que le sigle dactylologique, conventionnel d'abord, et littéraire ensuite. Toutefois l'écrivain pose nettement le principe des nombreuses erreurs commises en archéologie : L'intelligence des auteurs ne tient pas uniquement à la connaissance de la langue qu'ils emploient, « elle dépend de la connaissance de la matière : « l'helléniste le plus éclairé rend mal un passage, lors- « qu'il ne sait pas d'avance ce qu'il doit y trouver [3]. »

Συμβολον, *convention*, signe, marque, caractère hiéroglyphique [4], est un de ces mots à valeurs multiples, merveilleux pour les interprétations hasardées, mais impuissant à rien résoudre, si l'on ne saisit sa valeur précise et spéciale par une lumière puisée ailleurs; comme Στοιχεια [5], qui, dans le sens général, signifie *éléments,* tandis que, dans l'espèce, il équivaut à *paxillus,*

[1] Πατρια φονη. Porphyre.

[2] Pages 28, 34, 42, 44, etc.

[3] Page 2.

[4] Conjecture, allégorie, allusion, emblème, métaphore; primitivement συν βαλλω, plutôt συν βουλω.

[5] Nous donnons un texte de ce genre d'écriture primitive. (Pl. II.)

stecho[1], *stock*[2], *pal*, *bâton*, *chevillette*, première imitation graphique des signes digités.

Avons-nous besoin de répéter que Charlemagne nous avait initié à l'intelligence du fameux passage de Clément d'Alexandrie, dans le Problème linguistique universel[3],

Δια των πρωτων Στοιχειων Κυριολογικη.

Langage patriarcal formulé par les chevillettes initiales[4].

Les erreurs prennent leur source dans l'exiguïté du vocabulaire antique et dans la diversité des acceptions. Une énigme est bientôt devinée, alors qu'un seul mot en peut donner la solution; tandis qu'un texte vague, où plusieurs expressions remplissent des conditions élastiques et indéterminées, fait naître une indécision qui permet rarement d'atteindre le but. Si l'énigme n'eût pas existé, le sens évident aujourd'hui n'eût jamais prêté aux divagations; l'explication est réservée à celui qui peut saisir cette lumière venue d'ailleurs, et qui, à l'improviste, rend tout évident.

L'érudit désireux d'expliquer l'antiquité, et persistant à interpréter les idiomes orientaux par les vestiges que nous ont laissés des congénères postérieurs sur lesquels nous possédons quelques données, est-il plus raisonnable que s'il prétendait retrouver la langue des inscrip-

[1] Schiller, Glossarium, t. III, p. 762.

[2] Des Allemands; subsistant pour nous dans *stock-holm*, *stock-fish*, et en français, dans *estoc*, *estacade*, *d'estoc et de taille*, etc.

[3] Éléments carlovingiens, p. 14.

[4] Initiales, caractères sigliques, acrologiques.

tions modernes, toujours latine, toujours la même à Londres, à Naples, à Stockholm, comme à Madrid, par le moyen des langages contemporains des paysans ou des ouvriers d'Angleterre, d'Italie, de Suède ou d'Espagne?

Malgré la complète absence de monuments coptes antérieurs au IIIe siècle après J. C., les égyptologues s'obstinent à donner au récent idiome vulgaire de Thèbes une antiquité des plus reculées, et prétendent par son moyen interpréter les monuments qui remontent aux Pharaons. Un point de départ fallacieux explique la stérilité des efforts tentés dans cette voie. La dactylologie, établie dès le commencement des choses, attestée par les livres saints, proclamée par les myriades de monuments appartenant à tous les âges, prouve qu'elle fut la langue primitive, celle qui servait aux inscriptions de tous les peuples, mais accessible seulement aux sages et aux érudits, comme aujourd'hui la langue de Rome, sculptée pour les inscriptions du monde civilisé: à l'accord des procédés de la haute antiquité vient se joindre l'expérience des faits, pour la solution de tout ce qui était resté à l'état de problème.

Le texte d'Apulée autorise à considérer les hiéroglyphes comme une écriture en sigles; d'où il suit que, pour la comprendre lorsque toutes les lettres ne sont pas exprimées, il faut suppléer ce qui manque.

En l'absence des lettres, les hiéroglyphes employaient la protophonie; un objet physique ou un acte matériel fournissait le sigle qui caractérisait l'expression intellectuelle que la peinture ne pouvait faire connaître.

L'étude des hiéroglyphes a, durant des siècles, lassé les efforts de l'intelligence, et passe aujourd'hui encore pour le dernier terme de la science, ce qui prouve surabondamment la défectuosité des systèmes.

En réalité, les hiéroglyphes, rédigés dans la langue sacrée et patriarcale, sont soumis aux antiques principes dont nous sommes le moderne rénovateur. Un papyrus de notre collection, renfermant une prière, vient de nous révéler le procédé de l'antiquité; nous en donnons un fac-simile, pl. xxxix.

Pour parvenir à l'explication des hiéroglyphes, la difficulté consiste à connaître avec exactitude le nom grec des objets représentés; puis, par l'application du procédé acrologique, on voit arriver la phrase que l'articulation des sigles concourt à exprimer. Dès le principe, et en général, un sigle suffisait pour l'indication de chaque mot; ensuite, chaque syllabe eut son sigle; puis les voyelles, si variables, entrèrent dans la composition, et bientôt toutes les consonnes furent graphiées. Dès ce moment, l'écriture cessa d'être énigmatique.

Après les immenses travaux des égyptologues, nous aurions hésité à faire l'application de la protophonie combinée à la langue patriarcale, si nous n'avions été convaincu que les pratiques de l'Égypte devaient se rattacher aux grandes lois primitives.

La traduction des hiéroglyphes de l'obélisque transporté de Thèbes à Paris est ingénue comme l'enfance; la nature du langage siglique cause seule quelque obstacle, inhérent aux inscriptions lapidaires comme à la numismatique; il convient d'avoir égard à l'introduction

successive des lettres supplémentaires, aux seize primitives de Cadmus, et à l'emploi capricieux qu'en firent les scribes.

Les cartouches répétés à quarante reprises sur le monolithe de Louqsor doivent renfermer le trait dominant des inscriptions, proclamer l'idée mère qui a provoqué l'érection du monument, et fixer ainsi les notions chronologiques et historiques.

Ce cartouche important, dont nous offrons les quatre variantes, a été traduit idéologiquement par cette phrase :

> « Soleil bienfaisant ou gracieux, soleil gardien de la vérité,
> « approuvé par Phré (le soleil) [1] ! »

Fidèle à notre plan, nous n'entamerons aucune controverse; la seule application des coutumes primitives nous fait lire graphiquement sur le même espace et dans la langue des patriarches l'illustre nom SÉSOSTRIS, resplendissant aux places d'honneur sur les quatre faces du monolithe, accompagné des épithètes : *Clément, victorieux, roi légitime* [2], *débonnaire, heureux et affable.* (Voyez notre planche XLI.)

Les personnages assis, produisant le sigle H de Ημαι, portent sur la tête le sigle de leur nom particulier, un

[1] Voir l'obélisque de Louqsor, transporté à Paris, Notice et Interprétation; Paris, Firmin Didot, 1833, in-8°, p. 66, 68, 69.

[2] Est-ce le génie de la prescience qui naguère entraîna quelques hommes à inaugurer une constitution républicaine éphémère, au pied de cet obélisque proclamant depuis tant de siècles, de toute sa hauteur et à dix-sept reprises différentes, le bienfait de l'hérédité monarchique?

O à *Osiris* (cart. II, III), une plume pour *Isis* (l'iota, cart. I, III), et deux plumes sur *Anubis* (cart. IV). Ces accessoires parlants fournissent la preuve que le mode dactylologique était en usage chez les Égyptiens comme chez les autres peuples.

La première ligne, sous les cartouches royaux, se traduit ainsi, en commençant par la droite :

Figures matérielles.



Dénominations.

Τεγος, toit,	Κλεις, clef,	Κλεις, clef,	Ταινια, ver, Τμηγης, couperet, Τεθμος, règle.	Τεγος, toit,	Κλεις, clef.

Protophonie.

T.	K.	K.	T. T. T.	T.	K.

Sens intellectuel.

Τεθμιος Κοιρανος, Καινος Τερας, Τλημων Τιμωρος, Δαιμων Κοσμου,
légitime souverain, nouveau prodige, hardi vengeur, fortune du monde.

La face (ouest à Thèbes) tournée vers la Seine à Paris porte une variante, qui consiste, pour les figures matérielles, en Ταινια, Τμηγης, Τεθμος, Κλεις, Τεγος, Σταμνιον, Οφθαλμος, Τεθμος, qui fournissent les sigles T. T. T. K. T. Σ O T., donnant le sens intellectuel Τερας, Τλημων Τιμωρος, Κοιρανος Τεθμιος ΣΕΣΩΣΤΡΙΣ, c'est-à-dire *prodige, hardi vengeur, (le) roi légitime* SÉSOSTRIS[1].

[1] Plusieurs obélisques portent le cartouche de Sésostris III (voy. Inter-

Les hiéroglyphes placés ordinairement au-dessus des cartouches royaux annoncent la qualité de la personne dont le nom se trouve inscrit :



La fréquente répétition du même cartouche montre combien les Égyptiens étaient convaincus de la difficulté de faire passer à la postérité le nom des souverains en présence d'une phonie dont le son était l'unique représentant.

Bien que chaque objet matériel exprimât toujours le même sigle, cet objet n'est pas constamment représenté d'une manière uniforme; il varie dans ses ornements et parfois dans sa contexture.

pretatio obeliscorum Urbis; Romæ, 1842, 2 vol. in-fol., tab. II, III, VII). La valeur des explications est facile à apprécier.... l'auteur ignorait en quelle langue sont rédigés les textes hiéroglyphiques.

[1] L'abeille reine, type naturel de la monarchie, caractérisait les princes régnants.

La ligne hiéroglyphique inscrite dans la courbe d'un serpent à deux têtes, au centre du fac-simile d'un papyrus qui remonte à 3350 ans, représenté planche Ire, doit se lire de la manière suivante, en commençant par la droite vers la gauche :

Objets représentés.

Τεθμος, Ορνις, Ε, Κνημη, Λοξος, Σταυρος, Ταινια, Τεθμος, Κεντρον, Βαλανος, Ημαι, Ταινια, Ιεραξ,

Dénomination.

règle, oiseau, jambe, jambon, crosse, croix, ver, règle, dard, verrou, être assis, ver, faucon.

Groupes des sigles.

Τ. Ο. ΕΚ. Λ. ΣΤ. Τ. ΚΒ. ΗΤ. Ι.

Sens intellectuel.

Τοπω Οχθηρω Κελσας Λεμβους Τρεις Ταχεις Βλη(κ)χρους Τελ(η)ειοω Ιερους,

sur ce rivage ayant abordé vaisseaux trois rapides légers je rends sacrés.

Traduction.

Hoc in littore appulsus, lembos tres leves dedico sacros.

Je consacre (*à Anubis*) trois barques légères qui m'ont porté sur ce rivage.

Les O et les oiseaux dessinés près des esquifs fournissent les sigles de Οσιον, *sacré*.

Le cartouche voisin est important, parce qu'il révèle une coutume antérieure au droit de propriété; il range ses images de gauche à droite :

Ταινια, Αγκαλη, Οργανον, Ρηκτης, Κινυρος, Σ(ξ)υστρον.

Ραγοω.

Τ. Α. Ο. Ρ. Κ. Σ. Ρ.

Ταχα, Αιτων, Ως, Ρυηται, Κοιρανος, Σιωπωντα, Ραγουν.

Cito rogans ut protegat Dominus securè existentem arare (findere terram).

Aussitôt réclamant du prince protection pour défricher en sûreté.

Le cartouche placé au-dessous accorde cette permission; les trois premières figures verticales, Ρηκτης, Καθεδρα, Ναρθης, donnent Ραγοω, Κιω, Νοσφι, c'est-à-dire *aller défricher séparément;* signé en caractères plus grands : Κλιμαξ pour Κυρος, Ημαι pour Ηπιος; la *bienveillante autorité.*

Le défaut d'alignement, joint à l'incertitude du dessin, rend problématique la traduction de ce qui vient ensuite : c'est le grimoire des scribes de la basoche.

Ainsi, ce prétendu rituel funéraire n'est autre chose que l'adresse d'une petite autorité à une grande; elle renferme une donation, une pétition et une permission authentique.

Sur un vase antique d'albâtre oriental appelé canope [1], nous lisons en caractères verticaux :

[1] De notre collection.

Ο Κ . Η . Θ Σ . Ο . Κ Θ . Τ . Δ Σ[1].

Ils donnent ce sens :

Les larmes versées élèvent au ciel le défunt purifié, absous, triomphant.

Les autres colonnes portent :

Les pleurs font absoudre le suppliant, etc.
Les pleurs obtiennent le pardon aux mortels, etc.
Le mort est couronné par des funérailles trempées de larmes.

Ainsi les canopes, prétendus dieux, et dont l'usage spécial n'a jamais été bien déterminé, montrent qu'ils étaient destinés à recevoir les lacrymatoires, peut-être aussi quelques parties du corps.

La maxime canopéenne se résume en trois mots, et ces trois mots révèlent tout un code de morale sublime; ils seraient dignes de l'Évangile : *Se faire regretter.* La révélation de cette pensée prouve combien les Égyptiens ont été calomniés en l'absence d'interprètes : on croit toutes choses, alors qu'on ne sait rien. L'intelligence du bien s'élève ici au grandiose des monuments

[1]

Images matérielles.		Sens intellectuel.	
Ο	φθαλμος.	Ο Κ	Οικομενῳ.
Κ	αθεδρα.		
Η	μαι.	Η	Ηγειται.
Θ	εμελιον.	Θ Σ	Θριαμβος.
Σ	ταυρος.		
Ο	ργανον.	Ο	Ουρανοσε.
Κ	αθεδρα.	Κ Θ	Καθαρθεντι.
Θ	εμελιον.		
Τ	αινια.	Τ	Τυχοντι.
Δ	(τ)μηγης.	Δ	Δακρυων.
Σ	φιγγω.	Σ	Σκορπιζομενων.

Mortuum ducit triumphus in cœlum purificatum, expiatum, qui consecutus est lacrymas sparsas.

de ce peuple; l'abus ne saurait porter atteinte au principe primordial.

La quadruple inscription renouvelle la preuve du manque de confiance des Égyptiens dans le procédé graphique, et montre leurs efforts réitérés pour parvenir à se faire comprendre. Ces perpétuelles redites doivent être considérées comme des égypticismes.

Nous avons lu de la même manière l'inscription hiéroglyphique inscrite sur un canope gravé dans l'Antiquité expliquée par Montfaucon [1]; le sens ne diffère guère du titre que nous venons d'expliquer.

L'helléniste désireux de reconnaître l'antique langue des Pharaons fera lui-même application de l'acrologie aux hiéroglyphes matériellement protophonétiques : sa raison déterminera mieux que nous ne pourrions le faire le choix entre les traductions fantastiques, et le mode strictement exact et matériel, transmis par les coutumes primitives. Ce mode étant connu et appliqué, on peut prédire de nombreuses et utiles découvertes.

Une révélation encyclopédique ne comporte pas la multiplicité des exemples dans chacune des branches sorties du tronc patriarcal, et nous oblige à en réduire le nombre.

La facilité avec laquelle nous avons pu lire par voie de conséquence quelques inscriptions appartenant à la langue hiéroglyphique des Pharaons, pouvait nous enorgueillir. Connaissant l'infirmité de l'intelligence humaine, dont l'ignorant seul se prétend affranchi, nous remer-

[1] Paris, 1722, in-fol., t. II, pl. 133, p. 322, n° 4.

cions Dieu de la lumière intermittente qu'il a bien voulu nous dispenser.

Les lettres ont une valeur déterminée par la protophonie de la langue patriarcale, ce qui ne laisse aucune place à l'arbitraire; la variation des degrés et la pénurie des caractères primitifs, dont le nombre s'accrut avec l'âge, loin de faire obstacle, confirment au contraire le procédé suivi par le temps, en les soumettant aux mêmes conditions que les inscriptions lapidaires, où les caractères exprimés réclament des lettres supplétives. Il ne pouvait en être autrement jusqu'à ce que la graphie véritable, la graphie en toutes lettres, fût enfin pratiquée.

La corrélation entre les dessins et le texte est parfois poussée assez loin : ainsi le cartouche n° 3[1], chargé de transmettre le nom du souverain avec l'épithète *légitime*, montre un œil indiquant la surveillance, *Isis* la puissance, un *sceptre* le gouvernement; puis un *ophidien* se repaissant, suivi des vagues en courroux, figure l'éducation appropriée au prince destiné à contenir le flot populaire.

Nous avons déjà dit que, pour l'interprétation des sigles lapidaires, il fallait dans certains cas une lumière prise en dehors du texte. Ici il est évident que les dessinateurs ont cherché les moyens d'aider à la lecture graphique par le choix et la corrélation des objets représentés.

Une expérience de fraîche date nous fait hésiter à

[1] Voir notre pl. XLI.

généraliser ces rapprochements; nous espérons que la sagacité de nos lecteurs aidera cette lumière accessoire à se fixer.

A l'extrémité supérieure du monolithe de Louqsor s'élève le cartouche à la divinité; le langage d'action exprime la reconnaissance de l'homme [1], et l'établissement de la religion, source de tout bien [2]; un triple sigle [3] indique le ciel s'ouvrant [4] pour ceux qui rendent hommage aux choses saintes [5], soutiens des choses terrestres. Arrive immédiatement en nombre sacré l'espèce bovine qui traça le premier sillon [6]; la préséance fut pour le bras qui conduisit la première charrue; le crochet qui l'attacha [7] devint le sigle de majesté [8]: le génie du mal apparut bientôt, et prit le même nom [9]. Après les ornements du cartouche se montre l'abeille, image de la monarchie légitime [10]; puis les conducteurs de ces grands oiseaux voyageurs en groupes cunéiformes [11] rendant sensible l'inégalité des conditions et l'aris-

[1] Λιϐανος, sigle de λισσομαι, *prier;* puis προσκυνεω, *vénérer.*

[2] Πλινθος, sigle de Πηγη, *source.*

[3] Ουρανος, *ciel.*

[4] Κλεις, *clef.*

[5] Ιεραξ, sigle de ιερος, *saint.*

[6] Βους, sigle de Βραϐευς, *juge, arbitre.*

[7] Ογκος, *crochet.*

[8] Ογκος, *majesté.*

[9] Ογκος, *orgueil.* La charrue donne naissance à l'autorité légitime, l'orgueil se montre *in sinistra.*

[10] Μελισσα, sigle de Μεδων Σεϐασμος, personnage sacré, à côté Σ de Στεφω, *couronner,* et au-dessous la marque du féminin, sigle de τικτω, *enfanter.*

[11] Στρουθοι Σεμνοι, *honorables;* Σθενω, *avoir faculté, aristocratie.* Entre les sigles de Νευρον, *force,* et l'O de Οιωνος, *gros oiseau.*

tocratie naturelle. Entre ces deux dessins apparaît le nom du souverain lié au principe indispensable à la prospérité comme au bonheur des peuples [1].

Ce granit presque éternel est destiné à rappeler, aux nations qui ont le malheur de l'oublier, la primordialité des lois nécessaire à la conservation de la société [2].

Les trois colonnes qui suivent la prière (face vers la Seine, voir notre planche XL) se lisent ainsi :

Πηγη [3]
Origine.
Ουρανου
Κλεις
Ιερον
Βασιλευς
Ογκος
Οφθαλμος Ηλικος Τιμωρος Μογις.
Αιων Ρυτηρ Κυρου.
Τηρητης Ηνεχης Τιμωρος Μογις.

Nous lisons au plus haut du monolithe (face vers la Seine), sur la colonne verticale presque imperceptible et la plus rapprochée du suppliant :

Καθαρισον	Σεσωστριν	Σωτηρα Τροφεα.
Purifiez	Sésostris	le libérateur et notre nourricier.

[1] L'hérédité, simulée par un serpent, élevé en prévision de ses devoirs futurs.

[2] Avant les Sésostris, il n'y eut que des rois pasteurs. L'origine du monde apparaît ici dans toute sa candeur, ainsi que l'absurdité d'une préexistence de milliers d'années, inventée pour détruire la chronologie véritable.

[3] Origine. La religion clef du ciel, appui du peuple (βασις λεω), majesté, œil immense et vengeur, éternellement gardien de l'autorité, surveillant continuel, à regret inexorable.

La première colonne, un peu plus élevée, contient la réponse :

Τυγχανει Τρις Τερας Ταμιας, Νηφων Νειχου, Γαιων Αλθομενῳ Δημῳ :
Il gagne le pardon, le très-illustre administrateur, prévenant la guerre, se glorifiant de rendre le peuple heureux :

Βασιλευς Γλυχυς.
Doux soutien de ses peuples.

Si l'on demandait pourquoi les figures hiéroglyphiques, rappelant un même objet, varient dans leurs formes, nous répondrions que, craignant de n'être pas compris par la postérité, les Égyptiens changeaient les images destinées à rappeler le son acrologique, espérant qu'un nom n'étant pas saisi, un autre aurait plus de chance; peut-être aussi les différences prosodiques étaient indiquées par la diversité du dessin. Ainsi l'œil entier pouvait signifier l'*oméga,* tandis que la seule prunelle rappelait l'*omicron;* de même l'*êta,* représenté par un personnage assis, devenait une plume lorsqu'il fallait un *epsilon*, etc.

Le nombre des objets propres à représenter les sigles est illimité; toutefois l'usage affectionnait certains de ces objets que l'on retrouve toujours, tandis que d'autres apparaissent rarement : la comparaison des textes révèle un choix approprié à l'importance et au caractère spécial, et propre à établir une corrélation de convenance entre les objets figurés et la nature de l'inscription : ainsi, le Σ est représenté par un sceptre dans le cartouche de Sésostris; autre part la même lettre appelle un strigile, et ailleurs une spatule, une spirale, etc.

Ainsi, dès le commencement du monde, les premiers principes furent gravés sur la plus indestructible des pierres :

> Amour de l'homme vers son Dieu, amour de Dieu pour la vertu; la bienfaisance appelant l'agriculture, la famille, la légitimité, etc.

L'étude des hiéroglyphes aura désormais l'avantage d'initier aux idées, aux mœurs et aux pratiques de ces peuples primitifs, par la nécessité de placer la qualification propre sous chaque objet matériel, choisi dans tous les états, dans tous les ordres et dans toutes les conditions; comme aussi de signaler les actes matériels, mine plus féconde qu'on ne saurait l'imaginer d'abord. Lorsque la nomenclature sera autant complète que le permet la multiplicité des objets, et la pratique amènera ce résultat par comparaison et par l'indispensabilité de certains sigles, révélés souvent par leur position : alors toute difficulté s'aplanira, et l'interprétation des hiéroglyphes deviendra plus facile que la lecture des inscriptions antiques, à cause de la simplicité des monuments primitifs.

La dactylologie et la protophonie constituent les deux modes employés par les premiers hommes pour la transmission de la pensée : la dactylologie indiquait immédiatement et seconda d'abord la parole, tandis que la protophonie, employée comme graphie seulement, pouvait se servir du nom des objets en connexion avec l'esprit du texte, sans obvier au grave inconvénient de surcharger la mémoire d'appellations qui ne font pas

partie du sujet, et n'offrent un sens intellectuel que par réflexion, et pour ainsi dire de seconde main.

Quoi qu'il en soit, nous sommes heureux d'avoir vu ces mystères se dévoiler par voie de conséquence, et par l'application logique des coutumes primordiales. Les provenances de la céramique étrusque montrent l'emploi continuel des deux modes combinés; nous regrettons de ne pouvoir ici nous livrer à des développements qui ont un grand attrait. L'antiquité offre des nouveautés de toutes sortes; on répète à grand tort qu'il n'y a plus rien de neuf sous le soleil : interrogez les monuments archaïques sans parti pris d'avance, sans système, et vous verrez à l'improviste une foule de vérités s'élever contre les erreurs consacrées par bon nombre de livres imprimés, jouissant du crédit le plus populaire.

La quantité d'objets antiques sincères, parvenus jusqu'à nous, protégés et abrités par le respect des Égyptiens pour les tombeaux, et l'usage de réunir près du mort le petit mobilier de prédilection, fourniront désormais une immense récolte à l'interprétation positive : le papyrus, le bois, le gypse, la pierre, l'émail, le bronze, les statuettes, scarabées, ophidiens, amulettes, talismans, etc., surchargés d'hiéroglyphes, apprendront plus à la science par le sens direct de leurs inscriptions, par leur véridicité et leur spécialité, que ne peuvent le faire les énormes traités idéologiques modernes écrits en toutes lettres, mais pour toutes sortes d'hypothèses gratuites.

Un bas-relief de notre collection, en marbre d'Égypte, représente deux personnages assis, tendant l'un vers

l'autre deux mains portant deux colombes Φασσα, protophonie de Φθεγγομαι, *parler oralement*, tandis que les doigts forment le sigle Α de Αυδη, *discours :* c'est la protophonie et la dactylologie cédant la place au discours parlé.

Les sophistes modernes ne reculent devant aucune difficulté; ils admettent, expliquent, démontrent même, avec une imperturbable assurance, ce qui est radicalement impossible, certains de capter l'admiration du grand nombre, appréciateur exclusif du bruit.

La triple inscription de Rosette n'est point une version trilingue: c'est tout simplement une triple transcription du seul texte prohellénique en trois graphies différentes : hiéroglyphique, démotique et classique; c'était le moyen de s'adresser au prêtre, au vulgaire, puis aux lettrés de l'école d'Alexandrie. Lorsque le texte hiéroglyphique pourra fournir les sigles grecs, on aura toute facilité pour comprendre le démotique, qui ne saurait différer essentiellement du grec classique de la troisième graphie, tracée de gauche à droite. Il est à regretter que la portion supérieure du texte hiéroglyphique, où réside la pensée première, soit détruite, ainsi que la partie de droite qui composait le commencement du texte. L'inutilité des efforts pour obtenir une traduction rationnelle ne peut surprendre, puisqu'on s'est obstiné à y voir un texte en langue copte.

Les égyptologues se réuniraient vainement pour étouffer la vérité; leurs nombreuses voix viendraient expirer au pied des monuments archaïques, qui, debout, innombrables, manifestes, convaincants, se montrent

à tout ce qui ne ferme pas les yeux : ils parleront dans l'avenir, comme ils parlent aujourd'hui. Si leur nombre était insuffisant, il s'accroîtrait chaque jour de tout ce que l'amour de l'antiquité peut faire sortir du sein de la terre, désormais révélatrice.

Nous possédons la statuette égyptienne en bronze d'une nouvelle accouchée; elle porte sur la tête l'O de Ουσια, *vie*, *âme*, *existence* (*donnée*); ce sigle entouré de deux cornes, Κερατε, forme la protophonie de Κυεω, *engendrer :* la femme exécute des deux mains le sigle dactylologique de Δαψιλη, *féconde*, dont elle semble s'enorgueillir [1].

On aperçoit au plus haut de l'obélisque, vers l'angle de droite, un O accompagné de la double Βδελλα [2], si fréquente dans l'iconologie égyptienne [3]; le premier est sigle de Ουσια et de Οιχομαι, *rendre l'âme;* la seconde, protophonie de Βιος, *vie;* les ailes, Πτερω, fournissent l'acrologie de Πετομαι, *s'envoler.*

La tradition nous a conservé cette figure, qu'on rencontre sur les grands monuments de nos cimetières. On a cru au symbole, lorsqu'en effet c'est la réunion de deux signes appropriés : des cornes naissantes, quand il s'agit d'entrer dans la vie; des ailes, alors qu'il faut retourner vers le Créateur.

Les deux yeux, Οφθαλμω, dessinés en tête de bon nombre de stèles, forment la protophonie de Ουσια; ils sont en effet le miroir de la vie, de l'existence, et

[1] Les antiquaires y voient Isis et son fils Orus.

[2] Plus anciennement Πτελλα, sigle de Πτερον. Anima carnis in sanguine est : Lévit. XVII, 11 et 14.

[3] Description de l'Égypte, passim.

remplacent ou accompagnent le cercle psychologique.

Les distinctions analogues paraissent nombreuses; ainsi les êtres alors vivants portaient parfois des fleurs sur la tête, Ανθη, sigle de Ααζω, *respirer, exister, fleurir*.

Horapollon florissait sous Théodose. Il en est de cet auteur comme de Sanchoniathon; leurs œuvres, répandues par la tradition en langage vulgaire ou en sigles [1], ont été graphiées en grec postérieurement. La majeure partie des traductions hiéroglyphiques de Horapollon sont des équivalents du mot acrologique, inspirés par le sens et non par la lettre, qui conserve l'avantage de l'exactitude et de la spécialité. Alors que l'auteur n'a signalé que des à peu près plus ou moins d'accord avec la protophonie qu'on ne connaissait plus, le mot prohellénique traduit en latin cessait d'avoir une même protophonie. Aussi les traductions ou explications semblent dès lors ne se rattacher à rien, si ce n'est à une analogie controversable.

Notre auteur est plus heureux lorsqu'il parle de la phonie et de la dactylologie primitive.

> Το λεγειν σημαινοντες, γλωσσαν και χειρα υποκατω γραφουσι, τῃ μεν γλωσσῃ τα πρωτεια του λογου φερειν δεδωκοτες, τῃ δε χειρι, ως τα της γλωσσης βουληματα δυνουσῃ, τα δευτερα [2].
>
> « Sermonem innuentes, linguam, subtusque manum pingunt: linguæ quidem primas in loquendo ascribentes; manui vero, ut quæ linguæ placita exequatur, secundas partes.

[1] Peut-être même, en copte, pour Horapollon, IVe siècle.

[2] Hori Apollinis niliaci hieroglyphica, lib. I, § 27.

CHAPITRE VII.

PHÉNICIE.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, un savant oratorien composa le livre intitulé *Alphabet de Cadmus* [1]. Par une regrettable fatalité, l'édition de cet ouvrage disparut presque complétement : il nous a été donné de prendre connaissance du seul exemplaire qui en subsiste [2]. L'érudit oratorien commence son livre par cette définition : « On entend, par lettres de Cadmus, les anciennes let- « tres hébraïques ou phéniciennes qu'on appelle com- « munément caractères samaritains : ce sont là les véri- « tables caractères hébreux, et non pas ceux qu'on voit « dans toutes les bibles hébraïques. Ceux-ci, quoique

[1] Par René Olivier; Paris, Hérissant, 1755, in-4°.

[2] C'est à l'inépuisable obligeance de M. Barbier, conservateur de la bibliothèque du Louvre, que nous sommes redevable de cette communication. L'exemplaire (incomplet) fut laissé à M. de Milly par l'auteur, pour servir à sa défense dans un procès intenté par l'imprimeur ; la congrégation de l'Oratoire intervint et obtint la destruction de tous les exemplaires, parce que l'auteur n'avait pas reçu la permission d'imprimer. M. de Milly vendit plus tard son exemplaire à M. Anisson-Duperron ; il fut acheté par l'abbé Guyon, et passa en 1848 à la bibliothèque du Palais-Royal.

« vraisemblablement d'une très-grande antiquité, sont, « à ce qu'on croit, les anciens caractères chaldaïques « ou assyriens que les Juifs apprirent à Babylone, et « qu'Esdras substitua, au retour de la captivité, aux « anciens caractères hébreux ou samaritains. »

La pensée prédominante du père René Olivier était de ramener la linguistique primitive à l'hébreu samaritain; il oubliait que la langue des fils d'Israël, nonobstant l'exemple si remarquable d'une colonie lointaine [1], fut séparée du langage des autres nations, parce que la religion des Hébreux était répulsive du polythéisme : son caractère exclusif ne lui permettait plus dès lors d'obtenir l'universalité attribuée à juste titre par Cicéron, au langage des Hellènes; de plus, les signes de Cadmus sont au nombre de seize, tandis que les lettres hébraïques s'élèvent à vingt-deux.

La corrélation du samaritain des médailles avec l'hébreu carré peut-elle être exacte, lorsque le nombre des caractères n'est pas le même dans les deux idiomes?

Nous avons déjà dit que l'alphabet de Moïse était postérieur à celui de Cadmus [2]; le nombre des caractères en est une preuve. Nous pensons que les lettres employées par le prophète étaient celles de l'hébreu carré; qu'il voulut non-seulement enrichir la graphie de quelques signes devenus nécessaires à la représentation phonétique, mais qu'il avait surtout en vue d'enlever à l'écriture sacrée une popularité pouvant com-

[1] Les Lapons.

[2] Éléments carlovingiens, p. 7.

promettre le respect qui lui était dû. Cette considération est aussi admise par l'Église latine; elle a pris sa source dans la plus haute antiquité.

Les écritures punique, asmonéenne, machabéenne [1], carthaginoise, etc., sont des dérivés de l'écriture dactylologique samaritaine, comme les langages représentés par ces graphies étaient eux-mêmes des dérivés de la langue patriarcale.

On objecte que les langues zend, sanscrit, pehlvi, etc., ayant une haute antiquité, c'est là qu'il faut chercher les plus anciens monuments de la dactylologie; mais les sculptures assyriennes maintenant au Louvre ont une date bien moins contestable, et remontent, pour ainsi dire, au berceau du genre humain. Il importe, avant tout, de classer les produits de la graphie suivant l'ordre des temps auxquels ils appartiennent, et se rappeler que les hommes ont toujours procédé du simple au composé :

Ως το παλαιον φυσικωτερον [2].

Les livres chinois ont été détruits et consumés (137 ans avant J. C.) par les ordres de l'empereur Che-hoang [3]. Cette destruction coupe entièrement le fil de leur histoire [4] et de leur chronologie; dès lors les écrits rap-

[1] Gesénius, Scripturæ linguæque Phœniciæ monumenta; Lipsiæ, 1837, 2 vol. in-4°, t. I, p. 2.

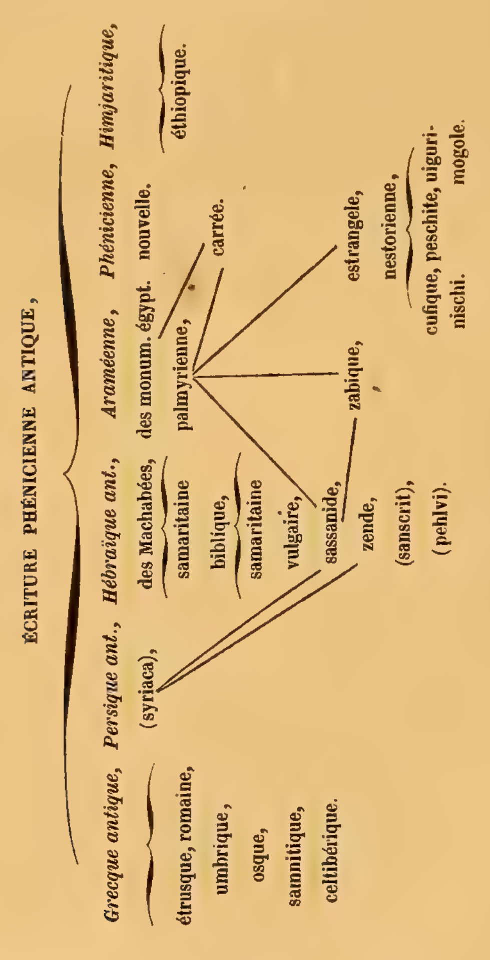
[2] Iamblicus, Utilité des voyages : *Ce qui est plus ancien est plus naturel.* Ceci s'applique au moral comme au physique; la toilette des sauvages est une exception.

[3] Voir Du Halde, Empire de la Chine, t. I, p. 341-342; édit. de La Haye, 1736, in-4°.

[4] Alphabet de Cadmus, par René Olivier, p. 3.

pelant la langue patriarcale disparurent; il existe encore aujourd'hui une dactylologie vulgaire dont nous pouvons avoir une idée par la nombreuse famille des magots.

Le savant Gesénius, à l'aide de laborieuses comparaisons, établit ainsi la généalogie de l'écriture [1].



[1] Scripturæ linguæque Phœniciæ, etc., t. I, p. 64 et 17.

Nous croyons à l'exactitude de cette généalogie; seulement, par suite des découvertes monumentales, et de l'aveu même de Gesénius, nous plaçons aujourd'hui le grec antique au point culminant, et donnons au phénicien la place laissée vacante par la langue dactylo-patriarcale.

Le savant d'élite [1], après avoir patiemment comparé les éléments des diverses écritures phéniciennes, arrive à cette conclusion :

« Antiquissima monumenta græca phœniciis ætate su-
« periora sunt. »

La langue des Pélasges, ces chefs des grandes migrations, enfanta le sanscrit, que l'on croyait langue mère; la première se confond évidemment avec ce que nous nommons prohellénique ou grec antique, et que d'autres ont appelé *gomérach*, *japhétique*, *javanique*, etc.; le *gréco-pélasgique*, langue des sages, des mages et des inscriptions; devint dorien, ionien, éolien, achéen, béotien, thessalien, étolien, etc., dialectes qui se subdivisèrent encore en nombreuses branches, suivant les temps et les lieux.

La graphie sanscrite décèle un fond dactylologique d'une simplicité primitive; la broderie superposée annonce une retouche, une rénovation, et détruit l'idée de provenance originelle. Cette objection d'un grand poids s'applique au chinois, dont l'antiquité graphique ne pouvait remonter bien haut avant notre ère.

[1] Gesénius, Scripturæ linguæque Phœniciæ, etc., p. 17.

Strabon nous apprend qu'à son époque il y avait des différences dans les dialectes de chaque ville.

On a cherché à expliquer le phénicien au moyen de l'hébreu, à cause de l'affinité entre ces deux langues; mais l'explication d'une langue, par le moyen de ses affinités avec une autre, ouvre un champ immense aux conjectures les plus spécieuses. Les rapports de l'italien avec le français sont incontestables; toutefois, quels seraient les mécomptes du linguiste, s'il prétendait expliquer les inscriptions ausoniennes par l'intermédiaire de la langue des Francs : au lieu d'un fil conducteur, ce serait en réunir deux, pour les emmêler d'une manière inextricable. Nous savons d'ailleurs que les seize signes de Cadmus sont constamment les mêmes sur les monuments des arts, tandis qu'ils changent de valeur graphique suivant les temps et les lieux [1], et présentent dans les inscriptions plus de quatre cents variantes [2], dont les formes se confondent les unes avec les autres [3]. Comment rendre cette versatilité graphique et probablement phonétique, avec les équivalents des vingt-deux lettres hébraïques carrées, dont la valeur est spécifiée par les livres saints? Comment supposer que le mot hébreu inventé par les OEdipes, lorsque c'est le samaritain des médailles qui aurait dû le fournir, puisse s'assimiler au mot phénicien, l'hébreu étant une langue sacrée savante, et particulièrement exclusive, tandis que

[1] Lindberg, De inscriptione Melitensi, p. 81.

[2] Scripturæ linguæque Phœniciæ, etc., p. 15-49.

[3] De Sacy, dans Mionnet, Recueil de planches, p. 6; et Gesenius, Script. ling. Phœniciæ, etc., p. 51, note.

le phénicien est essentiellement vulgaire. Les archéologues avancent même « qu'on ne connaît pas de monuments d'origine phénicienne pure.... Ce peuple se mêla à tant d'autres qu'on reconnaît facilement l'influence de ceux-ci sur les monuments qui caractérisent les inscriptions phéniciennes [1]. » On connaît le gréco-phénicien comme l'égypto-phénicien : les Hébreux seuls ne pouvaient pas plus se rapprocher des idolâtres que les chrétiens actuels ne se confondent avec les mahométans. Une raison de même nature nous oblige à voir la langue patriarcale ou prohellénique confondue dans les langages de certaines nations postérieures.

Ces considérations ne permettent pas de nier les rapports du samaritain avec le phénicien, le chaldéen, le syriaque et l'arabe antique. Bien que ces idiomes conservent une physionomie propre, souvent aussi ils décèlent leur promiscuité.

L'interprétation des traducteurs hébraïsants est tellement arbitraire, que jamais deux versions ne se sont accordées pour un sens unique : d'ordinaire, c'est un nom d'homme à l'état d'arcane, puis un nom de lieu tout aussi problématique, parfois suivi d'un génitif patronymique dérivé, qui se termine par un cas oblique de localité. Là s'arrête l'oracle; le tour est fait. Pour apprécier la vanité de ces traductions, il faut ne pas perdre de vue que les prêtres, dépositaires du langage universel, s'appuyant sur le mystère, ne divulguaient pas leurs écritures; tandis que le peuple, lorsqu'il si-

[1] Champollion-Figeac, Résumé archéologique, t. II, p. 297.

mulait graphiquement des signes les faisait servir à l'expression des patois dont il ne nous est plus permis d'espérer l'intelligence.

Le docte Gesénius, portant très-haut l'influence linguistique de la langue sainte, reconnaît toutefois que « les idiomes de l'Orient ne diffèrent peut-être pas plus « entre eux que les dialectes grecs[1]. » Les monuments antiques ajoutent une force nouvelle à cet argument : le doute fait place à la certitude; la langue primitive, exprimée par une lapidaire encore palpable, donna naissance à tous les dialectes orientaux : les alphabets phéniciens, samaritains, et l'hébreu des médailles, sont une seule et même série de signes dactylologiques, diversement orientés, à formes arrondies ou angulaires, avec quelques développements de degrés; ce qui élève le nombre des signes de seize à vingt-deux[2].

Des artistes d'un grand mérite se sont récemment occupés de paléographie avec un rare bonheur : néanmoins, il est à regretter que la dépense qu'entraîne un luxe inutile d'exécution ne rende la publication en quelque sorte illusoire, en portant ces ouvrages à des prix excessifs. Cette observation s'applique surtout au livre intitulé *Peintures et Ornements des manuscrits*[3]. Heureusement quelques rares exemplaires déposés dans les

[1] Institutiones hebraicæ, interprete Tempestini; Parisiis, in-8°, 1847, p. 674, col. 2.

[2] Voir notre Tableau des Manifestations primitives, pl. III, et les alphabets publiés dans l'ouvrage précité, p. 676.

[3] Par M. le comte de Bastard, 24 livraisons; Paris, 1841 à 1847, in-fol. maximo.

grandes bibliothèques publiques permettent aux amateurs de les consulter. La *Paléographie universelle* [1] mérite moins ce reproche; elle se distingue aussi par l'habileté de l'exécution, et par le nombre et l'exactitude des fac-simile pris sur les plus remarquables manuscrits conservés dans tous les établissements de la république des lettres.

La planche n° 22 de la Paléographie universelle reproduit une de ces pages échappées au temps comme par miracle : c'est un papyrus du musée du Louvre appelé abusivement *Rituel funéraire*. Ce monument date de quinze siècles avant l'ère chrétienne, et met en évidence le langage d'action vers l'époque où Cadmus établissait les conventions dactylologiques écrites : cette planche rappelle, par la mnémonique d'objets matériels, les plus anciennes pratiques. Plusieurs personnages, le bras élevé, sont occupés à manifester leur pensée au moyen de gestes et de dactylologie [2]. Nous avons donné, pages 108-109, la traduction des principaux cartouches, très-remarquables d'ailleurs.

La figure n° 12 (Paléogr.), conservée aussi en original au musée du Louvre [3]; appartient à la même époque; elle montre *in extenso* la graphie de sèmes dactylolo-

[1] Par MM. Silvestre et Champollion ; Paris, Didot, 1841, 4 vol. in-fol.

[2] Voir notre planche I. — Nous possédons aussi des stèles où les personnages exécutent le langage d'action, ainsi que des papyrus de cette époque reculée, et parmi eux un calendrier où tous les personnages font de la dactylologie.

[3] Voir notre planche II. — Cette dactylologie est distincte des manifestations primitives dont l'usage fut général, Est-elle antérieure ? Nous ne

giques que le langage d'action employait dans certaines localités, et dont il ne nous reste rien d'absolument semblable, mais des similaires aussi nombreux qu'incompris. Nous reproduisons ces deux planches en faisant suivre la seconde d'un dessin dactylo-traducteur, afin que l'on saisisse la composition digitée de chaque signe en particulier.

Cette écriture stoïchéienne se retrouve dans d'autres fragments d'une haute antiquité, notamment sur deux papyrus conservés au musée de Turin [1], et deux fragments conservés dans le cabinet de M. de Blacas [2].

Les nombreux monuments antiques parvenus jusqu'à nous prouvent, d'une manière irréfragable, que les premiers sèmes étaient vulgairement employés comme sigles. Toutefois, le papyrus reproduit par notre planche II paraît écrit en toutes lettres, et l'on ne peut contester qu'il appartienne à l'époque la plus reculée. Les archéologues reconnaissent qu'il y avait deux sortes de graphie, l'une démotique, l'autre hiératique; on composait pour le peuple des cantilènes en assonances, ou des versets rhythmiques. Il suffisait de rappeler par leurs initiales les mots constituant ces couplets ou stances, pour qu'immédiatement l'esprit le plus paresseux ressaisît la chaîne qui les unissait; aujourd'hui encore, quelle que soit la faiblesse de mémoire d'un chanteur,

pouvons le croire. Il est plus probable que c'est une graphie de pure localité.

[1] Reproduit dans Scripturæ linguæque Phœniciæ monumenta, 1837, in-4°, pars tertia, tab. 30.

[2] Ibid., tab. 31 A, 32 B, 33 CD.

éprouverait-il la moindre hésitation, si on lui indiquait les initiales dans l'ordre où elles se retrouvent aux couplets?

On n'a point suffisamment étudié les stèles lapidaires gréco-égyptiennes et gréco-phéniciennes. Ces monuments funéraires reproduisent tout à la fois le langage d'action et le langage dactylologique; la bouche des personnages qu'on y voit figurer est toujours close; les mains élevées parlent seules. Soit que le défunt se présente à Isis, à Osiris, sous les auspices d'Anubis, soit qu'un tiers invoque pour lui les divinités, tous s'expriment par des signes digités qui permettent aujourd'hui de rétablir le sens de la pantomime, et aident à l'intelligence des inscriptions.

Cherchant la valeur graphique phénicienne dans les formes nombreuses et diverses que revêtent les caractères grecs antiques, aussi bien que dans leurs dérivés étrusques, umbriques, osques, celtibères, romains anciens, phéniciens, numides, samaritains, hébraïques, araméens, palmyriens, etc. [1], on arrive à l'interprétation du texte.

Après avoir signalé les vains efforts des traducteurs modernes, nous allons essayer la traduction d'une stèle gréco-phénicienne de notre collection [2], à l'aide des lumières nouvellement acquises. (Voir notre pl. LIV.)

[1] Scripturæ linguæque Phœniciæ monumenta, 3a pars, tab. 1, 2, 3, 4 et 5.

[2] On sait d'ailleurs que les signes phéniciens ne restent pas les mêmes au commencement des mots, dans le milieu et à la fin.

	I	iod des Hébreux.			
	N	grec antique,	Gesénius,	tab. II,	1re forme.
	K	démotique,	Saulcy,	pag. 257,	décret de Rosette.
	A	démot. dactyl.			
	Y	démotique dactyl.			
	N	samaritain,	Gesénius,	tab. III,	1re et 2e forme.
	I	étrusque,	Id.	tab. II,	1re forme.
	S	palmyrien,	Id.	tab. V,	5e forme.
	T	démotique dactyl.			
	S	phénicien, schin,			
	T	phénicien, zade,			

Les écrits théocratiques et historiques, conservés dans les annales des temples [1] pour l'usage des prêtres ou des initiés, et cachés avec soin [2], ne devant jamais paraître aux yeux du vulgaire, avaient nécessairement une autre contexture. Tel est le manuscrit de notre pl. II; il doit, en conséquence, être considéré comme appartenant aux écrits hiératiques ou sacerdotaux [3].

On sait que les sèmes ne sont pas les mêmes au commencement du mot, dans le milieu et à la fin.

Il ne faut pas perdre de vue que le plus important était de s'initier aux premiers moyens graphiques employés par les hommes pour la transmission de leurs

[1] Au Louvre, 2e salle, entrant par la galerie espagnole, vitrine à côté du siége no 1, cadre papier bleu).

[2] Sanchoniathonis, p. 168.

[3] Bien que l'hiératique soit l'abréviation des hiéroglyphes (ci-dessus, page 96), il peut être écrit en toutes lettres par la substitution des signes digités aux objets figurés.

idées; et l'on peut affirmer que l'application des procédés primordiaux doit amener des résultats immenses et certains.

Le primitif langage d'action et la dactylologie monumentale possèdent un grand avantage : affranchis d'altération, ils ne laissent aucun accès aux diverses interprétations; dessinés sur la matière, ils permettent de saisir, dans une pantomime exacte, le mot propre manifesté par les Assyriens, les Indiens, etc., aussi bien que les mots formés par les doigts des divinités du paganisme, et perpétués traditionnellement jusque dans nos églises gothiques chrétiennes. Si ce n'est là un prodige, c'est au moins le plus beau présent que pouvait nous faire l'antiquité.

Les signes matériels du langage d'action ou de la dactylologie, essentiellement bornés, s'associèrent graduellement, et en différents temps, à la phonie, prédisposée par sa nature à multiplier ses inflexions en raison du développement des idées : le mot primitif se résumait dans un sème, dans un sigle invariable, et les nuances d'acceptions diverses se multipliaient phonétiquement en raison des efforts de la civilisation. Plusieurs articulations verbales retenaient une valeur unique, parce qu'elle était représentée par un signe toujours le même : l'intelligence appliquait au mot siglique un diapason phonétique composé de longues, de brèves, de tons aigus ou graves, rudes ou doux. Le plus stationnaire de tous les peuples, le Chinois, pratique encore cet antique usage. De là les nombreuses acceptions attachées au mot primitif, désespoir des archéologues et source de

graves erreurs linguistiques : plus la langue est ancienne, et plus le verbe doit présenter d'acceptions diverses. La prohellénique devait être la plus restreinte dans son vocabulaire et la plus fertile en interprétations indéterminées. Les hébraïsants sont d'accord pour proclamer la difficulté de choisir le mot propre au milieu de ses nombreux adelphes. Les langues grecques et latines montrent une nomenclature où le choix des acceptions constitue la grande difficulté.

La langue primitive s'était formée d'abord sur le langage d'action, et par suite sur la dactylologie; sa graphie se composait du dessin grossier des sèmes exécutés par la main.

Si, à partir de la langue patriarcale, la marche graduelle des idiomes eût laissé quelques traces, on aurait pu saisir dans la suite l'ensemble et les parties constitutives des progrès phonétiques. Cette découverte ne saurait être réservée aux modernes, car, bon nombre des dialectes primitifs ayant disparu à toujours, ceux qui subsistent ont perdu les attaches qui pouvaient les faire reconnaître, et apparaissent avec leur physionomie particulière et tranchée, qu'une graphie hétérophone vient défigurer encore. Le texte punique de Plaute [1], écrit il y a plus de deux mille ans au moyen des lettres latines, est venu étendre un voile sur la linguistique du phénicien. Il serait impossible de se faire comprendre des Languedociens et des Picards actuels, en leur articulant chaque syllabe des rôles de Lucette et de Nérine,

[1] Plauti Comœdiæ, Pœnulus, act. V, sc. I.

dans le *Pourceaugnac*. Est-il plus raisonnable de demander à Plaute ce qu'on ne peut exiger de Molière?

Nous avons avancé à plusieurs reprises que les patois ne pouvaient s'écrire; on nous répond qu'une foule de livres en dialectes provinciaux viennent infirmer cette assertion. Mais que n'imprime-t-on pas? Seulement il s'agit de savoir si nos moyens graphiques suffisent à formuler les innombrables inflexions vocales des patois, et à fixer leur phonie véritable. Évidemment non; l'appréciation en est tellement arbitraire, qu'elle varie suivant le temps ou la localité: car nous ne saurions trop le répéter, c'est phonétiquement que la linguistique s'est formée. L'antique et variable graphie, régularisée sans être rationnelle, n'a pu que compliquer le problème et l'obscurcir pour ceux qui n'ont pas une idée nette de l'étymologie phonétique naturelle. Les scribes ont introduit de siècle en siècle l'orthographe prédominante; et ce travail est d'une telle lenteur, que l'orthographe des Turcs n'est point encore fixée [1].

On sait que cinquante-quatre caractères seraient nécessaires pour rendre avec précision la phonie d'une langue quelconque [2]; même avec ce clavier complet, il resterait encore l'impossibilité de graphier le son strident poussé par le conducteur d'animaux qui veut presser leur allure, les déviations vocales de la tendresse, celles de la douleur, etc., et mille inflexions nasillardes,

[1] Éclaircissement, par Rœvig; Paris, Th. Barrois, 1845, p. 23, et Specimen, p. 11, note.

[2] Paléographie universelle, t. I, p. 47.

sibilantes, gutturales, traînantes, etc., dont les patois sont surchargés. Le nouveau clavier aurait d'ailleurs le grave inconvénient d'effacer la généalogie des langages, de trancher toutes les filiations, et de nous plonger ainsi dans le chaos. Pour avoir la raison des choses, ce n'est pas dans les usages modernes qu'il faut la chercher, mais bien dans l'étude et l'analyse des monuments de l'antiquité.

CHAPITRE VIII.

MYTHOLOGIE.

La mythologie prend naturellement sa source dans les redites mnémoniques de la tradition [1]; la nécessité de frapper les esprits enfanta les prodiges et le merveilleux, qui triomphent de l'oubli. L'histoire avait besoin de ces auxiliaires pour n'être pas étouffée dans son berceau, et les premiers grands hommes eurent tous un côté plus ou moins mythologique. La mythologie fut un moyen intellectuel pour assurer la perpétuité des traditions.

Les choses ont changé de face avec l'usage de l'écriture; la vérité put dès lors renoncer aux prodiges, se montrer simple et naturelle, et passer ainsi à la postérité. Les livres, muets dépositaires de la pensée, sont consultés partout et pour tout: le peuple n'en reste pas moins toujours avide du merveilleux.

[1] Μυθο λογια, discours de la tradition populaire, το του μυθου, ut est in proverbio, ut aiunt.

Ainsi Cadmus apportant en Béotie les sèmes dont on le dit inventeur, serait peut-être, malgré le plus immense service que l'homme pût rendre à ses semblables, complétement ignoré aujourd'hui, si la mythologie, ou plutôt les traditions ne s'étaient chargées de broder le canevas de la vérité. Ce Phénicien, propageant les connaissances agricoles de l'Égypte et les procédés d'irrigation, fertilisa le sol, accrut la population, puis fonda la ville de Thèbes. Pour frapper les esprits d'impressions ineffaçables, la tradition montre l'agriculteur-roi semant les dents d'un monstre, d'où naissent les guerriers qui bientôt l'aident à fonder sa capitale.

De même Thésée devait avoir pour père Égée ou Neptune, et vaincre des centaures. Fils d'un simple mortel, ou vainqueur de quelques hommes, il eût été oublié : enlever la femme d'un roi d'Épire ne pouvait le sauver de l'oubli; mais le rapt de Proserpine lui assurait l'immortalité.

La mnémonique avait les chants pour auxiliaire; les vers étaient le langage des dieux, et les oracles se rendaient en mètres : tout le monde sait cela, personne n'en a reconnu la cause.

D'antiques médailles ibériennes constatent l'arrivée en Espagne d'Hercule, roi de Phénicie [1].

H	A	Y	K	A	P	H
E	L	u	C		R	E (H)
6	5	4	3		2	1

[1] Dissertation sur les médailles espagnoles inconnues, par le marquis

Les Tyriens gravèrent des signes phéniciens sur les colonnes du temple d'Hercule, dont la fondation était antérieure à la guerre de Troie (1249 av. J. C.). Hercule mourut 1320 av. J. C.; il s'écoula 71 ans entre la mort du héros et l'édification du monument, intervalle suffisant pour son apothéose, suivant la coutume des anciens polythéistes. On croit que ce temple fut élevé dans l'île de Santi-Petri, près Cadix.

Hercule comptait parmi les Dactyles idéens, qui furent les premiers prêtres et les premiers instituteurs des peuples [1].

Les Argonautes entreprirent un voyage dans l'intérêt de l'agriculture et des lanigères : une toison d'or enlevée rappelait le brillant combat de Jason, dont les médailles attestent la domination dans quelque province espagnole. Une légende porte [2] :

Y	O	I	Σ	A	I
	O	I	S	A	I
	5	4	3	2	1

Orphée, héros sublime dans un siècle sauvage, captiva la pensée des premiers hommes; il fit pénétrer dans leurs cœurs les sentiments d'humanité, et les unit par

d'Algorfa (Valence, 1800), p. 8, ms. de notre collection. Le signe phénicien 3 et 4 est un *coph* lié avec un *vav :* ces signes groupés sont les premières traces de l'inscription graphique des voyelles.

[1] Encyclopédie des gens du monde, t. VII, 2[e] partie, p. 422, col. 2.

[2] Dissertation sur les médailles, par le marquis d'Algorfa, p. 9.

les liens de la société. De là les prodiges célébrés par les traditions populaires, qui, pour nous, constituent sa mythologie.

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné les lois,
Tous les hommes suivoient la grossière nature,
Dispersés dans les bois, couroient à la pâture;
La force tenoit lieu de droit et d'équité,
Le meurtre s'exerçoit avec impunité;
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs et de remparts,
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers:
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accents dont Orphée emplit les monts de Thrace
Les tigres amollis dépouilloient leur audace [1].

Les symboles et les vers dorés de Pythagore, les distiques de Caton, les proverbes des différents peuples, contiennent des préceptes de philosophie, puisés au sein de la nature, et mis en vers pour les graver dans la mémoire [2].

Les faits consacrés par Moïse ne s'adressaient qu'au peuple de Dieu, aux enfants d'Israël; le reste du monde, livré aux seuls instincts de la nature, se créait les théogonies dont l'antiquité nous a laissé tant de traces: leurs

[1] Boileau, Art poétique, chant IV, vers 134 à 166; Horace, Art poétique, vers 391 à 407.

[2] Poëtes grecs, part. I, p. 16; ibid., p. 170.

faiblesses, leurs passions, leurs cruautés même, prouvent que les faux dieux, avant leur déification, appartenaient à l'espèce humaine. La nécessité de frapper les esprits d'une manière mnémonique conduisait à l'exagération : l'allégorie fit le reste.

Euchémérus, suivant Lactance dans son Histoire de Jupiter, citait l'inscription d'une colonne d'or *marquant* qu'elle avait été élevée par le dieu même [1].

Les premiers lyriques consacrent l'humaine origine des dieux du paganisme; Pindare exhorte ceux qui possèdent « la félicité et une bonne réputation à se contenter de ces avantages, et à ne pas se soucier après cela « de devenir un Dieu : la condition mortelle sied aux « mortels. »

Μη ματευε Ζευς γενεσθαι....
Θνατα θνατοισι πρεπει [2].

On fabriquait des simulacres en matières tendres, en l'honneur des hommes qui avaient fait le bien et mérité la reconnaissance de leurs semblables; après leur mort on s'adressait à l'effigie de ces hommes pour obtenir des faveurs. Ces représentations se plaçaient parmi les pénates dans le laraire, et lorsque le temps avait consacré cette espèce de culte, on élevait des statues, puis des temples [3].

[1] Jovis Triphylii ubi auream columnam positam esse ab ipso Jove titulus indicabat.

[2] Pindari Isthm. Od. V.

[3] Bella pares superis facient civilia Divos,
Fulminibus manes radiisque ornabit et astris,
Inque Deum templis jurabit Roma per umbras.
LUCANI Phars., lib. VII, v. 457-459.

Après leur apothéose, on prêtait aux dieux le langage d'action et la dactylologie, à cause de l'uniformité générale. Leur influence de topique devenait ainsi universelle : c'était le contraire de ce qui se passait chez les simples humains, caractérisés par la versatilité de leurs langages. Le plus ancien des poëtes désigne les mortels par cette périphrase :

Μεροπων Ανθρωπων.
Diversiloquentium hominum [1].

La difficulté des premiers hommes pour se faire comprendre de leurs semblables, lorsqu'ils n'étaient pas voisins, est signalée par les plus anciens auteurs. Sanchoniathon, si tant est qu'on puisse avoir créance dans un auteur si diversement apprécié, raconte la déconvenue des hommes qui, désirant se faire comprendre phonétiquement, devaient y renoncer [2].

Cet antique scribe du roi phénicien Adonilibna florissait onze siècles avant notre ère; il ne saurait être antérieur, puisqu'il fait mention d'Hésiode, dont les chants étaient dans toutes les bouches [3]; il dut être contemporain d'Homère. L'histoire de sa patrie, parvenue jusqu'à nous, grâce à une traduction du IIe siècle,

[1] Hesiodi Opera et Dies, vers. 109 et 178, Patavii, 1747. Homeri Il. I, 250.

[2] Sanchoniathonis lib. IX, Bræmæ, 1837, p. 44 et 102.

[3] Sanchoniathonis Historiarum Phœniciæ libros novem, græce versos a Philone Byblio, edidit latinaque versione donavit F. Wagenfeld, Bræmæ, 1838, in-8°, p. 28. — Eusebii Præparatio evangelica, Parisiis, 1628, in-fol., p. 39. Les premiers livres de Sanchoniathon, relatés par Eusèbe, sont depuis longtemps admis comme authentiques; les derniers, récemment édités, restent seuls contestables.

fournit des données sur les premiers éléments de la graphie, dans le lieu où elle commença à se montrer sous forme de sèmes ou de sigles. Selon cet auteur, Mercure inventa l'art d'écrire [1], Isis et Phœnix furent ses continuateurs [2]; le papyrus et la peau des animaux furent préparés d'abord par les Tyriens [3]. Les navigateurs de Byblos, ne pouvant se faire comprendre dans leurs courses, faisaient usage des signes de main [4].

> Τουτοις μεν ουν τοις ετερογλωττοις τη χειρι, οτι πεπτωκοτας απελιπον τινας εν τω αιγιαλω, εσημηναν οι Βυβλιοι; διαφθαρηναι κινδυνευσαντας [5].

Les rois mêmes des nations voisines ne connaissaient pas l'écriture [6]. Ce fut par la main de Gadylcar, roi de Sidon, que la première récompense alla chercher l'écrivain [7]. Les Sidoniens ne faisaient usage que d'un dialecte [8].

Une école où l'on enseignait la législation et la médecine fut fondée près de Sidon [9]; Tyr en possédait une autre non loin du temple de Kronos [10]. Le paragraphe

[1] Wagenfeld, p. 16; Eusèbe, p. 31.
[2] Ibid., p. 26; — ibid., p. 39.
[3] Ibid., p. 14; — ibid., p. 35.
[4] Ibid., p. 102.
[5] « Byblii vero barbara lingua usis, se nonnullos in litore reliquisse, « qui facile perirent, manu significarunt. » Ibid.
[6] Ibid., p. 102.
[7] Ibid., p. 144-146.
[8] Ibid., p. 146.
[9] Ibid., p. 188.
[10] Ibid., p. 200.

qui précède est extrait du périple de Joramus, prêtre de Mélicarthe, dont le manuscrit était conservé dans le temple de Baal à Byblos [1], suivant l'usage établi dans l'antiquité.

Si, quatre siècles après Cadmus, la graphie avait fait si peu de progrès chez les Phéniciens, on doit naturellement en inférer que le reste du monde [2] demeurait dans la plus complète ignorance de cet art, et que l'importation de Cadmus en Grèce se bornait à la séméiologie et à sa reproduction sur les matières subjectives, telle enfin que nous la retrouvons planche II.

Parmi les peintures étrusques reproduisant des sujets déjà antiques à cette époque reculée, on doit remarquer les têtes d'hommes lapants [3]. La figure dont nous donnons le dessin planche XIX, tirant une langue démesurée, inhabile par cela même à l'articulation phonétique, était forcément muette; elle fait, d'une main, le sigle Π de Ποιεω, *parler;* et de l'autre, le M de la négation Μη, *ne pouvoir.*

Peut-être ces peintures monochromes de la plus haute antiquité représentent une espèce d'hommes condamnés par la nature au silence éternel, et qui trouvaient dans la pratique de la dactylologie vulgaire un moyen tout simple de suppléer à leur infirmité. Ces êtres font voir la défectuosité de l'organe de la parole, et expliquent leur mutisme avec le bout des doigts, révélation

[1] « Byblii vero barbara lingua usis, » etc., p. 168.
[2] Excepté l'Assyrie, dans les conditions de Babel.
[3] Voir Millin, t. II, pl. IV.

anticipée de la science philanthropique que l'abbé de l'Épée renouvela, avec d'autres signes, en faveur des infortunés privés de la parole.

Les ailes que portent les hommes de cette espèce rappellent toujours l'idée d'une marche lointaine, avec la nécessité de suppléer à la voix par la dactylologie.

On voit parmi les divinités indiennes et égyptiennes réunies au musée de la Propagande, à Rome, nombre de ces têtes lapantes [1].

Les médailles antiques reproduisent l'homme lapant [2].

Les Mexicains de l'antiquité divisent dans leurs peintures les hommes en deux classes, les gesticulants et les parlants. On a vu ci-dessus, p. 60, les deux signes propres aux deux espèces [3].

Les Phéniciens donnaient à Minerve le surnom de Σιγα, Σιγη [4] (*Silence*). On comprend ce que doivent révéler d'anciennes pratiques, les consécrations proverbiales des peuples : un des plus anciens adages qui soient venus jusqu'à nous dit expressément :

Χειρων ολλυμενων, ερρει πολυμητις Αθηνη.
Deficiente manu, valeat nil provida Pallas.
Les mains faisant défaut, la savante Minerve est impuissante (à se faire comprendre) [5].

[1] Les artistes de l'antiquité ont eu soin de reproduire les dimensions démesurées de l'organe propre seulement aux articulations gutturales et à l'aspiration; en effet, pour les autres sons, la langue devait se raccourcir et frapper tour à tour le palais, les dents, les lèvres, etc.

[2] Gesénius, Scripturæ linguæ, etc., tab. XXXIX.

[3] Monuments mexicains, par lord Kingsborough et Warden, pl. suppl. v, Ire partie.

[4] Pausaniæ Græciæ Descriptio, Lipsiæ, 1794-96, in-8°, t. III, p. 37-2.

[5] Adagia sive Proverbia Græcorum, Antverpiæ, 1612, in-4°, p. 586, v. 143.

L'antiquité répète que les doigts de l'homme étaient sous la tutelle de Minerve [1]. Ici la mythologie, c'est l'histoire.

La déesse Muta était mère des dieux Lares.

Il est digne de remarque que, chez les Grecs, Σημα soit l'équivalent de *image*, *simulacre*, *effigie;* chez les Latins, *signum* signifie *statue* [2].

Les anciens regardaient Mercure comme ayant le premier réuni les grossiers patois des hommes pour en former la première langue [3].

> Υπο γαρ τουτου πρωτον μεν την τε κοινην διαλεκτον διαρθρωθηναι, και πολλα των ανωνυμων τυχειν προσηγοριας, την τε ευρεσιν των γραμματων γενεσθαι.... και περι της των φθογγων πρωτον γενεσθαι παρατηρητην.
>
> « Mercure forma le premier une langue exacte et régulière des dialectes incertains et grossiers alors en usage, imposa des noms à une infinité de choses usuelles, inventa les premiers caractères [4], régla jusqu'à l'harmonie des phrases [5]. »

Ceci est proprement mythologique.

[1] Montfaucon, Antiquité expliquée, t. II, p. 248.

[2] Σιγα, Σιγλαι, *signum*, *signe*, *marque*, *note*, *chiffre*, *cachet*, *forme*, *lettre*, *étendard*, *tombeau*, *prodige*, *astre*, *indication*, *conjecture*. Au moyen âge, les sigles étaient appelés notes, témoin ces vers de Bertrand Duguesclin :

> Ne sçay que vous feisse yey du B un A (nota),
> Du noble duc d'Amon Bertrand se dessevra.
>
> Ms., p. 261.

[3] Diodori Siculi Bibliot. historica, lib. I, 16.

[4] On ne peut s'étonner de rencontrer cette expression sous la plume d'un auteur écrivant peu de temps avant notre ère.

[5] Noël, Dictionnaire de la fable; Paris, 1810, t. II, p. 135, col. 2.

Au temps des patriarches et des hommes qui devinrent les faux dieux, la phonétique n'exigeait guère que huit sèmes dactylologiques correspondants aux articulations organiques simples. Les Phéniciens portèrent ce nombre à dix, puis à seize; Moïse, à vingt-deux; les Grecs, sous Périclès, se contentaient de dix caractères, qu'ils portèrent ensuite à vingt-quatre lettres, et les Latins y ajoutèrent encore.

Malgré l'autorité d'un illustre antiquaire [1], les sigles et l'épigraphie de la céramique prouvent que la langue plus ou moins régulière des Étrusques descendait de la grecque; leur patois dérivait du dialecte phénicien essentiellement guttural, comme tous les dérivés immédiats de la langue patriarcale, et leur graphie est toute prohellénique.

Au berceau de la civilisation et en l'absence des lettres vulgaires, les artistes retraçaient dans leurs ouvrages les gestes et les signes intermédiaires entre la linguistique et la graphie : c'est ainsi que la mythologie figurée présente les plus authentiques, les plus nombreux monuments de séméiologie. L'art antique créait une dactylologie naturelle et gracieuse; plus arrêtée dans la suite, on la voit par degrés contracter de la roideur.

L'artiste avait une difficulté à vaincre : il fallait présenter le sigle de manière à être compris au moins dans une orientation convenue. Le rayon visuel changeant

[1] Caylus, Recueil d'antiquités; Paris, 1752, in-4°, t. I, p. 77.

suivant les angles, le sigle aperçu de profil, derrière ou de face, variait à l'œil, et devenait confus. Cette difficulté fut surmontée par la convention tacite d'après laquelle les yeux du dactylologue étaient portés vers l'endroit où devait se placer l'interlocuteur pour comprendre le sigle : cette règle fut généralement observée.

Dans les sculptures et les peintures antiques, les sèmes se dessinaient parfois de profil comme le *rho*, ou par derrière comme le M (pl. XIX); l'artiste choisissait la pose qui se coordonnait le mieux avec son sujet, en s'efforçant d'éviter l'afféterie.

Les restaurations modernes élèvent un obstacle à la constatation immédiate de l'antique coutume dactylologique exprimée par la statuaire en général. L'organe du toucher, essentiellement proéminent, est plus qu'aucun autre exposé aux fractures : tel chef-d'œuvre, épargné du reste par le temps, ne possède que des bras mutilés ou des mains veuves de leurs doigts. Les modernes remplaçaient en aveugles tout ce qui tenait au langage siglique, qu'ils ne soupçonnaient pas; ils firent du mutisme là où les anciens avaient exécuté des signes expressifs et parlants. Quelques restitutions faites d'après des fragments antiques peuvent seules rappeler les originaux et reproduire les signes du langage primitif. Plus heureuse à cause de ses surfaces planes, la céramique à son tour a l'inconvénient de ne pouvoir toujours montrer le sigle aussi distinctement; l'action ne peut être saisie que d'un côté; et, s'adressant aux per-

sonnages situés sur le même plan, le signe pouvait rarement se produire de manière à être compris par le spectateur, placé nécessairement en dehors de la scène représentée.

CHAPITRE IX.

GRAPHIE.

La dactylologie patriarcale donna naissance à la graphie prohellénique et phénicienne, dont le nombre des signes était égal aux sèmes dactylologiques; la variété des conventions adoptées dans certaines localités éleva les signes graphiques phéniciens au delà de quatre cents [1].

Les vaines conventions graphiques des Assyriens, devenues insaisissables à cause de la multiplicité des espèces dans chacune d'elles [2], ne sauraient nous arrêter : leur langage dactylologique seul est remarquable; il fut le premier connu, et devint universel.

Le langage d'action et les sigles dactylologiques, exprimés par les peintures de la céramique étrusque, se rattachent à la langue des Hellènes [3], lien qui unissait

[1] Scripturæ linguæque Phœniciæ pars prima, p. 15 à 49.

[2] Exposé des éléments constitutifs du système de la troisième écriture cunéiforme de Persépolis, par Löwenstern; Paris, 1847, in-8°, p. 20.

[3] Ils appelaient Χειρολογια l'art de parler par signes, et Χειροσοφος l'homme qui possédait cet art.

les divergences linguistiques orientales. Les inscriptions que l'on rencontre de loin en loin sont écrites parfois en toutes lettres, mais souvent sans voyelles, au moyen de sèmes provenant des signes cadméens et des premiers caractères grecs. Les mots témoignent, par leur exiguïté et la grossière indécision du tracé, que la graphie était à peine littéraire : elle se borne à reproduire des noms appartenant au culte ou des formules consacrées; on n'y trouve jamais de particules ni aucune des parties du discours, rien de ce qui constitue le rapport des idées entre elles. Cette graphie séméiotique suivait toutes les orientations, et se lisait dans tous les sens.

L'excellent travail de Gesénius [1], en nous permettant de choisir, parmi les diverses conventions phéniciennes, les signes les plus analogues à ceux de la langue patriarcale prohellénique, nous a révélé en même temps les caractères grecs anciens, d'âges divers, presque semblables à ceux de Cadmus, ainsi qu'à l'hébreu des médailles (samaritain). Ces caractères, issus de la dactylologie primitive, donnèrent naissance à nos lettres actuelles : le tableau de Mionnet reproduit ci-après, planche IV, en fournit l'irréfragable preuve. L'orientation était arbitraire, puisque les signes digités d'où ils tirent leur origine se percevaient de haut en bas, de bas en haut, de droite à gauche, de gauche à droite : il faut ajouter que l'étrusque, l'umbrique, l'osque, le celtibérien, le romain, l'araméen, n'étaient primitivement que des dialectes du langage patriarcal.

[1] Scripturæ linguæque Phœniciæ monumenta quotquot supersunt; Lipsiæ, 1837, in-4°, pars tertia, tab. II et III.

Le peuple (démotique) avait des signes et non des lettres; les sons E, A, I, étaient représentés par les signes numéraux I, II, III; ainsi le substantif *alphabet* est d'autant plus impropre, que la série de ces signes commence par E et non par A. Cette dénomination date de l'époque où Moïse, abandonnant la graphie samaritaine pour l'hébreu sacerdotal, donna à l'*aleph* la place occupée jusqu'alors par l'E dactylologique; peut-être aussi parce que la phonie que représentait l'A était dans certaines localités articulée à l'égal de l'E.

La série dactylologique, et la série alphabétique qui y correspond, renferment tous les représentants de la phonie primitive, sauf quelques degrés.

L'O des Grecs antiques, des Phéniciens, des Samaritains, a été confondu avec l'*aïn* de l'hébreu carré; heureusement la langue patriarcale lapidaire nous l'a conservé : Aïν était le sigle de עין Οφθαλμος [1], *oculus*, et devait se prononcer comme notre O. Un poing fermé le représentait dactylologiquement.

De nombreux monuments nous ont restitué ces traditions tellement antiques, qu'elles cédèrent aux invasions de l'oubli. La renaissance entraînait les nations hors des voies séculaires; l'attrait des nouveautés faisait tomber sous la faux du temps tout ce qui ne participait point à l'impulsion rénovatrice.

> Antiquissima autem monumenta græca phœniciis ætate superiora sunt [2].

[1] φ et θ = κ; Οκαλμος, une liquide disparaissant, Οκαλος = Οκυλυς, gutture supprimée; *Oulus* = *Oul* = *Oil* = *Œil*.

[2] Voir ci-dessus, page 125.

Les signes de Cadmus n'amenèrent l'écriture chez les Grecs que sept siècles après lui, vers la fondation de Rome, après le règne de l'Assyrien Sardanapale. Antérieurement, ce sont toujours les signes dactylologiques graphiés que Moïse avait modifiés en hébreu carré; l'acrologie des noms d'objets matériels s'y associait fréquemment; mais la dactylologie régna longtemps simultanément avec l'écriture, en Grèce, puis à Rome, où elle n'était guère que siglique. Partout ailleurs la graphie fut presque inconnue, et devint l'apanage des intelligences d'élite [1].

La chirologie secondait le langage d'action propre à exprimer les faits, tandis que la dactylologie particularisait les noms, les choses et les lieux. De nos jours un mime intelligent trouve dans le geste les moyens de faire comprendre ce qui ressort de l'intrigue ordinaire d'une pantomime; mais alors qu'il faut préciser les temps, les personnes et les objets, force lui est de recourir à l'emploi de rouleaux où se trouvent inscrites les particularités que le geste est impuissant à révéler. Les arts d'imitation, élevés dès l'antiquité à un degré de perfection qui fait le désespoir des artistes érudits, surent allier le langage d'action aux sigles digités : c'est sous cette double forme que nous parlent les immortels chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture.

« Quoique les usages des anciens, dont on trouve des « traces dans les auteurs, soient assez bien établis, ce« pendant les passages sur lesquels on se fonde ayant

[1] Les peuples du Nord y restèrent étrangers jusqu'au IXe siècle.

« pu être altérés par les copistes, il faut convenir qu'il « n'y a rien de plus sûr que les monuments consacrés par « les arts et bien conservés. Ils doivent donc être l'objet de « nos recherches, puisqu'ils nous apprennent ce que les « auteurs ne nous ont point laissé dans leurs ouvrages [1]. »

Les anciens se contentaient d'exprimer ou de marquer les choses par le sigle [2] initial du nom ou du verbe : S. P. Q. R.; à cette vieille coutume traditionnelle appartient la locution en usage encore de nos jours, Être marqué au B, c'est-à-dire *bossu, boîteux, borgne,* etc. Les sigles donnant par un signe unique l'équivalent de plusieurs de nos caractères graphiques, l'interprétation, appuyée par des antériorités, des conséquences, des circonstances ou des analogies, porte avec elle un degré de probabilité persuasive qui parfois atteint l'évidence : de même les chiffres dont encore aujourd'hui on marque la vaisselle, les vêtements, le linge, etc., fournissent les indications suffisantes pour constater la propriété d'une manière irréfragable, malgré la latitude laissée à l'interprétation.

Jean-Baptiste Porta, connu par ses recherches sur la magie, qui auraient dû le faire oublier, est auteur d'un

[1] Caylus, Antiquités, etc., t. I, p. 166.

[2] Σημειος, Σιγλαι. Justinien Cod. — *Signa, Sigla.* Lambecius Bibli. — *Siglæ.* Du Cange. — Litteræ singulariæ sine coagmentis syllabarum. Noct. att. Auli Gellii. Voy. notre page 98. — *Vincla, Secla.* Cujas.

Justinien, dans son discours au sénat, ne veut plus que l'on s'en serve, sous peine de faux : « Eamdem pœnam falsitatis constituimus et adversus « eos qui in posterum leges nostras per siglorum obscuritates ausi fue- « rint conscribere. » Corpus juris civilis, cum D. Gothofredi et aliorum notis. Amstelodami, 1663, in-fol., t. I, p. 58, col. 2.

livre resté ignoré, bien qu'il révélât des faits sur lesquels nous aurions pu appuyer la laographie. Lors de la publication des Éléments carlovingiens, nous ne connaissions pas l'ouvrage de l'érudit napolitain. Ce titre d'ailleurs est très-propre à faire prendre le change : DE FURTIVIS LITERARUM NOTIS, VULGO DE ZIFERIS[1] : *Des lettres conventionnelles appelées notes ou chiffres.* Cependant on trouve dans ce volume d'excellentes choses à côté d'autres médiocres, de niaises même : l'intelligence fait son profit de toutes les vérités, et sait écarter les erreurs enfantées par les préoccupations et les préjugés du siècle, et surtout par le degré de lumière qui lui est propre. A ce seul prix, on trouve le progrès. « Habent sua fata libelli; » car, malgré les excellents documents réunis dans sa première partie, c'est à peine si ce livre est connu aujourd'hui.

Nous répondrons à ceux qui se plaignent du laconisme que nous nous sommes imposé, en reproduisant l'explication des notes antiques donnée par l'auteur napolitain, il y a près de trois siècles :

> « Notas vero appellamus, quod literas, syllabas et dictiones præfixis characteribus notent, et legentium animos ad significationum notitiam revocent, quo fit, ut qui eas scribant, notarios appellemus.
>
> « Quod si earum usum perspexerimus, his tantum rebus eas inservire dicemus, cujusmodi sunt res sacræ, occultarumque rerum scientiæ : siquidem ne a prophanis, necdum sacris illis mediocriter initiatis illæ violentur, neve abdita detegantur mysteria, ea sæpe ignorabilibus characteribus et symbolicis quibusdam figuris a majoribus tegi et occultari consueverunt[2].

[1] Neapoli, 1563, in-4°, cum figuris. — [2] Ut supra, p. 1.

« Apuleius de his notis sic meminit :

« De opertis adyti profert quosdam libros, ignotis literis prænotatos, partim figuris hujuscemodi animalium concepti sermonis compendiosa verba suggerentes, partim nodosis, et in modum rotæ tortuosis, capreolatimque condensis apicibus a curiositate prophanorum lectione munita [1]. »

Des auteurs plus rapprochés de nous ont écrit :

« Una vel pluribus literis initialibus retentis, unde sigla. — Ex literis coarctis et omissis simul siglis item aliisque signis arbitrariis, unde notæ Tironis [2]. »

Le langage naturel, le langage d'action, qui a précédé les conventions dactylologiques, est décrit par le Napolitain Porta, aux pages 21, 22, 23 et 24 :

« Manus etiam vix dici potest quot motus habeant, nam et si cæteræ partes ut recte loquantur adjuvant, hæ ipsæ primum loquuntur..... Ut in tanta per omnes gentes nationesque linguarum diversitate, hic mihi omnium hominum communis sermo videatur [3]. »

Au feuillet suivant, il ajoute :

« Digitorum motibus non solum res significare, sed etiam literas, quibus verba colliguntur [4]. »

« Ceux dont les doigts sont un miroir, a dit l'Yamani [5],
« ont part à la puissance de Dieu, car ils ne connaissent
« pas l'oubli : heureux aussi les hommes qui perpétuent
« le souvenir des belles actions par des récits, et répan-

[1] Ut supra, p. 4.

[2] De re diplom. Schutz ab Holzhausen. Heidelbergæ, 1781, in-8°, A et E.

[3] Page 24.

[4] Page 26.

[5] Tunis et la Régence, par M. Ch. Chassirion.

« dent la connaissance des sciences; ils sont semblables
« aux fleuves qui fécondent la terre. »

Véritables moniteurs, les sigles avaient une vertu de réminiscence dont les modernes n'ont plus le sentiment. Ainsi Apollon, faisant le sigle Π, réveillait l'idée du serpent Python dont il délivre la terre. Le même sigle, exécuté par un guerrier terrassé, rappelait Ποινη, *rançon, merci*[1]; une figure suppliante, Ποθος, *regret*[2]. Vénus l'exécutait-elle dans une attitude pudibonde, c'était Παρθενια, *virginité*[3].

Le Δ de Δαιομαι, *être brûlé*, qu'exécute saint Laurent[4], ne saurait se confondre avec le même sigle donné par une statue décorant un tombeau, Δαρθανω, *dormir*[5]. Le moindre indice historique ou chronologique, le plus petit renseignement de mœurs, de costume, d'habitude, de ressemblance, d'action ou de geste, la plus faible lumière venue d'ailleurs, combinée avec l'imperturbable sigle, fournit le moyen de distinguer avec précision Pertinax, de Probus ou de Vespasien.

Les chrétiens peignaient sur leurs vitraux la mère du Sauveur, les mains étendues et les doigts écartés, faisant d'une main le sigle de Παις, *fils*, et de l'autre celui de Ποτνιαζω, *intercéder, être avocate*[6].

Il était impossible de ne pas trouver la corrélation

[1] Iliados picturæ antiq., planches 17 et 18.

[2] Montfaucon, t. I, p. 97, fig. 47.

[3] Ainsi, la Vénus de Médicis.

[4] Ivoire de notre collection.

[5] Marbre de notre collection.

[6] Ms. du xe siècle, liber precum à la Bibl. nat., et marbre de notre collection.

entre le sigle et la personne qui l'exécutait, quand on avait quelque connaissance de l'acte principal que caractérisait le dactylologue.

Les signes graphiques exécutés par des mains grossières et inexpérimentées, imitant tant bien que mal les sèmes que répétaient les doigts dans toutes les positions, ne pouvaient avoir aucune orientation régulière, et, comme les signes de la main, ils se lisaient dans tous les sens. La pierre était par sa dureté peu propre à l'art graphique, et ne se prêtait pas facilement aux contours arrondis ni aux déliés; de là nombre de variantes pour un seul et même signe, et des angles au lieu de parties arrondies.

Quintilien dit expressément : « Illa vetustissima tran« seo tempora, quibus et pauciores literæ nec similes his « nostris earum formæ fuerunt, et vis quoque diversa. » (Instit. orator., lib. I, cap. 7.)

Bien que dans l'antique dactylologie l'E et l'I fussent distincts, le premier représentait le nombre *un*, et le dernier le nombre *trois;* les Phéniciens semblent déjà confondre ces deux voyelles, comme le font encore aujourd'hui les Anglais et les Français : les habitants de la Grande-Bretagne donnent à l'E le son de notre I, et nous donnons à notre I le son de leur E, ce qui explique la presque identité de ces deux signes, sous le rapport phonétique.

Le langage représenté par les sèmes est essentiellement laconique; les monuments artistiques ne peuvent faire produire à leurs personnages que deux sigles en même temps, un par chaque main. Il est très-probable

qu'en réalité les sigles se succédaient jusqu'à ce que le manifestant eût acquis la certitude d'avoir été compris; les séméiologues s'exprimaient à la manière des marchands syriens modernes, qui ont un langage « sans « liaison ni syntaxe, mêlant indifféremment les genres, « ne se servant point de pronoms, et ne prenant des « verbes que les infinitifs [1]. »

Ce langage, si près de la nature, est resté celui de presque tous les nègres.

La tardive graphie prit naissance alors que les Orientaux fixèrent sur la matière le dessin grossier des signes dont la main était l'interprète protophonétique, et sembla revenir aux formes primitives manuelles en arrivant à Athènes, d'où elle passa à Rome, dans les classes supérieures. Les peuples septentrionaux n'en firent un usage national que vers le IXe siècle.

Quelques monuments orientaux dont l'acrologie pouvait seule dévoiler l'origine et le but, reçurent postérieurement des inscriptions graphiques en toutes lettres, rédigées dans la langue universelle, parce qu'on craignait que les caractéristiques particulières ne restassent à toujours incomprises; cette graphie complète, précieuse en ce sens qu'elle fournit des lumières qui partout ailleurs faisaient défaut, eut l'inconvénient de faire prendre le change sur les temps et les lieux où les monuments furent exécutés.

La graphie grecque fut la première à sortir du laconisme des sigles et à compléter l'écriture, parce que la

[1] Voyez Dictionnaire géographique de la Martinière, t. V, p. 745.

première elle fut destinée à suppléer l'insuffisance de l'acrologie.

Deux bas-reliefs égyptiens, récemment exhumés (1844) d'un hypogée à Cercasoré [1], confirment les principes que nous avons reconnus : présence de la langue prohellénique dans l'hiéroglyphie, la dactylologie et l'acrologie. La tête d'Alexandre, sculptée sur l'un de ces bas-reliefs, fut exécutée de son vivant (la Βδελλα sur le front).

Le cartouche porte les signes Αγγος, Λεων, Χιλος, Ναρθηκιον et Δεμω; c'est-à-dire ΑΛΧΝΔ ou ΑΛεΧαΝΔρος. L'appréhension de n'être pas compris par la postérité a fait transcrire peu de temps après, comme apostille et en toutes lettres, au bas du cartouche,

A Λ EXSANΔRS
YIOSAMOYNS

appellation égyptienne graphiée en grec [2]. Les trois images superposées, Μελισσα, Σκολοψ et Καρδοπος, forment les sigles de Μακαρ, Σωτηρ, Κοιρανος, *l'heureux souverain libérateur.*

Le cartouche parallèle à celui d'Alexandre porte Ε, Φ, Ν (*une plume*, Φθειριστικος, Ναυτικος), qui fournis-

[1] Maintenant dans notre collection, voyez nos planches LIX et LX.

[2] Plutarque, de Iside et Osiride, p. 354 c; éd. Xylander, Erfort, 1699. Les premières peintures furent des sculptures coloriées : il était permis au seul Apelle de représenter Alexandre. Apulée, Florides, I, 7 : « Si « quis uspiam reperiretur alius sanctissimæ imagini Regis manus admo- « litus, haud secus in eum, quam in sacrilegum, vindicaturus. » Conf. Plin. N. H., lib. VII, cap. 38; Ciceron. Ep. f., v. 12; Horat. Ep. II, 1.

sent la graphie de *Ephestion;* les deux signes superposés au cartouche donnent ο Σεμνος, *l'auguste*, *l'illustre*.

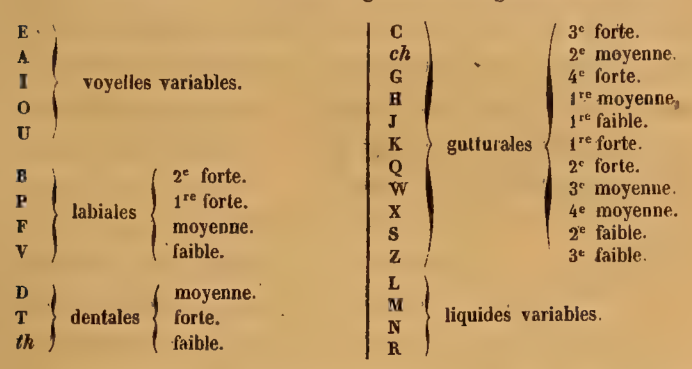
Le second bas-relief (pl. LX) porte les images Ναρθηξ, Φρυγιων, Λεων, Καθεδρα; elles forment les sigles N, Φ, Λ, K, et composent la graphie de Νειλφυλαξ; la dévouée au Nil fait des deux mains l'initiale de son nom, et porte sur la tête le Νυμφαια, *nénuphar*, acrologie de ce même nom; un bouton précède la fleur qui orne son front, signe de virginité; et la main droite présente le fruit, tandis que l'autre réunit la fleur au rejeton. Les trois signes qui dominent le cartouche, Σκολοψ, Λιβανοφορος, Τμηγης, donnent la protophonie de Σεβας, Λεια, Ταλις, *admirable*, *captive*, *fiancée*. Ces précieuses figures conservent leur coloris primitif.

Le classement des signes représentant les sons ne fut pas celui des alphabets modernes; les anciens classèrent ces signes suivant les organes dont les sons dépendaient : les vocales, labiales, dentales, gutturales et liquides se subdivisaient en plusieurs degrés.

Les seize signes de Cadmus ne pouvaient exprimer la valeur des vingt-quatre lettres du grec postérieur; huit caractères apparaissent rarement dans le grec antique, B, H, Z, Θ, Ξ, X, Ψ, Ω. Nous avons fait observer précédemment l'introduction, par les scribes, de l'orthographe en vogue de leur temps, et l'apparition successive des caractères qui n'appartenaient point aux textes primitifs.

Il y a peut-être témérité à tenter d'apprécier d'une manière exacte la phonie primitive. Voici toutefois comme

nous la comprenons, appliquée à notre alphabet, car nous n'oserions fixer les degrés des signes cadméens :



E, A, I, O, U	voyelles variables.	
B	labiales	2e forte.
P	labiales	1re forte.
F	labiales	moyenne.
V	labiales	faible.
D	dentales	moyenne.
T	dentales	forte.
th	dentales	faible.
C	gutturales	3e forte.
ch	gutturales	2e moyenne.
G	gutturales	4e forte.
H	gutturales	1re moyenne.
J	gutturales	1re faible.
K	gutturales	1re forte.
Q	gutturales	2e forte.
W	gutturales	3e moyenne.
X	gutturales	4e moyenne.
S	gutturales	2e faible.
Z	gutturales	3e faible.
L, M, N, R	liquides variables.	

Sans doute l'alphabet moderne est moins défectueux et plus complet que la série de Cadmus : les besoins de l'enfance doivent-ils égaler les exigences de l'âge avancé?

On trouve dans l'Archéologie grammaticale de Festus [1] cet intéressant épisode :

> Clavus annalis appellatur qui figebatur in parietibus sacrarum ædium per annos singulos, ut per eos colligeretur annorum numerus.

Tite-Live donne la raison de cet usage.

> Quia raræ per ea tempora litteræ erant [2].

La cérémonie du clou annuel s'observait aussi au Capitole [3].

Il est à remarquer que les sigles représentent le plus souvent des mots phonétiquement simples, qui témoi-

[1] Festus, édit. d'Egger, Paris, 1838, in-16; voir aussi Tit. Liv., D. I, lib. VII, cap. 2; Cicer., Att. V. 15

[2] Tit. Liv., ubi supra.

[3] Niebuhr, Histoire romaine, *Ère de la fondation de la ville.*

gnent d'une origine antérieure aux temps où se formèrent les composés; ils rappellent des racines génériques dont l'acception s'applique à un grand nombre d'idées; les circonstances fournissent le moyen de saisir le sens particulier. Nos lexiques donnent souvent le composé postérieur, et interdisent, par leur autorité, l'usage du simple qui a disparu.

On a dit, avec raison, que l'origine de l'écriture ne pourrait jamais être éclaircie par le témoignage des auteurs grecs et latins [1]; aujourd'hui nous savons pourquoi: ils tenaient la graphie de seconde et de troisième main.

Le docte Gesénius tourmente sa haute intelligence pour justifier l'appellation primitive des lettres, qu'il regarde comme rationnelle [2]; ne soupçonnant pas l'origine digitée des caractères graphiques, il devait confondre et confond en effet, comme ses devanciers, l'origine du nom siglique imposé postérieurement à la lettre, avec l'origine de la lettre elle-même, qui n'était qu'un signe formé par les doigts pour représenter un son. La forme des sèmes est une image frappante.

Chez les Hébreux, peuples pasteurs, א, *aleph*, était l'initiale de אֶלֶף, *bos*, et garda le nom dont il était le sigle; ב, *beth*, בַּיִת, qui signifie *domus*, retint le nom siglique, comme ג, *gimel*, conserva celui de *chameau*, dont il était l'initiale, et simultanément les dessinateurs hiéroglyphiques ou sacrés de la même lin-

[1] Caylus, Recueil d'antiquités, t. I, p. 69.

[2] Scripturæ linguæque Phœniciæ monum., p. 17, 19, etc.

guistique, ont dû peindre une tête de bœuf pour A, une demeure pour B, et un chameau pour le G, etc.

On a cru que le nom hébreu provenait de la forme linéaire que ces signes conservaient dans la graphie phénicienne (ou grec antique) : c'est une grave erreur. Si quelques-uns montrent une analogie de forme avec l'objet que rappelle le nom, la majeure partie n'eut jamais cette ressemblance, témoin le *daleth* ד, le *caph* כ, le *noun* נ, le *resch* ר, où l'on ne saurait reconnaître ni porte, ni palme, ni poisson, ni tête, etc., tandis que toutes les lettres hébraïques sans exception retiennent l'appellation que le sigle était chargé de représenter le plus fréquemment [1]. Ce qu'il y a de réellement primitif, c'est la classification numérique des voyelles I, II, III; les labiales, dentales, gutturales, n'avaient d'autres dénominations que le bruit pur et simple du son formé par les lèvres, les dents et la gorge, B, D, G, articulés avec la seule adjonction nécessaire à l'émission, et qu'il serait impossible de graphier de manière à faire comprendre la phonie, puisque nous ne les articulons qu'à l'aide de voyelles ajoutées *Bé*, *Dé*, *Gé*, etc.

Nos caractères graphiques se composent évidemment de traditions patriarcales.

L'E dactylologique donne par sa forme l'idée de notre I, ce qui porte à croire que sa phonie était celle de l'*ita* des Hellènes.

L'A dactylologique (deux), retourné de haut en bas,

[1] Gesenii Institutiones hebraicæ, p. 676.

est semblable à notre A, excepté la barre horizontale du milieu, postérieurement ajoutée, pour le distinguer du *lambda*.

L'I dactylologique, avec ses trois doigts élevés, donne l'explication du signe tridentaire de l'E grec antique, étrusque, umbrique, de l'E et de l'I phénicien, samaritain, ainsi que de notre E moderne.

L'O dactylologique montrait, comme il montre toujours, le cercle oculaire.

L'Y dactylologique allonge encore ses cornes, comme dans l'antiquité.

B, la labiale dactylologique, Παλαμη, *main*, Φαινω, *montrer*, simulait grossièrement une main; le phénicien et le samaritain indiquent le bras terminé par une main: notre *b* minuscule est l'antique sème redressé.

Δ, la dentale simulée par l'équerre dactylologique, a changé son orientation et arrondi deux de ses côtés.

Γ, la gutturale dactylologique, par sa forme creuse, annonçait la configuration du C et du G.

K, les phalanges des deux premiers doigts, séparés par le bout du pouce, forment le tracé du K dactylologique.

Σ dactylologique est toujours une spirale.

Λ place aujourd'hui son angle vers le bas, L.

M se compose encore des quatre jambages nautiques égyptiens; ils ont remplacé le N.

N est toujours le va-et-vient de l'antiquité.

P dactylologique, imitation du groin, est devenu l'R latin, lorsqu'il a servi de sigle à rictus [1].

[1] Ρυγχος a fait au septentrion *rouin*, *grouin*, tandis qu'il faisait à Rome *Rictus*.

En général les jambages, dont l'orientation était oblique et la rencontre angulaire, se redressèrent par l'usage qui appelait la régularité et le parallélisme. Lorsque la graphie passa de la pierre sur les membranes, les angles disparurent et firent place aux traits arrondis.

Les traditions phonétiques échappent à l'analyse, parce qu'un usage circonscrit et purement local les établissait en l'absence de toute règle littéraire; heureusement le fil conducteur est indépendant des intonations.

On est forcé d'avouer que la connaissance des étymologies archaïques est impossible, tant qu'on ne sera pas convaincu de la nature variable des lettres primitives; jusque-là on ne fera qu'imiter le prétendu chimiste qui, après avoir décomposé un corps, serait incapable d'apprécier ses éléments constitutifs. L'analyse restera toujours rebelle à qui n'a pas une idée nette des parties intégrantes [1].

Si quelques radicaux primitifs sont reconnaissables en vertu de la loi de la gradation appliquée de façons diverses, tous n'ont pas le même avantage, bon nombre se révèlent seulement dans les composés postérieurs : ils resteront indécis jusqu'à ce que le principe constituant soit complétement éclairci dans ses détails.

Les Assyriens écrivaient *Cyrus*, *Darius*, *Artaxerxès*, par *Khoresch* ou *Khosrou*, *Dareousch* ou *Dariavesch*, *Artachschether* ou *Artaxaschta* [2].

[1] Court de Gébelin, t. IX, p. CCXXV et CCXXVIII.

[2] Encycl. des gens du monde, t. XIX, 2e part., p. 440, col. 2.

Tout ceci prouve la difficulté de mettre en harmonie la graphie avec la phonie, et l'impossibilité de saisir jamais le sens des patois, lorsqu'on prétend les soumettre à l'écriture. On peut ajouter que, sans les lexiques français sur lesquels l'Académie exerce un heureux despotisme, les Parisiens ne sauraient graphier, d'une manière uniforme, même le mémoire pour leurs blanchisseuses.

La filiation analogique française repose sur le sens obvie du grec primordial des migrations, du latin des armées de César, et du théotisque national des Francs, modifié par les transformations phonétiques conventionnelles, mais graduellement adoucies. Nous donnerons plus tard un spécimen de ces éléments divers.

CHAPITRE X.

E

DACTYLOLOGIQUE.

L'E dactylologique était le sigle naturel de ΕΙΣ (*un*), ΕΚΕΙ (*là, ici*); il est probable qu'un de ces mots servit à sa dénomination.

La main fermée, ayant le pouce ou l'index proéminent, formait le iod des Samaritains, E ou I, ordinairement H [1], appelé encore par les Hellènes ιτα. Il est évident que le sème démotique n'est que la représentation graphique du geste digité.

Une autre raison peut-être fit, dès le principe, donner à la lettre E la primauté parmi les voyelles. Les premières fonctions de l'espèce humaine furent manger, marcher; Εδω, Εω; *edo, eo;* et le lieu préparé par le Créateur pour recevoir le premier homme s'appelait עֵדֶן, *Éden*, équivalant à *Proventus, Ubertas.* De la même

[1] Voir la stèle égypto-phénicienne gravée planche LIV ci-après : Osiris fait le sigle de Ηδυς, *doux*, *débonnaire.*

racine, en arabe, se forme un adjectif qui signifie *velox*, *celer*, *properans*.

Les verbes primordiaux et identiques grecs et latins Εδω, Εω, *edo*, *eo*, résument les premières fonctions des hommes, comme *eden*, *eten*, *essen*, (*G*) *aen*, *gon*, *goe*, dans les langues septentrionales, signifient *manger*, *marcher*, d'où l'on serait porté à conclure que Éden était ainsi appelé parce que l'on pouvait y manger, y marcher sans danger.

La phonie des mots primitifs contractait un rapport marqué avec le mouvement du geste qui lui donnait naissance.

Les voyelles hébraïques se suppléant les unes les autres, on ne saurait les trouver rangées dans un ordre numérique constant; les signes de Cadmus avaient cette versatilité, et par conséquent cet inconvénient. Il devait en être ainsi; les consonnes ne peuvent se faire entendre sans l'adjonction des vocales; de là l'antique usage de la suppression des voyelles, parce que la voix les prononçait forcément.

Les chiffres romains ne sont que des sigles : C = Centum, comme M = Mille; tandis que V et L forment le sigle de *quinque*, *quinquaginta*; le X se compose de deux V, l'un dessus et l'autre renversé; les unités dactylologiques sont comme les entailles employées par les gens privés d'instruction.

Dès le principe, les conventions numériques, au delà de trois, étaient plus versatiles encore que les signes-lettres. Les lettres ne pouvaient offrir à la numération une fixité qu'elles ne possédaient pas même sous le rapport

phonétique : de là les anomalies dans les supputations chronologiques des plus anciennes nations; anomalies devenues un texte inépuisable de controverse et de scepticisme.

La versatilité des voyelles subsiste encore dans les idiomes dérivés immédiatement de la langue patriarcale; leurs verbes, essentiellement hétérophones, changent de vocales dans leurs différents modes : tels sont l'hébreu, le grec, le théotisque, l'allemand, le belgo-batave, etc. C'est la preuve du plus haut archaïsme.

L'analyse montre les jargons primitifs aux prises avec les hiatus; les patois, en se formant, se chargèrent de toniques, et l'euphonie se modula graduellement et par contraction; les Hébreux donnèrent l'exemple de l'emploi des toniques, en ajoutant l'iod avant les affixes, sans que cette lettre appartînt ni au nom ni au pronom [1].

Chez les nations modernes, et surtout en Italie, chaque cité importante possède la langue du beau monde et le patois du vulgaire.

Descendue du Caucase, la langue d'où est issue celle des Hellènes resta seule l'interprète du langage d'action; dans ses pérégrinations, elle se divisa en nombreux dialectes.

Les variétés phonétiques des dialectes d'Homère faisaient les délices de ses compatriotes.

Hérodote rapporte que Phémius, père adoptif d'Homère, était, à Smyrne, maître d'école et de musique [2]; il

[1] Audran, Grammaire hébraïque; Paris, 1805, in-fol. obl., tabl. VI.

[2] On a mis en doute l'authenticité de l'ouvrage qui seul fournit d'intéressants détails biographiques sur Homère : le scepticisme peut tout ren-

ne pouvait enseigner la graphie jusqu'alors inconnue; le prince des poëtes fut instituteur musicien; l'instruction ne se séparait pas de la musique, fille de la mémoire [1].

Au musée *degli Studj*, à Naples [2], se trouve la figure de bronze représentant un Silène gesticulateur, aux index disproportionnés, comme les doigts de la figure étrusque reproduite pl. VIII.

Ces index forment ici le sigle E de Ἔπω, manifesto, fari manu, *manifester*, *gesticuler*, dans le sens établi page 37.

Nous pensons que cette statuette représente Glaucus de Caryste, mentionné par Pausanias, σκιαμαχουντος δε ο ανδριας παρεχεται σχημα, οτι ο Γλαυκος ην επιτηδειοτατος των κατ' αυτον χειρονομησαι πεφυκως [3].

L'exagération de l'organe qui compte seul dactylologiquement était le moyen d'appeler sur le sigle une attention particulière; de même les modernes soulignent des mots, dans le dessein de fixer la pensée sur leur valeur relative.

Le peuple le plus stationnaire et le plus traditionnel, les Chinois, répète ce double signe en y attachant le même sens; les magots anciens et modernes affectent

verser alors qu'on ne marche pas à la manière du vieil Arabe, *placer le bâton avant le pied.*

[1] Euterpe-Mnémosynide.

[2] Real Museo Borbonico; Napoli, 1825, in-4°, t. VII, tab. XXX.

[3] Pausanias, liv. VI, ch. X, édition de Clavier; Paris, 1820, in-8°, t. III, p. 295. « Il est représenté sous la forme d'un maître d'exercice, parce que c'était l'homme de son temps qui avait la main la plus propre à toutes sortes de mouvements. »

des doigts parlants, et la graphie du Céleste-Empire demeure insuffisante et incompréhensible tant que le geste et les diverses intonations vocales ne viennent prêter leur assistance.

Le Musée des Antiques, au Louvre, conserve un bas-relief en marbre de Paros, sous le n° 259, représentant la naissance de Bacchus. Jupiter et la nourrice saluent le nouveau-né du sigle E, initiale de *Evoe*[1]! C'est l'imposition du nom donné à Bacchus; comme nous avons vu pour la naissance de Minerve[2], on remarque le même sigle signifiant ΕΓΕΙΡΩ (*se régénérer, ressusciter*), dans les touchants adieux reproduits par Inghirami[3].

La volonté divine, signalée par cette locution, le doigt de Dieu[4], s'explique par le doigt élevé, sigle dactylologique de Εθελω, *je veux*, Επος, *commandement, arrêt, ordre.*

Suivant Horus Apollo : Ανθρωπου στομαχον δηλοι Δακτυλος, le doigt de l'homme indique la bouche; le doigt élevé est sigle de Εδω, Εσθω, *manger*[5].

[1] A merveille, mon fils, Ευαν, Ευιε, Ευιος. Encycl. des gens du monde, t. II, 2e part., p. 659, col. I. Voir notre planche VII.

[2] Éléments carlovingiens, p. 360, fig. dern.

[3] Peintures antiques, t. VI, sect. VI, tab. G, 3.

[4] En Égypte, au temps des Pharaons. Voir Exode, VIII, 15.

[5] Horus Apollo, de Sacrarum apud Ægyptios insculptarum litterarum interpretatione, lib. II, c. 6. Στομαχος pour Στομα.

CHAPITRE XI.

A

DACTYLOLOGIQUE.

L'A dactylologique était la manifestation, le sigle naturel de Αμφω, *les deux*, Αμα, *ensemble.*

Une statuette de la plus haute antiquité, attribuée aux premiers habitants de l'Italie, « dont l'action reproduite « par des doigts monstrueux ne sauroit être expliquée « que par la connoissance des temps et des circons- « tances, connoissance sans laquelle le chaos ne peut être « débrouillé [1]. »

Pour nous, il est évident que ce bronze forme le sigle démesuré de Αιτεω (*supplier*), en même temps qu'il fait offrande de l'œuf. Il est à remarquer que, lorsque le sigle est une prière, c'est la main droite qui l'exécute. Le P. Montfaucon a fait graver un bronze presque semblable à celui-ci, toutefois en le défigurant [2].

[1] Antiquités étrusques, par le comte de Caylus, t. II, p. 57, pl. XIII, fig. 1. Cette statuette est passée au Cabinet des Antiques, à la Biblioth. nationale (petits bronzes). Voir notre planche VIII.

[2] Voir l'Antiquité expliquée, pl. CXVIII, fig. 4, t. II, p. 290. Un bronze de même espèce se remarque encore dans une des armoires, au musée du Louvre : nous venons d'en acquérir un de même genre.

Il est facile d'apercevoir que généralement les statuettes funéraires en bronze n'ont point été coulées d'un seul jet; le fondeur laissait les bras inachevés, afin de donner à l'acheteur le moyen de faire dire aux mains les sigles à sa convenance; on fondait séparément l'organe chargé de produire la dactylologie, on le fixait ensuite à l'avant-bras par une soudure dont le nœud est encore apparent. C'est à cette soudure, prompte à s'oxyder, qu'il faut attribuer la grande quantité de statuettes retrouvées veuves de leurs mains.

Les premiers chrétiens orientaux répétaient, dans les cérémonies, les gestes dactylologiques d'antiques traditions; beaucoup de leurs pratiques sont arrivées jusqu'à nous sans altération, bien que complétement incomprises. Ainsi, à l'approche du saint sacrifice, durant le chant de la Préface, le ministre du Seigneur, élevant les bras comme Moïse sur la montagne, fait encore avec les doigts le sigle A de AITEΩ, pour demander à Dieu de répandre sa grâce sur les assistants; peu après il exécute le *rho,* de PEZΩ, *sacrifier.* (Voir ci-après, ch. XXIII, *Manifestations sacrées,* où nous réunissons les signes dactylo-liturgiques.)

Un vase étrusque de la collection du musée du Louvre rappelle une des plus anciennes pratiques usitées en ce monde de misère : elle montre comment l'indigence implorait la charité avant que la linguistique fût vulgaire, le mendiant forme le sigle de AITEΩ, *demander la faveur divine*, *protection*, *permission*, et aussi *demander l'aumône.* La tradition n'en est pas encore effacée : dans nos écoles primaires, les jeunes gens

élèvent la main et le pouce pour solliciter une permission quelconque.

La statue d'Antinoüs [1], si belle sous le seul rapport des formes, devient admirable lorsqu'on saisit la poésie exprimée sur les bonnes copies, par l'allégorie du lierre et par les sèmes dactylologiques. Antinoüs explique par deux sigles l'abnégation et la tristesse répandues sur sa personne lors du plus grand sacrifice que l'homme puisse faire à l'amitié. A l'instigation des prêtres égyptiens, il se dévoue pour assurer la fortune de l'empereur, et forme de la main droite le rho de ΡΕΖΩ, *sacrifier;* et, de l'autre, l'A de ΑΙΩΝ, *la vie:* c'est la dactylologie éclairant l'allégorie du lierre qui se brise sur le tronc impérial.

Le plus habile antiquaire du dernier siècle, M. le comte de Caylus [2], s'exprime ainsi au sujet d'un bronze d'Apollon qui lui appartenait : « Cette statuette est posée avec « aisance et noblesse, et surtout d'une manière conve- « nable à la divinité dont elle est l'image; les doigts de « la main droite ont un mouvement affecté qu'on trouve « rarement (souvent) dans les statues antiques (ils for- « ment le sigle A, de Απολλων), mais ces sortes d'ar- « rangements peuvent n'avoir pas été produits par le « hasard, etc. (La main gauche fait le sigle E de Ελλην « ou de Ερεω.) J'observerai que les anciens ont quelque- « fois arrangé les doigts de leurs figures d'une manière

[1] L'Antinoüs des Bains d'Adrien. Voir Monuments antiques du musée Napoléon, par Piroli, Petit-Radel et Piranesi frères; Paris, 1805, t. III, pl. 39.

[2] Recueil d'antiquités, t. II, p. 274, pl. 77, n° 1.

« significative. Nous en avons un exemple dans le Janus « consacré par Numa, dont parle Pline l'Ancien [1]. »

« Janus geminus a Numa rege dicatus, qui pacis belli-« que argumento colitur, digitis ita figuratis, ut trecen-« torum sexaginta quinque dierum nota, per signifi-« cationem anni, temporis et ævi se Deum indicaret. « Signa quoque Tuscanica per terras dispersa, quæ in « Etruria factitata non est dubium. Deorum tantum pu-« tarem ea fuisse, ni Metrodorus Scepsius, cui cognomen « a Romani nominis odio inditum est, propter duo « millia statuarum Volsinios expugnatos objiceret. Mi-« rumque mihi videtur, quum statuarum origo tam vetus « in Italia sit, lignea potius aut fictilia Deorum simula-« cra in delubris dicata, usque ad devictam Asiam, unde « luxuria. Similitudines exprimendi quæ prima fuerit « origo, in ea quam plasticen Græci vocant, dici conve-« nientius erit; etenim prior, quam statuaria, fuit; sed hæc « ad infinitum effloruit multorum voluminum opere, si « quis plura persequi velit; omnia enim quis possit? »

Suivant les modernes, la caractéristique de hArpocrate est un doigt sur la bouche indiquant le silence; la vérité n'apparaît ici qu'à demi : le sigle de Harpocrate est l'A [2], attendu que l'on ne tenait pas compte de l'h, qui est une aspiration et non une lettre. Aussi voyons-nous dans les nombreuses et authentiques statues de cette divinité, non pas un doigt isolé, mais bien le pouce joint à l'index, ce qui constitue le sème de la deuxième voyelle.

[1] C. Plinii Nat. hist., lib. XXXIV, cap. 7.

[2] Voir notre planche nº IX.

Le doigt posé sur la bouche, indiquant la clôture des lèvres, est sigle de Ερυκω, *retenir, comprimer;* c'était aussi celui de Ηλιος, *soleil*, dont Harpocrate était le représentant.

L'autre main montre le poing fermé, sigle O de Ωρος[1], seconde appellation de ce dieu; Montfaucon donne quantité de dessins qui rappellent ce sigle.

On voit au jardin des Tuileries, à Paris, vers la grille du Pont-Tournant, près du grand bassin, à la naissance des terrasses, les statues colossales du Nil et du Tibre. L'original antique de cette dernière est conservé au Musée national; mais les sèmes sculptés sur la base sont aujourd'hui presque frustes.

Le premier de ces fleuves fait des deux mains, et avec une dignité remarquable, le sigle A de Αιγυπτος[2], signifiant tout à la fois le nom du fleuve, l'Égypte et les Égyptiens. Les enfants jouant autour de la figure principale, au nombre de seize, indiquent le nombre de mesures nécessaires à la hauteur de ses eaux pour exercer leur heureuse influence : Παις, acrologie de Παλαιστη, *palme*, *mesure*.

Les crocodiles, habitants de ses bords, caractérisent l'antique coutume protophonétique par le sigle A de

[1] Antiquité expliquée, t. II, p. 300, pl. 123, n° 1. — Caylus, Recueil d'antiquités, t. I, p. 28, pl. 8, n°s 1 et 2.

[2] Nom donné au Nil par les livres saints, par Homère et par Diodore de Sicile. Il reçut plus tard des dénominations très-variées, commençant presque toutes par A : *Abari*, *Abauhi*, *Astapus*, *Astaboras*, *Astusapes*, *Astrabere*, *Æstus*, *Aquila*, *Abaci*, etc. Voir Bruzen de la Martinière, article *Nil*.

Αυτοφαγος, applicable à ce reptile dévorant ses propres enfants; l'hippopotame fournit l'A de Αρπαξ pour sa hideuse rapacité; on peut voir aussi l'A de Αωτον, *fleur, lotus,* celui de Απιξις, *retour*, propre à la cigogne ibis; l'A du chien Ανουβις, etc.; ce sont autant de sigles acrologiques fournis par l'appellation d'êtres riverains du fleuve.

Le Tibre, dont le nom primitif était Albula, témoin Pline et Virgile,

> Tiberis antea Tybris appellatus, et prius Albula [1]:
> Amisit verum vetus Albula nomen [2].

Malgré ses attributs qu'il porte dans les deux mains, ce fleuve exécute par chacune d'elles le sigle A de son nom primitif Αλβουλα. Romulus et Rémus jouent sous les yeux du Dieu; le premier fait le Δ de Δεμω, *bâtir, édifier*.

On remarque, sur la plinthe tournée vers la grille, la constante répétition de l'acrologie d'Albula : un chien se désaltérant, Ανουβις, Αρδω; un bélier, Αρρην; une chèvre, Αιξ; une vache, Αφθονια; un mouton, Αρς, Αμνος; un taureau, Αρσην. Les personnages nautiques sculptés sur la plinthe de derrière font le sigle A de Αχθος, *fardeau;* un rameur porte-plan, l'A de Αμειβω, *changer, remplacer;* un échanson, Αρδω, *abreuver;* un feutier, Απτω, *allumer;* un rameur, Αγω, *pousser;* un homme de trait, Αισσω [3], *tirer;* le limonier, Αλεγω, *avoir soin.* Vers l'extré-

[1] Pline, Hist. nat., liv. III, chap. v.

[2] Virgile, Énéide, liv. VIII, v. 330.

[3] Ce verbe provenant de la langue primitive est d'un usage traditionnel

mité, les deux fleuves font le sigle de Αιτεω, et demandent à Pallas asile pour les solliciteurs Αυτοματοι; la déesse, élevant l'index, montre le sigle Ε de Εαω, *permettre*. Derrière le Capitole, sur son éminence, on voit la truie, Αθροος, *fécondité*, vouée au sacrifice. C'est la protophonie hiéroglyphique dans sa simple et saisissante expression.

Les sigles digités exercèrent leur influence, alors du développement de la première langue.

Hermès, Mercure [1], exécute d'ordinaire le sigle Α de Αγγελλω, *annoncer;* mais ce sigle appartient en même temps à

Αργυρος,	argent.
Αφενος,	richesse.
Αρνυμαι,	acquérir.
Αρπαζω,	ravir.
Αινυμαι,	prendre.
Αιρεω,	choisir.
Αλισκω,	surprendre.
Αλλασσω,	vendre.
Αλλαγμα,	commerce.
Αρπαξ,	rapace.
Αιολος,	intrigant.
Απατεων,	trompeur.

Cette remarque est de nature à se généraliser.

parmi les matelots de toutes les nations, pour tirer, lever avec efforts : on l'entend chanter en chœur dans tous les ports de mer.

[1] Statuette antique, bronze romain de notre collection.

CHAPITRE XII.

I

DACTYLOLOGIQUE.

Les trois doigts élevés ont été de tout temps réservés aux choses sacrées, IEPON; le nombre trinaire était sigle de Ιαω, d'où est venu JEHOVA.

Les mains votives ou prétendues symboliques, signalées par les antiquaires[1], ne sont que la reproduction de l'I sigle de IUPITER SERAPIS[2]. Montfaucon en donne de huit espèces; on a expliqué les accessoires, très-peu importants d'ailleurs, sans nous dire jamais pourquoi trois doigts étaient levés, et deux baissés; si on eût pris cette peine, la dactylologie antique était expliquée sans l'intermédiaire de Charlemagne.

Cette troisième voyelle, la plus répandue, constitue l'I prohellénique, et par conséquent l'I assyrien, indien, chinois, samaritain, cadméen, phénicien, éthiopien, étrusque, mexicain, carlovingien, etc., etc.

[1] Voir l'Antiquité expliquée par Montfaucon, t. II, p. 330; aussi Antiquités gauloises, par de Caylus, t. V, p. 177, pl. 62.

[2] Παρα δε τοις Ιουδαιοις Μωσην τον ΙΑΩ επικαλουμενον θεον προσποιησασθαι τους νομους αυτω διδοναι. Diod. Sic. B. H. lib. I, cap. 94.

Voir aussi Macrobii Saturnaliorum lib. I, cap. 18.

L'I sacré, l'I trinaire, s'exécutait de la main droite; de là l'expression biblique *in dextera*[1]; réciproquement les inspirations du mauvais génie s'exprimaient par la main gauche, *in sinistra;* cependant la pratique constante et rigoureuse n'était pas possible : les positions de la main, et la nécessité de les employer toutes deux, devaient entraîner de nombreuses infractions.

Au Musée des Antiques du Louvre, sous le n° 465, *Jules César* fait de la main gauche le sigle *I* de *Iule,* et de l'autre le *K* de *Kaisar* (voir notre pl. XIII). La restauration de la main droite a dû s'exécuter en présence des fragments originaux, puisque le sigle a été scrupuleusement conservé.

Un charmant bas-relief, n° 324, que chacun peut admirer dans le même musée, salle du Tibre, montre combien de monuments révélateurs ont dû disparaître par suite de la déplorable insouciance des modernes pour le langage des signes. La main qui répond au sigle du guerrier a été impitoyablement tranchée, pour obtenir la ligne verticale du quadrilatère où est emprisonné le bas-relief antique; il ne reste que les trois phalanges des quatre premiers doigts, dont deux s'élèvent avec le pouce, tandis que les autres s'abaissent avec cette affectation compagne des pratiques populaires; le signe est un I, sigle probable de Ιαλλω, Ιαπτω, *attaquer;* Ιτης, *vaillant.* (Voir notre pl. XII.)

[1] Voir Job, IX, v. 3.
Isaïe, XLIV, v. 20.
Ibid., LXII, v. 8.
Ecclésiaste, X, v. 2.

Généralement, lorsque le dactylologue formulait un sigle, l'interlocuteur, s'il n'avait une objection à faire prévaloir, le répétait purement et simplement, afin de témoigner qu'il l'avait compris, et qu'il y adhérait.

Nos vieilles églises prétendues gothiques montrent ce sigle à satiété; l'Éternel, assis, présente la main droite avec les trois premiers doigts élevés; c'est le sigle du nom primitif de la Divinité[1] : « Je suis Jéhova, votre Dieu. » Ce sigle signifie aussi *Jésus*[2].

La bénédiction catholique se donne avec l'antique main siglique; la formule, *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,* équivaut à celle plus ancienne *Au nom de Jéhova, de Jésus et de* Ιερον Πνευμα.

Originairement, la bénédiction byzantine s'est donnée en simulant le M dactylologique, sigle de Μυεω, *sacrer, initier, bénir*[3]; ce sigle est encore pratiqué de nos jours.

La main d'ivoire, main de Justice, porte trois doigts levés, sigle de *Jus romanum,* propagé dans les provinces gauloises de droit écrit.

Un signe dactylologique que nous avions cru isolé vient de nous être révélé à la suite des fouilles exécu-

[1] Ιαο, Ζαο, Σαν, Ζην, Σευς, *Janus, Jupiter;*
Ζαν, Ζανω, *Jana, Juna, Junon;*
Ζευς, puis Θεος et Δεος, *Deus* et *Dieu.*
Voir nos planches III et XI.

[2] On voit au musée du Puy un haut-relief en ivoire de 25 centimètres de haut : c'est une prise d'habit; la néophyte indique le nom du Sauveur par le sigle I, auquel elle se voue pour la vie.

[3] Voir ci-après le tableau des Manifestations sacrées.

tées à Faltérona, en Toscane. Une main en bronze tenant un disque fait un sigle composé de trois doigts écartés des deux derniers : nous l'avions déjà signalé (voir pl. LII); ici, très-probablement, c'est le sigle de Ιαλλω ou Ιαπτω.

Ce sème ne diffère guère de l'I dactylologique ordinaire; seulement les deux doigts, au lieu d'être baissés, s'écartent des trois premiers, ce qui exige une certaine habitude d'exécution.

Ces mêmes fouilles ont rendu au jour plusieurs centaines de statuettes dactylologiques en bronze. Malheureusement les extrémités des bras, à cause de leur ténuité, sont presque toutes oxydées; toutefois, nous en conservons plusieurs dont les doigts sont encore parlants.

Par une tradition continue, ce même sigle a toujours servi et sert encore, dans la synagogue, pour la bénédiction que les sacerdotes, descendants d'Aaron, donnent au peuple; l'acrologie de cette bénédiction est le iod : יברכך, *lebarechecha, benedicat te.*

CHAPITRE XIII.

O

DACTYLOLOGIQUE.

L'O figuré par le poing fermé était sigle de Οφθαλμος, *œil;* l'aïn des Hébreux était le sigle de עין, *oculum.*

L'O et l'Υ démotiques sont pris fréquemment l'un pour l'autre.

Nous trouvons l'O dans l'apothéose de Bacchus[1]. Le faune fait le sigle de Ουρανος, *ciel,* indiquant ainsi l'immense région où l'ivresse transporte le dieu, jusqu'alors attaché à la terre.

On le voit encore dans un bronze reproduit par le comte de Caylus[2]; le sigle O représente Οψον, *comestible.* Le personnage indique ainsi ce qu'il tient dans la main droite.

Le même sigle est souvent reproduit, notamment planche LXXIII, n° 1, page 187, pour Ουταω, *frapper.*

[1] Picturæ Etruscorum, t. II, tabula CIV, in Bibl. Vaticana.

[2] Recueil d'antiquités, t. I, p. 165, fig. 60.

Tome VII, p. 247, planches LXVII et LXXX, etc.

On voit au musée Charles X, salon des Étrusques, une grande statuette en bronze, placée au centre; d'une main elle produit l'O en fermant les doigts que le pouce environne; c'est l'initiale de ΟΣΙΡΙΣ; l'autre main exécute l'A de AITEΩ, *supplier*.

Le signe démotique, ou plutôt la particularité du poing fermé, a fait entrevoir la dactylologie à un archéologue dont nous prisons la sagacité; M. Ch. Lenormant[1] s'exprime ainsi :

« Cette particularité du poing fermé que nous voyons « sur nos planches LIV, LX et LXI, doit-elle paraître « indifférente? Nous ne le pensons pas. Le mot Ογκος, « en grec, signifie *tumeur, grosseur*. Ne se pourrait-il « pas que le poing fermé du souverain des dieux fît « allusion à la gestation (Ογκοω), et servît à rappeler la « naissance de la déesse et le surnom Onca, qu'Athéné « portait en Béotie, où ce nom avait été introduit par « les colonies phéniciennes? L'observation que nous ve- « nons de présenter, considérée isolément, peut sembler « minutieuse ou arbitraire; mais, quoiqu'elle soit isolée « dans ce texte, elle ne l'est pas dans notre pensée; ail- « leurs nous aurons occasion d'y revenir. »

[1] Élite des monuments céramographiques; Paris, 1837, p. 197.

CHAPITRE XIV.

Υ (U)

DACTYLOLOGIQUE.

La manifestation de l'Υ fait image; c'est le sigle de Υϐρις, *cornes, affront.*

On sait que l'Y, appelé *lettre de Pythagore*, est un des caractères les plus récents de l'alphabet grec; l'Y et l'O sont formulés d'une manière distincte par une figure de bronze trouvée à Velléia, et reproduite par le comte de Caylus [1]: la main droite fait l'Y de Υω, *mouiller;* et la gauche, l'O.

Toutefois, les Phrygiens, peuples dont nous ne connaissons guère que deux noms, celui de l'esclave qui le premier fit parler les animaux, et ce roi dont le nom était répété par les roseaux; les Phrygiens, comme les Éoliens, changeaient l'O en Υ; ainsi Ονος (*âne*) devenait Υνος; et les doigts qui faisaient cornes se changèrent

[1] Recueil d'antiquités, t. VII, p. 205, fig. LIV, n°s 1 et 2.

en oreilles, pour caractériser l'intelligence du chef de la Phrygie.

Nous trouvons encore cet Υ sur une peinture antique [1]. La fiancée sortant du bain fait le sigle de ΥΔΑΤΟΚΛΥΣΤΗ (*lavée, abluée*), pour témoigner qu'elle a obéi à la prescription; son interlocuteur répond par le sigle de ΠΛΕΚΩ, *orner, ajuster,* indiquant qu'il faut s'occuper de la toilette.

Nous rencontrons aussi le sigle de Υλισση.

Un Silène ou suivant de Bacchus, conservé au musée de Naples [2], est représenté formulant le sigle Υ de Υπνος ou Υπαρ, *sommeil, vision,* parce que les anciens, comme les Musulmans de nos jours, s'enivraient pour obtenir des songes heureux; les premiers par le jus de la treille, et les seconds avec l'opium. (Voir notre pl. XVI.)

Le charmant bronze du Museo Borbonico fait de la main gauche le sigle de Υμην. (Voir notre pl. XXXIV.)

L'Apollon du Belvédère l'exécute de la même main avec les premières phalanges seulement, mais comme initiale de Υϐρις, ici pour *dommage, dévastation.* (Voir notre pl. XVII.)

La vieille fresque de Saint-Savin en Poitou, récemment exhumée du badigeonnage qui la recouvrait [3], représente l'ivresse de Noé; elle met en évidence le sigle de Υϐρις, *affront, outrage* (voir notre pl. LVII), et aussi

[1] Picturæ Etruscorum, t. I, tab. XXXIII. — Voir notre pl. XVIII.

[2] Real Museo Borbonico; Napoli, 1825, in-4°, t. V, tavola XXXIX; Bronzi di Ercolano, t. II, tavola V, p. 416.

[3] Notice sur les peintures de Saint-Savin; Paris, 1845, in-fol., pl. 23.

l'emploi de l'acrologie, qui marchait simultanément avec la dactylologie écrite. Les deux chiens Κυνε, et Κυων Κρεμαομαι, *chien pendu*, qu'on voit sur le côté, fournissent la protophonie de Κειμαι, Κοιμησις, *être couché, endormi.*

CHAPITRE XV.

Π Φ
B P F V
DACTYLOLOGIQUES.

Les labiales sont manifestées par la main ouverte et les doigts écartés, sigle de Πεντε, *cinq*[1]. Toute convention était superflue; une seule fois indiquées, elles étaient pour toujours imprimées dans la mémoire.

Le B des Hellènes, appelé encore *vita,* était le Π des Phéniciens, et notre V l'équivalent du Φ, au degré près; c'était parfois le digamma éolique F.

Le sigle cadméen représentant le Π appartient tout à la fois au langage d'action et à la dactylologie; aujourd'hui encore l'admiration, l'étonnement, l'épouvante, la stupeur, se traduisent, en mimique, par une main aux doigts écartés [2].

[1] Ce qui prouve que primitivement il n'y avait que quatre voyelles: l'O et l'Y ne faisaient qu'un seul et même signe.

[2] L'ignoble geste répété par les gamins de tous les pays, et qui consiste à rapprocher du nez le pouce de la main aux doigts écartés, est une vieille tradition : c'est le Π, sigle de Παιζω, *se moquer.*

Charlemagne figure le B par une croix avec un croc suspenseur, probablement parce que ce signe était sigle de Βαπτω, *laver, baptiser, régénérer;* ce qui explique comment saint Jean-Baptiste, précurseur du Christ, et mort avant lui, portait une croix comme sigle, et non comme symbole.

Au Musée des Antiques du Louvre, n° 466, la statue de Pertinax fait ce sigle, comme aujourd'hui on donnerait son chiffre. On a gravé, dans l'ouvrage intitulé Musée Napoléon, un Pupien qui exécutait le même sigle[1]. Nous empruntons au même ouvrage le dessin pris sur l'original de l'Apollon Pythien, dit du Belvédère. De la main gauche ce dieu exécute le sigle initial du serpent Πυθων, qu'il vient de tuer; et de l'autre Υ, de Υϐρις, *dévastation*[2].

Vénus surprise avec Mars, d'après le monument romain[3], implore le pardon de Vulcain, et fait le sigle de Ποθος, *regret;* l'Amour répète identiquement le même signe. En général, sur les vases étrusques, les guerriers terrassés font ce sigle pour demander grâce aux vainqueurs (peintures céramiques).

Les satyres ithyphalles répètent aussi ce signe Π, mais alors il signifie Πρωκτος, Πυγη, Βοθρος, etc.

[1] Voir Monuments antiques du musée Napoléon, t. III, pl. 75, et notre pl. xx. On sait d'ailleurs que B, P, F, V, sont des lettres du même organe : ainsi, il ne faut pas s'étonner de voir la grande statue de Titus faire aussi le sigle V, initiale de Vespasien, son nom comme celui de son père.

[2] Monuments antiques du musée Napoléon, t. I, pl. 15.

[3] Admiranda Romanorum antiquitatum : Antiq. expliq. par Montfaucon, t. I, p. 97, fig. 47.

Palamède, qui ajouta quatre signes à ceux de Cadmus, et dont le nom Παλαμη signifie *main*, *entrelacement*, écoutant les projets homicides de la déesse de la guerre, reproduit devant elle le sigle de Πτοεω, *consterner* [1].

Les quadrants romains, monnaie des plus anciennes, portent sur leurs faces une main étendue, sigle de Παλιν (*en retour*), parce que les échanges se faisaient de la main à la main.

Η μεν δεξια τους δακτυλους εκτεταμενους εχουσα σημαινει βιου πορισμον [2].
Dextera passis digitis significat victus suppeditationem.

La main aux doigts écartés désigne l'abondance, Βιου Πορισμος; par conséquent, c'est le sigle de Πλατυς, *ample*, Πλεος, *plein*, Πληθω, *remplir*.

Un manuscrit du British Museum, que déjà nous avons cité [3], renferme les majuscules P et V avec la main dactylologique dans leur contexture, et dans la position réclamée pour exprimer ces caractères.

La première de ces lettres (pl. XLVIII) montre comment l'ancienne manifestation se produisait, et comment il fallait comprendre les sigles, suivant l'antique manière hiéroglyphique, en ne tenant compte que de l'initiale des objets représentés. De même que les gestes avaient servi à l'intelligence des mots, de même ces peintures servaient à initier à la connaissance des lettres. Ainsi, après la main, qui, dans cette position, équivaut tout à

[1] Élite des monuments céramographiques, t. I, pl. 77, et notre pl. LI.
[2] Diodori Bibliothecæ historicæ lib. III, cap. 4.
[3] Éléments carlovingiens, p. 116. Les lettres reproduites ont été copiées dans la Bible dite d'Alcuin, fol. 411, 441, 41, 225.

la fois au P, au F, au V, et remplaçait le B, dont on ne rencontre pas de traces dans la haute antiquité, on voit représenté par la peinture et dans le corps même de l'initiale (pl. XLVIII),

1. Palma [1].
2. Petrus sanctus.
3. Barbarus, percussor, feritor.
4. Vitellus.
5. Palumba.
6. Pardalis.

[1] De Παλλω, *agiter, remuer* (dactylo-logia, manu-fari).

CHAPITRE XVI.

Δ Τ Θ Σ
D T TH S
DACTYLOLOGIQUES.

La manifestation des dentales représente l'initiale de Δικη ; *justice*, *équerre* ; le T est sigle de Τεμνω, *couper* : un forceps le rappelle.

Les chapiteaux de la vieille cathédrale du Puy nous ont révélé le Δ dactylologique, formé par des personnages qui exécutent le Δ de Δεομαι, *prier*, et par Prudence, etc. La vestale, après avoir exécuté le sigle fatal équivalent au Δ de Δουπος, *tomber*, ajoutait à son énergie le geste mimique (*converso pollice*[1]) qui, par la conversion du pouce, simulait la chute de la victime.

Nous possédons une pagode antique en albâtre oriental, de grandeur naturelle; elle représente la déesse Siva, sœur de Wischnou ; d'une main cette figure exécute le Δ de Δικη, *justice*, et de l'autre, l'A de Αρχη, *principe*, *autorité*. (Voir notre planche XXI.)

[1] Prudentii carmina contra Symmachum, lib. II, sect. VIII, v. 1096.

Un petit bronze antique, récemment sorti du sein de la terre, et acquis par nous, fait des deux mains le Δ de Δεομαι, *prier.* Le geste cruciforme, exécuté avec tant de patience dans les églises de Belgique, ne saurait avoir d'autre origine.

Ce signe Δ, consacré dès la naissance du christianisme, Δευω, *verser l'eau du baptême*, est devenu probablement l'ascia des premiers chrétiens [1], placée sur leurs tombeaux, au lieu du signe de la croix, longtemps objet de proscription.

On trouve dans l'Exode [2] : *Je vous ferai entrer* (vous, Hébreux) *dans la terre promise, parce que j'ai levé la main de vous la donner.* Cette main levée était le sigle de Δηλον ποιουμαι, *manifester, s'engager.* Naguère encore, la consécration du serment puisait sa force dans la manifestation primitive, *engager sa foi.*

Une petite lampe antique de bronze [3], exhumée depuis peu, porte avec elle une figurine aux bras élevés, formant le Δ de Δαιω, *brûler;* le corps de lampe montre un dauphin en relief, Δελφιν, protophonie de Δαιω.

Sur un bas-relief en ivoire du moyen âge [4], saint Laurent, tenant d'une main le gril, pose l'autre sur la poitrine, en faisant le sigle Δ de Δαιομαι, *être brûlé.*

L'un des deux gladiateurs trouvés à Pompéi [5], sur le point de succomber, forme le sigle de Δαμαομαι, *être*

[1] Manifestations primitives, pl. III.

[2] Chap. 6, verset 8.

[3] et [4] De notre collection.

[5] Ruines de Pompéi, 4e part., pl. XLVIII, fig. 2, par Mazois; Paris, 1824, in-fol.

dompté, vaincu, demander grâce; dans cette circonstance, le pouce restait élevé; tandis que, renversé, il signifiait *tomber, succomber.*

Deux bas-reliefs antiques [1] fournissent les dentales avec le *converso pollice* de Prudence. Dédale, consulté par Phaéton sur son voyage aérien, lui prédit le sort qui l'attend : un suivant écarte le manteau des épaules du grand artiste, afin de faciliter la manifestation de sa pensée au jeune présomptueux dont la physionomie est un type de confiance niaise; celle de Dédale, fortement contrastée, est en parfaite harmonie avec le sigle fatal de l'onomatopéique Δουπος (*bruit d'un corps qui tombe*). Un acolyte appuie la main droite convulsivement écartée, formant ainsi le Π de Ποτμος, *destin, mort;* tandis que de la gauche il fait l'O de Οιγω, et serre un bouquet pour témoigner le regret de voir arracher à la vie un adolescent, vierge encore. Le fils d'Apollon exécute de la main droite l'O de Οργαω, *désirer*. La déesse qui apparaît sur un nuage fait d'une main la gutturale, sigle de Γοαω ou Κυρω, *déplorer, tomber*, tandis que la main aux doigts écartés désigne le Π de Πρηθω, *brûler.*

Le second bas-relief montre Neptune rappelant Taurus à Pasiphaé. Minos menace sa femme par l'initiale de Τειρω, *punir;* un monstre marin exécute d'une main le Z de Ζευγνυω, *se réunir*, et répète à la reine le sigle de Τεχνη, *machine.* Les figures acrologiques Ταυρος, Οφις, Κυων qui apparaissent dans les airs, près de Neptune,

[1] Au Louvre, copies des bas-reliefs en bronze (antique) conservés à la chapelle de Chantilly. Voir nos planches XXII et XXIII.

sont les sigles de Τεχνη, *machine;* Οαριζω, *s'entretenir secrètement*, et Κευθω, *se cacher.*

Le thau, dernière lettre hébraïque, est le sigle de תָו, *signum cruciforme*, ou de תם, *perfection*, parce que ce caractère termine la série alphabétique. On pense qu'Ézéchiel fut le réformateur de l'hébreu samaritain ou vulgaire, qu'il réintégra dans l'hébreu carré. Un savant, dont l'avis est pour nous d'un grand poids [1], pense que le texte mosaïque fut originairement tracé en caractères sacerdotaux; d'où il faudrait conclure que le prophète se borna à restituer en caractères carrés le samaritain dactylologique qui avait prévalu de nouveau depuis Moïse.

Homère fait exécuter par Achille le sigle Δ de Δεημα, *prière*, lorsque, étendant les mains, il implore Thétis:

Πολλα δε μητρι φιλῃ ηρησατο, χειρας Ορεγνυς [2].
Multa vero matris charæ precatus est, manus porrigens.

Virgile a dit, avec la même intention [3]:

Supplexque manus ad littora tendit
...... at cætera Graius.

Cadmus, sur son lit de mort, forme la seconde dentale (planche XXIV); pour le consoler, Hermione, sa femme, lui prédit l'immortalité, en faisant l'A de

[1] M. le chevalier Drach, In opere de Sessorianis præcipuis Passionis D. N. J. C. commentarius. Romæ, apud Bourliæum, 1830, in-8°, fig., p. 294, etc.

[2] Homer. Il. I, 351; et χειρας ανασχων, même livre, vers 450.

[3] Æneid. lib. III, vers. 592.

Αθανασια, *immortalité*, et de l'autre main, l'O de Ομοργνυμι, *empreindre, tracer;* le roi de Béotie s'empresse de répondre par le sigle T de Τικτω, *créer* (*inventer les caractères, fonder Thèbes*).

On lit dans la version vulgaire ou vulgate d'Ézéchiel[1] : *Et scripsit thau super frontes virorum gementium.* D'où vient ce *thau* qu'on ne trouve ni au texte original, ni dans la version des Septante, ni dans les versions arabe, syriaque et chaldaïque? C'est d'abord תו, *thav*, que les docteurs traduisent par Σημειων, *signe*, *marque*, et qui, par un équivalent, passe dans l'arabe, le syriaque et le chaldaïque; car, dans toute l'Écriture, nous l'avons déjà dit, on ne rencontre pas une seule fois le nom d'une lettre quelconque de l'alphabet. Dans le texte original, le substantif qui accompagne un verbe de la même famille a toujours une signification analogue à celle de la racine qui est commune à tous deux; or, ici, le verbe והתוית (*vehitvita*) équivaut à *signer, signifier, noter, marquer:* le nom doit rappeler un signe, une marque; toutefois, ce signe ne pouvait être arbitraire. L'agent chargé de l'imprimer sur le front des justes devait avoir l'intelligence de sa forme; les exterminateurs devaient le connaître aussi, afin d'épargner ceux qui le portaient. Origène interrogea des Juifs sur la nature de ce signe[2]; ils répondirent que c'était réellement la lettre *thav* ת, sigle du mot תם, *perfection*, et aussi l'initiale de תורה, *loi divine*[3], parce que les hommes épargnés avaient ob-

[1] Ézéchiel, ch. IX, vers. IV.

[2] Voir les scholies de Rosenmüller sur Ézéchiel in loc.

[3] Montfauconii in nott. ad Hexapla ad h. l. e cod. ms.

servé la loi divine. Nous ajoutons que le *thav* est sigle de תו, *tau*, c'est-à-dire *signum cruciforme*.

Un juif converti au christianisme affirme que la lettre *thav*, dans l'écriture ancienne, avait la figure de la croix, ce qui est encore vrai graphiquement pour la croix à trois branches et le tau grec. On sait que Charlemagne attachait au signe de la croix (*uncata*) la valeur phonétique du B.

Ces explications diverses concilient l'interprétation du texte d'Ézéchiel, que les traducteurs plus modernes ont modifié.

Dans un sens analogue, mais inverse, Perse dit :

> Et potis es nigrum vitio præfigere theta [1].

J. B. Porta dit aussi :

> Thita damnationis et mortis erat nota [2],

sans doute parce que cette lettre grecque est le sigle de Θνησκω, Θανατος.

La Bibliothèque nationale compte, parmi ses plus splendides manuscrits, le Sacramentaire de Drogon (venant de Metz), sous le n° 645, supplément latin. On y remarque des sigles doubles, DS pour Deus; les personnages peints dans l'intérieur même d'un D majuscule (voir notre pl. XLIV) font de la dactylologie explicative de manière à la rendre incontestable, alors même qu'on supprimerait les myriades de monuments. L'of-

[1] Persius, sat. IV, v. 13, sigle de Θνησκω, Θρυπτω, Θυω, Θωη.

[2] De furtivis literarum notis, vulgo de Ziferis. Auctore J. B. Porta; Neapoli, 1563, in-4°, p. 7.

ficiant exécute le sigle I, initiale de *Iesus*, devant lequel tous les assistants s'inclinent en faisant le D dactylologique, sigle de *Dominus noster*.

La lettre S figure dans les gutturales adoucies (voyez ci-après); elle se range aussi parmi les degrés les plus doux des dentales, après le Θ, qui a fait le *th* anglais; c'est là, sans doute, une des défectuosités de la série cadméenne. Fidèle à notre rôle d'interprète, nous ne cherchons pas à modifier les conventions antiques, alors que les conventions actuelles ne sont pas plus rationnelles.

CHAPITRE XVII.

Γ Κ Χ Σ

C G H J K CH Q S W X Z

DACTYLOLOGIQUES.

La gutturale prédominante se manifeste par une main courbée en dôme, sigle de Γυαλον (*creux de la main*); le K par le passage du pouce entre les deux premiers doigts, sigle de Κοιτη; le Σ est sigle de Σπειρα (*spirale*).

La troisième place dans l'ordre des signes graphiques appartenant primitivement à la gutturale la plus énergique, le *ghimel* chez les Hébreux, le *gamma* chez les Grecs occupait la place du C latin, prononcé gutturalement. Cette même aspiration latine, servant de préfixe chez les Francs, précédait le nom de leur roi Louis, graphié Clovis, plus anciennement Hclovis [1]. Nous montrerons tout à l'heure que les gutturales, au nombre de onze, ne sont que les variantes d'une

[1] Clovis de Lovis, *Louis;* Clodoveus de Lodoveus, *Ludovicus;* Childebert de Hildebert, etc.

seule phonie; les langues néo-latines les emploient les unes pour les autres : le Gallic, Hibernois ou Irlandais, n'admet que C, G, H[1].

Le S, degré très-affaibli de la gutturale, a souvent manqué à la phonie qu'il est chargé de représenter; les premiers interprètes vulgaires ont écrit la dernière syllabe de *restitution* et de ses analogues avec un T, parce qu'il était dans le latin; les Italiens ont mis le Z, les Anglais prononcent comme Ch, les Wallons répètent encore *rhestituchion.*

On rencontre partout les traces de ces affixes archaïques, auxquelles on ne donne aucune attention :

Gabler,	de	abler, hâbleur, fabulari.
Gambe,		ambe, jambe, αμφω.
Gave (torrent),	de	ave, aue, eau.
Gens,		ens, gens.
Gordement (trouvères),		ordement, ordure, goret, *petit cochon.*
Graillement,		raillement, râlement.
Grattoire,		ratoire, râteau, rado.
Grenouille,		renouille, renoille, rene, rane, rana[2].
Grimper,		rimper, remper, ramper.
Grosfille,		roseille, rosaille, rosalis.
Guis (trouvères),		uis, huis, huys, huissier et guichet.
Jamais,		jamai, ommai, mai.
Jusque,		usque.
Warder (trouvères),		garder.
Wrigt (chez les Anglais),		raït, etc.

[1] Alphabet irlandais, par J. J. Marcel, an XII, p. 27, 43.

[2] Voir Dyalogue des Créatures, par Colard Mansion, fol. 54 v°, ms. de notre collection; et aussi Fables de Marie de France :

Des raines *qui voudrent avoir un roy.*
Les *renoilles* par leur desroy
Prierent Dieu pour avoir roy...
De la grenoille *qui conchie la souris.*

Robert, Fables inédites, I, 182.

Les noms provenant de la langue des Pélasges subirent un adoucissement semblable :

Κλιμαξ, Λιμαξ,	limace, limaçon.
Κυριος, Συριος,	syre, sire.

Les Wallons emploient fréquemment la gutturale du degré le plus énergique; ils prononcent gambon, gardin, gartierre, pour jambon, jardin, jarretière, etc.; kapiau, karbonnier, karité, pour chapeau, charbonnier, charité, etc.

La gutturale paragogique est évidente dans *ung psaultier,* et l'adoucissement se montre dans le S de *unes heures*[1].

Demandant à un Français de fixer par l'écriture la phonie du nombre 88, fortement articulé en flamand et par un gosier belge, on peut avoir une idée de l'embarras du scribe aux prises avec la phonie septentrionale.

Un des plus charmants bas-reliefs, conservé au Musée des Antiques du Louvre, sous le n° 324, représente Jupiter courtisant Thétis et surpris par Junon. Thétis interroge le maître des dieux par le sigle I de Ηρα[2], *Junon?* et de la main gauche laisse voir le Π de Παλλω, *trembler.* Jupiter, répétant le nom de sa femme, pour rassurer sa maîtresse, fait de la main droite le sigle de

[1] Protypographie, p. 108, etc. *Donne-s-en, qu'en dira-t-on*, appartient au même ordre d'idées.

[2] H = I.

Ραδια, *douce, facile.* Junon se borne à montrer, par les sigles de Ρεπω (*faire la cour, donner la préférence*) et de Οϊω (*soupçonner*), qu'elle a tout deviné. (Voir notre pl. XXXVI.)

Sur le grand autel des dieux, au musée du Louvre, salle d'Isis, n° 378 (voir notre pl. XXXVII), Vénus offre à Mars sa colombe, en faisant le sigle de Αγαπαω, *aimer;* la main droite fait le sigle de Ρεπω, *choisir.* Junon, de son côté, élit Mercure, dont elle forme l'initiale E de Ερμης; Mercure se borne à faire le sigle de Αιδως, *respect.*

Le sigle P, répété si fréquemment avec une délicatesse affectée par les dames de l'antiquité, est l'initiale de Ρεπω, *faire la cour, donner la préférence, être galante, facile,* et de Ρεζω, *faire, sacrifier, se disposer à l'amour;* Ρακοω, *se dévêtir, se chiffonner.*

Caligula souhaitait le bonjour à ses favoris, en leur présentant une main qui exécutait le sigle K, protophonie de Χαιρε[1], le *valete* des Latins.

Thévenot, conservateur à la Bibliothèque nationale il y a deux siècles, fit don au Cabinet des médailles d'une antique, espèce de jais, destinée à être suspendue au cou des matrones; l'anneau subsiste encore avec quelques débris. M. Baudelot de Dairval en a laissé une bonne gravure[2], que nous reproduisons planche XXIX. La main exécute le K, protophonie de

[1] Sueton. in Calig., c. 46.

[2] Baudelot de Dairval, Utilité des voyages; Paris, 1686, in-12, p. 336.

Κοιτη; le croissant intérieur Γωνιοειδης signale le gamma de Γεινομαι; ainsi, l'amulette avait pour objet

Κοιτη Γεινομαι,
Union féconde.

Les dames grecques, qui exécutaient le K, s'abstenaient souvent par pudeur de passer le pouce à travers les doigts; elles se bornaient à montrer les deux premiers doigts écartés des trois autres. Un miroir antique de notre collection porte ce signe gravé sur son revers; le sigle de Κατοπτρον est répété à six reprises de cette manière.

On pense généralement que la main laissant passer le pouce entre l'index et le médium est le symbole de la génération. Si ce n'est un symbole, c'est à coup sûr l'image protophonétique d'une grande énergie, sigle de Κυεω, Κοιτη, Κυσθος, Κασσα, Κυων, etc.

On trouve dans l'Antiquité expliquée [1] un génie consolateur faisant le K de Κοιμησις, *sommeil*, *repos*.

Une gravure du même ouvrage [2] montre un chevalier lançant un coup de pique contre un lion, et formant, de la main qui frappe le sème du pouce passé entre l'index et le médium, le K dactylologique sigle de Κεντεω, *piquer*.

On voit au musée des Antiques du Louvre plusieurs grandes statues de César exécutant, de la main qui tient le glaive, le sigle K de Καισαρ.

[1] Montfaucon, t. I, pl. cc, fig. 8.
[2] Ibid., t. III, p. 330, fig. 182. Voir notre planche xxviii.

Nous avons remarqué bon nombre de Dianes antiques portant des traits, des dards, dont la main qui doit frapper exécute le même sigle K.

En Italie, où le langage du geste est encore traditionnel, le signe ou sigle érotique du pouce fermé[1] est journellement reproduit. On trouve bon nombre de mains sigliques, chez tous les antiquaires, en toutes sortes de métaux, en ivoire, corail, etc.

La barbarie, la férocité excluent l'aménité du langage[2]; les sons rudes constituent l'apanage de la brute, de l'homme grossier, errant, du guerrier et du chasseur : l'euphonie, au contraire, accompagne la vie de société, la douce civilisation. Le naturel sauvage des premiers habitants du Caucase, aux climats si divers, enfanta une phonie essentiellement gutturale; l'Arabe nomade, le Persan belliqueux, comme les brigands sarmates et tatares, parlaient de la gorge, plus encore en conséquence de la rudesse de leurs mœurs, qu'ensuite des influences climatériques, toujours vaincues par le naturel farouche.

Suivant les différentes phases de la civilisation, la phonie, d'abord sauvage, dut passer du guttural au grave, du grave au doux, et du doux à l'harmonieux.

Notre alphabet, composé de vingt-cinq lettres, compte parmi elles jusqu'à onze gutturales modifiées par l'adoucissement progressif.

[1] La main gauche était dédiée à Vénus; les influences lunaires appartenaient à Lucine.

[2] Le philosophe de Genève a écrit : « Un violent exercice étouffe les « sentiments tendres. » Rousseau, *Émile*, liv. IV.

Le Recueil des vases grecs du chevalier Hamilton [1] reproduit une charmante peinture antique. Les gens de Minos cherchent à soustraire au sacrifice promis par leur maître le superbe taureau, don de Neptune : un sacrificateur ordonne, par le sigle Σ, que l'animal soit immédiatement égorgé : Σφαζω, *égorger*. Tous les serviteurs font l'O de Οιχομαι, *partir, s'en aller*.

Un vase étrusque de cette belle collection [2] a donné le change à son illustre possesseur. Pan, principe de la fécondité, et la syrinx à la main, est abordé par deux jeunes filles qui manifestent le désir de se livrer à l'amour. Le dieu paraît refuser son autorisation en retirant la syrinx; toutes deux exécutent le sigle Α, de Αιτεω, *demander, implorer*. Deux satyres qui les suivent font connaître l'objet de leur convoitise par le signe guttural qui correspond au Γ ou au K démotique [3], c'est le sigle de Γεννάω, *engendrer*, ou de Κυω. Le sigle dactylologique, tourné de haut en bas, forme le *cunnus* des Latins [4].

Passerus, dans ses *Picturæ Etruscorum* [5], a conservé

[1] Recueil des vases étrusques du cabinet du chevalier Hamilton; Paris, 4 vol. in-fol., 1833, t. II, p. 19. Voir notre pl. XXX.

[2] Ibid., t. I, p. 3, pl. 27, et notre pl. XXIV.

[3] Voir Aperçu sur les hiéroglyphes, par Brown, à la planche.

[4] D'où le nom obscène. Les Gallo-Belges n'écrivaient pas, mais employaient les caractères grecs comme sigles seulement; les pariétaires ébontés de toutes les époques salissaient de phallus les murailles sur la voie publique. Ces contours grossiers ressemblaient au caractère graphique minuscule des Hellènes, appelé aujourd'hui βητα, et νιτα par les anciens; de là l'autre appellation obscène française, dont on n'a point soupçonné l'origine.

[5] Romæ, 1775, in-fol., t. I, p. 17, tab. XIII. Notre pl. L.

le sigle Σ. Ulysse interroge Agamemnon sur le sort d'Iphigénie; celui-ci répond par le sigle fatal Σ, de Σφαζω, *égorger, sacrifier!*

Suivant Dictys de Crète, « Ulysses falsas litteras tan-« quam ab Agamemnone missas, ad Clytæmnestram de-« fert. » Il faut entendre, par *falsas litteras, falsas siglas.*

On ne doit pas perdre de vue que jusqu'à l'établissement des postes, si récent d'ailleurs, les lettres missives étaient portées à leur destination par des messagers particuliers et spéciaux, qui pouvaient donner des explications sur le sens des sigles, tant que ce genre d'écriture fut employé.

CHAPITRE XVIII.

Λ Μ Ν Ρ
L M N R
DACTYLOLOGIQUES.

Les liquides empruntent leurs manifestations aux quatre doigts de la main se courbant tour à tour vers le pouce.

Le Λ est le sigle de Ληρος (*chose de peu d'importance*); le petit doigt et le pouce se réunissent, en effet, comme pour la chiquenaude.

Si pueritiam denotare vellent, lambda litera, Λ, veteres utebantur [1].

C'est le sigle de la futilité.

Une peinture antique reproduite dans la collection Hamilton [2] signale le *lambda* dactylologique; le personnage du milieu fait de la main droite le sigle de Λαγωος, *peureux*, *lâche*, tandis qu'un timide jeune homme, placé du même côté, exécute celui de Λανθανω, *se cacher*. (Voir notre planche XXXI.)

[1] Porta. De Furtivis literarum notis, p. 7.

[2] Picturæ Etruscorum, t. IV, p. 4, pl. 23.

Le M tire son nom de sa configuration graphique dans le grec prohellénique; il avait d'abord plus de jambages : c'est le sigle de Μωλος, *combat furieux*, comme les vagues de la mer.

Le M dactylologique, si fréquemment reproduit dans les peintures sacrées du moyen âge et de l'époque byzantine, est l'initiale de Μυεω, *bénir*, *sacrer*.

Le musée du Puy conserve une copie du M dactylologique exprimé sur une peinture du VIe siècle, provenant de sa vieille cathédrale : il montre, dans le style roide de ce temps, la protophonie du nom de Moïse, avec la figure peinte et bien caractérisée du prophète.

Le N a la même origine, et sert de sigle à Νεω, qui montre le va-et-vient nécessaire à sa graphie.

Le *rho* forme le sigle de Ριν, Ρυγχος, *nez*, *groin*. La dactylologie imite, en effet, ces deux organes.

A peine si les quatre liquides Λ, M, N, P commencent autant de mots grecs que la seule labiale Π, dont nous avons constaté l'origine naturelle et mimique.

Le Musée national possède, sous le n° 529 (voir notre planche XXXIII), un Cupidon auquel on a assigné la dénomination du *Joueur de ballon*, sans réfléchir que, pour cet exercice, il n'était besoin ni d'ailes ni de carquois, et qu'en portant les yeux de côté, il se mettait en contradiction avec les exigences du moment. Les mains élevées forment par la droite le M dactylologique de Μαρναμαι, *combattre*, tandis qu'avec la gauche il exécute l'A de Αιχμη, *dard*, *trait*. Le regard du dieu est porté sur le point où doit se placer le spectateur pour apercevoir distinctement les deux sigles qui établissent le

colloque. Nous répétons ce que déjà nous avons eu l'occasion de déclarer: lorsque l'on rencontre un langage dactylologique correct, il ne saurait être tel par l'effet du hasard; les mains, si elles ne sont plus antiques, ont été restaurées en présence des fragments originaux qui ne permettaient point au réparateur de mettre du sien et de fausser l'expression des doigts.

Nous possédons un mandarin tunquinois, bronze d'un travail surprenant: les deux mains font le M dactylologique de Μαιευτικος, *accoucheur;* la tête est coiffée de trois petits groupes composés d'autant de femmes portant chacune des jumeaux, signe non équivoque de fécondité.

Un vase étrusque provenant du marquis Santangelo répète ce même sème, dans un colloque qui rappelle Μηδουση et Νικαω. M. Raoul-Rochette en a reproduit le dessin [1].

Un des plus beaux bronzes du musée royal de Naples est sans contredit le faune renversé [2]; la position ex-

[1] Monuments inédits d'antiquité; Paris, 1833, in-fol., p. 202, fig. 41.

[2] Bronzi di Ercolano, t. I, p. 159-161; et le Real Museo Borbonico, Napoli, 1825, in-4°, t. II, tavola 21, p. 1, 2; t. III, tavola 28.

La statue de Sardanapale, décrite par Aristobule dans Athénée, XII, 7, faisait le même sigle.

Tibullo, El., II, 32, « dimostra esser questo anche il segno che le donne davano a loro amanti la notte per introdurli segretamente in casa. »

Excreat; et ficta dat mihi signa nota.
OVIDII Epist. XXI.

Signaque dat digitis medio cum pollice junctis.
OVIDII Fast., V, 433.

[En Espagne] la société ne fut pas plus perfectionnée que les arts de la main. Les femmes, presque aussi renfermées qu'en Afrique, compa-

centrique des doigts a été signalée, mais non expliquée. Le signe exécuté par le faune, avec une physionomie de bonheur et d'entraînement, est le N abrégé de Νυμφεια, *noces*, ou de Νυμφευομαι, *se marier*. La main gauche forme l'O et l'Υ, sigles de Οαρ, *épouse*, et de Υμην, *hymen*. (Voir notre pl. xxxiv.)

Nous possédons un bronze ancien représentant une Tunquinoise de qualité. Cette figure exécute le sigle N de Νυμφομαι, *se marier*, et l'Υ de Υιευς, *race* (à cause de sa).

Les fils de Sosinius, bronzier crétois, consacrèrent un monument pour rappeler la justice, la modestie et la vertu de leur père, auquel ils font faire le sigle P de Ρᾳδιος, *facile à vivre*, *obligeant*, etc. Ce beau bas-relief est conservé au musée des Antiques du Louvre, sous le n° 224 bis. (Voir notre pl. xxxv.)

Sur le fameux camée de l'apothéose d'Auguste, conservé au cabinet des Antiques à la Bibliothèque nationale, l'empereur fait le sigle P de Ρᾳδιος, *clément*.

Les vertus de Marc-Aurèle protégèrent sa statue à travers les siècles; encore debout au milieu du Capitole, le modèle des princes exécute des deux mains le *rho* de Ρᾳδιος [1].

Le chevalier Hamilton nous a transmis la charmante

rant cet esclavage avec la liberté de la France, en étaient plus malheureuses. Cette contrainte avait perfectionné un art ignoré parmi nous, celui de parler avec les doigts : un amant ne s'expliquait pas autrement sous les fenêtres de sa maîtresse, qui ouvrait en ce moment-là ces petites grilles de bois nommées *jalousies*, tenant lieu de vitres, pour lui répondre dans la même langue. (Voltaire, *Essai sur les mœurs*, ch. clxxvii, de l'Espagne sous Philippe IV.)

[1] Réduction de cette statue équestre, en bronze, dans notre collection.

peinture décorant un lécythe ou vase à parfums de son cabinet [1]. L'explication, toute naturelle qu'elle soit, n'a point été soupçonnée : le donataire fait une recommandation par le sigle Ρ de Ραθαμιγξ, *une goutte!* La personne à laquelle il l'adresse, répond par le sigle Γ de Γρυ, *si peu?* (Voir notre pl. xxv.)

Une comparaison singulière établit, sans laisser place au doute, la généralité et la continuité de la langue sacrée dactylologique. L'antique manuscrit de l'Iliade [2] montre, parmi ses peintures, Achille devant un autel allumé : il prie Jupiter en faisant le sigle de Ρεζω, *sacrifier*, qui accompagne l'action elle-même. Un brûle-parfums chinois [3], exécuté au commencement de ce siècle, porte deux personnages sculptés en relief : le premier, en face d'un trépied consacré au culte, forme avec précision le même sigle Ρεζω, tandis que le second fait le Δ de Δεημα, *prière*. Mêmes signes dactylologiques à trois mille ans de distance, en des contrées antipodiques !

Si l'on ne peut croire raisonnablement que les Chinois des classes inférieures aient connaissance de la langue patriarcale, les sèmes, dont on fait un usage si fréquent en ce pays, ont été transmis par la tradition, et le plus stationnaire des peuples y attache encore une phonie et un sens concordant avec leur valeur primitive. Il est à présumer qu'un Européen, familiarisé avec

[1] Recueil des vases antiques; Paris, 1808, 4 vol. in-fol., t. III, pl. 12.

[2] Homeri Iliados, Romæ, 1835, in-fol., fig. 47.

[3] De notre collection.

les signes dactylologiques de Cadmus appliqués à la langue probellénique, se ferait comprendre avec plus de facilité des habitants lettrés du Céleste empire, que ne saurait le faire le plus avancé des professeurs qui, dans les capitales de l'Europe, ouvrent des cours de langue chinoise.

Une hydrie trouvée à Anzi, et conservée au musée de Berlin, représente l'union de Io, fille du Phénicien Inachus.

Le haut de la peinture montre Λοϐωδης, acrologie de Λαω, *jouir;* l'Amour fait l'A de Αιρεω, *choisir,* et l'O de Οαρ, *épouse:* Pan, en offrant sa syrinx, montre son bon vouloir, et fait l'E de Εαω, *permettre,* joint à l'acrologie de Λοϐωδης et de Αμπω.

Junon fait de la main droite le sigle E de Εαω, *permettre;* de la gauche N de Ναι, *oui.*

Éphèbe, frère de Io, exécute de la gauche le sigle Σ de Σημειωτικος, *tablettes,* σημειωσεως βιϐλος, επισημος, etc., sur lesquelles il va inscrire l'épithalame; le sigle Π de Ποιεω, *écrire des vers;* le sigle O de Οπυιω, *s'unir,* et l'idole le sigle E de Εαω.

Io, le sigle Υ de Υμην, dénouant sa ceinture.

Jupiter, le sigle A de Αγαπαω, *aimer.*

Vénus forme l'A d'Αφροδιτη.

Les objets qui terminent la scène par le bas forment tous l'acrologie de Λεγω, *choisir,* et Λαω, *jouir:*

Λοϐοδης,	tige, gousse.
Λιθος,	pierre.
Λαγοων,	vase.

Λυγξ,	lynx.
Λειρον,	lis.
Λααϛ,	caillou.
Λασσανον,	trépied.

Nous reproduisons (pl. XLIX) cette peinture, parce qu'un savant très-distingué, M. Ch. Lenormant, déclare qu'évidemment l'interprétation ne peut en être complétée avec les moyens ordinaires que fournissent les poëtes et les mythographes [1].

La statuaire antique perpétue à toujours les sigles dactylologiques qu'il n'est plus permis de méconnaître, et les chefs-d'œuvre conservés dans les musées de l'Europe redeviennent parlants pour tous ceux qui voudront les comprendre. Fidèles au sens originel du mot Σημα, *simulacrum*, *imago*, *statua*, les artistes de la haute antiquité reproduisaient dans leurs ouvrages les sèmes ou sigles rappelant, soit les actions, soit les noms des personnages; ils s'adressaient au public, auquel les arts ont toujours été consacrés, et lui fournissaient ainsi quelque chose de matériel qui flattait les intelligences ingénues des temps primitifs.

Si l'on pouvait concevoir la pensée que les manifestations dactylologiques furent spéciales aux sculpteurs seulement, la plus simple réflexion rétablirait immédiatement la généralité et la popularité du mode primordial: les papyrus, les parchemins, les produits de la céramique, d'un usage si répandu et si vulgaire, les

[1] Élite des monuments céramographiques, p. 53.

premières monnaies, les mosaïques, les fresques et les verrières ne sauraient être l'œuvre du sculpteur. Tous les artistes s'adressaient au public, et employaient le langage qui devint plus tard celui de l'érudition.

CHAPITRE XIX.

GESTES DACTYLOLOGIQUES.

Il serait facile de confondre les gestes naturels avec les signes de convention indiquant, par le mouvement des doigts, les initiales des mots que l'on voulait exprimer. Les marbres, les bronzes, la céramique montrent à satiété les premiers moyens de soulager la mémoire, mêlés au langage d'action. Il est souvent nécessaire de distinguer ces deux éléments pour éviter de graves erreurs; toutefois, les artistes éminents de l'antiquité se plaisaient à représenter le geste combiné avec la dactylologie, de manière à parler aux spectateurs sans abandonner le naturel et le gracieux. Ainsi, nous voyons l'Apollon du Belvédère exécuter de la main droite le Π, sigle de Πυθων, et de l'autre, l'Υ, gracieusement modifié, pour exprimer Υϐρις, *désolation*[1]. (Voir notre pl. XVII.)

Hercule forme un Ι, initiale de Ις, *force*.

Jules César, au musée du Louvre, répète le même sigle horizontalement, avec les trois premiers doigts de

[1] On chercherait vainement ce sigle sur les copies défectueuses.

la main gauche qui tient le fourreau du glaive, et de l'autre le K légèrement indiqué, et cela comme initiales du nom *Iule Kaisar*, et sans nuire à l'expression naturelle [1]. Au même musée, plusieurs statues de souverains font le sigle K, ce qui prouverait qu'elles ont été exécutées postérieurement à l'empire. Ainsi, la statue colossale d'Alexandre fait le sigle de Καισαρ.

Pertinax, n° 466, élevant une main aux doigts écartés, exécute le sigle de son nom, et celui de Αληθης, *équitable*. (Voir notre pl. xx.)

De même, Antinoüs [2] répond aux prêtres égyptiens qui faisaient demander au Nil une victime, par les sigles A et P, initiales de Αιων et Ρεζω, offrant pour son ami le sacrifice de son existence.

La graphie siglique, employée par nos aïeux, donne l'explication naturelle des tablettes trouvées chez les Helvétiens : « Litteris græcis confectæ et ad Cæsarem re-« latæ, quibus in tabulis nominatim ratio confecta erat, « qui numerus domo exisset eorum, qui arma ferre pos-« sent; et item separatim pueri, senes, mulieresque [3]. » Ce passage, rapproché de celui que nous devons déjà à l'auguste écrivain, éclaire toute la question. « Neque « fas esse existimant ea litteris mandare, quum in reli-« quis fere rebus, publicis privatisque rationibus, *græcis* « *utantur litteris* [4]. »

[1] Galerie des Antiques au musée du Louvre, n° 465; notre pl. xiii.

[2] Celui des bains d'Adrien. Voir notre pl. x.

[3] De Bello gallico, lib. I, cap. 29, p. 33 et 34; Lipsiæ, 1805.

[4] Ibid., lib. VI, cap. 14, p. 203.

Les Gaulois faisaient emploi des lettres grecques comme initiales ou comme moniteurs, sans écrire en toutes lettres, la graphie littéraire leur étant réellement inconnue.

Les Phéniciens et les Grecs ne séparaient pas l'art statuaire ou plastique de la séméiologie. A Rome, après Ennius, l'art d'écrire fit de tels progrès, que le vulgaire même s'y était initié. Ainsi, vers le premier siècle de notre ère et du temps de Pline l'Ancien, on substituait sur la base des statues romaines la graphie aux manifestations primitives : « Jam omnium municipiorum foris « statuæ ornamentum esse cœpere, prorogarique me- « moria hominum, et honores legendi ævo basibus in- « scribi, ne in sepulchris tantum legerentur [1]. »

Il importe de faire remarquer que les gesticulateurs primitifs n'attachaient pas à leurs signes l'idée des lettres qui les représentèrent postérieurement : les manifestations naturelles sont antérieures aux sèmes formulés par Cadmus.

Sous le rapport du langage primitif, les plus anciennes sculptures fournissent les meilleurs documents; les mains, si elles ont été épargnées par le temps, par les copistes ou les restaurateurs, expriment encore les *litteræ singulariæ sine coagmine syllabarum.* Les sigles, en accord avec le sujet, ne permettent pas de prendre le change sur le mot exprimé par la dactylologie; le langage d'action, la dactylologie et la représentation d'objets matériels afférents au sujet se prêtaient un

[1] Plinii secundi Naturalis Historiæ lib. XXXIV, cap. 5.

mutuel appui, de telle sorte que la compréhension en jaillissait immédiatement.

Lorsque, peu avant notre ère, on commença à placer les inscriptions en toutes lettres sur la base des statues, le langage primitif ne fut plus de stricte observance, et la nécessité disparaissait en partie.

Les modernes reproducteurs des formes antiques, complétement étrangers au langage des doigts, copiant les sigles instinctivement et sans les comprendre, accumulèrent les non-sens, les contre-sens; ils apportèrent ainsi la confusion là où il y avait ordre, méthode et mnémonique intelligente.

Les considérations artistiques sont d'un ordre différent : la première pensée sortie de l'imagination du sculpteur n'est pas toujours digne de préférence; l'excellence d'une statue, d'un bas-relief, ne prouve nullement son originalité; la marche lente, compassée et mécanique de la sculpture exclut la liberté, la hardiesse du ciseau; le marbre ne se prête pas à la spontanéité de l'imagination, à l'impulsion et aux mouvements immédiats de la main; la statue de marbre n'est que l'imitation lente, compassée, d'un modèle en argile ou en plâtre. Les obstacles du copiste sont en raison inverse de la perfection de l'original : si la première statue est d'une exécution supérieure, la seconde courra le risque d'être moins bien; tandis que si la première est médiocre, elle sera facilement surpassée par les suivantes. Les chefs-d'œuvre antiques sont, pour la plupart, des copies ou des répétitions; grand nombre d'ouvrages médiocres sont restés originaux, parce qu'ils n'ont point

été goûtés. Lorsque des maîtres habiles embellissent ou corrigent une pensée vulgaire mal exprimée ou incomplète, leurs copies peuvent et doivent être supérieures aux originaux: ce qui n'arrive jamais en peinture.

Le mutisme des arts durant les premiers siècles du moyen âge n'est pas occasionné uniquement par l'invasion des barbares et par les divisions intestines des peuples; il tient surtout à l'emploi de matériaux fragiles et aux procédés peu durables alors en usage. Ainsi, au temps de saint Paulin (v[e] siècle), les peintures, qui dans les temples tenaient lieu d'instructions écrites pour les paysans étrangers aux lettres, étaient exécutées à fresque sur la paroi même du temple. Ces peintures, espèces de détrempe essentiellement transitoire, tombaient avec les murailles, auparavant même, lorsque l'humidité les pénétrait. Mais si les peintures antiques disparurent pour la plupart, les premiers peintres à l'huile, ceux que l'exactitude caractérisait plus encore que le génie, s'appliquèrent à ressusciter par des copies fidèles ces vieux témoins de nos vieilles coutumes; ils créèrent ainsi un genre de peinture que l'on peut appeler traditionnel, et dont on ne reconnut jamais le caractère, bien qu'il méritât une sérieuse attention; on peut en étudier les principes dans quelques peintures des bas siècles, qui subsistent encore nombreuses dans les églises, et qui rivalisaient avec les verrières pour l'édification des chrétiens non lettrés, c'est-à-dire la presque totalité des populations.

La dactylologie des peintures murales de nos églises antiques est parfois grecque, parfois latine. Le rit grec

ne fut abandonné complétement que vers le IVe siècle, en laissant toutefois de profondes traces, et les artistes chrétiens de Byzance persistèrent longtemps encore à orner nos temples de peintures parlantes.

L'église de Saint-Savin, fondée par Charlemagne, possédait des peintures polychromes exécutées vers le XIe siècle; en les débarrassant de l'épaisse couche de badigeon qui les voilait à tous les regards, on vient de découvrir les fresques traditionnelles intermédiaires entre l'antiquité et les peintures dactylologiques répétées par les artistes de la renaissance.

Une de ces peintures à fresque représente l'*ivresse de Noé*[1]. Nous la reproduisons planche LVII.

Noé, couché et endormi, tient les deux mains sur sa poitrine; la première montre les doigts réunis : c'est le Δ de Δαρθανω (*dormir*); la seconde tient les doigts écartés : c'est le Π de Πινω (*boire*). Cham, de la main droite, fait l'Υ de Υβρις (*affront*), et de la gauche Δ de Δευρο (*venez ici*). Sem exécute le Σ de Σκεπω (*couvrir*), et l'O de Οδυναομαι (*avoir regret*); Japhet fait l'O de Οδυνη (*douleur*); la femme qui survient forme les sigles de Δεικνυω (*montrer*) et de Δαρθανω (*dormir*). Nous avons expliqué l'acrologie des deux chiens page 191.

Une tradition rapportée dans les Chroniques de Belleforest et dans une Vie de Charlemagne imprimée en partie par les Bollandistes[2], et conservée dans un ma-

[1] Notice sur les peintures de l'église de Saint-Savin, par M. P. Mérimée; Paris, 1845, in-fol., pl. XXIII, page 108 du texte.

[2] Tome II de janvier, p. 876.

nuscrit de la Bibliothèque nationale[1], établit le fait de la construction de vingt-trois monastères, distingués chacun par une lettre de l'alphabet. Saint-Savin y occupe la neuvième place, sous la lettre I. L'éditeur des peintures, trompé par la graphie moderne et contrairement à la tradition, voit un E dans l'I dactylologique phénicien, samaritain, etc.[2], l'I sacré, sigle de Ιερος Λιθος, parce que les pierres des murailles, se trouvant encastrées dans une espèce de béton, étaient bénies séparément, et recevaient un sigle matériel constatant la cérémonie.

Nous avons été assez heureux pour retrouver dans l'inscription d'Ibos[3], église presque contemporaine à celle de Saint-Savin, l'E dactylologique : cette inscription est illisible tant qu'on ne donne pas à la première voyelle, répétée plusieurs fois, la valeur phonétique attachée à l'E des manifestations primitives, dont elle revêt la forme graphique.

[1] Ms. Bouhier, nº 29, p. 189.
[2] Peintures de Saint-Savin, p. 26.
[3] Voir plus bas notre chapitre XXVI.

CHAPITRE XX.

PROTOPHONIE ET MNÉMONIE.

Déjà nous avons parlé de la protophonie au chapitre ÉGYPTE. Voir page 89 et suivantes.

On remarque, dans les manuscrits des VIIe, VIIIe et IXe siècles, des lettres majuscules enjolivées à la manière hiéroglyphique, et dont les ornements significatifs et parlants perpétuent l'antique coutume de la protophonie. Mais, dès lors, les sigles n'entrent plus dans la composition des mots : ce sont des signes moniteurs acrologiques.

Nous avons retrouvé dans le seul recueil de M. de Bastard [1] la totalité de la série alphabétique; les manuscrits originaux d'où sont copiés ces spécimens sont les plus imposants que l'on connaisse, tant pour le fond que pour la forme. Ces peintures, conservées pour la plupart à la Bibliothèque nationale, peuvent être facilement vérifiées. Voir nos planches XLIII, XLIV, XLV, XLVI, XLVII, XLVIII.

[1] Peintures des manuscrits, par le comte de Bastard, XVIII liv. gr. in-folio.

Les choses usuelles, comme les procédés vulgaires, ont été rarement expliquées par les contemporains; ainsi, les anciens auteurs ne nous ont laissé aucun détail sur la céramique; « cette singularité, lorsqu'il « s'agit de monuments si riches, si variés, si nombreux, « a été judicieusement remarquée [1]. »

Si la dactylologie n'a pas été complétement victime du silence gardé par l'antiquité, elle reçut le plus grand préjudice des fausses interprétations; c'est une de ces choses dont on s'est occupé tant que le besoin s'en est fait sentir, et dont le souvenir a disparu au fur et à mesure que d'autres moyens ont surgi.

Lorsqu'aux peintures antiques se joint une graphie grecque contemporaine et complète, c'est la preuve que ces peintures sont postérieures à Moïse, à Cadmus, et même à Homère; car, au temps de cet illustre rhapsode, on employait encore la siglique aux formes tronquées. L'écriture en toutes lettres était le propre des récits hiératiques; plus les sculptures ou les peintures monochromes sont antiques, plus elles révèlent le langage d'action par un luxe de gestes qui montre l'insuffisance des idiomes phonétiques. La dactylologie y est fréquemment associée, nonobstant la difficulté de faire comprendre le même signe sous des points de vue différents, qui changent entièrement son aspect; toutefois, on voit souvent des personnages engagés dans un colloque digité, comme au bas-relief reproduit par M. Raoul-Rochette. (Monuments inédits d'antiquité figurée; Paris, 1833, in-fol., page 202, planche XLI.)

[1] Résumé d'archéologie, t. I, p. 186.

Le manuscrit ambroisien de l'*Iliade* fournit la preuve qu'au VIe siècle les Grecs et les Romains faisaient encore un usage général de la dactylologie; le *Térence* manuscrit du Vatican, et les deux copies du même ouvrage conservées à la Bibliothèque nationale, sous les n°s 7899 et 7900 (ancien fonds), montrent que ces coutumes étaient d'un emploi vulgaire jusqu'au VIIIe siècle; cependant la graphie en toutes lettres appartenait aux classes supérieures de ces nations littéraires, depuis Périclès et Ennius.

Abstraction faite de la descendance pélasgique, les peuples septentrionaux, moins mimiques que ceux du Midi, ne reçurent de Rome que les influences linguistiques et dactylologiques du soldat sur le peuple. La parole évangélique, venue d'Orient, ne rappela pas immédiatement les hommes du Nord vers leur origine; les chants populaires, les eddas, les sagas, constituaient seuls leur mnémonique; toutefois, peu de temps avant Charlemagne, à une de ces époques appelées *tempora lutea*, le vénérable Bède, moine anglo-saxon, écrivit sur le langage digité[1]; mais la *Loquela digitorum* (dont on ne possède qu'un fragment) se borne aux calculs nécessaires pour son traité *de Temporum ratione*. L'application qu'on faisait de la dactylologie aux lettres grecques et latines est signalée de la sorte : « Qui et ideo mox nu- « meros digitis significare didicerunt; nulla interstante « mora, litteras quoque pariter iisdem præfigere sciunt,

[1] Bedæ Presbyteri Anglo-Saxonis. Coloniæ, 1537, in-fol., p. XXXI. L'annotateur Noviomagus parle du Χειρονομος, mais sans rien expliquer.

« verum hæc hactenus [1]. » Les quatre personnages représentés au frontispice exécutent de la dactylologie littéraire dans la langue primitive; six mains expriment les six caractères formant le mot Ολιγαι [2]. La Paléographie universelle [3] reproduit cette intéressante peinture, occupant le premier feuillet du manuscrit conservé au couvent de la Cava, près de Naples, peinture qui, à elle seule, équivaut à toute une série de preuves, puisqu'elle montre explicitement la dactylologie siglique comme le plus prompt moyen de révéler la pensée.

Il y a 2800 ans que le prince des rhapsodes enseignait des chansons aux enfants de Smyrne; et, à l'aide du chant, leur apprenait tout ce qui alors constituait l'enseignement; Homère chantait tout à la fois Ilion et le *Carmen necessarium* [4] pour la mnémonique de toutes les choses utiles.

Près de trois mille ans s'étaient écoulés lorsque les modernes instituteurs, voulant graver dans la mémoire de l'enfance la valeur phonétique en même temps que la forme graphique, imaginèrent de dessiner des images dont la phonie initiale rappelle le son représenté par la lettre, suivant ainsi, et à leur insu, l'antique procédé hiéroglyphique, si simple en réalité, si complexe alors qu'on veut l'étudier chez les érudits du progrès [5]. Ainsi,

[1] Au VIIIe siècle.

[2] Δι' ολιγου, *brevi tempore*.

[3] Paris, 1839, par MM. Champollion-Figeac et Silvestre. Voir t. I, à la table, n°s 108-74, Xe siècle.

[4] Cicéron, de Legibus, II, 23, n° 59.

[5] Alphabets de l'Enfance, — Alphabets illustrés.

l'éditeur du Dictionnaire de Napoléon Landais place en tête de chaque division alphabétique des majuscules gravées, renfermant de nombreuses figures protophonétiques[1].

Les calligraphes du IXe siècle s'efforçaient d'initier le vulgaire à la connaissance des lettres; et les miniaturistes se plaisaient à peindre, dans la contexture des majuscules, quantité d'objets dont la phonie initiale était semblable à la valeur phonétique du caractère graphié.

Il est évident que l'antique mode dactylologique n'était point encore mis en oubli; témoin les peintures à fresque nouvellement découvertes, et les ornements de toutes nos vieilles églises.

On peut voir à la Bibliothèque nationale de Paris, notamment dans la Bible de Charles le Chauve, des lettres capitales renfermant le même genre de siglique, et tracées à l'époque où la graphie latine cherchait à se répandre. Nous reproduisons (planche XLV) un F, portant dans l'intérieur de la lettre la main équivalant à sa phonie[2]; les points extrêmes et angulaires de la capitale sont ornés par les peintures d'objets dont les noms commencent par des lettres du même organe, savoir :

1. Fera.
2. Fari manu.

[1] Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français; Paris, 1839, 2 vol. in-4°.

[2] Bible de Charles le Chauve, verso du titre : Frater Ambrosius, en tête de l'Évangile saint Matthieu : le prophète Jérémie fait le sigle I, et Marcus M, etc.

3. Frater Ambrosius.
4. Unicornis.
5. Vacca.

On lit aussi, à la manière des rébus et dans l'intérieur d'un V majuscule, en tête du livre de Job, et dans le même manuscrit :

1. Vitellus.
2. Vas.
3. Palumba.
4. Boa.

Le procédé du moyen âge donne la faculté de remonter jusqu'aux hiéroglyphes, sur lesquels on a si longuement et si vainement discuté. Convaincu de cet incontestable principe, que le monde, à son enfance, établissait des coutumes d'une grande simplicité, nous avons rejeté avec persévérance les prétendues découvertes qui n'avaient pas ce caractère. En devenant sacerdotale, la langue des patriarches commença à s'écrire; hiéroglyphique, elle fut savante comme elle pouvait l'être alors, c'est-à-dire inaccessible au vulgaire. Cette langue se graphiait de la manière la plus simple, et par un procédé puéril si naturel, que nous l'employons encore aujourd'hui dans le siècle du progrès, et sans nous douter que, pour en retrouver l'origine, il faut rétrograder bien loin, et remonter jusqu'à nos plus antiques aïeux.

En effet, les abécédaires modernes répandus dans presque toutes les familles sont une répétition du système hiéroglyphique; à côté des caractères que l'on

veut graver dans la mémoire de l'enfance, on place la représentation des objets dont l'initiale constitue cette même lettre, et force pour ainsi dire l'articulation.

A est particularisé par *Abbé*, *Aérostat*, *Arbre*, *Ane*, etc.; B par *Ballon*, *Barrique*, *Bossu*, *Botte;* le C par *Cavalier*, *Canon*, *Cabane*, *Cartes*, etc. L'intelligence la moins développée se dispose d'elle-même à articuler le son rappelé par la phonie initiale des objets représentés, faisant cortége aux caractères graphiques; le premier son, véritable moniteur, compte seul; ceux qui le suivent disparaissent comme des nullités. Les peintures hiéroglyphiques n'étaient pas plus destinées à rappeler l'idée des diverses images qu'elles produisaient, que les gravures de nos modernes abécédaires; mais bien à former un mot graphique, par la réunion des initiales du nom de chaque image.

La traduction des hiéroglyphes, par l'entremise de la langue des Coptes, est une des hallucinations du père Kircher [1], qui, comme chacun sait, en avait bien d'autres. Les égyptologues ne s'affranchiront de cette mystification qu'à la suite du temps; ils y seront contraints, parce que chacun peut dès aujourd'hui traduire avec facilité les hiéroglyphes, au moyen de la première langue parlée, familière encore à tous ceux qui ont profité de l'instruction classique; tandis que le système Kircher est parvenu à tout obscurcir et à ren-

[1] Voir Œdipus Ægyptiacus Kirkerii, 1652, 53, 54, in-fol.; — l'Égypte sous les Pharaons, par Champollion jeune; Paris, 1811, in-8°, p. 17 et suiv.

dre les hiéroglyphes synonymes de ce qu'il y a de plus incompréhensible, de plus impénétrable au monde.

Les organes de la publicité, redoublant de charlatanisme, proclament à l'envi et depuis longtemps la découverte du déchiffrement des hiéroglyphes, lorsque jusqu'à ce jour la langue qui les constitue était ignorée, et que par conséquent la première phrase réellement traductrice restait encore à articuler.

La Bible, le premier et le plus mémorable des livres, a été composée et répétée en mètres[1].

Les Tunquinois n'étudient et n'écrivent jamais rien qu'en chantant, pour se l'imprimer mieux dans l'esprit[2].

A la fin des Coutumes de Normandie, manuscrit à la Bibliothèque nationale[3], on lit :

Les causes de rymer sont telles
Du livre, c'est à fin que les
Advocas qui sont et seront,
Qui vollenté de savoir ont
Par cuer le livre et qui contient,
L'en sachent plus tost, quar on tient
Que plus est bon à concevoir
Franchois rimey qu'en prose, voir.

Les rhéteurs du xive siècle faisaient répéter en distiques les règles grammaticales. Despautère agit ainsi ; les solitaires de Port-Royal rédigeaient en vers leurs excel-

[1] Bossuet, Fontenelle, et tout récemment M. Cauchy, n'hésitent pas à l'affirmer.

[2] Dictionnaire de Trévoux.

[3] Codex Colbert, n° 1617; Regius, 9846-4-4, in-fol.

lentes méthodes; nous voyons encore, en 1806, M. S... publier une grammaire en vaudevilles [1]; en 1810, le Code Napoléon fut mis en vers par M. Rochelle [2].

Voltaire, en tête de ses Annales de l'Empire depuis Charlemagne, plaça des vers techniques pour venir en aide à la mémoire de ses lecteurs [3].

L'aigle de Meaux montre les cantiques primitifs perpétuant le souvenir des actions les plus éclatantes. Le style de ces cantiques, ajoute-t-il, « renfermé dans des « cadences nombreuses qui en augmentent la force, sur« prend l'oreille, saisit l'imagination, émeut le cœur, et « s'imprime plus aisément dans la mémoire [4]. » Une intelligence prophétique fait ajouter au même écrivain : « Comme il était naturel que le temps fît inventer beau« coup de choses, il devait aussi en faire oublier d'au« tres, du moins à la plupart des hommes [5]. »

Lorsqu'au XVe siècle, les émules de Van Eecke, plus connu sous le nom de Jean de Bruges, exercèrent un art dont les produits désormais durables faisaient revivre les fresques et les peintures monochromes qu'ils ne comprenaient plus, puisque la graphie était venue remplacer l'antique dactylologie, le respect pour les devanciers, naturel aux âmes élevées, portait ces artistes à sauver de l'oubli ce que le temps allait anéantir sans retour; ils copiaient avec une exactitude qui semble

[1] Paris, 1806, in-12, chez Barba.

[2] Paris, 1810, in-12.

[3] Ed. de Kehl, in-8°, t. XXV, p. 25.

[4] Hist. universelle, 2e part., § 3. Suite de la Religion.

[5] Hist. universelle, 1re partie, 11e époque. Le Déluge.

annoncer l'espoir que l'interprétation du langage digité se retrouverait un jour : Guido de Sienne, André Tafi, Cimabué, Giotto, et toute l'ancienne école vénitienne, peuvent être mis au nombre de ces artistes [1].

L'Histoire de l'art par les monuments [2] est une inépuisable mine de dactylologie : l'artiste y trouvera partout la constatation des coutumes primordiales.

Le martyre de sainte Catherine, par Massaccio, renouvelle, par la main de l'exécuteur, le sigle antique cité par Prudence [3].

La Cène, de Léonard de Vinci [4],

La Transfiguration, par Raphaël [5],

Le Jugement dernier, de Michel-Ange [6],

fourmillent de manifestations sigliques, dont nos lecteurs saisiront désormais le sens.

Nous nous bornons à reproduire une peinture de ce genre rétrospectif, que nous avons sous les yeux [7]; elle justifie les artistes modernes qui donnent aux doigts l'épithète d'affectés, et aux mains celle de maniérées : pensée naturelle à tous ceux qui ne possèdent aucune notion sur les signes ou sigles antiques. Cette peinture

[1] Peintres primitifs, par le chev. Artaud; Paris, 1843, in-4°. Passim.

[2] Par Seroux d'Agincourt; Paris, 1823, 6 vol. in-fol. Voir t. V, pl. 85 et suiv.

[3] Tom. VI, pl. 152, n° 2, le Δ de Δουπος, *succomber;* et n° 1, le N de Νεκροω, *faire mourir.*

[4] Ibid., pl. 175. Le *Christ*, Π de Πασχα, Πασχω, et Σωζω; *Judas*, Συκοφαντης, *délateur*, et Ολιγον, *bientôt.*

[5] Ibid., pl. 203. Πηγη, Αμειβομαι, Στιλβω, etc.

[6] Ibid., pl. 180. Passim.

[7] Voir notre pl. LVIII.

peut servir de clef pour tous les tableaux du genre traditionnel; elle se trouve à l'église de Livry (Seine-et-Oise).

C'est un cénacle copié par quelque peintre médiocre du XVIe siècle, d'après une fresque des derniers temps de l'occupation romaine; notre peinture se distingue par la stricte reproduction des sigles dactylologiques exprimés par toutes les mains en évidence, et dont l'explication est donnée aujourd'hui tout naturellement par le latin, interprète de l'Église romaine. L'artiste moderne, moins scrupuleux pour les draperies et l'ensemble du sujet, les soumit aux habitudes de son époque : toutefois, les vêtements laissent voir des espèces de cuirasses et une architecture dans le goût de l'école de Rome.

La main gauche de Judas ne pouvait rester muette; cependant l'O ne nous ayant pas semblé formé bien strictement, nous aurions hésité à lui faire dire *Occisurum*, si ce n'était ici le sens très-probable d'un sigle de seconde transmission, et qui n'apparaît pas toujours bien distinctement.

La récente publication des peintures de Saint-Savin [1], de la cathédrale de Chartres [2], de la statistique monumentale de Paris [3], fournit la preuve que les peintures traditionnelles et parlantes dont nous nous occupons,

[1] Peintures de l'église de Saint-Savin, département de la Vienne, par M. P. Mérimée; Paris, Imprimerie royale, 1845, in-fol., pl. 2 bis, 3, 4, 5, 15, 23, etc.

[2] Monographie de la cathédrale de Chartres, par MM. Lassus, Amaury Duval et Didron; Paris, 1842, in-fol. maximo.

[3] Statistique monumentale de Paris, cartes, plans et dessins, par M. Albert Lenoir; Paris, Imprimerie royale, in-fol.

sont des copies fidèles, des calques, pour ainsi dire, de fresques antiques ou d'esquisses polychromes, dont les murailles de nos plus anciennes églises étaient revêtues. Grâce aux heureuses découvertes qui viennent d'en rendre quelques-unes à la lumière, on peut s'assurer aujourd'hui que la chaîne des peintures parlantes ne fut jamais interrompue; toutes les manifestations primitives y sont réunies, toutes les mains parlent, tous les doigts sont expressifs; il suffit de connaître le sujet pour interpréter les sigles qui furent si longtemps l'unique moyen de parler au vulgaire, de lui faire comprendre et retenir les pensées religieuses, comme les événements historiques.

La graphie vulgaire une fois établie, la renaissance, dans ses préoccupations, néglige d'abord, efface ensuite ces monuments d'art et d'intelligence.

L'esprit de système et le classement arbitraire contribuent à voiler la vérité, ennemie de ces entraves; les stèles égyptiennes coloriées, les papyrus et la longue série de nos manuscrits attestent l'existence archaïque de la peinture et ses développements successifs, dont les modernes ne recherchent guère l'origine au delà de Cimabué et de Jean de Bruges. Chez les Égyptiens, la sculpture, la gravure et la peinture se prêtent un appui tellement mutuel, qu'il est impossible de les séparer. Depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'apparition de la peinture à l'huile, n'a-t-on pas vu les dessins coloriés d'Athènes et de Rome passer à Byzance? Puis les peintures de l'époque carlovingienne, qui se développèrent dans les cloîtres. Les églises en resplendissaient, et nos manuscrits s'en enri-

chirent sans interruption aucune, en conservant à travers les siècles un caractère tel, qu'il offre toute facilité pour un classement chronologique exact. Qu'importe la matière subjective? le perfectionnement se développe et marche d'un pas assuré, jusqu'à l'arrivée du procédé plus durable de la peinture à l'huile, qui frappe de mort tous ses rivaux : l'imprimerie consomme cet holocauste, en brisant la plume dans la main des scribes.

L'art moderne n'hérite pas moins de ses précédents, les peintures à fresque de toutes sortes, gouache, détrempe, camaïeu, grisaille, monochrome, polychrome, encaustique, mosaïque, etc.

L'amélioration progressive amène des changements qui, à leur tour, font éclore de nouvelles modifications; sauf quelques rares exemples, tout se fait insensiblement, graduellement à l'aide du temps, et par une succession d'idées et de procédés non interrompue. Pour avoir méconnu ce principe dès la renaissance, époque de novations brusques, on oublia la peinture dactylologique parlante, retrouvée aujourd'hui, grâces aux copies faites par des artistes imitateurs fidèles de l'antiquité, et grâces surtout aux manifestations primitives, qu'elle conservait sans chercher à les interpréter.

. . . . . Ζεὺς
Μνημοσύνης δ' ἐξαῦτις ἐράσσατο καλλικόμοιο,
Ἐξ ἧς αἱ Μοῦσαι χρυσάμπυκες ἐξεγένοντο
Ἐννέα, τῇσιν ἅδον θαλίαι καὶ τέρψις ἀοιδῆς.

. . . . . Jupiter
Mnemosynem vero deinceps amavit pulchricomam

Ex qua Musæ aurea mitra revinctæ natæ sunt
Novem, quibus placent convivia et oblectatio cantus.

HESIODI Deorum generatio, v. 914, sqq.

Le laconisme et l'insuffisance des sigles rendaient l'interprétation difficile aux étrangers; de là ces prétendus mystères dont les savants, c'est-à-dire les initiés, avaient seuls la clef; de là aussi ces explications verbales données par les prêtres[1].

Lucien (art. *Déesse de Syrie*), parlant de Sémiramis, dit que la statue de cette reine érigée dans le temple d'Héliopolis, faisait connaître par ses gestes qu'il ne fallait adorer que Junon.

Pline dit de celle de Janus: « Digitis ita figuratis, ut « trecentorum sexaginta quinque dierum nota per signi- « ficationem anni temporis et ævi se deum indicaret[2]. »

Aux textes anciens qui mentionnent l'usage de la dactylologie, il faut ajouter:

Manu puer loquaci. (Petron.[3])
Digiti quibus canentes
Pariter sonante lingua. (Sidon. Apollin.[4])
Manu loquaci. (Ammian.[5])
Loqui digitis elaborat. (Cyprian.[6])

1 De l'Utilité des voyages, par Baudelot de Dairval; Paris, 1686, 2 vol. in-12, p. 58 et suiv.

2 C. Plinii N. H., lib. XXXIV, c. 7.

3 Satyricon, fragmenta; Amstelodami, 1669, in-8°, p. 517

4 Lib. IX, ep. XIII.

5 Lib. XXII.

6 De Spect. Echardus.

Mox digitis gubernantibus vocem. (Petron.[1])
At postquam fuerant digiti cum voce loquenti. (Tibull.[2])
Exscreat : et ficta dat modo signa nota. (Ovid.[3])
Signaque dat digitis medio cum pollice junctis. (Ovid.[4])
De gestatione digitorum. (Verius.)
Nil opus est digitis per quos arcana loquaris. (Ovid.)
Nec in digitis litera nulla fuit. (Ovid.)
Verba leges digitis, verba notare mero. (Ovid.)

Virgile, si exact dans ses locutions, dit :

Vates sic ore effatus[5].

De la Cerda, commentateur sagace, remarque judicieusement :

Ore; non notis, non signis.

Σημαινειν χειρι. (Alex.)

Σημανθεντων δε τῳ Αστυαγει οτι κτλ. (Xénophon, Cyrop., I, 4.) Gallice, *signifier;* imo, *montrer.*

His sunt additæ orcistrarum loquentissimæ manus
Linguosi digiti, silencium clamosum expositio tacita
Quam musa Polymnia reperisse narratur[6].

Parmi les ouvrages d'Hésiode que le temps a dévorés, on compte le Traité sur les doigts de Pélée : Περι των Ιδαιων Δακτυλων.

[1] Satyricon, p. 458; Amstelodami, 1669, in-8°.
[2] Ibid., not. 1.
[3] Epistolæ Ovidii, XXI, 24.
[4] Fast., V, 433.
[5] Æn., III, v. 463.
[6] Cassiodori lib. IV, var., ep. LI.

Cicéron signale un passage non restitué d'Ennius, où Médée, voulant justifier auprès des femmes de qualité son séjour à Corinthe, ne fait point usage de la parole; elle emploie, au contraire, ses mains d'albâtre:

> Quibus illa manibus gypsatissimis persuasit[1].

C'est aux sigles que forment les statues de l'antiquité, quand le temps ne leur a pas ravi les portions proéminentes, qu'il faut attribuer leur rapport avec les lettres mentionnées par les anciens[2].

Une longue controverse naquit à propos de ce passage de Trebellius Pollio[3]:

> Cujus statuam in templo Veneris adhuc vidimus, *Argolicam* sed Auratam.

La leçon est corrompue. Casaubon prétend que des manuscrits portent *Acrolicam;* Saumaise n'admet pas la rectification, et propose *Accrolithan;* ne serait-il pas plus naturel de lire *Acrosticam?* c'est-à-dire, parler au moyen des premières lettres; Ακροστιχις, qui peint si bien le langage siglique, a subi une altération en passant du grec au latin[4].

Le vocabulaire fut d'abord d'une simplicité en harmonie avec le petit nombre des choses et des idées; un mot n'avait qu'une acception, bientôt il s'appliqua aux

[1] Cicero, Epist. famil., lib. VII, ep. VI; gypsatissimi, *i. e.* candidissimi, ita Phil. Melanchthon.

[2] Baudelot de Dairval, Utilité des voyages, p. 102-103.

[3] Auteur du Bas-Empire : Vie de Titus, Éloge de Calpurnia, sa femme.

[4] Baudelot de Dairval, p. 118-119.

similaires, aux provenances, ensuite aux analogues et aux corrélatifs, puis aux associations, enfin aux antiphonies : de là cette multitude de significations attachées au primitif; c'est la source principale des erreurs dont fourmillent les traductions des textes archaïques. Souvent on traduisit un mot par un autre mot, sans s'attacher exclusivement à celui dont la signification était en rapport avec le sens et l'esprit; on se bornait à graphier en langue savante une des nombreuses acceptions du terme, et l'on estropiait ainsi le texte de la meilleure foi du monde.

Notre Lexéologie [1], rédigée pour faciliter l'interprétation des sigles, ne saurait indiquer la délicatesse de toutes les nuances; elle se borne à donner le sens ordinaire et obvie, renvoyant, quant au surplus, aux Lexiques généraux, dont l'étendue aurait pu effaroucher les gens du monde et les artistes.

[1] Voir à la fin de l'ouvrage.

CHAPITRE XXI.

MNÉMONIE DE L'ILIADE.

Homeri carmina, non literis olim, sed memoriæ cantorum mandata.
Joseph., lib. I contra Apion.

Nous allons donner l'interprétation des sigles dactylologiques, représentant les initiales, d'après l'ouvrage publié par Son Éminence le cardinal Maï [1].

L'illustre bibliothécaire du Vatican place, en tête du discours préliminaire de la première édition de cet ouvrage, une médaille antique sur laquelle on lit d'un côté ΜΝΗΜΟΣΥΝΗ, et de l'autre ΚΑΛΛΙΟΠΗ, et au milieu un bas-relief du tombeau d'Homère [2], où l'on voit le prince des poëtes faisant le sigle de ΕΠΩ, *manifester, faire connaître*, et portant de l'autre main la χειρονομια [3]. Nous n'insistons pas sur cet emblème, parce que les va-

[1] Homeri Iliados Picturæ antiquæ ex codice Mediolanensi Bibliothecæ ambrosianæ. Romæ, 1835, in-fol.

[2] Ex marmore Columnensi Romæ; maintenant à Londres, au British Museum.

[3] Prescription, coutume, règle, loi de la main.

riantes des divers dessins ne permettent guère d'avoir sur ce point une idée arrêtée [1].

Ces antiques peintures de l'Iliade, probablement d'origine prographique, ne retracent que les sigles E, A, I, O; Π; Δ, T; Γ, K, Σ; Λ, M, N, P, c'est-à-dire quatre voyelles, une labiale, deux dentales, trois gutturales et quatre liquides. Les lettres de Palamède, Θ, Ξ, Φ, X, ne s'y trouvent pas [2], non plus que celles de Simonide, H, Z, Ψ, Ω [3]; le Π tenait lieu du B; l'Υ, comme chacun sait, est la lettre de Pythagore [4].

Si l'on objectait que ces caractères se trouvent dans le texte homérique, nous répondrions que ce même texte n'ayant été graphié que sous Alexandre, environ 340 ans avant notre ère, c'est-à-dire plus d'un siècle après la graphie grecque en toutes lettres, il n'est guère étonnant qu'une mnémonique antérieure soit venue révéler la simplicité des traditions primitives. Jusqu'au temps de Périclès, les sigles étaient simples; ils s'accrurent progressivement par l'adjonction de caractères devenus indispensables. César dit que, de son temps, les Gaulois connaissaient les caractères grecs, sans en faire usage pour la graphie de leurs langages : ils ne les employaient qu'à l'antique manière monogrammatique.

[1] Gronovii Thesaurus Græcarum Antiquitatum; Lugd. Batav., in-fol., 1697. Voir 11e pl. après le feuillet 20.

[2] Palamède assista au siége de Troie; il ajouta ces quatre caractères aux signes cadméens, environ onze siècles avant notre ère.

[3] L'addition faite par Simonide ne date guère que de quatre siècles avant J. C.

[4] Trithemii Polygraphiæ lib. VI.

On ne saurait s'étonner que l'écriture eût pour point de départ la graphie siglique, plus mnémonique qu'explicative; la phonie n'était guère analysable, parce qu'elle manquait de régularité, et que les conventions étaient en même temps variables et locales, tandis que les toniques initiales avaient l'avantage d'être, sinon incontestables, au moins généralement reconnues et admises.

Nous ne craignons pas d'affirmer que, parmi tous les monuments antiques de la graphie (et le dessin linéaire est aussi de la graphie), il n'en est pas qui soit parvenu jusqu'à nous avec moins d'altération que la mnémonique écrite des sculptures, peintures [1] et inscriptions; les manuscrits grecs et latins, même ceux que nous regardons comme classiques, n'ont présenté un texte intelligible, qu'en suite de collation, de confrontation, de rectification, opérées sur un grand nombre de copies.

Il faudrait répéter ici la judicieuse affirmation du savant Caylus, rapportée ci-dessus, page 155.

L'illustre cardinal Maï publia les peintures du manuscrit ambroisien d'Homère, sans s'arrêter à la valeur des signes mnémoniques exprimés par les personnages;

[1] On sait que les auteurs anciens dans leurs descriptions ont presque toujours confondu la sculpture avec la peinture [qui primitivement étaient une seule et même chose]. (Itinéraire de Lille à Constantinople; années 1818-1819, in-4°, p. 257. Ms. de notre collection.)

Dès le principe, les anciens exécutèrent de grossières sculptures sur des matières tendres, puis des gravures sur la pierre; ils les colorièrent ensuite en teintes plates, et se passaient ainsi de la théorie des ombres, art si difficile, qu'il ne put se développer que tardivement. La peinture, comme les modernes la comprennent, doit son origine à la renaissance.

grâce aux soins de S. E., nous pouvons donner ici les explications planche par planche :

Planches.			
1	Chryses.	A	de ΑΙΤΕΩ, implorer; Π ΠΑΤΗΡ, père.
	Calchas.	T	ΤΑΡΒΟΣ, effroi, ou ΤΑΡΧΕΑ, funérailles; ΤΕΡΑΣ, prodige.
	Agamemnon.	T	ΤΕΛΟΣ, mort (*ter*).
	Achille.	T	ΤΙΝΟΜΑΙ, punir.
2	Calchas.	N	ΝΕΙΚΟΣ, querelle.
		Π	ΠΑΛΛΩ, redouter.
	Nestor.	N	ΝΕΙΚΟΣ, querelle.
	Agamemnon.	A	ΑΧΙΛΛΕΥΣ, Achille.
	Calchas.	Π	ΠΤΟΕΟΜΑΙ, redouter.
	Ulysse.	Π	Id. id.
3	Nestor.	E	ΕΠΩ, manifester, dire.
		Π	ΠΤΟΕΟΜΑΙ, redouter.
	Agamemnon.	Π	ΠΑΝΤΩΝ, sur tous (primer).
	Achille.	N	ΝΕΟΜΑΙ, retourner.
	Nestor.	A	ΑΙΑΖΩ, gémir.
	Compagnon.	Π	ΠΑΥΩ, cesser.
	Patrocle.	Π	ΠΑΥΩ, abandonner.
4	Talthybius.	Δ	ΔΑΙΩ, brûler.
	Eurybates.	N	ΝΕΜΩ, distribuer.
	Agamemnon.	Δ	ΔΑΙΩ, festiner.
		M	ΜΕΙΡΟΜΑΙ, partager.
5	Talthybius.	A	ΑΙΤΕΩ, réclamer.
	Eurybates.	A	ΑΙΤΕΩ, réclamer.
	Achille.	T	ΤΙΝΟΜΑΙ, tirer vengeance.
6	Achille.	Π	ΠΕΜΠΩ, congédier.
	Briséis.	Δ	ΔΕΝΝΟΣ, injure, outrage.
		A	ΑΙΤΕΩ, réclamer.
7	Thétis.	T	ΤΕΓΓΩ, calmer, apaiser.
8	Briséis.	Δ	ΔΕΙΔΩ, craindre.
	Ulysse.	N	ΝΑΙΩ, habiter.
	Chryséis.	Δ	ΔΕΟΜΑΙ, avoir besoin.
		Δ	ΔΕΙΔΩ, craindre.
	Chryses.	Δ	ΔΕΥΡΟ, viens ici.
		Δ	ΔΕΞΙΟΣ, de bon augure.
9	Jupiter.	Π	ΠΑΤΗΡ, père.
	Thétis.	Π	ΠΟΘΟΣ, désir.

Planches.			
	Thétis.	Μ	de ΜΑΛΑΣΣΩ, attendrir.
	Apollon.	Π	ΠΑΣΧΩ, souffrir.
	Mars.	Π	ΠΑΣΧΩ, souffrir.
	Jupiter.	Ν	ΝΕΜΩ, aplanir, adoucir, interposer autorité.
	Junon.	Π	ΠΑΣΧΩ, souffrir.
	Vénus.	Π	ΠΑΣΧΩ, id.
10	Apollon.	Α	ΑΠΑΛΟΣ, délicat.
	Jupiter.	Ι	ῌ (= Ι), à elle.
	Minerve.	Ε	ΕΥ, bien.
	Vénus.	Δ	ΔΕΞΙΟΣ, de bon augure, heureux.
11	Ulysse.	Λ	ΛΕΙΠΩ, abandonner.
	Minerve.	Τ	ΤΡΕΠΩ, retourner ?
12	Nestor.	Π	ΠΟΤΜΟΣ, destin.
	Agamemnon.	Δ	ΔΟΚΑΖΩ, résoudre.
	Ulysse.	Ι	ΙΣΗΜΙ, connaître.
		Δ	ΔΟΚΑΖΩ, décider.
	Calchas.	Τ	ΤΕΚΜΑΡ, présage, signe !
13	Ulysse.	Π	ΠΑΤΑΣΣΩ, frapper.
	Nestor.	Δ	ΔΑΙΝΥΜΑΙ, festiner.
	Ménélas.	Ν	ΝΕΜΩ, distribuer.
14	Hector.	Α	ΑΛΕΞΕΩ, repousser.
	Énée.	Κ	ΚΩΛΥΩ, empêcher.
	Archiloque.	Κ	ΚΡΑΤΟΣ, force.
	Adraste.	Ο	ΟΙΧΟΜΑΙ, s'en aller.
	Sarpédon.	Ε	ΕΩ, aller.
	Pandore.	Id.	Id. id.
15	Pandore.	Ε	ΕΩ, envoyer.
	Agamemnon.	Ν	ΝΥΣΣΩ, percer, piquer.
	Machaon.	Π	ΠΛΥΝΩ, laver.
	Agamemnon.	Π	ΠΙΠΤΩ, tomber.
17	Troyens.	Π	ΠΟΙΝΗ, rançon (*bis*), vengeance.
	Mars.	Ε	ΕΑΩ, cesser.
18	Apollon.	Τ	ΤΕΙΡΩ, attaquer; ΤΙΝΟΜΑΙ, punir.
19	Vénus.	Λ	ΛΩΒΗ, outrage.
	Jupiter.	Τ	ΤΕΓΓΩ, calmer.
		Δ	ΔΕΟΣ, crainte.
	Junon.	Τ	ΤΩΘΑΖΩ, plaisanter.
	Minerve.	Id.	Id. id.
20	Ajax.	Δ	ΔΑΜΝΑΜΑΙ, être vaincu.
	Ulysse.	Id.	Id. id.
	Grec.	Id.	Id. id.

Planches.			
21	Sarpédon	O de	ΟΙΤΟΣ, trépas.
	Junon.	Τ	ΤΡΕΜΩ, trembler.
	Sarpédon.	Δ	ΔΑΜΝΑΜΑΙ, être vaincu (*bis*).
22	Minerve.	Τ	ΤΡΕΠΩ, mettre en fuite.
	Junon.	Ε	ΕΑΩ, permettre.
	Troyens.	Δ	ΔΑΜΝΑΜΑΙ, être vaincu.
23	Mars.	Π	ΠΗΡΟΩ, estropier.
	Jupiter.	Τ	ΤΑΡΑΣΣΩ, exciter, troubler.
	Minerve.	Δ	ΔΟΡΥ, guerre.
	Apollon.	Π	ΠΕΡΑ, au delà.
24	Hector.	Τ	ΤΕΓΓΩ, calmer, apaiser.
	Hécube.	Τ	ΤΗΡΗΣΙΣ, protection.
	Andromaque.	Π	ΠΟΙΕΩ, être utile.
25	Théane.	Μ	ΜΗΝΥΩ, découvrir, révéler.
	Hector.	Τ	ΤΟΛΜΑΩ, avoir le courage.
	Paris.	Τ	ΤΡΕΧΩ, courir.
	Hélène.	Π	ΠΟΛΕΜΟΣ, combat.
26	Astyanax.	Δ	ΔΑΜΝΑΜΑΙ, être accablé.
	Andromaque.	Δ	ΔΑΪΚΤΑΜΕΝΟΣ, tué dans le combat.
	Hécube	Τ	ΤΗΡΕΟΜΑΙ, se conserver (*bis*), se garder.
	Hector.	Δ	ΔΑΙΜΩΝ, destin.
27	Grecs.	Ε	ΕΔΩ, manger.
	Agamemnon.	Τ	ΤΕΙΧΟΣ, retranchement.
	Grec.	Α	ΑΡΤΥΩ, apprêter.
28	Troyens.	Κ	ΚΑΘΑΙΡΩ, expier.
		Δ	ΔΑΜΑΟΜΑΙ, être vaincu.
29	Teucer.	Τ	ΤΕΙΡΩ, battre.
	Agamemnon.	Τ	ΤΟΛΜΗΡΟΣ, audacieux.
	Minerve.	Id.	Id. entreprenant.
	Junon.	Id.	Id. hardi.
	Troyen.	Δ	ΔΑΜΑΟΜΑΙ, être vaincu.
	Iris.	Α	ΑΙΑΖΩ, se lamenter.
30	Hector.	Τ	ΤΕΡΠΟΜΑΙ, se réjouir.
	Troyen.	Δ	ΔΑΙΝΥΜΑΙ, festiner.
		Ε	ΕΔΩ, manger.
		Δ	ΔΑΙΩ, partager.
31	Héraut.	Ι	ΙΣΤΙΗ, abri.
	Nestor.	Τ	ΤΡΕΠΩ, retourner.
	Diomède.	Id.	Id. id.
	Agamemnon.	Id.	Id. id.
	Ulysse.	Id.	Id. id.

Planches.				
	AJAX.	A	de	ΑΝΑΣΤΕΝΑΖΩ, gémir.
	HÉRAUT.	M		ΜΗΤΙΣ, prudence.
32	DIOMÈDE.	T		ΤΕΛΟΣ, dignité.
	AGAMEMNON.	T		ΤΕΛΟΣ, fin.
33	ULYSSE.	T		ΤΕΛΟΣ, dignité.
	NESTOR.	Id.		Id. id.
	MÉNÉLAS.	K		ΚΙΝΔΥΝΟΣ, danger.
		I		ΙΣΤΗΜΙ, établir.
	AJAX.	T		ΤΕΛΟΣ, dignité.
		T		ΤΡΕΠΩ, retourner.
	AGAMEMNON.	Δ		ΔΑΠΑΝΑΩ, consumer.
	IDOMÉNÉE.	T		ΤΡΕΠΩ, retourner.
	HÉRAUT.	M		ΜΗΤΙΣ, prudence.
34	DOLON.	Δ		ΔΟΛΟΣ, ruse.
		Δ		ΔΟΛΟΨ, espion.
	ULYSSE.	N		ΝΕΚΡΟΣ, mort.
35	ULYSSE.	A		ΑΙΡΕΩ, prendre.
	NESTOR.	T		ΤΕΙΧΟΣ, camp.
36	EURYPYLE.	Λ		ΛΟΙΓΟΣ, funeste.
37	NESTOR.	T		ΤΕΙΝΩ, aller vers.
	MACHAON.	A		ΑΛΕΞΕΩ, secourir.
	PATROCLE.	T		ΤΥΠΤΩ, battre, frapper.
		Δ		ΔΙΑΙΝΩ, humecter.
		T		ΤΟΛΜΑΩ, avoir le courage.
	ACHILLE.	T		ΤΥΠΤΩ, battre, frapper.
38	TROYEN.	E		ΕΛΕΟΣ, pitié.
		Δ		ΔΑΚΡΥΑ, larmes.
39	HECTOR.	T		ΤΛΗΜΙ, souffrir.
	POLYDAMAS.	T		ΤΙΤΡΩΣΚΩ, être défavorable, nuire.
40	TROYENS.	K		ΚΡΗΜΝΟΣ, précipice.
		N		ΝΕΚΡΟΣ, mort.
41	GRECS.	Δ		ΔΑΜΑΟΜΑΙ, être vaincu (*ter*).
42	TROYENS.	A		ΑΙΤΕΩ, supplier.
		Π		ΠΟΙΝΗ, rançon.
		Δ		ΔΑΜΑΟΜΑΙ, être vaincu.
43	TROYENS.	Λ		ΛΕΙΠΩ, abandonner.
		Δ		ΔΙΔΡΑΣΚΩ, fuir.
		K		ΚΛΙΝΩ, plier.
		M		ΜΕΛΕΘΡΟΝ, piége.
		E		ΕΑΩ, cesser.
		A		ΑΙΩΝ, la vie.

Planches.				
	TROYENS.	Δ	de	ΔΕΙΔΩ, craindre.
45	APOLLON.	Ο		ΟΠΑΖΩ, porter des présents, encourager.
	TROYEN.	Ν		ΝΙΚΑΩ, vaincre.
	HECTOR.	Ν		ΝΙΚΑΩ, vaincre.
	GRECS.	Δ		ΔΑΙΜΩΝ, démon.
		Α		ΑΛΓΟΣ, douleur.
		Δ		ΔΕΙΔΩ, craindre.
		Δ		ΔΑΜΑΟΜΑΙ, être vaincu.
46	APOLLON.	Α		ΑΛΕΞΕΩ, secourir.
	NESTOR.	Δ		ΔΥΝΑΜΑΙ, prendre courage.
	GRECS.	Ν		ΝΑΥΣ, navire.
		Δ		ΔΙΖΩ, chercher.
47	ACHILLE.	Ρ		ΡΕΖΩ, sacrifier.
48	HECTOR.	Α		ΑΥΘΕΝΤΗΣ, qui tue de sa main.
49	TROYENS.	Ο		ΟΙ, hélas.
		Ε		ΕΙΚΩ, succomber.
50	EUPHORBE.	Δ		ΔΑΜΑΟΜΑΙ, être vaincu.
51	APOLLON.	Ν		ΝΕΚΡΟΣ, mort.
	EUPHORBE.	Ε		ΕΙΚΩ, succomber.
	MÉNÉLAS.	Α		ΑΤΕΜΒΩ, frustrer, dépouiller.
52	SCAMANDRE.	Τ		ΤΑΡΑΣΣΩ, troubler.
53	JUNON.	Ρ		ΡΑΩΝ, plus traitable.
54	HÉCUBE.	Ν		ΝΕΜΕΣΑΩ, craindre (*ter*).
55	NESTOR.	Ε		ΕΛΕΓΟΣ, lamentation.
	AJAX.	Ν		ΝΕΚΡΟΚΟΣΜΟΣ, funérailles.
	ACHILLE.	Δ		ΔΑΙΝΥΜΑΙ, festiner.
	AGAMEMNON.	Ν		ΝΕΚΡΟΚΟΣΜΟΣ, funérailles.
		Ο		ΟΧΕΟΜΑΙ, être porté sur un char.
56	GRECS.	Ε		ΕΛΕΓΟΣ, lamentations (*sexies*).
		Δ		ΔΑΙΝΩ, festiner.
	AJAX.	Π		ΠΙΠΤΩ, tomber.
		Π		ΠΙΝΟΣ, ordure.
	ACHILLE.	Δ		ΔΑΙΩ, festiner (*bis*).
	ULYSSE.	Ε		ΕΓΓΥΣ, proche.
57	FILS DE PRIAM.	Α		ΑΙΤΕΩ, implorer.
	PRIAM.	Π		ΠΙΝΩ, boire, libation.
	IDÉUS.	Ο		ΟΙΧΟΜΑΙ, s'en aller.
	MERCURE.	Μ		ΜΗΝΥΩ, indiquer.

Suivant Hésiode, Jupiter s'éprit de Mnémosyne, qui enfanta les Muses [1].

La mnémonique écrite est parvenue jusqu'à nous avec une exactitude qui tient du prodige, puisque dès longtemps les intermédiaires ne comprenaient plus ces vieilles traditions : nous nous sommes borné à un spécimen de la Pantomime théâtrale de Térence, par la nécessité de ne pas trop nous étendre.

Malgré nos soins et la réserve avec laquelle nous procédons, il n'est pas impossible que l'expérience, s'exerçant sur des données plus complètes, ne parvienne à rectifier quelques-unes de nos interprétations.

[1] Voir ci-dessus, p. 241.

CHAPITRE XXII.

TÉRENCE ET VIRGILE.

PANTOMIME THÉATRALE DE TÉRENCE.

Parmi les trésors que renferme la bibliothèque Vaticane, un manuscrit de Térence [1] reconnu pour appartenir au VIIIe siècle [2], imprimé en 1736 [3], reproduit durant les six comédies, et scène par scène, les sigles dactylologiques employés par chaque personnage; il forme ainsi une véritable mnémonie dramatique. Nous exposons la série siglique de deux de ces pièces; les

[1] Gravé au tome III des Antiquités grecques de Gronovius.

[2] Vers 736, suivant Spon, madame Dacier et Son Éminence le cardinal Maï.

[3] Pub. Terentii Comœdiæ, cum personarum figuris æri accurate incisis ex ms. codice Bibliothecæ Vaticanæ, Urbini, 1736, in-fol. La souscription *Calliopius recensui*, que l'on trouve sur plusieurs copies anciennes, semble défier la sagacité des savants. D'après le relief gravé en tête de l'Iliade éditée par le cardinal Maï en 1819, ne pourrait-on croire que le surnom *Calliopius* était donné à l'homme chargé de vérifier l'exactitude de la mnémonique traditionnelle?

autres seront facilement interprétées au moyen de notre tableau des manifestations primitives.

La Bibliothèque nationale, à Paris, possède deux copies du xe siècle de cet inappréciable texte [1]; mais les peintures sont prises, comme celles du Vatican, sur une *plus ancienne composition*, qui peut remonter à l'époque où Térence était joué sur les théâtres latins [2]. On comprend difficilement que la dactylologie soit restée un arcane pour les modernes, alors qu'on la trouve toute vivante dans ces manuscrits, avec une précision et une exactitude que le vouloir le plus récalcitrant ne saurait méconnaître.

Madame Dacier enrichit sa traduction de Térence [3] de quelques peintures reproduites par les copies antiques conservées à la Bibliothèque nationale; les signes dactylologiques ne sont pas constamment les mêmes que ceux dessinés au manuscrit du Vatican [4]. Alors, comme de nos jours, les gestes variaient suivant les acteurs [5], et se rectifient les uns les autres. Nous donnons la double explication des signes répétés par madame Dacier, et différents de ceux portés au manuscrit du Vatican.

L'expression que rappelle le sigle résume ordinaire-

[1] N°s 7899 et 7900, ancien fonds latin, rel. au chiffre de Charles IX, in-4°.

[2] Paléographie universelle.

[3] Hambourg, 1732, 3 vol. in-12, fig.

[4] Imprimé à Urbin. Voir ci-avant.

[5] « Je ne doute pas que, du temps de Térence, les comédiens ne fissent « les mêmes gestes qui sont représentés par ces figures. » Madame Dacier, Préface des Comédies de Térence, p. xx.

ment le sens prédominant de la tirade, ou bien c'est l'initiative de la phrase d'où découlent tous les corollaires. Ici, il nous semble naturel de croire que cette mnémonique a été adoptée par l'auteur lui-même dès la mise en scène, ce qui la ferait remonter à deux mille ans. Répétée d'âge en âge par des dessinateurs qui se copiaient, il est merveilleux de ne rencontrer que les variantes résultant de la direction du rayon visuel, et de légères inexactitudes introduites furtivement durant un si long laps de temps.

Une remarque domine les poésies de Térence: c'est que, malgré leur peu d'étendue, les textes antiques renferment plus de vingt mille variantes [1]. Ne devait-on pas en conclure que ces poésies ont été longtemps traditionnelles, que la mnémonique en favorisait le débit, et qu'elles étaient rappelées dans l'esprit du vulgaire par des sigles qui réglaient les scènes, les dialogues, et même jusqu'aux simples phrases, à la manière de ces orateurs modernes, qui se contentent d'arrêter, de fixer les points de repère qui établissent les divisions et les subdivisions de leurs discours.

Dans notre Térence, les sigles sont justifiés par le mot *in extenso*, qui se trouve dans le texte correspondant. Nous répétons que les labiales se remplacent les unes les autres, et que les degrés du même organe sont parfois confondus [2].

[1] Acta Eruditorum, 1724.

[2] La formation de notre langue met ce fait en évidence. *Anima* a fait *alme*, *amne*, *anme*, *arme;* ces variantes se trouvent indistinctement dans les versions traditionnelles. De même : *illégal*, *imparfait*, *inconsidéré*, *irrégulier*.

ANDRIA.

Acte.	Scène.	Manuscrit.	Figure.	Page.	Vers.	Personnage.	Sigle.	Signification.
I,	Prolog.	du Vatican,	II,		1		A	Appulit Poeta.
					5		O	Operam abutitur.
	I,		III,	1	13	Simo,	S	Summum pretium.
					4	Sosia,	A	Ars mea.
					14		G	Gaudeo.
						Servi,	V	Vinum.
							E	Epulæ.
							O	Obsonium.
							A	Annona.
	Prolog.	Mme Dacier,		12	3		P	Populo.
					5		O	Operam abutitur.
	I,			18	1	Simo,	I	Istæc intro.
				22	21		O	Omnem rem.
				18		Servi,	V	Vinum.
							O	Opsonium.
				20	3	Sosia,	Q	Quid est.
					4		A	Ars mea.
	II,	Vatican,	V,	5	4	Davus,	M	Mirabar.
					6		U	Uxorem non.
					12	Simo,	C	Carnufex.
	III,		V,	7	3	Davus,	A	Astu.
					5		O	Opitulor.
	IV,		VI,	9	1	Mysis,	J	Jubes.
					8		O	Opperiar.
						Archillis,	J	Jubes.
	V,		VII,	10	3	Pamphilus,	C	Contumelia.
					7		M	Mutavit.
					6	Mysis,	V	Verbum quod.
				11	43		V	Vim ferre.
II,	I,		VIII,	13	2	Byrrhia,	D	Davo audivi.
				14	31	Pamphilus,	A	Audi nunc.
					34	Charinus,	A	Animum reddidisti.
		Mme Dacier,		66	1	Charinus,	N	Nuptum.
					3		A	Antehac, Attentus.
					2	Byrrhia,	D	De Davo.
							A	Audivi.
				70	19	Pamphilus,	V	Video Charinum.
	II,	Vatican,	IX,	15	1	Davus,	U	Ubi.
					7		O	(H)Omo quis.
						Pamphilus,	P	Perii.

Acte.	Scène.	Manuscrit.	Figure.	Page.	Vers.	Personnage.	Sigle.	Signification.
II,	II,	Vatican,	IX,	15	5	Charinus,	A	Audin' tu.
	III,		X,	17	4	Davus,	A	Animum ad.
					14		O	(H)Odie uxorem.
					6	Pamphilus,	P	Patiar ?
	IV,		XI,	19	1	Simo,	C	Captent quid.
					5	Davus,	F	Face tu.
	V,		XII,	20	2	Byrrhia,	O	(H)Odie.
							O	Observare.
					5	Simo,	A	Adesse.
					9	Pamphilus,	A	Alibi neque.
					10	Davus,	O	Obmutuit.
	VI,		XIII,	21	1		C	Credit fallaciam.
					15		O	Opus est uxore.
					3	Simo,	Q	Quid ?
III,	I,		XIV,	23		Pamphilus,	A	Amavi.
					1	Mysis,	L	Lesbia.
					3	Simo,	A	Ab Andria.
					figure,	Davus,	E	Est ita.
					5		O	Otinam.
					9	Lesbia,	N	Narras bonum.
					15	Glycerium,	J	Juno lucina.
		Mme Dacier,		102	2	Mysis,	V	Virum haud fidelem.
					6		P	Peperisset quidquid.
					3	Davus,	I	Ita est.
					5		U	Utinam.
				104	7	Simo,	P	Prædicat vera.
					16		R	Ridiculum.
					8	Lesbia,	B	Bonum ingenium.
					15	Glycerium,	F	Fer opem.
	II,	Vatican,	XV,	25	6	Lesbia,	P	Pamphilo puer.
					10	Simo,	I	Imperabat non.
					15	Davus,	F	Fallit se.
				26	36		P	Puerum ut.
	III,		XVI,	27	5	Chremes,	V	Velis quid.
				28	43		Q	Qui scis ?
				27	8	Simo,	M	Meum gnatum.
	IV,		XVII,	29	1	Davus,	T	Te ibam (ad).
					13		O	Occidi.
					2	Simo,	A	Audin' tu illum.
	V,		XVIII,	31	1	Pamphilus,	M	Me perdidit.
						Davus,	P	Perii.
					9		P	Producam moram.
IV,	I,		XIX,	33	15	Charinus,	Q	Quid agam.
				34	26	Pamphilus,	A	(H)Abeam.

Acte	Scène	Manuscrit.	Figure.	Page.	Vers.	Personnage.	Sigle	Signification
IV,	I,	Vatican,	XIX,	34	42	Davus,	F	Factum est.
					49		M	Malum.
		Mme Dacier,		138	15	Charinus,	A	Agam quid.
				140	23	Pamphilus,	E	Es falsus.
				144	42	Davus,	F	Factum est.
				146	60		I	Inventum dabo.
	II,	Vatican,	XX,	35	2	Mysis,	P	Pamphilum tuum.
					6	Pamphilus,	S	Siccine me ?
					8	Charinus,	F	Facile.
				36	31	Davus,	O	Operire parumper.
	III,		XXI,	37	2	Mysis,	P	Pamphilum.
					7		P	Portas puerum.
					figure,	Puer,	P	Puero [1].
							A	Adjuva.
						Davus,	A	Adjuva.
		Mme Dacier,		156	figure,	Puer,	A	Adjuva
							P	Puero.
					7	Mysis,	P	Portas quò ?
							P	Puerum.
	IV,	Vatican,	XXII,	38	5	Mysis,	N	Ne humi ?
						Davus,	V	Verbenas.
					7		O	Opus si.
						Chremes,	O	Opus ad.
					figure,	Puer,	P	Puero.
	V,		XXIII,	39	2	Chremes,	P	Paravi.
					4	Mysis,	N	Nusquam.
					6	Davus,	O	(H)Ominum.
				40	28		O	O Facinus.
		Mme Dacier,		160	3	Chremes,	E	Est puer.
					9	Davus,	P	Puer unde ?
				162	14		U	Unum cave.
					12	Mysis,	A	Au !
	VI,	Vatican,	XXIV,	41	2	Crito,	P	Parere divitias.
					9	Mysis,	N	Nos ne.
				42	24	Davus,	O	(H)Os sequar.
							O	(H)Oc tempore.
		Mme Dacier,		172	2	Crito,	O	Optavit parare.
					5		J	Jubeo te salvere.
					7	Mysis,	J	Jubeo te salvere.
					24	Davus,	O	(H)Os sequar.
V,	I,	Vatican,	XXV,	43	1	Chremes,	A	Amicitia mea.
					4	Simo,	P	Postulo.
	II,		XXVI,	45	2		E	Egreditur unde ?
					12	Chremes,	L	Litigat.

[1] Ici se révèle l'enseignement de la dactylologie par la nourrice.

Acte.	Scène.	Manuscrits.	Figure.	Page.	Vers.	Personnage.	Sigle.	Signification.
V,	II,	Vatican,	XXVI,	46	27	Chremes,	A	Ah ne sævi.
	III,		XXVII,	47	1	Pamphilus,	Q	Quis me volt ?
					5	Simo,	P	Prædicant ita.
				48	30	Chremes,	A	Æquum postulat.
	IV,		XXVIII,	49	1	Crito,	M	Mitte orare.
					3	Chremes,	A	Andrium video ?
					10	Simo,	A	Amores meretricios.
					11	Pamphilus,	M	Metuo.
		Mme Dacier,		196	1	Crito,	M	Mitte orare.
							O	Orare.
					3	Chremes,	E	Ego video.
				198	6	Simo,	E	Esse civem ?
	V,	Vatican,	XXIX,	52	1	Charinus,	P	Proviso.
						Pamphilus,	M	Me putet.
	VI,		XXX,	53	5	Pamphilus,	P	Parentes reperit.
					2	Davus,	O	Obtigerit mihi.
					5		O	O factum bene.
					7	Charinus,	N	Num ille somniat.

PHORMIO.

Acte.	Scène.	Manuscrits.	Figure.	Page.	Vers.	Personnage.	Sigle.	Signification.
I,	Prolog.	Vatican,	I,	223	9		I	Intelligeret si [1].
	I,		II,	225	7	Davus,	I	Inique.
					15		O	Omne auferet
	II,		III,	226	2	Geta,	O	Obviam.
							T	Tibi.
				226	12	Davus,	O	Operam.
					20		O	Oportuit me.
	III,		IV,	229	1	Antipho,	A	Adeon' rem ?
					15	Phædria,	I	Inopia ego.
	IV,		V,	232	19	Geta,	O	Obviam quem.
					22		P	Patrem, Patruum.
					28	Phædria,	V	Verum est.
					38	Antipho,	E	Est ipsius.
II,	I,		VI,	234	20	Geta,	O	Opus ruri.
				235	60		I	Immerito.
				234	25	Phædria,	A	Advenire salvam.
				235	83	Demipho,	A	Amicos advocabo.
		Mme Dacier,	II,	50	6	Geta,	P	Placet.
				52	20		O	Opus ruri.
					9	Demipho,	O	Obtigit mihi.
				54	24	Phædria,	P	Patrue salve.

[1] L'interlocuteur, une branche à la main, Οζος, *sarment*, acrologie de Ολυμπιας, *palme de la victoire*, explique ce passage du texte : « In medio omnibus palmam esse positam. »

Acte.	Scène.	Manuscrit	Figure.	Page.	Vers.	Personnage	Sigle.	Signification
II,	II,	Vatican,	VII,	236	5	Geta,	O	Obsecro te.
					10		V	Vir fortis.
					12	Phormio,	V	Visa est via.
		Mme Dacier,		72	2	Demipho,	A	Audisti.
				76	28	Geta,	Q	Quis.
							O	(H)Omo.
				80	52	Phormio,	E	Expedivi.
	III,	Vatican,	VIII,	238	2	Demipho,	M	Mihi quam.
				239	28	Geta,	O	(H)Omo quis?
					51		R	Rectè.
					58	Phormio,	R	Regnas solus.
		Mme Dacier,		88	12	Cratinus,	I	Impetrabis.
					17	Crito,	D	Deliberandum.
	IV.	Vatican,	IX,	241	2	Demipho,	N	Nuptiis.
					7	Hegio,	C	Censeo.
					13		V	Verum est.
					9	Cratinus,	R	Rem tuam.
							V	Velim facias.
					17	Crito,	D	Deliberandum.
					18		M	Magna est.
				242	24	Geta,	V	Video.
							U	(H)Uc tempore.
III,	I,		X,	243	7		T	Te absentem.
					12		O	(H)Ominem strenuum.
					8	Antipho,	Q	Quærebam te.
	II,		XI,	245	3	Phædria,	L	Lubenter.
						Dorio,	L	Loquere.
					6	Antipho,	M	Metuo.
				246	26	Geta,	V	Vendidit.
					35		O	Omnes.
		Mme Dacier,		96	1	Phædria,	P	Parumper.
				98	8		F	Fœneratum.
					7	Dorio,	F	Fabulæ.
				102	26	Geta,	V	Vendidit.
				104	35		O	Omnes id.
				106	44	Antipho,	D	Decipis.
	III,	Vatican,	XII,	247	1	Phædria,	Q	Quid faciam.
					6	Antipho,	P	Potes.
					7	Geta,	E	Edoce.
				248	24		O	Opus est tibi.
IV,	I,		XIII,	249	2	Demipho,	T	Tecum filiam.
						Chremes,	N	Non.
	II,		XIV,	251	9	Geta,	O	Opperiri.
					13		S	Spe duplici.
	III,		XV,	252	1	Antipho,	E	Expecto.
					5	Geta,	Q	Quid agitur.

Acte.	Scène.	Manuscrit.	Figure.	Page.	Vers.	Personnage.	Sigle.	Signification.
IV,	III,	Vatican,	XV,	252	11	Geta,	O	Opinor.
					34	Demipho,	T	Te jussit.
				254	72	Chremes,	R	Repudium renuntiet.
	IV,		XVI,	255	1	Antipho,	Q	Quid egisti?
						Geta,	E	Emunxi.
					19		U	Uxor ducenda.
	V,		XVII,	257	1	Demipho,	E	Ego curabo.
					3	Geta,	O	Opu'st nil.
					6		P	Putasti.
					4	Chremes,	O	Opus est.
					14		M	Mulier mulieri.
		Mme Dacier,		136	1	Demipho,	V	Verborum nequid.
					3		O	Ob quam rem.
						Geta,	O	Opu'st nil.
					6		N	Non moror.
V,	I,	Vatican,	XVIII,	258	2	Sophrona,	P	Petam auxilium.
					12		L	Loquitur.
				259	19	Chremes,	O	Olim dixi.
	II,		XIX,	260	1	Demipho,	N	Nostrapte.
					9	Geta,	O	(H)Omo est.
					13		J	Jurgio siletur.
	III,		XX,	262	9	Nausistrata	N	Natam virum.
					11	Demipho,	T	Te adolescens.
					13	Chremes,	D	Datum nollem.
	IV,		XXI,	264	5	Antipho,	N	Nullo remedio.
	V,		XXII,	265	2	Phormio,	P	Propria ea.
					5	Antipho,	N	Nunc Phædria?
	VI,		XXIII,	266	2	Geta,	O	Onerastis diem.
					3		A	Amicos nosque.
					16	Antipho,	V	Velim ita.
				267	53	Phormio,	O	Οφις, acrol. de Ostendam me.
	VII,		XXIV,	268	4	Demipho,	N	Nostras minas.
					6		A	Ad te ibamus.
					14	Phormio,	P	Paratum me esse.
					15		O	Omneis posthabui.
				269	25	Chremes,	A	Ab sese amittere.
	dern^re^,		XXV,	271	2	Nausistrata	Q	Quis est.
					14	Chremes,	O	Opus non est.
				272	28	Demipho,	V	Vinolentus fere.
				273	66	Phormio,	P	Plaudite.
		Mme Dacier,		190	2	Phormio,	O	Obticuisti.
				192	13		P	Pro fratre.
				190	7	Chremes,	P	Pergin' credere?
				192	17	Nausistrata	P	Perii.
				194	28	Demipho,	V	Vinolentus fere.
					29		P	Post neque.

VIRGILE. — ÉNÉIDE.

Parmi les manuscrits de Virgile exécutés avant le VIe siècle, ceux édités par le cardinal Maï [1], ornés de peintures, renferment de nombreux sigles dactylologiques; nous nous bornons à le constater par l'explication de quelques-uns, en faisant remarquer que ces sigles sont grecs, et rappellent le texte homérique. Le lecteur initié continuera de lui-même les autres interprétations.

Pl. XVIII. Apollon, Δεω (enchaîner), Οικτος (pitié); Neptune, Εχω (arrêter), Αελλα (tempête). Le dauphin Δελφιν fournit l'acrologie de Δαμαω (dompter).
Junon et Minerve, Τιω (punir) [les Troyens].

Pl. XX.	Ταμιας,	Τεγγω,	Δεω,	Νοστεω,	Διδωμι,
	hôte.	faire naufrage.	avoir besoin.	arriver.	permettre.

Pl. XXI. Νεω (aller), Υπνος (sommeil).

Pl. XLIV. Interrogée par Énée, la Sibylle répond Ταρχεα (funérailles!). L'acrologie de Τορνευμα (quod tornando confit, Ramenta, Ramex) vient ajouter son appui.

Il existe à la Biblioth. nat., sous le n° 1278 S. Germ., un ms. de Virgile, connu sous le nom d'Asper, appartenant au IIIe siècle; le texte primitif est en sigles graphiques [2]. L'insuffisance de l'écriture siglique et la rareté du parchemin à diverses époques du moyen âge firent rechercher de préférence ces sortes de manuscrits pour y graphier en toutes lettres les écrits ascétiques qui constituent la majeure partie des palimpsestes; de là la disparition presque complète des manuscrits en sigles, véritables moniteurs impropres à faire connaître les textes à quiconque l'instruction *in choro* n'avait pas rendu ces textes familiers.

[1] Virgilii Picturæ antiquæ ex codicibus Vaticanis. Romæ, 1835, in-fol.

[2] Nouv. Traité de Diplomatique, t. III, p. 53 et 505.

CHAPITRE XXIII.

MANIFESTATIONS SACRÉES.

Dieu parle à son peuple par la main des prophètes [1].

Moïse, implorant sur la colline le secours du Seigneur, élevait les mains vers le ciel, et assurait ainsi la victoire à Israël; mais alors qu'il les abaissait, Amalec reprenait l'avantage [2]; ces mains élevées formaient l'*alpha*, sigle de Αιτεω, *implorer*.

La haute antiquité employait indifféremment le mot parole ou le mot signe, parce que tous deux avaient pour objet la transmission de la pensée : *Populus videbat voces* [3]. Ici il est évident que *voces* signifie *manifestation*, parce que les commandements étaient montrés par des signes, et non prononcés verbalement.

La parole équivalait au geste, et le geste équivalait

[1] Bibliothèque sacrée, Encycl., t. XX, p. 769.

[2] Exode, ch. 17, v. 11.

[3] Ibid., ch. 20, v. 18. Au vers. 22, on lit : « Vos vidistis quod de cœlo « locutus sim vobis. »

à la parole; tous deux avaient un même but, une valeur semblable, un résultat identique.

Dans les livres saints, les deux manières de se faire comprendre marchent ensemble et parallèlement; le langage d'action avec sa dactylologie, d'une part, et le langage phonétique et oral de l'autre. Les traducteurs seuls ont obscurci cette vérité si explicitement proclamée par les textes.

Quelques recherches sur le seul livre d'Isaïe serviront de démonstration; le prophète dit :

«Tout a été fait par la parole de Dieu.» Ici il faut entendre la manifestation, car le texte porte : «Opera «manuum ejus.» (Ch. 5, v. 12.)

Le sens du chap. 6, v. 9 et 10, s'explique de lui-même, avec l'admission de la dactylologie.

Au chap. 8, v. 11, l'hébreu dit expressément : «Car «Jehova m'a dit ainsi, par l'affirmation de sa main, «*in confirmatione manus ejus.*» (Schmidius, ch. 10, v. 32; ch. 11, v. 11 et 14.)

Les deux modes sont évidents au ch. 13, v. 2 :

«Levate signum, exaltate vocem, levate manum.» (Ch. 14, v. 26 et 27.)

Au chap. 19, v. 16, on trouve : «Le Seigneur des ar«mées fera mouvoir sa main sur l'Égypte, et elle trem«blera à la vue de ce mouvement.»

L'hébreu du chap. 25, v. 11, dit textuellement : «Il «(le Seigneur) abaissera son orgueil par la disposition «de ses mains.»

«Audi : aperi, Domine, oculos tuos, et *vide* omnia «verba.» (Ch. 37, v. 17 et v. 24.) L'hébreu de ce vers. 24

dit : « Par la main de tes serviteurs, tu as blasphémé « le Seigneur. »

« Surdi audite (vocem) et cæci intuemini ad viven- « dum (signum). » (Ch. 42, v. 18; ch. 45, v. 9, 11, 12; ch. 48, v. 13; ch. 50, v. 11.)

L'hébreu du chap. 52, v. 10, équivaut à : « Le Seigneur « a montré le bras de sa sainteté aux yeux de toutes les « nations, et toutes les extrémités de la terre virent le « secours qu'apportait notre Dieu. »

Chap. 56, v. 5, main prise pour parole, réputation. Chap. 57, v. 8, l'hébreu dit, main intelligible.

Chap. 57, v. 10, la vie de ta main, pour, la vie que tu t'es prescrite.

Chap. 59, v. 2, l'hébreu porte : « Et vos péchés ont « détourné ses yeux (ceux de Dieu) de vous, pour ne « point voir vos signes. »

Les premiers apôtres de notre religion, tout orientale, relevaient de l'école d'Alexandrie.

Le rit grec amenant le rit latin, les premiers sigles exprimaient nécessairement des notes et des phrases appartenant à la langue des Hellènes, puis à l'église byzantine.

La première ligne graphique de l'écriteau de la vraie croix confirme l'existence de la dactylologie : cette écriture samaritaine digitée, ou syriaque vulgaire, rappelle les sèmes de Cadmus, les stèles de Carthage, l'inscription phénicienne conservée à la Bibliothèque Mazarine, aussi bien que l'écriture stoïchéienne de Clément d'Alexandrie et les papyrus du Louvre.

A son retour de la Terre sainte, la mère de Constantin

fit placer, vers 320, à la Basilica Sessoriana à Rome, l'écriteau de la vraie croix portant l'inscription rédigée par ordre de Pilate en hébreu vulgaire, en grec et en latin, sculptée sur écorce d'arbre blanchie, avec les caractères coloriés en rouge.

La terreur causée par l'invasion des Goths fit cacher ce trésor sous l'abside du chœur de la Basilique, devenue église de la Sainte-Croix. Il y resta jusqu'en 1472; une heureuse circonstance l'ayant fait découvrir, il fut rendu à la piété des fidèles; mais clos, dès le principe, dans une boîte de métal, il était corrodé sur chacun de ses côtés, et le désir de posséder des parcelles de cette précieuse relique vint ajouter encore aux ravages du temps.

Il devait avoir 30 centimètres de longueur sur 17 de large et 5 d'épaisseur, tandis qu'il n'est plus aujourd'hui que de 24 sur 13.

La partie supérieure ne laisse plus voir que les traces infimes de la première ligne, en hébreu vulgaire. M. le chevalier Drach, heureusement inspiré [1], chercha les analogues des caractères sur les médailles des Machabées et des Asmonéens [2]; il adopta les lettres concordantes avec le texte évangélique, et parvint ainsi à restituer cette précieuse légende que l'on désespérait de retrouver jamais.

La dactylologie se révèle tout entière dans ces signes

[1] De Sessorianis præcipuis Passionis D. N. J. C. reliquiis Commentarius. Romæ, apud F. Bourliæum, 1830, in-8°, figur., p. 249.

[2] C'est la graphie samaritaine.

tracés pour le peuple juif, et suivant les habitudes digitées qui lui étaient familières.

Ces imitations des signes primitifs, en dehors de toute science, et par conséquent affranchis de tout progrès, conservent immuablement leurs formes, et traversent les siècles sans modifications appréciables; ce qui explique l'emploi des signes au commencement des âges, et une continuation graphique similaire jusqu'à l'avénement du christianisme et longtemps après. Sous le rapport artistique, cette graphie ressemblait aux marques faites par les hommes de peine, habitués à tracer sur les murs des jambages informes ou des entailles, rappelant les unités des objets les plus usuels et les plus nécessaires.

La langue patriarcale, souche de tous les langages humains, possédait la prérogative innée d'interprétation et de rectification, sur les innombrables dérivés, idiomes, dialectes, patois et jargons. La langue hellénique, continuation directe de cette phonie primitive, conserva, comme sa mère, la précieuse faculté de dominer, de généraliser et d'interpréter les langages divers. Saint Paul appelle ces variantes linguistiques *langues étrangères* et *inconnues*[1]; il signale des jargons tellement restreints et fractionnés, qu'il les suppose compris par deux ou trois personnes seulement[2].

La langue gréco-traditionnelle était éminemment propre à expliquer les saintes Écritures. Προφητευω signifie *expliquer, faire comprendre :* c'était le don d'interpré-

[1] Épître de saint Paul aux Corinthiens, I, ch. XIV, v. 21, 22.

[2] Ibid., ch. XIV, v. 27.

tation[1] dévolu à de pauvres apôtres privés de toute connaissance littéraire, et qui, à cause de son universalité, rendit la langue grecque dépositaire des textes évangéliques : « Je remercie mon Dieu, de ce que je « parle toutes les langues que vous parlez (les autres « hommes)[2]. »

La variété dans la forme des récits, et l'unité dans la reconnaissance des faits, sont une preuve de l'exactitude d'une transmission traditionnelle non altérée.

Les Évangélistes, dont le nombre dépassait celui de quinze, étaient concordants quant au fond principal; l'Église n'en reconnut que quatre, non parce que les autres étaient dissidents, mais à cause des récits oiseux ou peu dignes qu'ils relataient; les messagers de la bonne nouvelle la propageaient par la seule parole; unanimement d'accord sur les actes du Sauveur, ils ne diffèrent que par la manière de raconter. Lorsque la langue grecque, qui leur servait d'intermédiaire, dut être graphiée comme texte, on consulta religieusement les traditions diverses, et l'on écrivit avec respect celles qui étaient le plus authentiques; de là les versions dissemblables quant à la forme, identiques quant au fond.

Les choses se passèrent d'une manière toute semblable, lorsque l'on voulut fixer sur la matière nos vieilles chansons historiques; les premiers scribes en langue vulgaire consultèrent scrupuleusement les différentes traditions qui avaient cours; les faits importants

[1] Épître de saint Paul aux Corinthiens, I, ch. xiv, v. 28, 39.

[2] Ibid., ch. xiv, v. 18. Ευχαριστω τῳ Θεῳ μου παντων υμων μαλλον γλωσσαις λαλων.

furent écrits avec les variantes traditionnelles ; de là ces répétitions des actes principaux, rendus par des paroles dissemblables : ces redites importantes, qui suffisent seules à l'illustration d'un texte, prouvent l'antique origine traditionnelle; elles ne sauraient être l'œuvre du jongleur improvisant en attendant un auditoire, comme on l'a dit, car ces répétitions s'exercent sur l'épisode important qu'il fallait ménager à la curiosité : elles ont été réunies par des collecteurs [1], hommes instruits de l'époque où tout se bornait à reconnaître et à fixer la voix du peuple, devenue tradition. Les trouvères [2] proprement dits, contemporains des troubadours, n'étaient point encore nés; les jongleurs ou histrions, véritables perroquets dont la mémoire faisait le seul mérite, demeuraient incapables de s'élever à la hauteur de l'improvisation, du développement et de la variété d'expression que les collecteurs puisaient dans leurs recherches, et dont héritèrent plus tard les trouvères : s'il en eût été autrement, le jongleur se serait placé au-dessus de son maître.

Ces heureuses répétitions fournissent la preuve du mode traditionnel, du soin scrupuleux des collecteurs, du respect des scribes pour l'exacte vérité, et de l'obéissance passive des jongleurs. Elles ouvrent la source la

[1] Cicéron (de Oratore, lib. III) dit que Lycurgue recueillit les vers d'Homère de ceux qui les récitaient. Pisistrate, longtemps après, les mit dans l'ordre où nous les avons.

[2] *Inventeurs*, dans le sens de *trouver, découvrir*, comme on dit : *inventeur d'un tresor, d'une mine; invention de la sainte Croix :* invenire. La falsification des chansons de geste est l'œuvre de ces prétendus trouvères.

plus pure de la primitive lexicologie française, et offrent l'unique répertoire qui renferme les éléments de notre langue semi-septentrionale.

Les premiers chrétiens répétaient dans leurs cérémonies les gestes dactylologiques employés dès la plus haute antiquité en Orient : ainsi, à la Préface de la messe, le ministre du Seigneur élève les bras en exécutant, avec les deux premiers doigts, le sigle Αιτεω (*demander*), afin d'appeler sur les assistants la bonté divine; un peu après il fait le sigle Ρ de Ρεζω (*sacrifier*). Plus anciennement, la main assyrienne [1] qui exécutait le sigle Δ de Δεομαι (*prier*) amena pour les chrétiens le signe de la prière à mains jointes. Les mains jointes, avec les doigts entrelacés, forment le double sigle Π de Ποτνιαζω (*intercéder*).

Par suite des prescriptions de l'empereur Julien, les chrétiens ne pouvaient ni étudier ni enseigner les lettres [2]. C'est en dehors de toute littérature que le christianisme se répandit et se développa : ainsi les nombreux signes de la liturgie primitive sont dactylologiques et sigliques.

[1] Voir Musée de Ninive, au Louvre.

[2] S. Grégoire de Nazianze, adv. Jul. or. IV, n°s 5 et 101; Socrate, III, c. XII; et S. Aug. : « An ipse non est Ecclesiam persecutus, qui nos litteras « docere ac discere vetuit? » De Civ. Dei, l. XIX, c. LII.

MANIFESTATIONS CHRÉTIENNES.

Signe de

le Baptême,	Δ	de	ΔΕΥΜΑ, aspersion, immersion.
la Croix,	B	de Charlemagne;	ΒΑΠΤΩ, racheter.
la Prière,	Δ	dactylologie des deux mains jointes;	ΔΕΟΜΑΙ, prier.
l'Intercession,	Π	dactylologique;	ΠΟΤΝΙΑΖΩ, intercéder.
l'Invocation,	A	dactyl., sigle de Moïse (à la *Préface*);	ΑΙΤΕΩ, supplier.
la Contrition,	O	dactyl., se frapper la poitrine;	ΟΔΥΡΟΜΑΙ, se lamenter.
l'Absolution,	I	dactyl., avec le signe de croix;	ΙΛΑΣΚΟΜΑΙ, réconcilier.
l'Imposition,	Π	dactylologique horizontal;	ΠΡΕΣΒΕΥΩ, intervenir.
la Confirmation,	T	dactyl., avec frappement;	ΤΡΙΒΩ, achever, perfectionner.
l'Extase (bras tombant),	Δ	mains étendues, doigts serrés;	ΔΑΙΩ, consumer.
la Bénédiction byzantine,	M	dactylologique;	ΜΥΕΩ, sacrer, bénir.
la Bénédiction latine,	I	dactyl., sigle de la Trinité;	ΙΕΗΟVΑ, ΙΗΣΟΥΣ, ΙΕΡΟΝ ΠΝΕΥΜΑ.
Sacrifice,	P	*rho* dactylologique;	ΡΕΖΩ, sacrifier.
Dominus vobiscum,	Δ	ou Θ dactyl. double, et le signe pantomime formant le cœur,	ΘΕΟΣ ΕΝ ΚΑΡΔΙΑ, Dominus in corde.

L'office de la messe ne fut graphié que vers la fin du IVe siècle; la dactylologie préexistante indiquait les toniques sigliques, qui commandaient le sens des paroles traditionnelles; les Évangiles (κατα, *secundum*), selon les traditions des Apôtres, ne furent graphiées que postérieurement; saint Jean, le seul qui écrivit, le fit probablement par le moyen de l'insuffisante écriture siglique, ce qui justifie l'obscurité de son texte.

L'Iconographie chrétienne [1], important ouvrage dont nous reconnaissons le mérite, ne pouvait fournir l'explication des paroles manifestées par les personnages s'exprimant dans l'antique langage dactylologique, puisque jusqu'à présent ce langage était à peine soupçonné; nous comblerons cette lacune en donnant les significations les plus remarquables de la Dactylologie sacrée.

Le but que se proposait le christianisme, en admettant dans ses temples les ornements figurés, était de parler au vulgaire, *Plebi Dei; Litterarum ignari* [2]. Le Synode d'Arras [3] déclare expressément « illiterati, quod « per scripturam non possunt intueri, hoc per quædam « picturæ lineamenta contemplantur. » Saint Paulin, au Ve siècle, disait « qu'il désirait édifier surtout les « paysans à foi récente, qui ne savaient pas lire [4]. » Il

[1] Par M. Didron; Paris, Impr. royale, 1843, in-4°, fig.

[2] Ciampini vetera monimenta, p. 49, pars prima.

[3] En 1025. Voir Iconographie chrétienne, Introduction, p. 5.

[4] Divi Paulini Epist. Poema XXVI; Carmen IX, v. 541, 594; Muratori, Verona, 1736, in-fol. — Voir aussi Rationale divinorum officiorum Durandi; Argentine, 1486, in-fol. goth.: « Picture et ornamenta in ecclesia sunt laicorum lectio et scripture, » lib. I, fol. VII.

était naturel que les prélats fissent représenter par des peintures hagiographiques les signes manuels consacrés et employés journellement par le vulgaire : de là ces nombreux signes identiques avec ceux de la haute antiquité, et qui nous donnent l'explication des plus anciennes verrières. Il convient de ne pas perdre de vue que les coutumes orientales et le rit grec s'étaient établis dans les Gaules avec le christianisme.

Veni Creator Spiritus,
Mentes tuorum visita.
Dextræ Dei tu digitus,
Sermone ditans guttura
Accende lumen sensibus.

CHARLEMAGNE.

La Bénédiction byzantine est le sigle M de Μυεω; ainsi, dans la Bénédiction d'Abraham, miniature du xe siècle, bible n° 6, à la Bibliothèque nationale, reproduite par l'Iconographie chrétienne, page 55,

Abraham fait le sigle Δ de Δεομαι, avoir besoin, désirer.
Le Christ, le M de Μυεω, sacrer, initier, bénir (aussi p. 72, 208).
l'A de Abraham.
l'E de Ερυω, protéger, sauver (2 fois).
le Δ de Δρεπω, recueillir.
Page 61, M de Μυριος, infini (2 fois); aussi p. 117.
73, Voyez p. 55.
113, Δ de Δανος, don, présent.
117, Voyez p. 61.
119, I de Ιηωυα, Jehova.
Δ de Δηλος, manifeste.
E de Ευς, bon.

Page 125, Π de Παις, enfant,
de Πρεσβευω, intercéder
163, Π de Πρηθω, brûler.
de Πεδον, logis.
Σ de Σφαζω, détruire.
178, M de Μασσω, pétrir.
181, M de Μενω, endurer.
208, E de Ευδω, dormir.
Δ de Διδωμι, accorder.
M de Μυεω, sacrer (p. 55).
256, Δ de Διδασκω, enseigner (p. 291, 307, 333, 499).
279, I de Ιησους, Jésus.
P de Ραδιων, meilleur.
283, E de Εκας, loin de.
O de Οραω, voir.
291, Voyez p. 256.
304, M de Μανθανω, apprendre.
307, Δ de Διδασκω, voy. 256; I de Ιησους, voy. 279.
310, Δ de Δοκεω, paraître; I, voy. 279.
328, Υ de Υιος, fils.
329, E de Εδνα, présent, don.
333, Voyez p. 256.
443, Δ de Δεικνυμι, montrer.
Υ de Υγιης, rationnel.
I de Ισημι, connaître.
A de Αγγελλω, annoncer.
O de Οσια, les choses saintes.
446, I de Ιησους, Jésus.
I de Ιηωυα, Jehova.
I de Ιερον πνευμα, Saint-Esprit.
499, Voyez p. 208.
537, T de Τριβω, façonner.
Λ de Λυω, délayer.
Δ de Δεομαι, avoir besoin, nécessaire, etc.

Quel que soit le nombre des mots qui pourraient s'adapter à chaque sigle, la convenance unique et l'accord exact entre le mot recherché et l'expression spéciale du dessin ne laissent point de place au doute. Ainsi Achille, sacrifiant à Jupiter, exécute de la main gauche le sigle P. Est-il permis de croire avec quelque vraisemblance que ce *rho* puisse signifier autre chose que Ρέζω, *sacrifier*[1]? La certitude est plus complète encore, lorsque l'on voit dans les mêmes circonstances le même sigle se présenter toujours avec la même signification. Le M de Μυεω, que l'on retrouve invariablement dans la Bénédiction byzantine[2], peut-il signifier autre chose que *bénir, initier, sacrer*[3]?

La main de l'Apollon du Belvédère, en exécutant le Π, donne l'initiale du mot *Python*[4], comme le même sigle, avec une expression de regret, signifie ailleurs Ποθος, *repentir*[5]. Ce signe est aussi l'initiale d'un guerrier, alors que Pertinax le manifeste[6]. Plus tard, les mains étendues sur la poitrine ou élevées vers le ciel devinrent le geste constant des effigies de la Mère de Dieu. Ce geste rappelle son titre à la vénération, Παις (*mon Fils!*), et sa constante intercession Πρεσβευω, aussi bien que *Pro vobis*. L'ange de l'Annonciation fait l'A précédé de

[1] Homeri Iliados picturæ antiquæ, fig. 47.

[2] Bénédiction primitive du christianisme apporté dans les Gaules avec le rit grec.

[3] Iconographie chrétienne, par M. Didron; Paris, 1843, in-4°, fig., p. 55, 61, 72, 117, 178, 181, 208, etc.

[4] Voir notre pl. XVII.

[5] Voir p. 194.

[6] Voir notre pl. XX.

l'aspiration X (Χαιρε); suivant le rit latin, il exécute simplement l'A de *Ave Maria*. De même, le Christ au tombeau faisait le sigle de Ραβαξω, et suivant le rit latin le R de *Resurgam*[1].

Le D dactylologique reproduit par les figurines couronnant les pilastres aériens de la cathédrale du Puy[2] signifie *Deus*, comme le Δ exécuté par saint Laurent[3] veut dire Δαιω, *brûler*. Ainsi, les nombreux auditeurs représentés dans l'intérieur d'un D capital[4] s'inclinent devant le prédicateur, qui manifeste à la piété des fidèles l'initiale du nom de Jésus; ils répondent unanimement par le sigle de *Dominus noster*.

La connaissance du sujet, des personnages et des circonstances, conduit à une telle invariabilité d'interprétation, que le doute devient impossible.

On comprend tout ce que l'acrologie vient ajouter de certitude aux lumières si vives du langage des doigts.

L'abandon des traditions patriarcales se consomma vers le xve siècle, sous l'influence des découvertes successives qui vinrent changer la face du globe. Le navigateur avait un guide, le guerrier s'armait de la foudre, et la pensée se fixait par une propagation instantanée. Pleins de feu pour la renaissance, les esprits étaient entraînés vers un avenir gros de merveilles et d'illusions; le passé, au contraire, s'évanouissait sous le froid linceul de l'oubli. Les monuments de pierre, de bronze,

1 Statistique monumentale de Paris, pl. xix, n° 2.
2 Voir ci-dessus p. 197.
3 Ivoire de notre collection.
4 Voir notre pl. xliv.

les papyrus, les membranes et le vélin, les fresques et les verrières, témoins et dépositaires des vieilles pratiques vulgaires, frappés de réprobation et de mutisme, ne rencontrent plus désormais d'yeux pour les voir, d'oreilles pour les entendre, d'intelligence pour les interpréter : ainsi, et toujours à de longs intervalles, l'homme, fasciné par l'application nouvelle de découvertes dues le plus souvent au hasard, ne se livre pas moins aux paroxysmes de l'orgueil, et se suicide en dédaignant les bienfaits du passé et l'expérience des siècles.

Nonobstant ce conflit d'éléments délétères, les traditions dactylologiques subsistent toujours, mais purement matérielles; l'intelligence qu'elles ont si longtemps servie, les abandonne; les artistes n'y voient désormais que des formes muettes qu'ils reproduisent par respect pour l'antiquité; les archéologues ne les interrogent plus, et reconnaissent cependant que ces vestiges doivent avoir une signification; les pratiques religieuses, dans leur stricte observance, les conservent avec une exactitude digne d'étonnement; le rit grec, comme le rit latin, sont riches en répétitions chirologiques. Aujourd'hui [1] un journal publie le portrait gravé du néophyte métropolitain de Valachie: la main droite du pontife fait le M dactylologique (Μυεω). Le rit latin, dans la même circonstance, eût montré trois doigts élevés et deux baissés.

C'est la puissance de la tradition luttant seule contre

[1] 28 août 1848, l'Illustration, nº 287, vol. XI.

l'incertitude des innovations. Les illustres peintres de l'ancienne école italienne se complaisaient dans ces mouvements de doigts et de mains, qui paraissent aux modernes une vaine afféterie. Les œuvres de ces grands artistes reproduisent exactement les sèmes des antiques sculptures, des vieilles fresques, des vitraux des premiers chrétiens, et surtout la pantomime traditionnelle du sacerdoce et du peuple.

CHAPITRE XXIV.

MIDI ET SEPTENTRION.

Étrangers aux lettres, les Goths en Italie, les Vandales en Orient, comme les Francs avant leur établissement dans les Gaules, apprirent la graphie savante aux lieux mêmes où se continuaient les antiques coutumes romaines ou byzantines; leurs écritures, capricieuses et serviles tout à la fois, ne s'appliquèrent pas aux langages vulgaires. Ainsi les manuscrits se divisent naturellement en deux grandes classes : les écrits du Midi, où la graphie prit naissance, et les manuscrits septentrionaux, lentes et informes imitations. Les peintures des premiers rappellent l'art d'Athènes, de Rome, de Byzance : celles du Nord montrent une rudesse, une sauvagerie, une ignorance qui accusent l'isolement.

La musique, fille de la douceur du climat et de la civilisation, dut suivre une marche analogue. Celle des Grecs, dont on dit tant de merveilles, se naturalisa chez les Romains, et plus tard les troubadours accompagnèrent d'instruments leurs poésies amoureuses, échos dégénérés de la musique antique. Au Midi, la mélodie

36.

et l'harmonie; au Septentrion, la psalmodie indispensable à la mnémonique et le rhythme approprié aux marches militaires. Le bâton du jongleur, la ritournelle du rebec, ou le retentissement du cor, suffisaient aux dures oreilles septentrionales; le christianisme commença leur éducation musicale, en répétant dans les cérémonies religieuses les chants ambroisiens, puis les chants grégoriens que nous entendons encore aujourd'hui.

La musique se développa comme sa sœur la poésie : auxiliaires toutes deux de la mnémonique, la mélodie comme la mélopée, dépourvues de mesure, n'accusent d'abord qu'un rhythme, une quantité :

Prosa est producta oratio a lege metri resoluta [1].

La prose latine, *seu sequentia* [2], comme nos assonances septentrionales, ne devint vulgaire que par la cadence et le retour périodique des mêmes sons [3]. La mesure en musique arriva tardivement; elle était encore imparfaite au temps de Gui d'Arezzo (vers l'an 1000).

[1] Ysidorus. Durandi, lib. IV, fol. 67 v°, col. 2.

[2] Durandi, Rationale divinorum officiorum, Argentine, 1586, in-fol., lib. IV, fol. 67, col. 2.

[3] Le chant des premiers chrétiens fut celui des Hébreux. Au IVe siècle, saint Ambroise rendit vulgaires quatre modes de la musique grecque : on lui attribue le *Te Deum*. Deux siècles plus tard, saint Grégoire le Grand compose son Antiphonaire, que Charlemagne popularise au Nord. Sous les ducs de Bourgogne, le contre-point accompagne le chant par l'harmonie, et crée un art nouveau.

Elle forma le pied du vers musical [1], et s'établit au Nord à l'époque où le vers français prit une mesure régulière et normale (xve siècle).

La prose simple, sans l'auxiliaire obligé de l'écriture, était intransmissible d'âge en âge : de là l'impossibilité de rencontrer une prose vulgaire antique. La prose métrique, celle de la liturgie au contraire, par sa contexture, par son lit de Procuste, ses quantités déterminées et ses assonances, parlait à la mémoire, forçait l'esprit à la réminiscence, et devenait ainsi traditionnelle.

Voltaire signale les services rendus par le père Buffier, dans sa *Mémoire artificielle;* il ajoute : « Elle est « d'un grand secours pour ceux qui veulent avoir les « principaux faits de l'histoire toujours présents à l'es- « prit; il a fait servir les vers (je ne dis pas la poésie) « à leur premier usage, qui était d'imprimer dans la « mémoire des hommes les événements dont on voulait « garder le souvenir [2]. »

Ces causes donnèrent à notre histoire les chansons pour interprète.

Les prestiges de l'imagination et l'entraînement des passions dominaient au Midi; le Nord restait condensé dans les froids calculs de la raison, le positif de la logique et du simple bon sens.

[1] Encyclopédie des gens du monde, t. XVII, 2e part., p. 585, col. 1.
Traité de la mesure, par Bonesi; Paris, 1806, in-8°.
On dit cependant que les Romains battaient la mesure des pieds et des mains. (Dict. d'Antiquité, par Furgaut.)

[2] Siècle de Louis XIV, t. I, p. 71 (éd. de Kehl).

L'architecture au Midi ne ressemble pas davantage à l'architecture du Nord : les Méridionaux, héritiers des vainqueurs du monde, travaillent le marbre, la pierre, la brique; ils en font des entablements, des colonnes, des cintres, etc. Au Nord, la routine persiste à élever ses constructions en bois; mais lorsqu'aux IVe et Ve siècles la torche des barbares eut tout détruit, les charpentiers, seuls architectes, désirant échapper à de nouvelles conflagrations, donnent à la pierre les formes élancées et hardies des édifices en bois : les piliers se composent de faisceaux réunis, les rinceaux de branchages, les découpures à jour sont sculptées comme sur les matériaux les plus tendres; les ogives, ornementations des arcs-boutants angulaires, se répètent nonobstant la tendance à l'écartement, vice de leur origine. Par suite de ce système inintelligent nos temples sont étayés de contre-forts indispensables, pour maintenir ce qui n'était naturellement soutenable qu'à la condition d'être exécuté xyloïdiquement.

Les rois francs, fondateurs de cette France placée par eux à la tête d'une civilisation que le Romain Provençal avait laissé décomposer et dissoudre, pesaient de toute l'influence de leur origine sur les localités wallonnes agglomérées près des fleuves qui, depuis le Rhin, se rapprochaient de la Seine, traçant d'une main victorieuse la grande carte de l'empire. Les mœurs des chefs les identifiaient avec le vulgaire, et le langage dactylologique devait être l'expression de leurs habitudes journalières; leurs tombeaux ou cénotaphes vinrent orner les antiques églises de Paris, et montrent le lan-

gage siglique le plus solennel, le plus authentique qui puisse frapper les yeux.

Sans doute, ces monuments ne furent pas tous élevés immédiatement après le décès de nos princes; mais le langage qu'on leur prête était, ou l'expression traditionnelle de la pensée primitive, ou l'exacte copie des sigles dont la première tombe fut décorée.

Pleins de respect envers la tradition, les moines du XIIe siècle relevèrent, dans l'abbaye Sainte-Geneviève, le cénotaphe de Clovis, copié sur l'antique tumulus du VIe siècle. Le sigle dactylologique ne subit aucune altération : la main gauche, formant une concavité, exécute la préfixe gutturale, pour indiquer le nom de *Clovis;* la main droite forme le sigle O d'*Omnipotens* ou d'*Ovans* [1].

A l'abbaye de Saint-Germain des Prés, on conserve le tombeau du XIe siècle, de Chilpéric [2] :

REX CHILPERICUS HOC TEGITUR LAPIDE.

Le prince franc tient un sceptre de la main droite, tandis que de l'autre il forme l'I dactylologique, initial de son nom, car le *ch* précédent n'est autre que l'esprit rude des anciens préfixé à *Ilpericus* [3].

Dans la même église, le monument sépulcral de Frédégonde n'est pas moins saisissant par son langage d'outre-tombe; la main gauche fait la labiale dactylologique

[1] Cette tombe et les suivantes sont gravées dans la Statistique des monuments de Paris, atlas, cartes, plans et dessins, par M. Albert Lenoir; Paris, 1846, 1847, in-fol.

[2] Voir 21e livraison, pl. II *bis*.

[3] Voir 20e livraison, pl. IV.

F, sigle de *Frédégonde;* la main droite exécute l'O d'*Omnipotens*[1].

A l'abbaye Sainte-Geneviève, l'antique effigie de la Protectrice de Paris tient le livre des saints Évangiles, en formant avec la main le creux de la gutturale G, sigle de son nom[2].

On peut affirmer généralement que, si les mains des personnages tumulaires ne parlent pas toujours aussi distinctement pour nous, c'est que les doigts ont été brisés, ou qu'ils ont été suppléés par l'ignorance, ou bien encore, que les circonstances biographiques manquent pour l'interprétation des sigles.

Les modernes, copiant en aveugles les vestiges primitifs des conventions linguistiques, ont souvent négligé de reproduire avec exactitude la position des doigts qu'ils trouvaient affectée. Les derniers dessinateurs, copiant des copies, ont graduellement effacé les traces dactylologiques, et se sont bornés à reproduire le geste naturel qui ne donnait pas matière au doute : leur incurie est telle, que, dans certains recueils récents, nous avons compté jusqu'à six doigts pour une même main. Les éditions primitives sont relativement les plus exactes.

Une autre source de déception s'est ouverte. L'antiquité ayant transmis une foule de signes dactylologiques précis alors, mais incompris plus tard, les modernes les interprétant à leur manière, et les reproduisant d'après les idées de leurs siècles ou de leurs préjugés, il en ré-

[1] Voir 20e livraison, pl. v.

[2] Voir 22e livraison, pl. xv, n° 1.

sulte des non-sens susceptibles de donner le change : ainsi, le doigt élevé, sigle de la première voyelle, est figuré par les modernes pour prendre le ciel à témoin, indiquer la demeure céleste, ou le courroux de Dieu, etc. De même, sans respect pour la tradition, qui employa toujours les trois premiers doigts comme sigle de *Jéhovah*, de *Jésus*, etc., nous avons vu, dans ces derniers temps, des artistes ne figurer que deux doigts élevés, et détruire ainsi le sens antique. Ce fâcheux mépris de la tradition, en introduisant des signes dépourvus de sens rationnel, peut faire croire aux intelligences superficielles que les sèmes n'eurent jamais une valeur déterminée et arrêtée, et que l'étude de leur signification est vaine ou illusoire.

Malgré nos efforts, nous n'avons pas la présomption de croire notre œuvre complète ou définitive; l'étude comparée des monuments antiques fera jaillir à la longue des lumières qui ont dû nous échapper : ainsi, les dernières observations auront relativement plus d'autorité que celles recueillies au début de la carrière.

Au milieu du chaos de notre époque, les obstacles s'élèvent où l'on devrait trouver des appuis; les citations faites avec exactitude deviennent hostiles au travail sincère; certains frelons littéraires se procurent les idées qui leur manquent, en s'emparant des sources; ils répètent les textes garants, comme révélés par leurs veilles, et passant du silence aux invectives, soldent ainsi l'investigateur consciencieux.

CHAPITRE XXV.

GESTES DES FRANCS.

CHANSONS FRANÇAISES.

Les Francs [1], pour parler aux yeux comme à la mémoire, se servaient de gestes et de chansons.

L'analyse des chansons de geste est impossible à nos modernes philologues : l'incertitude du point de départ, le vague des diverses routes, la multiplicité des hypothèses conçues, abandonnées, reprises et retirées avec une décevante inanité, tout montre l'impuissance d'aboutir jamais à une solution rationnelle en suivant ces mêmes errements; le jour doit enfin se faire, et les ténèbres accumulées depuis si longtemps sur nos ori-

[1] *Franc* a fait *Français*, comme *Bourbon*, *Soissons*, *Mâcon*, *Avignon*, *Toulon*, etc., ont fait *Bourbonnais*, *Soissonnais*, *Mâconnais*, etc. La diversité des lieux où le nom de *France* s'est établi ne fait rien à l'origine. Pour être exacte, la dénomination ne doit pas donner un démenti à l'histoire.

gines viennent se dissiper à la lumière émanée de l'alphabet carlovingien.

On prétend qu'il faut distinguer la question archéologique de la question littéraire. Mais que dirait-on de l'homme qui, ayant découvert une peinture monochrome antique, en même temps qu'une défectueuse copie, rajeunie par des couleurs variées, surchargée d'épisodes appartenant à d'autres époques, avec des suppressions, des additions de toutes sortes, présenterait ce pastiche infidèle et menteur, au lieu de l'original dont il s'efforcerait de retarder la production? En éditant sciemment nos chansons historiques et vulgaires, revêtues de la livrée littéraire moderne [1], avec des superpositions féeriques, des miracles, œuvres d'une foi exaltée, des interpolations parasites, des anachronismes nombreux, et la suppression de ces redites traditionnelles, caractéristiques précieuses, on tient une conduite non moins inconsidérée : le désir de montrer des vers rimés, césurés, scandés avec art, au lieu des rudes assonances vulgaires; la prétention de marcher avec le cortége classique moderne, en foulant aux pieds les traditions de nos ancêtres, tout cela accuse l'amour de la falsification et du faux brillant, en même temps qu'un dédain pour l'or véritable et natif. Les écrivains de la renaissance pouvaient avoir l'ignorance pour excuse; l'opiniâtreté aujourd'hui ne saurait se justifier. Toutefois ce n'est pas d'hier que date l'impossibilité de

[1] Ce qui arrive toujours lorsqu'on imprime d'après les manuscrits du XIV[e] siècle.

convaincre certains esprits si bien stigmatisés par ce vers du vieux Térence :

> Qui, nisi quod ipse facit, nihil rectum putat [1].

Les artifices de la tradition, modifiés en raison des climats, se prolongèrent aussi longtemps que la graphie ne put s'établir parmi le peuple; cependant les chroniques des églises et des monastères, écrites successivement en langues savantes, rendaient de jour en jour la fiction moins nécessaire.

La psalmodie traditionnelle atteignait un double but: elle fixait dans la mémoire la prose sacrée latine, et préservait les textes de toute altération; on ne pouvait ni ajouter ni supprimer sans dénaturer le rhythme, cet esclave du mètre, de la mélodie, et du retour périodique d'inflexions uniformément cadencées; dans ce cadre infranchissable, on retrouvait facilement les souvenirs aussi bien que l'expression.

Nos chanteurs septentrionaux se piquaient peu d'être exacts, parce qu'ils avaient derrière eux les écrits dans la langue de l'Église, qui rectifiaient pour les érudits ces broderies offertes au peuple, toujours plus avide d'amusement que d'instruction. Les jongleurs sacrifiaient à l'intérêt mnémonique mercantile, et s'efforçaient d'obtenir cette vogue qui, aujourd'hui plus que jamais, fait abandonner à tant d'écrivains le noble culte de la vérité.

En principe, les chansons de geste, dont on ne peut retrouver les assonances originales en petits vers po-

[1] Adelphi, act. I, sc. II, v. 19 (ed. cum notis variorum).

pulaires, ne méritent pas la peine d'être éditées : ces chants perdent toute valeur, sous le rapport de l'histoire comme sous celui de la linguistique, lorsqu'on ne peut montrer que des copies modifiées ou amplifiées après l'établissement de la graphie vulgaire. Les prétendus perfectionnements ne sont au fond que de véritables défectuosités. Peu importe de savoir combien telle chanson de geste a été versifiée de manières différentes, ni combien tel paladin a été diversement chanté : ce qu'il faut avant tout, c'est la production de cette chanson primitive, faite pour le peuple, et répétée par lui jusqu'à ce que les premiers scribes parvinssent à la fixer sur la matière. Alors que les appréciations seront exactes, on montrera autant d'avidité pour ces précieux originaux que d'indifférence pour les copies postérieures, fussent-elles en vers alexandrins.

Vous qui recherchez les origines françaises, et qui prétendez classer chronologiquement le vocabulaire national, un moyen se présente unique, infaillible, de retrouver les matériaux antiques d'une valeur incontestable.

Dans le nombre des chansons de gestes, il en est de primitives ; leur texte traditionnel se reconnaît à l'exiguïté métrique du langage en assonances de huit ou dix syllabes, et d'une simplicité, d'une rudesse qui décèle les temps antérieurs aux règles. Parmi ces textes, les couplets [1] reproduits plusieurs fois avec une phraséologie différente, alors que le sens demeure le même, consti-

[1] Ces couplets sont les séquences ou laisses, lesses, de nos trouvères.

tuent les précieuses leçons : c'est le travail graphique recueillant les traditions diverses et initiant le lecteur aux variantes des différents chants répandus parmi le peuple. Source merveilleuse et sincère de notre langue française, ces couplets ne sauraient jamais être postérieurs au xe siècle, ou à l'établissement de la graphie vulgaire.

Ces vérités une fois admises, si l'on commençait l'exploitation de la riche mine traditionnelle, il faudrait plaindre le philologue animé du désir de faire connaître nos origines, et qui, nonobstant, aurait la malencontreuse pensée d'arracher du texte les couplets multiples d'une valeur inestimable, puisqu'ils doivent élever nos chansons nationales au-dessus de toutes les productions modernes graphiées ou typographiées.

On a répété que la chanson de Roland était perdue, parce que l'on a cru que c'était une courte chanson guerrière à refrain, une espèce de vaudeville, tandis qu'il s'agit de l'ensemble des traditions populaires sur le héros de la monarchie française; collection destinée à devenir un jour le premier, le plus beau monument de nos origines linguistiques, lorsque, affranchis du joug littéraire, nous aurons placé en regard les uns des autres les divers textes traditionnels des antiques copies conservées à Londres, à Oxford, à Cambridge, à Genève, à Venise, à Lyon et à Paris [1].

[1] Nous apprenons que notre vœu sera prochainement exaucé. Un appréciateur éclairé des gloires nationales vient de réunir les principaux textes répandus en Europe ; les bases du monument sont acquises, l'édifice ne saurait tarder à s'élever.

CHAPITRE XXVI.

PAGANISME.

Nos chansons traditionnelles racontent à satiété les luttes des chrétiens contre les infidèles. Souvent on a cru y voir les combats des croisés, tandis que ce sont presque toujours les efforts antérieurs des convertis du Nord, contre les populations méridionales dégénérées, abruties et opiniâtres. Nous avons déjà fait observer que le midi de la France actuelle, alors complétement étranger, perpétuait la dégénérescence de Rome païenne, et que les habitants des Pyrénées, du Languedoc et de la Provence, furent les derniers à embrasser la religion du Christ.

Bien qu'on signale au VII[e] siècle l'évêque d'Albi comme le premier pasteur de ces contrées, les classes civilisées seules n'étaient pas rebelles aux lumières de l'Évangile. Les habitants des montagnes persévéraient dans le paganisme, qui protégeait le relâchement des mœurs.

De nombreux monuments toujours subsistants en

font foi[1]. Au XIIe siècle, l'Aquitaine était encore manichéenne[2] et henricienne; le peuple y rejetait presque toute l'histoire sainte, le baptême et le plus grand nombre des dogmes chrétiens; il ne se soumettait pas aux lois du mariage, et tenait pour légitimes les unions que la morale réprouve[3].

Frère Brochart, présentant à Philippe de Valois en 1332 son advis directif pour faire le voyage d'outre-mer[4], s'exprime ainsi :

> « Les rois de France... ont toujours esté le victorieux escu de la foy... ceci pourra-on légièrement trouver, qui lira les anciennes histoires des chrestiens roys de France, tant par la malice de hérésie vaincue et déchacié hors de son ample seignourie, comme par l'Église romaine délivrée moult souvent de moult d'opressions de tirans, et relevée de plusieurs diverses tribulations et de la hantise des Sarrasins, poulsée hors des parties de Guienne, de Provence, d'Espaigne et de la Terre-Sainte, etc.[5]. »

[1] On voit à Troubat une énorme tête de Janus, encastrée dans l'habitation d'un particulier (Itin. des Bains, p. 59); au château de Polignac, la tête gigantesque d'Apollon oracle; à Bigorre, une pierre votive de Diane; à la chapelle de San-Tritone, un autel votif au dieu Abélion; tout un musée antique à Saint-Bertrand de Cominge, et de nombreux autels couverts de noms de divinités supposées phéniciennes. (Carte des Hautes-Pyrénées, Notice par Adrien Guibert.)

[2] Manès vivait au IIIe siècle.

[3] Voir Histoire génér. du Languedoc. — Archives historiques des Albigeois, par Roger; Albi, in-8°, fig., p. 65-89. — Chronique de Guillaume de Puylaurens.

[4] Translaté en français en 1455, par Mielot, chanoine de Lille.

[5] Le chevalier au Cygne; Bruxelles, 1846, in-4°, p. 227.

Les paysans méridionaux refusèrent longtemps de s'astreindre aux privations imposées par l'Évangile. Saint Paulin, évêque de Nole, écrivait au ve siècle :

— Turba frequentior his est
Rusticitas non cassa fide, neque docta legendi.
Hæc adsueta diu sacris servire profanis,
Ventre Deo, tandem convertitur advena Christo [1].
. . . . .
Ebrius insultas, reus oras; et miser ipso
Judice luxurias, quo vindice plecteris ardens
Propterea visum nobis opus utile votis [2].

Guillaume Guiart, dans sa Chronique des Royaux lignages, s'exprime ainsi :

François, desquiex je vous devise,
Ont-il mainte cité conquise,
Et mainte contrée loingtaingne.
Par eus fu convertie Espaingne,
Arragon, Fois et Cateloingne,
Navarre, Agenois et Gascoingne [3].

Lorsque les Francs affermissaient leur puissance dans le nord de l'Europe au ve siècle, en y consolidant le christianisme, les Lombards et les Vandales pénétraient

[1] Il y a une classe plus nombreuse, celle des paysans, qui n'est pas étrangère à la foi, mais ne sait pas lire; adonnée depuis longtemps aux cérémonies profanes, faisant de son ventre son dieu, elle se convertit enfin, et arrive au Christ.

[2] S. Pontii Meropii Paulini Nolani episcopi Opera digesta in II tomos; Parisiis, 1685, in-4°, t. II, p. 156, 157.

[3] Origine et première habitation des Français; manuscrit sur papier de notre collection, environ 1620, in-fol., p. 55. — Voir *Branche des royaux lignages*, édit. Buchon, prologue, v. 244 et suiv.

en Orient, les Ostrogoths en Italie, et les Visigoths en Espagne. Ces barbares se joignaient aux populations des campagnes encore attachées au polythéisme; les paysans composaient cette payennie toujours hostile à la chevalerie, éminemment chrétienne, et dont les luttes furent le principal sujet de nos chansons traditionnelles. Le mot *Paganisme* révèle le fait : *Pago* a fait *Pagan, Payan, Pay-s-an* et *Payen*. Les paysans poursuivaient les chevaliers jusque dans leurs églises.

L'église de Luz est incontestablement de l'époque carlovingienne; elle fut construite au temps où Roland remplissait les Pyrénées de son grand nom; le style du bas-relief cintré, à l'entrée principale, ne saurait laisser aucun doute : il représente l'Éternel assis au milieu des attributs des quatre évangélistes; la main droite, élevée, exécute le signe dactylologique de la troisième voyelle, sigle du premier nom donné à Dieu : « Je suis « Jéhova votre Dieu [1]. »

Un petit tombeau, placé à gauche de la seconde entrée, porte le millésime M CC XX; il est évidemment postérieur de quatre siècles au bas-relief. Cette église-forteresse, bâtie sur une éminence, est entourée d'un mur d'enceinte crénelé, percé de meurtrières; des màchicoulis couronnent la porte d'entrée. Ces accessoires appartiennent à la même époque que l'église elle-même, et n'ont rien de commun avec les Templiers, voire même

[1] On trouve au musée du Puy un haut-relief en ivoire de dix pouces de haut : c'est une prise d'habit. La néophyte fait le même sigle, pour indiquer le nom de Jésus auquel elle voue sa vie.

les protestants, comme on le répète ingénument dans le pays. En parallèle à l'église, et sur le prolongement de ses murailles, on voit une salle d'armes dont les dimensions sont à peu près semblables [1].

Tout proche de Luz, le petit hameau de Sère conserve, sur une éminence, l'antique église dédiée à saint Jean-Baptiste; elle date de 768, époque où le père de Charlemagne subjugua toute l'Aquitaine. Les meurtrières que l'on distingue encore dans l'épaisseur des murailles étaient suffisamment élevées pour laisser passer les traits au-dessus du mur d'enceinte qui n'existe plus. Un digne curé, l'abbé Gradet, dont le pays déplore la perte récente et prématurée, a placé sur les murs du temple une inscription qui rappelle la date de sa construction, comme titre à la générosité des visiteurs.

Le désastre de Roncevaux apprit au monde à quel prix la chevalerie chrétienne pouvait s'établir aux Pyrénées [2]. Les sommités des montagnes étaient des positions militaires offertes par la nature; leurs cimes se couronnèrent de nombreux châteaux qui assuraient la domination sur les indigènes. Les châtelains se trouvaient contraints à se prêter un mutuel appui; de là cet alignement de forteresses suivant le rayon visuel, qui, en se prolongeant à travers les déclivités du sol, permet-

[1] On sait que Grenade ne devint catholique qu'à la fin du xv[e] siècle (1492).

[2] Les Saisnes, les Wandres, les Vaudois, les Albigeois, furent l'arrière-garde des Pagans.

taient de correspondre par des signaux, et fournissaient aux chrétiens les moyens de voler au secours les uns des autres.

La vieille église de Pierre-Fitte, ainsi que celle de Saint-Sarin, qui domine la pittoresque vallée d'Argelès, furent tout à la fois des monuments religieux et militaires, destinés à protéger le culte contre les agressions des montagnards, indomptables païens.

L'église d'Ibos, élevée en l'an 1000, était encore une forteresse il y a quarante ans [1]; depuis, on a comblé le fossé, démoli le pont-levis, et rasé les murailles.

En s'établissant dans les contrées de l'Aquitaine, dont la défense était favorisée par une nature ardue, les Gaulois et les Francs aimaient à rappeler les souvenirs de leur patrie; ainsi, les cartes actuelles des hautes et basses Pyrénées, des Pyrénées orientales et occidentales, fourmillent de villes, de villages, de hameaux répétant les dénominations wallonnes, imposées par les souvenirs. On y trouve :

Arras,	près d'Argelès.
Aire.	
Boulogne,	Haute-Garonne.
Bruges,	près Clarac.

[1] Une inscription placée dans la tourelle porte, en caractères de l'époque :


In anno M° *ea arte Deo Basilica, exstructa fuit.*

Le signe ι est dactylologique : c'est la première voyelle phénicienne. Jusqu'à ce jour l'ignorance de ce fait s'était opposé à toute interprétation.

Tarbes, *Arves*, avec l'appui si fréquent à la formation des mots.

Gan,	en Béarn, près Clarac.
Mauburgest,	Maubeuge.
Merville.	
Rabastens,	Ravestein.
Tournay,	en Bigorre.
Ardennes, etc.	

Un épisode du roman du Renard, d'origine théotistique ou wallonne, montre combien la langue provençale était antipathique à nos ancêtres. Le trouvère, collecteur et metteur en œuvre des diverses branches traditionnelles, pour égayer son auditoire, rapporte, dans un baragouin latino-provençal, le discours du chameau envoyé par le pape; en voici quelques vers :

« Quare, mesire, me audite :
Nos trobat en décrez escrite...
N'aies cure de roialtat
Se tu ne juges par bontat,
Se tu ne gardes bien t'enor,
Tu non siées bone seignor.
Favelar, roi, quanque te place;
Plus ne te di, ne plus n'en face. »

Quant li baron l'orent oï,
Tiex i a se sont esjoï [1].

Véritables représailles des aménités prodiguées aux Français par MM. les Provençaux.

La poésie des barbares ne se meurt pas, comme celle

[1] Roman du Renart, t. I, p. 314, 316.

des Latins, dans l'affectation et les frivolités du bel esprit [1].

Madame de Sévigné écrivait [2] : « Vous me feriez aimer « l'amusement de nos Bretons, plutôt que l'indolence « parfumée de vos Provençaux. Ah ! que je comprends « bien mieux nos Bretons ! »

[1] Histoire de la poésie scandinave, par Edelestand du Meril ; Paris, 1839, in-8°, p. 8.

[2] Lettres de madame de Sévigné, 30 août 1671.

CHAPITRE XXVII.

ANALOGIE.

L'analyse des signes phonétiques est indispensable à l'étymologiste, comme la connaissance des corps intégrants pour l'utile décomposition chimique.

La filiation analogique, dont on fit la plus spécieuse des sciences sous le nom d'étymologie, n'exerce d'empire que sur des aptitudes rares en France. La langue d'Oc ou catalane est radicalement impuissante à fournir les éléments de la langue française ; les Provençaux érudits, consultés par nous sur les lieux mêmes, sont unanimes ; tous connaissent leurs aïeux : « Nulli provinciarum postferenda, breviterque, Italia verius quam « provincia [1]. » Il n'y a de dissident que le corps scientifique institué pour en connaître. La langue de Charlemagne montre ses analogies avec le français, à qui comprend les modifications de l'échelle phonétique. Otfrid nous fait part des difficultés dont il fut obsédé

[1] C. Plinii Nat. Hist. lib. III, c. 4, aliis 5.

lorsqu'il prit la résolution de graphier le théotisque avec les lettres latines, impropres à rendre exactement les intonations septentrionales. Quiconque est initié aux variations du clavier vocal voit le français des trouvères sortir d'une triple écorce, dont la dernière avait une rudesse toute germanique. Le Gaulois a pu accepter des vainqueurs du monde; mais le Franc, appelé à le venger, ne reçut rien des Néo-Latins du Midi, héritiers dégénérés de Rome asservie.

Les hommes parlant un patois quelconque se montrent aussi empressés à faire revivre les archaïsmes, que les gens de lettres à inventer des mots nouveaux; ceci explique la fixité des idiomes populaires et les variations incessantes des langues savantes. Les hommes nés et fixés près des sources où prit naissance une linguistique grammaticale, persévèrent nonobstant dans l'usage des idiomes antiques et vulgaires qui leur sont propres, tandis que les lettrés affectent un dédaigneux oubli pour la mine d'où sont tirés les matériaux de leurs compositions littéraires.

Durant une suite de siècles, la phonie régnait en despote, les sèmes, la langue prohellénique, les hiéroglyphes, l'hébreu sacerdotal carré, n'étaient graphiés que par les prêtres, systématiquement opposés à la propagation des lumières[1]; tout se passait phonétiquement ou dactylologiquement. De là l'incompétence de nos

[1] La publicité appartient en propre à la seule religion du Christ : les apôtres reçurent la mission de publier oralement les Évangiles par toute la terre.

étymologistes littéraires, qui, n'ayant aucune idée des éléments phonétiques, ne peuvent comprendre la formation ni la procession des mots, puisque les parties intégrantes, soumises à tant de degrés, leur sont inconnues. Ainsi les gutturales, au nombre de onze, C, G, H, J, K, CH, Q, S, W, X, Z, ne sont que les divers degrés d'une seule phonie; degrés employés presque arbitrairement dans les différentes localités, mais augmentant de force chez les peuples barbares, guerriers et chasseurs, ou bien encore, à mesure que le langage cheminait vers une latitude plus septentrionale.

Les Irlandais, dont la langue est un vieux gallic ou hibernois, n'ont jamais connu les lettres J, Q, V, W, X, Y, Z [1].

Les Italiens n'emploient pas les gutturales J, K, W, X, Y.

Le nord de l'Europe, habitué aux gutturales, fut rappelé vers l'unité originelle par les soldats de César, dont le langage vulgaire impressionnait, en les adoucissant, les rudes inflexions boréales, inconnues à la *Provincia Romana*, où prirent naissance les néo-latines, catalanes, espagnoles, italiennes, etc., sans qu'elle coopérât le moins du monde à la langue des Francs.

La phonie primitive peut s'apprécier indépendamment des divergences propres à donner le change aux étymologistes, accoutumés à voir des lettres partout, même dans les types qu'un signe moniteur caractérisait

[1] Alphabet irlandais, par Marcel; impr. de la Républ., an VII; Paris, p. 27.

exclusivement, lorsqu'en réalité ces mots n'ont été graphiés que récemment, et toujours d'une manière défectueuse.

Après un classement chronologique désormais facile des textes dépositaires de nos chansons traditionnelles, on aurait l'avantage de fixer la filiation de ces mots et de constater en même temps le développement successif des radicaux et de suivre les métamorphoses phonétiques, ce qui permettrait d'apprécier l'arbitraire ou la spécieuse interprétation de nos modernes.

Loin de prétendre que notre langue procède directement ou exclusivement de la prohellénique, nous avons indiqué les nombreuses vicissitudes subies par la langue des Pélasges, sa diffusion, son parcellement, ses variations, sa rudesse primitive septentrionalisée, qu'adoucit plus tard la civilisation gauloise, puis l'influence de Rome vulgaire, à laquelle succède celle d'Alexandrie et de Byzance; la superposition de l'idiome germanique aux rudes accents que nous avions atténués; enfin, la graphie stéréotypant, pour ainsi dire, les variations accumulées durant tant de siècles et par tant de causes différentes.

Prenant l'expression au point de départ, sans pouvoir préciser, parmi les phases diverses, la cause efficiente, et sans égard pour les intermédiaires qui tour à tour ont opéré les transformations, peut-être rendrons-nous service aux personnes qui étudieront la filière phonétique, en indiquant par un à peu près comment les choses ont pu se passer.

Les mots Πατηρ et Μητηρ de la langue patriarcale,

identiques dans la langue dactylologique sacrée de l'Inde (voir Wischnou), ont produit *Pater* et *Mater* du latin; d'autres combinaisons phonétiques ont amené *Fader* et *Moder* germaniques, *Vader* et *Moeder* théotisques, comme ils formèrent par adoucissement continu, dans le wallon graphique, *Par, Mar,* puis enfin *Père, Mère.*

Relativement à nous, Français, le grec s'est modifié de trois manières : il fit le latin en allant au Midi; semi-septentrional, il donna naissance aux divers patois répandus dans les Gaules, comme il engendra l'idiome germanique en cheminant vers le Nord.

Ainsi, analysant les parties constitutives de notre langue, nous voyons la langue prohellénique devenir française par les modifications phonétiques suivantes :

ΔΕΙΚΝΥΩ, Δεκυω = découir, découfrir (digam. et liquid.); *découvrir.*
ΔΑΡΘΑΝΩ, δορθανω, δορανω, δορνω, δορμω (changement de liq.); *dormir.*
ΥΒΡΙΣ, υϐριν, αϐριν = afrin, afron (appui); *affront.*
ΠΙΝΩ, ϐινω, ϐοινω, ϐοιρω (changement de liq.); *boire.*
ΣΚΕΠΩ, σκοπω, σκουπω (disparition de la siffl.), κουπω; *couvrir.*
ΟΔΥΝΑΩ, δυναω, δυλαω, δουλαω; *douloir.*
ΟΔΥΝΗ, δυνη (disparition de la voy.), δυλαω, δουλαω; *douleur.*

Voir notre fig. LIII.

Αγνος, αμνος; *agneau.*
Αγκυλη, angul; *angle.*
Αγκυρα, ancur; *ancre.*
Αετος, αιτος, aigos; *aigle.*
Αζω; *asir* (sécher).
Αιτεω, aitier, aidier; *aider.*
Αθηρ, εθηρ, επηρ, επιρ; *épi.*
Αηρ; *air.*
Αιθηρ; *éther.*
Ακη, aike, aige; *aigu.*
Ακουω, acouer, acouter; *écouter.*
Αλλος, αυλλος, aulte, aultre; *autre.*
Αντιποδες; *antipodes.*
Αντρον; *antre.*
Αξιος, εξιος, εγιος, égial; *égal.*
Αξων, ession; *essieu.*
Αραχνη, aranchne, aragné; *araignée.*
Αργυρος, argur, arguen; *argent.*
Αριθμητικος; *arithmétique.*
Αστηρ; *astre.*
Αυτοματος; *automate.*

Γλοιος, γλουτος; *glouton* (chez les trouvères).
Εκκλησια, eklese, eglese; *église.*
Καϐαλλης, kabal; *cheval.*
Κρανιον; *crâne.*
Κραιπαλη; *crapule.*
Κυκνος; *cygne.*
Κοχλιαριον; *cuillère.*
Μαρτυρ; *martyr.*
Μελι; *miel.*
Μετεωρος; *météore.*
Νεκταρ; *nectar.*
Νυμφη; *nymphe.*
Νυξ; *nuit.*
Ονυξ; *ongle.*
Οινος, vinum; *vin.*
Πελεκαν; *pélican.*
Περδιξ; *perdrix.*
Παραδεισος; *paradis.*
Τανυω, tanuer; *tanner.*
Ταπης; *tapis.*
Τιγρις; *tigre.*
Τραπεζα; *trapèze.*
Υμην; *hymen.*
Υιος; *fieus, fils.*
Φιαλη; *phiole.*
Φριξ; *frisson.*

Il importe peu que le mot prohellénique soit allé d'abord à Rome, ou que Rome l'ait apporté ensuite dans les Gaules. Il doit suffire de montrer comment la langue des patriarches s'est constituée partie intégrante dans presque toutes les langues de l'Europe, soit directement, soit de seconde main : assez d'expressions sans altération aucune révèlent une transmission directe.

Jean de Garlande, dès le XIe siècle [1], nous montre comment le latin vulgaire s'associait à la langue des Francs.

ALBA, aube.
BALISTAS, arbalestre.
BOVES, bœufs.
CANTI, jantes.
CAPONES, chapon.
CENOVECTORIUM, civière.
COOPERTORIUM, couverture.
CUPPAS, cuves.
ESPERIOLI, escureuil.
FARCIRE, farcir.
FICUS, figue.
FULTRO, feutre.
GENUALIA, genouillères.
GINNIVA, gencives.
HOMPLANTA, omoplates.
IMPEDIAS, empeignes.

[1] Paris sous Philippe le Bel; Paris, 1837, in-4°, p. 585 et suiv.

INCUS, enclume.	PULMO, poumon.
LEXIVA, lessive.	RAGEDIE, raie.
MESTELON, méteil.	REN, reins.
MODII, moieus.	SALSUCICIÆ, saulcisses.
NUCES, noix.	SAPO, savon.
PALA, pelle.	SARPAS, serpes.
PALPEBRÆ, paupières.	SILIGO, seigle.
PECTINES, peignes.	SMARANDUS, esmeraude.
PELLIFICES, pelletiers.	TREMULO, tremble.
PERTICA, perche.	TRESTELLI, tréteaux.
PETROSILIUM, persil.	VACCAS, vaches.
PHASIANI, faisans.	VANGAS, bêches.
PLUSCULA, boucle.	Etc., etc.

Le lecteur comprend tout ce qu'il y a d'instruction dans un latin-français graphié au XIe siècle; il voudra bien suppléer à la nécessité où nous sommes de ne pas trop nous étendre.

Jean de Garlande écrivait pour le jeune étudiant du XIe siècle, « ut sciat vulgaria nominare. » A l'époque où le langage des Francs s'adoucissait par le wallon, au moment où il était encore renfermé au creuset de sa fusion, la latinité vulgaire des armées romaines apporta des éléments qui se modifiaient par les changements de vocales, les variations de muettes, gradation de gutturales, substitution de liquides, adjonction de toniques, suppression de parasites, etc.

Pour la formation des langages de nos trouvères, dont la phonie topique revêt des formes transitoires, conséquences de sa juvénilité, il n'y eut d'autre loi que les habitudes locales, jusqu'à ce que, arrivés en présence de la graphie, ils acquirent enfin la régularité; mais alors on leur imposa une forme fixe, fréquemment en

désaccord avec la logique des processions et l'exercice de l'intelligence. L'heureux despotisme académique vint arrêter définitivement les innombrables et incessantes interprétations.

Les traditions des xe, xie, xiie et xiiie siècles, étant dépositaires du travail d'assimilation entre les éléments constitutifs de la langue française, il en résulte que les témoignages des auteurs qui touchent de plus près à l'établissement de la graphie vulgaire, sont les plus imposants : à eux seuls appartenait la solution du problème que l'histoire résout, et que l'on n'a pas craint de fausser de nos jours dans un intérêt particulier, au préjudice de la vérité et de la dignité nationale.

Dans son *Advis et Devis des Lengues,* Bonivard écrivait en 1563 [1] : « Gaulois parloient de lenguage non « different grandement au germanique ; » et un peu après : « Lequel ancien francoys estoit une espece d'al- « leman [2]. »

La langue de Charlemagne, francisque, théotisque ou thiois, source du belgo-batave, graphié seulement au xive siècle, sous l'influence d'appréciations phonétiques plus récentes, dota le langage wallon, devenu français, des mots qui ne sont ni grecs ni latins.

Beurs, bourse.
Blinken, briller.
Boek, bouquin.
Bosch, bois.
Breeken, brèche, briser.
Brief, bref, lettre.

[1] Bibl. des Chartes, 10e année, 2e série, t. V, p. 347, 48.

[2] L'allemand des Pays-Bas, celui d'Aix-la-Chapelle et de Charlemagne. Le hollandais est un allemand plus bas encore, nederlandschtael.

Broek, brache, braie.
Breydel, bride.
Buyt, butin.
Bulken, beugler.
Bussel, botte, gerbe.
Drinken, trinquer.
Galop, Geloopen; galop.
Gardo (théotisque), gardin, jardin.
Geliefd, Golif; jolif, joli, aimable.
Glas, glace, verre, vitre.
Groot, grand.
Geerne, Cherne; cher.
Haeze, hase.
Harnasch, harnachement, harnois.
Heer, Hère, Ser; sieur.
Huys, huis, huissier.
Jong, jeune.
Kat, chat.
Klok, cloche.
Kous, chausse.
Leveren, livrer.
Loozen, lâcher.
Mast, mât.
Matras, matelas.
Moord, meurtre.
Nek, nuque.
Pak, paquet.
Plank, planche.
Plat, plat, -te.
Pot, pot.
Schieten, jeter.
Schreeuwen, crier.
Veel-schop, beaucoup.
Vollen, voller, faire la volle, remplir, voler. De vola, creux de la main.
Waeffel, gaufre.
Zalgen, scier.
Zaek, chose.
Zot, sot, etc.

Est-il besoin de dire que le N final du Nord, tout paragogique, est d'une phonie quiescente presque inappréciable?

La descendance théotisque des pronoms devient évidente lorsqu'on la soumet aux éléments archéologiques de la phonie : appogiature affixe, gutturalisation, gradation, insertion ou disparition des liquides, mutations et autres métamorphoses signalées dans les vocabulaires du prétendu celtique, dont les nomenclateurs sont forcés de reconnaître le fait des variations phonétiques, basé sur les habitudes locales et les influences politiques. Dans l'état plus ou moins arrêté des langages modernes, l'élasticité du mode ancien frappe seule; toutefois l'arbitraire était une conséquence forcée de la nature

des sociétés dans les temps reculés. Ces considérations s'accréditeront davantage lorsqu'on sera pénétré de cette vérité, que les langages vulgaires, ceux qui n'avaient pas de norme, étaient abandonnés aux divergences que la graphie ne maîtrisait pas :

BELGE OU THIOIS.	THÉOTISQUE.	FRANÇAIS.
Ik.	*Ich, i, io, iou, jo, jou;*	— *Je.*
Gy, anc. *gu.*	*Thu, ty, ti, tiu, tou, toi;*	— *Tu.*
Hy.	*Her, hir, hil;*	— *Il.*
Wy.	*Wir, vui, vuis, nuis, nois, nouis;*	— *Nous.*
Gy ou *u* (lieden).	*Ir, ur, u* (lieden, leude, seigneur), *vu;*	— *Vous*
Zy.	*Sy, si, sil;*	— *Ils.*

Aix-la-Chapelle, Liége et Bouillon; Charlemagne, Ogier et Godefroy, proclament assez leur consanguinité et le berceau de la poésie française.

Les prétendues sagas belges ne sont que les traditions théotisques qui ont précédé ou marché parallèlement aux traditions franques ou françaises.

Les Francs, en passant le Rhin, devaient, en raison des nombreuses populations qu'ils avaient rencontrées dans leur itinéraire, s'identifier avec la douceur des mœurs et celle du climat; en marchant au delà, le langage de Charlemagne ne se montre plus que par influence. L'échelle phonétique fut parcourue dans tous les degrés de l'adoucissement, et en raison de ces transformations l'idiome progressivement tempéré s'infiltra dans les patois wallons du nord de la France, qui, soumis bientôt à la graphie, s'embellissaient de formes littéraires que le concours des gens de lettres transforma en langue classique.

Ainsi, notre linguistique semi-septentrionale remonte

aux grandes migrations des Pélasges [1], conservant avec les mages la langue patriarcale, mais conduisant des hommes aux dialectes multiples, empressés à s'établir dans les localités qui permettaient la vie de famille [2]. La seconde époque commence à l'arrivée des soldats de César, dont le langage romain populaire se superposa aux idiomes parlés dans les compartiments de l'échiquier gallique. La dernière s'ouvre par l'invasion des Francs-Théotisques, adoucissant leur langage guttural pour sympathiser avec les populations établies sur la Meuse, l'Escaut, la Somme, l'Oise et la Seine, populations chez lesquelles la langue se formait par les inflexions de ces trois périodes successivement constitutives.

La variation des degrés phonétiques est d'une immense importance en étymologie; c'est pour avoir ignoré l'échelle phonétique qu'on est resté si longtemps sans apercevoir la filière théotisque par laquelle dut passer la langue française semi-septentrionale. Tout est là; et lorsqu'on sera familiarisé avec les variations des degrés, alors, mais alors seulement, la descendance du français actuel par la langue des Francs restera évidente pour tous.

Les philologues de notre époque, négligeant l'étude des principes phonétiques, dédaignent les étymologies, qu'ils proclament arbitraires. Il devait en être ainsi: le

[1] Ce nom grec signale tout à la fois la nationalité et le voyageur.

[2] Dans les lieux où ils rencontraient abondance, fertilité, salubrité, aménité, des pâturages, des eaux poissonneuses, des bois, du gibier, etc.

scepticisme accompagne d'ordinaire l'ignorance. Des avis ou des opinions préconçues ou intéressées ne sont jamais des raisons : opprimer la vérité, c'est ménager un succès à qui sait attendre. Nous ne croyons pas que l'interprétation d'un mot puisse justifier une longue dissertation; nous nous sommes fait violence toutefois contre les erreurs qui peuvent avoir une fâcheuse portée.

On est parfois étonné qu'un mot adouci reprenne plus tard la gutturale qu'il avait perdue : ainsi, *excusationes* fait *essoine* en vieux wallon, tandis que le mot français *excuse* a repris la gutturale. Deux causes y concourent : les traditions diverses maintenues dans certaines cases de l'échiquier gallique, alors que d'autres obéissaient aux lois de l'euphonie, et les efforts des lettrés pour rappeler le vulgaire aux origines latines.

La plupart de ces variations phonétiques, infidèlement représentées par les caractères graphiques, sont indiquées dans les lexiques grecs, théotisques, celtiques, etc., en tête des chapitres abécédaires, parce qu'il est impossible d'expliquer les prétendues irrégularités de ces langues, sans indiquer les principales causes des déviations, transformations, adjonctions, disparitions et gradations de la phonie soumise aux exigences d'une graphie postérieure. Ces métamorphoses peuvent paraître d'une exorbitante élasticité, la littérature étant le plus haut obstacle à la reconnaissance du mode progressif : les transformations du clavier vocal.

L'établissement des Romains dans les Gaules initia un petit nombre d'indigènes aux lettres latines; les efforts

de Charlemagne furent couronnés de succès, et la graphie de Rome, venue d'Orient, devint le partage des clercs et du personnel de l'Église. Otfrid paraît enfin, et l'application de la graphie aux langages populaires commence à se développer; dès lors les anciennes pratiques dactylologiques tombent en désuétude et s'oblitèrent par degrés, pour disparaître sans retour. La stabilité des cérémonies religieuses seule perpétue scrupuleusement ces vieilles traditions; mais généralement incomprises, tronquées et falsifiées, elles deviennent inintelligibles.

Un bas-relief en marbre, du moyen âge, la *puissance de Charlemagne*, montre, sous trois arcades, des mains dactylologiques isolées, exécutant trois sigles divers : R, K, A, tandis que sous chacun se trouve écrit en toutes lettres : *Roland, Karl, Aïmon*[1].

Le texte qui accompagne la sculpture est extrait du premier chant d'Otfrid[2], qui travailla longtemps à sa traduction des Évangiles, mais dont les premiers essais

[1] Voir notre planche LXI.

[2] Otfrid, lib. I, cap. I, chant consacré à l'éloge des Francs.

On comprend la fixité des inscriptions lapidaires, affranchies de l'arbitraire des scribes postérieurs. Notre texte est conforme au plus ancien manuscrit signalé par Beatus Rhenanus, et diffère de celui postérieur, édité par Schilter.

parurent probablement vers le commencement du IXe siècle, auquel appartient notre monument :

DORES	UUAS	ℊOT	IɱO	ℊEBIETE
Écoute	ce que	Dieu	te	commande
SIE	SINT		AℒℒE	TDVTE
ils	sont		tous	du peuple
TDEℊAN			FRANKONO	
valeureux			des Francs.	

KAR ℒ	PA	TRI	KRO
Charles	par le Pape		couronné.

Le souverain exécute deux sigles dactylologiques dans la langue patriarcale :

Ισχυς		Ειδησις
Vaillance		Sagesse
	Il semble s'appuyer sur	
ROLAN	et	AÏMON [1]
Kuan		*Fam* (*n*)
le Vaillant		le Sage.

Ces noms sont écrits presque verticalement, avec les épithètes, graphiées sans séparation.

C'est un premier tentamen qui montre les embarras de la graphie pour s'adapter à la phonie vulgaire. Le scribe prévient qu'il ne faut pas y chercher la langue latine, celle de l'écriture, mais bien la *frenkisga zungun* (langue francisque), ce qui alors était une innovation.

Au Nord, lorsque les premiers scribes vulgaires essayèrent à graphier, ils intercalèrent dans l'alphabet latin plusieurs signes dactylologiques. Ainsi, notre bas-

[1] Duc de Bavière, le NAime des trouvères.

relief théotisque ou francisque montre dès l'abord un caractère insolite qu'on pourrait prendre pour un D, s'il était fermé par le bas : c'est la gutturale aspirée H dans la forme dactylologique du gamma; le double U, qui figure au mot suivant, se compose de deux Y dactylologiques; l'A n'est autre que le sigle dactylologique renversé; le M vient aussi du *mu* digité, vu extérieurement.

Nous avons signalé, page 302, dans l'inscription d'Ibos, l'E latin, remplacé par la première voyelle dactylologique.

Ceci prouve l'antique usage allemand du Hand Spraeken, depuis longtemps signalé. On assure que les Basques continuent dans leurs montagnes les vieilles traditions dactylologiques.

Nous devons à un érudit allemand et à un savant belge [1] l'intéressante publication du monument linguistique le plus rapproché d'Otfrid : c'est le verso d'un feuillet de garde, attaché au Paradisus Smaragdi, manuscrit du xe siècle, conservé à la bibliothèque de Valenciennes, provenant de l'antique abbaye de Saint-Amand (Nord).

Le succès du moine austrasien pour l'application de l'écriture au langage de Charlemagne dut enflammer le zèle des scribes, et ce qui avait été entrepris avec succès pour la langue théotisque devait être tenté dans l'intérêt des idiomes wallons. Mais les scribes, relevant de

[1] Voyage historique de M. Bethmann, traduit par Éd. Coussemaker; Paris, 1849, in-8°, extrait des *Archives de l'Association pour l'histoire d'Allemagne*, 9 vol. in-8°.

l'Église, étaient nécessairement scribes latins; et dans leurs efforts pour appliquer la graphie aux langages vulgaires des pays wallons, ils procédèrent par voie d'intercalation, imitant ces hommes qui, cherchant à se familiariser avec un langage quelconque, n'osent se hasarder à proférer des phrases entières, et se bornent à intercaler des mots isolés, des expressions usuelles et laconiques, d'une phonie bien connue qui les familiarisent peu à peu avec les parties plus complètes du discours. Ce que font ces derniers pour le développement d'un langage acquis, les premiers écrivains vulgaires l'exécutèrent sous le rapport de la phonie, alors si difficile à saisir.

Ces scribes s'exerçaient sur les mots dérivés du latin, parce que, suivant naturellement l'écriture latine, leur phonie bien connue éloignait l'indécision; les dérivés du grec et du théotisque présentaient des difficultés qu'en l'absence de philologie on ne pouvait vaincre qu'à l'aide de conventions arbitraires. Ces parties intégrantes furent tellement dénaturées par ce procédé, qu'elles sont restées méconnues de nos ancêtres jusqu'à l'avénement de la critique littéraire. Postérieurement les hommes de lettres accrurent les éléments grecs et latins, tandis qu'ils restreignaient, autant qu'il dépendait d'eux, la portion linguistique provenant de l'idiome carlovingien.

Le fond du texte inscrit sur le précieux feuillet du manuscrit de Saint-Amand appartient à la langue de l'Église; un tiers seulement peut être attribué au wallon, car les notes tironiennes qui viennent ajouter à la dif-

ficulté d'interprétation ne représentent que du latin plus ou moins vulgaire. A notre connaissance, il est sans exemple que la tachygraphie de l'affranchi de Cicéron ait servi d'auxiliaire à la langue wallonne, notre mère.

L'état de mutilation et d'oblitération de ce précieux feuillet gallographique offre peu de chances à une interprétation continue et complète; toutefois il nous aura initiés au mode suivi par les écrivains pour l'établissement de la graphie vulgaire, et nous donne en quelque sorte la date de cette graphie.

On doit préjuger le faible secours que nous ont prêté les livres imprimés. A la vérité, les auteurs anciens qui signalent la dactylologie sont nombreux, mais tous se renferment en des phrases incidentes sans développement, parce que, pratiquée généralement, la plus archaïque des antiquités n'avait besoin d'aucune explication; les pédagogues mêmes n'avaient point à s'occuper de ce qui entrait exclusivement dans le domaine du foyer.

La nature ne produit rien d'identiquement semblable; l'intelligence participe à cette éternelle disparité. Dès le berceau du genre humain, les hommes se séparent en deux classes: le vulgaire et les érudits; de là l'ancien proverbe :

Ne sutor ultra crepidam [1].

L'observation des faits primordiaux dans l'ordre du développement intellectuel, appuyée par les textes sacrés, jusqu'alors inexactement interprétés, et sur les innombrables débris des monuments, ne constitue

[1] Saillie d Apelle.

point un système; la vérité n'en a pas, et le concours des témoignages obstinés, parce qu'ils sont des faits, convaincra un jour tous les esprits.

On ne saurait prévoir les résultats qu'amènera la connaissance d'une marche simultanée de la dactylologie et de l'acrologie dès le commencement des choses. Les corrélatifs du même ordre d'idées se rangeaient, pour les dénominations primitives, sous l'omnipotence du même signe moniteur : ce qui explique comment les radicaux ne se classent pas toujours suivant l'ordre de la simplicité. On reconnut des familles de mots; on ne soupçonna point l'attache acrologique et mnémonique qui les régit dès le principe. Un si grand œuvre, et notre insuffisance, nous font un devoir de livrer le développement de ce principe aux méditations de tous et de chacun.

La critique est intarissable lorsqu'elle s'exerce en représailles des blessures faites à l'amour-propre. L'antiquité tout entière parlera pour nous; son indestructible et impassible langage vaincra l'opposition intéressée; ce sera la lente mais infaillible victoire du temps.

Fier de la gloire de notre patrie, au grand siècle de Louis XIV; déconcerté par le présent, mais confiant dans l'avenir parce que la civilisation ne rétrograde que passagèrement; humble scrutateur des arcanes archéologiques, nous ajournons à des temps meilleurs, mais éloignés, l'appréciation du fruit de nos veilles.

Ingenium est ut quod non didicisti, invenias [1].

[1] De S. Thom. apostol., in Legend. aur., Icon. chrét., p. 528.

INDEX.

CHAP. I. LANGAGE PRIMITIF.

II. LANGUE PATRIARCALE.

III. DACTYLOLOGIE.

IV. CHRONOLOGIE.

V. ASSYRIE.

VI. ÉGYPTE.

VII. PHÉNICIE.

VIII. MYTHOLOGIE.

IX. GRAPHIE.

X. E DACTYLOLOGIQUE.

XI. A DACTYLOLOGIQUE.

XII. I DACTYLOLOGIQUE.

XIII. O DACTYLOLOGIQUE.

XIV. Υ (U) DACTYLOLOGIQUE.

XV. Π Φ, B P F V

DACTYLOLOGIQUES.

XVI. Δ Τ Θ Σ, D T TH S

DACTYLOLOGIQUES.

XVII. Γ Κ Χ Σ, C G H J K CH Q S W X Z

DACTYLOLOGIQUES.

XVIII. AMNP, LMNR

DACTYLOLOGIQUES.

XIX. GESTES DACTYLOLOGIQUES.

XX. PROTOPHONIE ET MNÉMONIE.

XXI. MNÉMONIQUE DE L'ILIADE.

XXII. TÉRENCE ET VIRGILE.

XXIII. MANIFESTATIONS SACRÉES.

XXIV. MIDI ET SEPTENTRION.

XXV. GESTES DES FRANCS.

XXVI. PAGANISME.

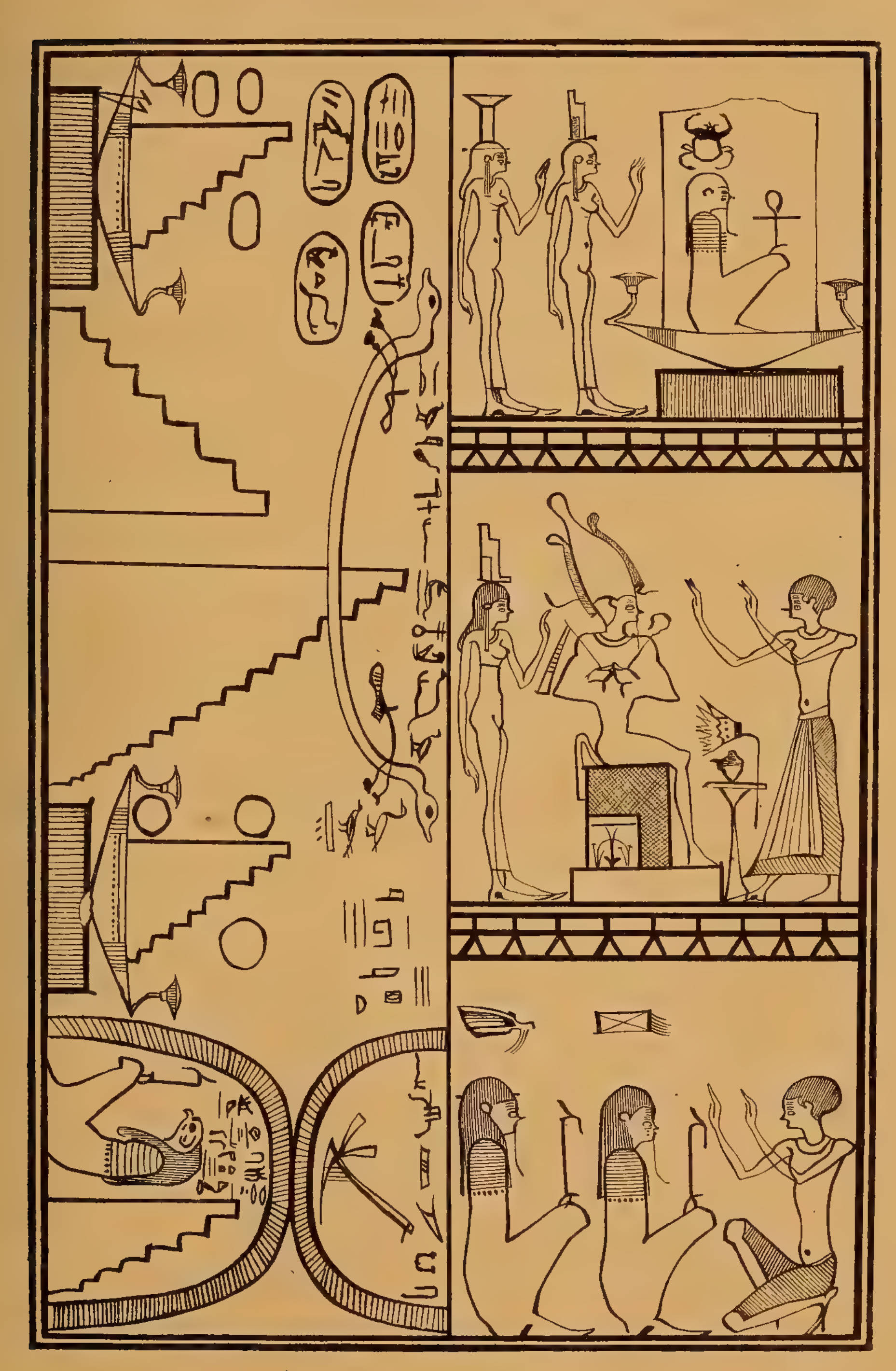
XXVII. ANALOGIE.

FIN.

XVME SIÈCLE avant notre ère.

RITUEL. Papyrus *AU MUSÉE DU LOUVRE.*

Paléographie Universelle N.° 22.



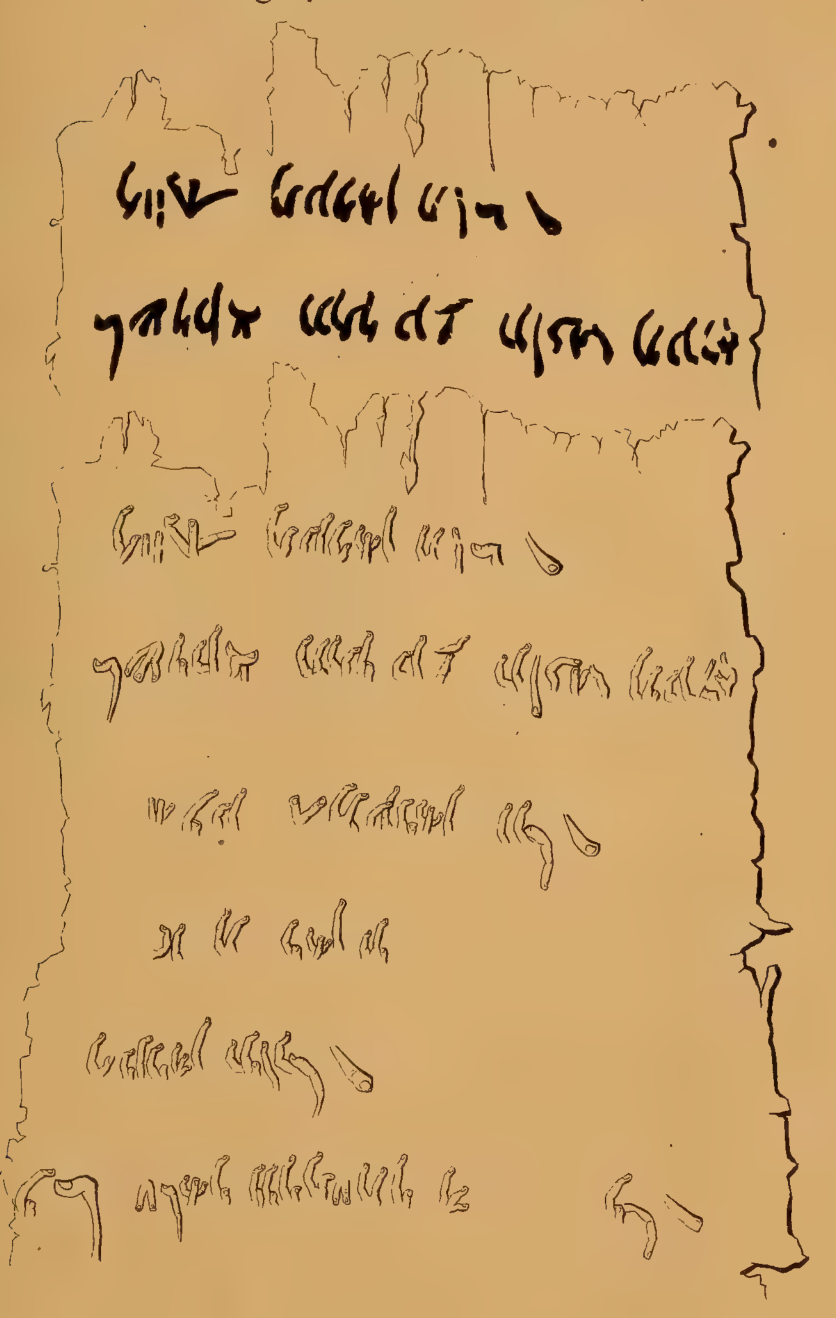
Lalanne

Imp. Lemercier

PHÉNICIEN. SIÈCLE INCONNU.

Papyrus du *MUSÉE* du Louvre.

Paléographie Universelle, N.° 12.



Lalaisse

Imp. Lemercier

MANIFESTATIONS PRIMITIVES

	Dactylologie Prohéllénique	Démotique Dactylologique	Signes Cadméens Phénicien Antique	Lettres Modernes
Voyelles				E I
				A
				I E
		Dactylologique	Grec. Ancien	O
			Grec. A.	U
Labiale			B Φ	B P F
			Grec. A.	
Gutturales				G
				C
				K
		Dactyl.	Grec. A.	S X Z
Dentales		Dactyl.		D
		Grec. Ancien		T
Liquides		Grec. A.		L
			Grec. A.	M
				N
		Grec. A.		R

Lalanne

Imp Lemercier

GRAPHIE PROHELLÉNIQUE

Suivant la description des médailles antiq. par Mionnet pl. 31

	I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	VII.	VIII.	IX.	X.	XI.	XII.
A	ᐅ	Ꭰ	⋊	◁	^	A	Ʀ	Λ	I	↑	A	A
B	B	R										
Γ	C	<										
Δ	Δ	D	◁									
E	E	E	E	Є	ı	e						
Z	I	Σ										
H												
Θ	⊕	♂	⊟	◈	⊘	⊙	⊙					
I	≶	S	ʅ	ᓄ								
K	Ⱶ	♀	♀	k	ƚ	K	Q					
Λ	^	V	L									
M	ΛΛ	H	ꟽ	M	M							
N	N	Ꮍ										
Ξ	×	+	I	Ξ	Ξ	Z	Σ	Σ	Σ			
O	⊙	◇	∘	▭	♉	⊘	⊗					
Π	Γ	˥										
P	R	R	P	P	D	Y	P	/	Δ	Ꭹ	◁	
Σ	≷	M	S	Ƨ	Ɛ	≶	⊠⊠	X	⊏	C	ℑ	w
T	T	↑	↿	⊥								
Υ	Y	Y	Y	Ψ								
Φ	⦶	+	Ψ	±	⇴	Φ	ϕ	·ǀ·	F			
X												
Ψ	Ψ											
Ω	Ͻ	Ω	Ω	♋	Ω	CIↃ	ω	W	♀			

Lalanne.   Imp. Lemercier



PTOLÉMÉE

Π , Τ	ΠΤΕΡΝΑ	ΤΜΗΓΗΣ	*Base*	*Couperet*
Ο	ΟΓΚΟΣ	ΟΖΟΣ	*Crochet*	*Nœud*
Λ , Μ	ΛΕΩΝ	ΜΟΡΦΗ	*Lion*	*Forme*
Η *ou* Ε			*e long*	*2 plumes*
Σ	ΣΤΛΕΓΓΙΣ		*Strigile*	



CLÉOPATRE

Κ	ΚΑΝΩΝ		*Niveau*	
Λ	ΛΕΩΝ		*Lion*	
Ε , Ο	ΟΓΚΟΣ		*E, une plume,*	*Nœud.*
Π , Α	ΠΤΕΡΝΑ	ΑΗΔΩΝ	*Base*	*Rossignol*
Δ	ΔΕΙΚΝΥΩ		*Manifester, Montrer*	
Ρ	ΡΑΓΑΣ		*Fente*	
Α	ΑΕΤΟΣ		*Aigle*	

Lalanne

E

BRONZE au Musée de ***NAPLES***

Vide Real Museo Borbonico NAPOLI 1825 in 4.º

T. VII. Tab. XXX.



ΕΠΙΧΕΙΡΕΩ

MANIFESTER, FARI MANU

Lalaune — Imp. Lemercier

E

MUSÉE DES ANTIQUES DU LOUVRE

Naissance de Bacchus N°. 259.



ΑΣΠΑΖΟΜΑΙ
Saluer

ΕΥΙΟΣ	ΙΑΧΩ	ΕΥΙΟΣ	ΕΥΟΙ	ΠΗΓΗ.
Bacchus	*Proclamer*	*Bacchus* ΔΕΧΙΟΣ *de bon augure*	*Evoé*	*Origine.*

Lalanne

A

Petit Bronze au Cabinet des Antiquités à la Bibliothèque du Roi

V. Antiquités Etrusques par de Caylus T. II. P. 57. PL. XIII. F. I.





ΑΙΤΕΩ

Prier

avec offrande.

Lalanne

Imp Lemercier

A

MONTFAUCON — Antiq. Exp. T. II. P. 300 Pl. 123, N°. 1.

MUSÉE DU LOUVRE. — Vase Etrusque.





ΑΡΠΟΚΡΑΤΗΣ ΩΡΟΣ.

hArpocrate *hOrus.*

ΑΙΤΗΣ

Mendiant

Imp. Lemercier

A

ANTINOUS d'après les Monuments antiques du Musée Napoléon: Paris 1804.

in 4.º T. III. *Pl. 39.*



PEZΩ *sacrifier*

AIΩN *la vie.*

Lalanne

Imp. Lemercier

I

MONTFAUCON Antiq. Exp. T. II. Pag. 330.

ICONOGRAPHIE Chrétienne Pag. 111.





ΙΑΩ (Jou, Jovis) ΣΑΡΑΠΙΣ

Jupiter Sérapis.

ΙΕΗΟVΑ,

IÉSUS.

Lalanne

Imp. Lemercier

I

MUSÉE des ANTIQUES au LOUVRE, N.° 281



ΙΑΛΛΩ, ΙΑΠΤΩ, ΙΤΗΣ

Attaquer. Nuire. Vaillant.

Lalanne

Imp. Lemercier

I

MUSÉE des ANTIQUES au LOUVRE N° 465.



ΚΑΙΣΑΡ ΙΟΥΛΙΟΣ

JULES CÉSAR.

Lalanne

O

Musée du Louvre

Salon des Etrusques, Bronze au Centre.



Αιτεω

Οσιρισ

prier Osiris.

Lalanne

Lemercier Imp.

O

AMOUR BACHIQUE.

MONTFAUCON ANTIQ. EXPL. T. I. PL. CXIII.



ΟΙΝΟΣ. ΑΡΤΕΟΜΑΙ.
Vin. Préparer.

Lalanne Imp Lemercier

Υ

SILENE ivre.

Bronze d'Herculanum. T. I. P. 189.

Museo Borbonico Napoli 1825 in 4°. T. V. Tav. 39.



ΥΠΝΟΣ *Sommeil.*

ΥΠΑΡ *Vision.*

ΟΙΝΟΣ *Vin.*

Lemercier Imp.

Υ

APOLLON reproduit d'après les Monuments antiques du Musée Napoléon,

PARIS 1804. IN 4º, T. I, PL. XV.



ΠΥΘΩΝ
Python.

ΥΒΡΙΣ
Dévastation.

Υ

Peinture Antique. Passerus Picturæ Etruscorum.

T. I. Tabula 33



ΠΛΕΚΩ — *Orner, Ajuster.*

ΥΔΑΤΟΚΛΥΣΤΗ — *Lavée, Abluée.*

Lalanne

Lemercier Imp.

Π

PEINTURES et VASES ANTIQUES, MILLIN.

T. II. P. IV.



ΠΟΙΕΩ
parler
ΜΗ.
pas
NE POUVOIR PARLER.

Lalanne

Impr. Lemercier

Π (p, latin)

Musée du Louvre, N.° 466.

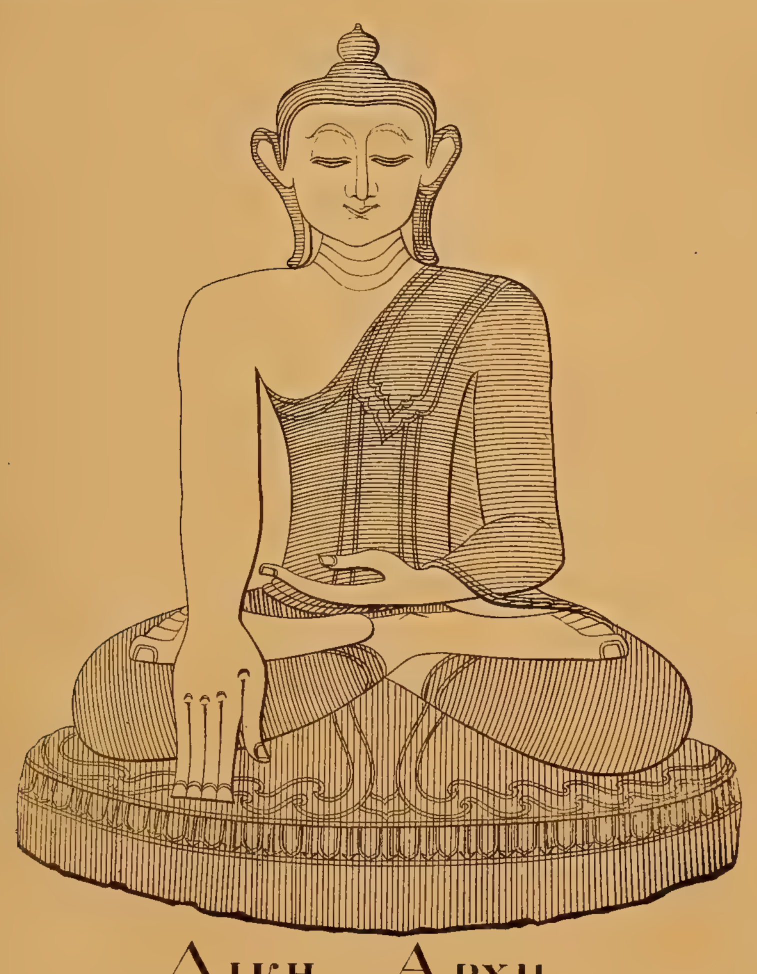


Pertinax.

ΑΛΗΘΗΣ *équitable.*

Δ

Pagode antique, albâtre oriental de notre collection.



ΔΙΚΗ ΑΡΧΗ

Justice, punition. Principe, autorité.

Lalanne Lemercier Imp.

Δ

Bas-relief antique, (*Bronze*) Chapelle de Chantilly



Hanché, lith. — Imp.

ΠΟΤΜΟΣ. ΟΙΓΩ. ΟΣΣΑ. ΔΟΥΠΟΣ. ΟΡΓΑΩ. ΡΙΠΤΩ, ΤΑΡΧΕΑ.
destin . ouvrir . prédiction . bruit d'un corps qui tombe . desirer . lancer , funérailles .
Mort .

ΟΧΕΟΜΑΙ.
porté sur un char.

ΠΡΗΘΩ.
bruler.

T

Bas-relief Antique, (*Bronze*) *Chapelle de Chantilly*

Lalaire

ΖΕΥΓΝΥΩ ΤΕΧΝΗ ΤΑΥΡΟΣ ΤΕΙΡΩ

Se réunir *Machine* Ταυρος Οφις Κυων *Taurus.* *Punir.*

Τεχνη Οαριζω ΚΡΥΠΤΟΜΑΙ

Machine, s'entretenir famil. *se cacher.*

T

Bas-relief au Louvre, près de la Polymnie N°. 306.



ΑΘΑΝΑΣΙΑ ΟΜΟΡΓΩ ΤΙΚΤΩ

immortalité , empreindre créer (les empreintes Thèbes)

Lalanne — Lemercier Imp.

Γ

Peinture d'une Lécythe, vase aux Parfums :
du Cabinet Hamilton Paris 1808 in 4º.

T. III, Planche 12.



ΓΡΥ ΡΑΘΑΜΙΓΞ

Si peu ? une goutte !

Lalanne

[illegible]

Γ

Recueil des Vases Etrusques du ***Ch. Hamilton.***

Paris 1803, T. 1, Page 3, Pl. 27.



ΟΠΥΙΩ *être marié* — ΓΕΝΝΑΩ *engendrer* — ΕΑΩ — ΑΙΤΕΩ — ΑΙΤΕΩ — ΠΟΙΕΩ — ΓΕΝΝΑΩ *engendrer*

permettre, demander — *faire, se marier.*

Γ

Sculpture Assyrienne de Khorsabad

Cour du Louvre *N.º 5.*



ΓΕΡΑΣΩ

récompense

ΕΤΑΙΡΟΣ

ami. allié.

Les ailes montrent qu'on vient de loin : V. Montfaucon T. II. P. 385.

Lalanne sculp.t Dactylologie restituée.

K

Marbre à S.t Nicaise de Rheims

MONTFAUCON T. III. PAGE 330. FIG. 182.



Κ Ε Ν Τ Ε Ω

Piquer, Percer.

Lalanne

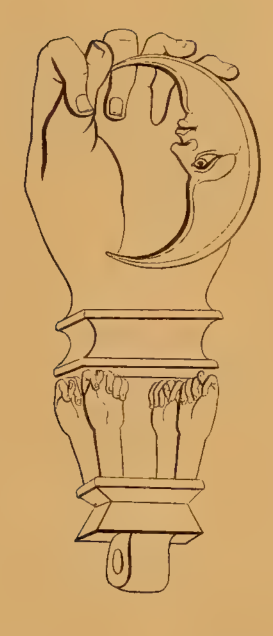
Lemercier ... sp.

PLANCHE XXIX.

K

BAUDELOT DE DAIRVAL *Utilité des Voyages.*

Page 336



ΚΟΙΤΗ ΓΕΙΝΟΜΑΙ

Union Féconde

Lalanne Lemercier. Imp.

Σ

RECUEIL DU CH.^R HAMILTON.

T II, Planche 19.



ΟΙΧΟΜΑΙ
S'en aller.

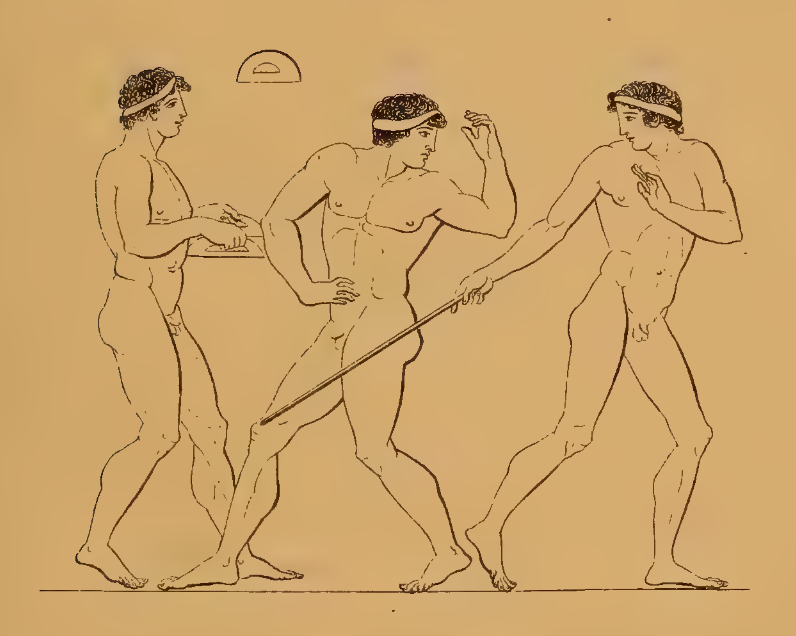
ΣΦΑΖΩ
Égorger.

Lalanne

Lemercier

Λ

RECUEIL du CH^R HAMILTON.
Tome IV. Pl 23.



ΤΜΗΓΗΣ ΔΕΙΛΟΣ ΛΑΓΩΟΣ
couperet. lâche. peureux.

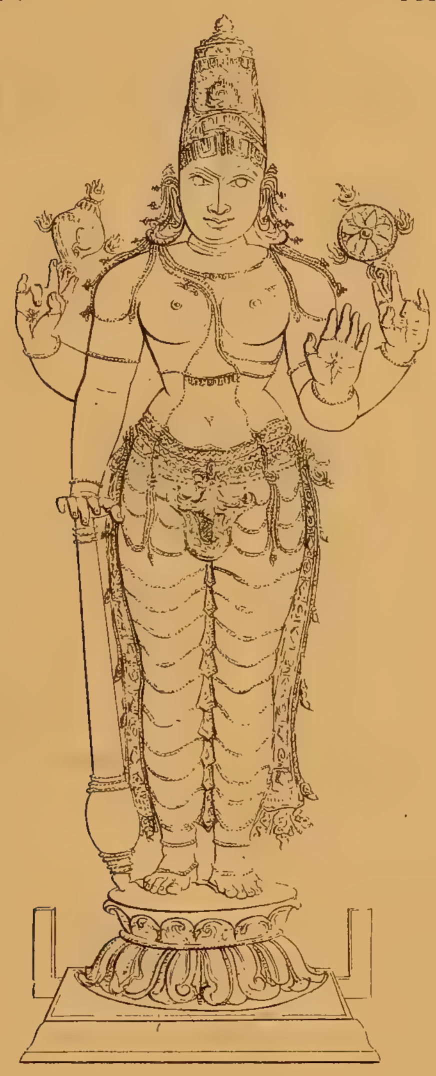
ΑΠΑΛΟΣ ΛΑΝΘΑΝΩ
délicat, faible. se cacher.

Lalanne Lemercier. Imp.

M

WISCHNOU : Monuments des Arts et du Dessin chez les peuples anciens par le B.n Dénon

Paris 1829, in F.o *Tom. 1.er Pl. XI.*



Μητηρ Πατηρ

Mère. *Père.*

Lalanne

Lemercier. Imp.

M

Amour Dactylologue.

Musée des Antiques du Louvre, N° 529.



Μαρναμαι Αιχμη

Combattre par le Trait.

Lalanne

Lemercier imp.

Bronze d' Herculanum. T. I. Pages 159 et 161.

Aussi Real Museo Borbonico *Nap. 1825 in 4º T. II. Tavol 21.*



ΝΥΜΦΕΥΟΜΑΙ ϒΜΗΝ.

Se marier. *Hymen.*

Lemercier. Imp.

P

Musée des Antiques au Louvre, N° 224 bis.



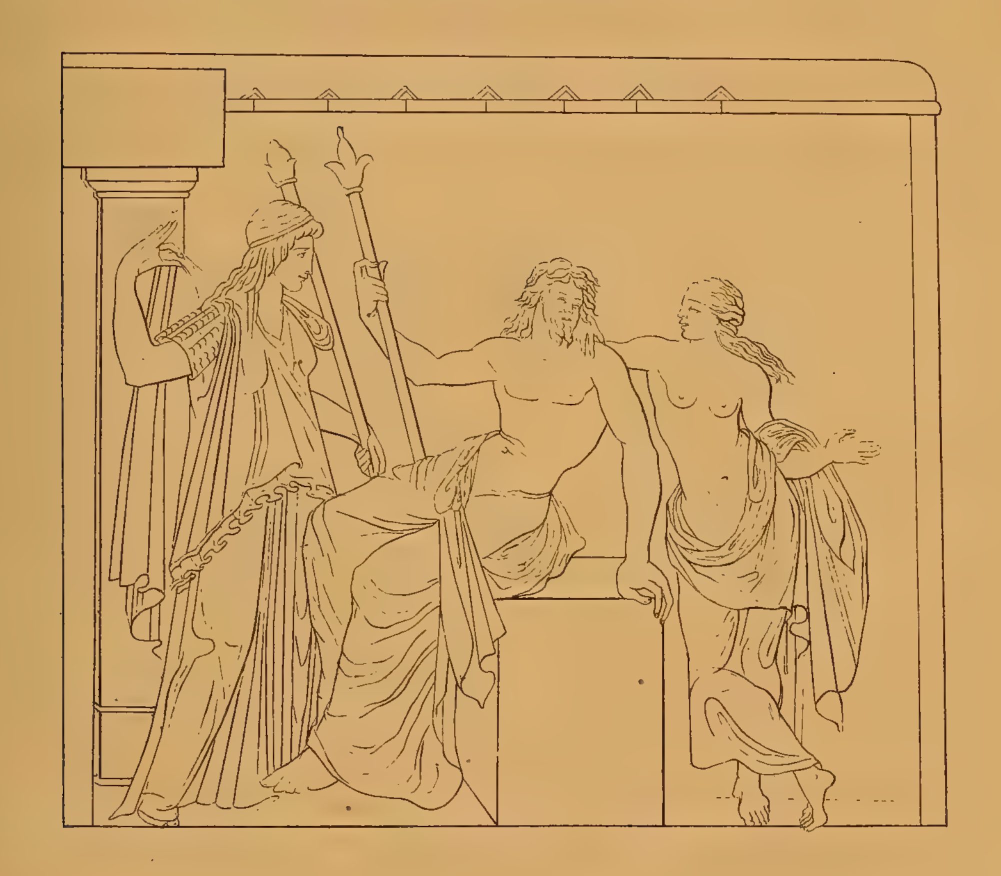
ΠΑΤΗΡ ΡΑΔΙΟΣ

Père. facile, tendre.

Lalanne Lemercier. Imp.

P

Bas relief au Musée du Louvre sous le N.º 324.



ΡΕΠΩ *faire la Cour?* **ΡΑΔΙΟΣ** *douce facile* **ΗΡΑ; ΗΡΑ** *est-ce Junon? c'est Junon.* **ΠΑΛΛΟΜΑΙ** *trembler!*

ΟΙΩ *Soupsonner.*

Lalanne

P

MUSÉE des Antiques au LOUVRE.

GRAND AUTEL DES DIEUX, N.º 378.



Mars
ΑΙΛΑΙΟΜΑΙ
avoir envie.
ΟΛΒΟΣ
bonheur.

Vénus
ΡΕΠΩ
choisir.
ΑΓΑΠΑΩ
aimer.

Mercure
ΑΙΔΩΣ
respect.

Junon
ΡΕΠΩ
être encline.

ΕΡΜΗΣ
Mercure.
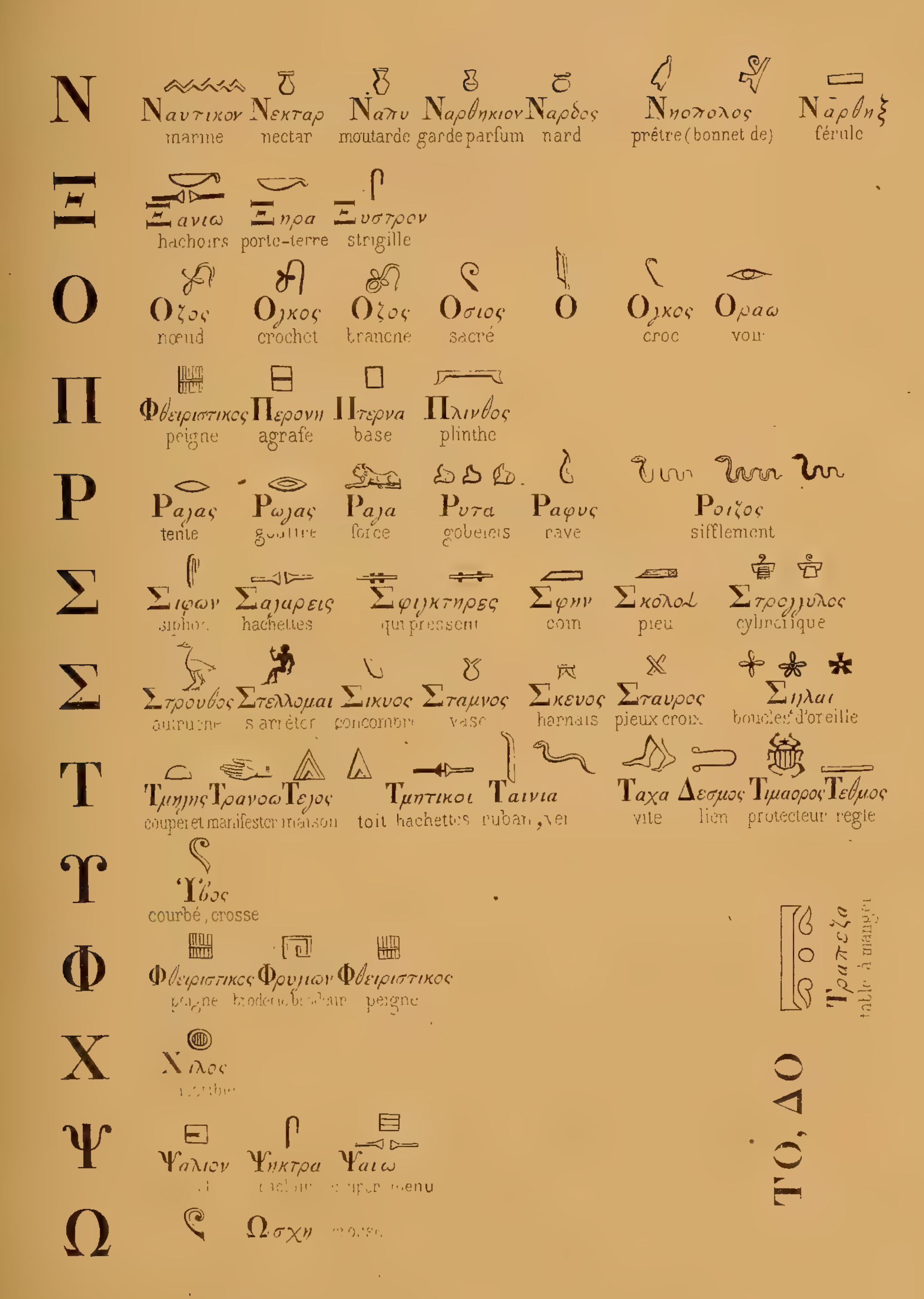
Lalanne

ALPHABET

RAPPELÉ



GLYPHIQUE
OTOPHONIE.



Lemercier. Imp.

Papyrus hiéroglyphique de notre collection.



O	Οφθαλμος (Œil)		Ξ. Σ.	Ξυστον (Racloir) Σιγλαι (Boucl-d'oreille)
K. K.	Καθεδρα (Siège) Κυβηλις (Hache)		K. Γ	Καυλος (Tige) Γυαλον (Auge)
Γ K.	Γωνια (Angle) Κυβηλις (Hache)		P I.	Ρυμη (Fortificⁿ) Ιος (Trait)
O	Οφθαλμος (Œil)		K O	Καθεδρα (Siège) Ωον (Œuf.)
K. K.	Καθεδρα (Siège) Κυβηλις (Hache)		I	Ιεραξ (Faucon)
O.	Οδος (Vovage)		P	Ραγα (Fente)
Σ.	Σφην (Coin)		H.	Ημαι (etre assis)
Σ.	Σπαθη (Spatule)			

O K. K. Γ K. O K. K. O. Σ. Σ.

ΟΙΚΤΟΣ ΚΑΙ ΓΛΥΚΟΣ ΟΙΧΟΜΕΝΗ ΚΑΙ ΟΑΡΙ ΣΗΒΑΣΤΗ ΣΤΕΡΓΟΜΕΝΗ

Miséricorde et indulgence pour la défunte femme vénérable et chérie

Ξ Σ K ΓΡΙ ΚΟΙΡΗ

ΞΕΝΗ ΣΚΕΤΛΙΑ ΚΥΡΙΑ ΓΡΑΙ ΚΟΙΡΑΝΗ.

Notre nourricière infortunée. ancienne et Souveraine Maîtresse.

misericordia et indulgentia mortuæ et feminæ Venerandæ dilectæ

altrici (*nostræ*) infortunatæ Dominæ (*nostræ*) aniculæ matronæ (*aut Principi*)

Lalanne . Lemercier. Imp.

OBÉLISQUE de LOUQSOR à Paris.



Lalanne

Lemercier Imp.

OBÉLISQUE *de Louqsor. Cartouches royaux. 1550 av. J.C.*

I

O. Οφθαλμος *œil*
H. Ημαι *etre assis*
Σ. Σκηπτρον *sceptre*
T. Τμητικοι *hachettes*

O.H.Σ T.

Ο Ηπιος Σεσωστρις

Le clément Sésostris.

II



B. Φθειριστικος *peigne*
E. E *plume*
N. Ναυτικον *marine*
M. Μαϳις *huche*
Σ. Ξυστρον Σιγλαι *strigille b. d'oreille*
E. Ημαι *etre assis*
T. Τμητικοι *hachettes* τριτος *3me*

B E.N.M.Σ E T.T.

Βασιλευς Νικητηρ
Μεγας Σεσωστρις (τρεις)

Roi Vainqueur,
Le grand Sésostris III.

III



O. Οφθαλμος *œil*
H. Ημαι *etre assis*
Σ. Σκηπτρον *sceptre*
Ω. Οφθαλμος *œil*
T. Ταινια *ver*
K. Κυτος *cuvette*
N. Ναυτικον *marine*

O.H. ΣΩT. K.N.

Ο Ηπιος Σεσωστρις
Κοιρανος Νομιμος

Le débonnaire Sésostris,
Roi Légitime

IV



H. Ημαι *etre assis*
H. Ημαι *etre assis*
M. Μαϳις *huche*
Σ Σιγλαι *boucles d'oreille*
Σ Ξυστρον *strigille*
Σ. Σχολοψ *javelot*

H.H.M.Σ Σ Σ.

Ηρος Ηδιστος
Μακαρ Σεσωστρις

Héros très affable,
L'heureux Sésostris

Lalanne

Lemercier, Imp.

ישיענצרימלךיהודיא

Yeschuang notsri meléhh Yehudaya

Caractéres numismatiques Machabées et Asmonéens, Samaritain, hébreu Vulgaire.

DACTYLOLOGIE

Jesus Nazarenus Rex Judæorum

état actuel de la graphie.

IC ΝΑΖΑΡΕΝΟΥΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΙΟΥΔΑΙΩΝ

GREC

IHS NAZARINUS REX IUDÆORUM

LATIN

Lalanne.

Lemercier. Imp.



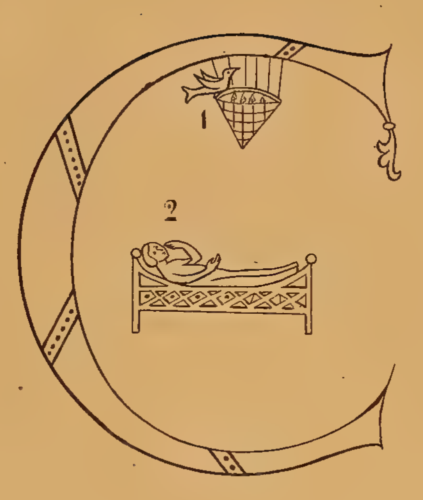
1 Arfaxat. 2 Angularius. 3 Assumere. Asinus.
Augustus, Antoninus. Anseres Aquæ.



1 Burdo.
2 Boa.
3 Fera.
4 Pardalis.
5 Bracco, *chien.*
6 Buteo, *buse.*

Latanne. Lemercier, Imp.





1 Corona. 2 Culeus.

1 Captura. 2 Cubile.

1 Iesus christus.

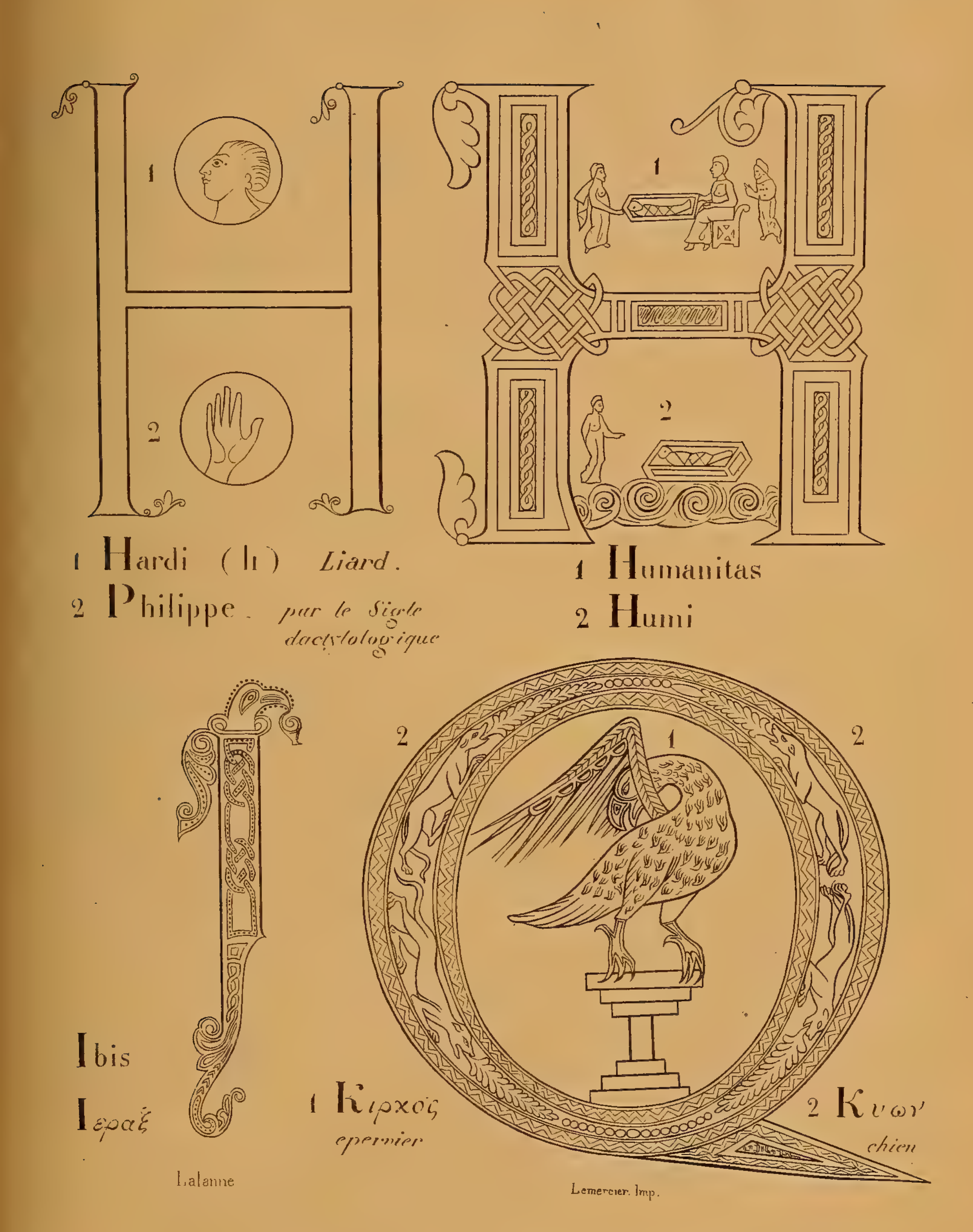
2 Dominus noster



Lalanne.

Lemercier. Imp.


1
2
3
4
5
1
2
3
4
Edax, *oiseau de proie*.
1 Fera.
2 Fari, *manu*.
3 Frater, *Ambrosius*.
4 Unicornis.
5 Vacca.
1
Circumplexus.
4 K, Caperolus.
2 Gallus.
3 Canis.
Lalanne
Lemercier, Imp.



Lalanne

Lemercier. Imp.



1 Κυπτω *Baisser la tête* 3 Κυκλοεις *Circonvolution*
2 Καπτω *Devorer* 4 Κυρτος *Bossu*



Muli (*Mulets*)



Nyctoris *Oiseau poisson*



Ορνιθιον *Oiselet*



Lalanne

Lemercier. Imp.



Lemercier. Imp.

Hydrie trouvée à Anzi, conservée au Musée de Berlin.

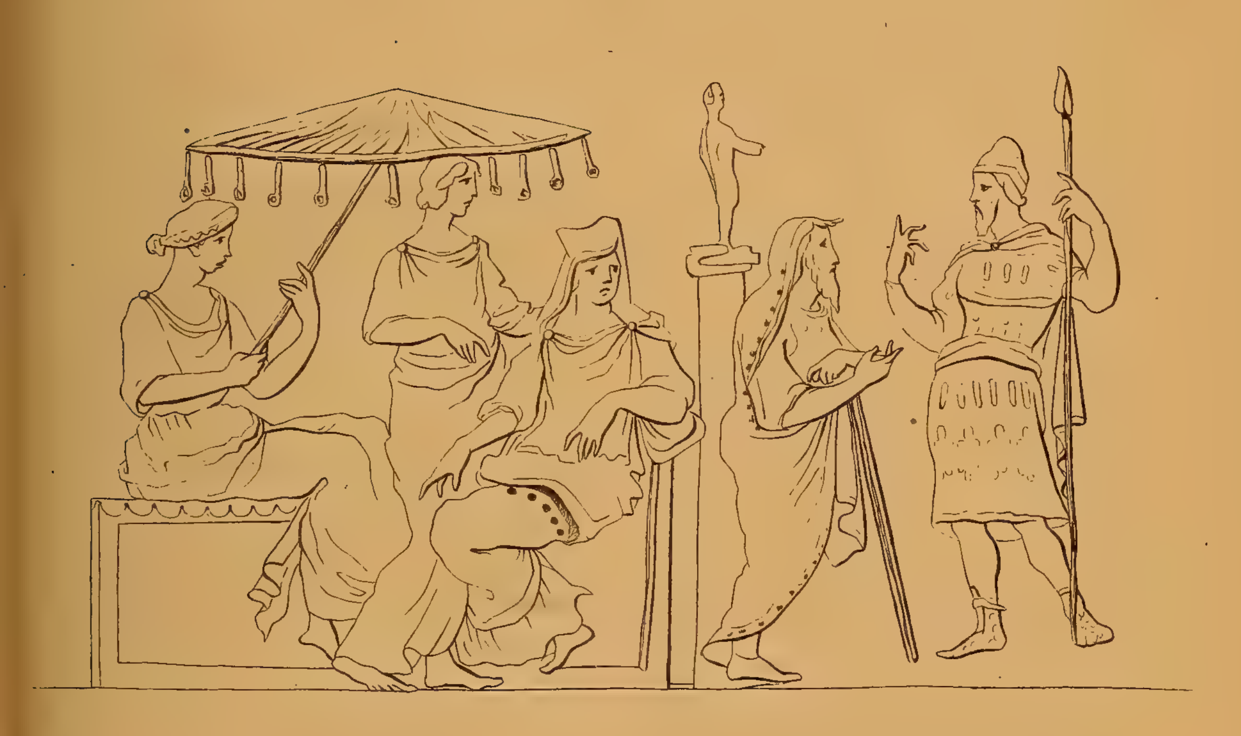


Lalanne

Lemercier. Imp.

IPHIGÉNIE, picturæ Etruscorum Romæ

1775 in-f.º, T. I, Pag. 17, Tabula XIII.



	ΑΙΤΕΩ					
ΑΙΤΕΩ	ΝΥ	ΚΗΡ,	ΝΥΝ ?	ΣΦΑΖΩ	ΣΗΜΑ
demander	*hélas*	*destin,*	*maintenant ?*	*égorger,*	*oracle.*
ΟΙΩ	ΑΓΓΕΛΛΩ				
soupçonner	*annoncer*				

Lalanne

Lemercier. Imp

GRAPHIE CADMÉENNE

Amphore de Nola, à Monsieur le Duc de Luynes.



Σ

ΣΗΜΕΙΟΦΟΡΟΣ
porte-signe
ΟΛΛΥΩ
faire périr

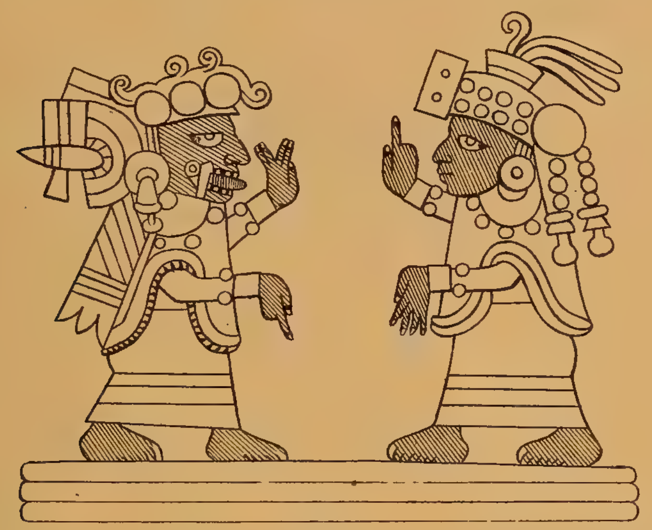
Π

ΠΤΟΕΩ
consterner.

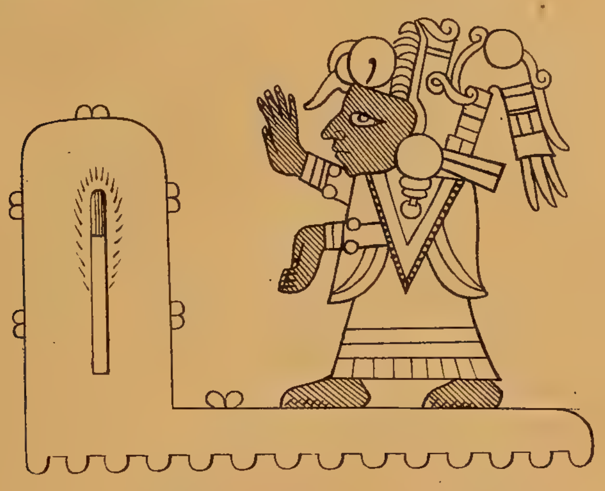
Lalanne

Lemercier. Imp.

DACTYLOLOGIE *des anciens* MEXICAINS



ΙΛΑΩ, ΑΝΑΓΚΗ. ΑΙΡΕΩ, ΠΡΥΤΑΝΙΣ.
favoriser, Alliance. Choisir, Protecteur.



ΠΑΡΤΕΝΟΣ ΓΥΝΗ
Vierge, Epouse.

Lalanne

Lemercier Imp.

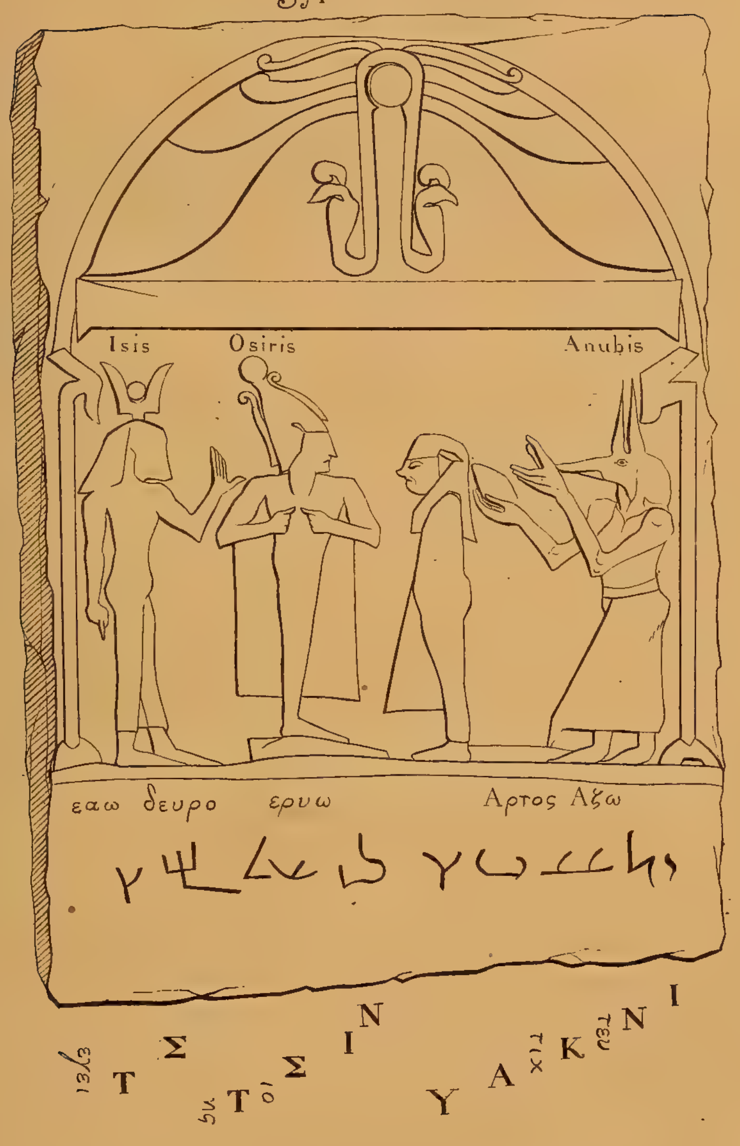
DACTYLOLOGIE *des anciens* MEXICAINS



Lalanne

Lemercier Imp.

Stèle Egypto – Phénicienne



Στεγω Νησιοτης Ευτευχτιχοι
Protéger Insulaire Cléments (envers l')

Lalanne · Lemercier. Imp.

Moitié grandeur

IVOIRE du XIIIe Siècle

de notre collection



Lalaune Lemercier Imp.

Α	Π	Γ
ΑΦΡΟΔΙΤΗ	ΠΑΡΘΕΝΟΣ	ΓΕΡΑΣ
Vénus	*Vierge*	*Récompense*

IVOIRE du XVe Siècle,

de notre collection.



R D S

Resurgam Die tertio: Sacrum

Je ressusciterai le troisième jour. Sacrifice

Lalanne — Lemercier Imp

Fresque polychrome de S^t. Savin. XIe Siècle, nouvellement découverte.



Lalann

Peinture traditionnelle et dactylologique du Cénacle, Eglise de Livry.



Regnum Dei
Universo mundo
Salvator

hIc est
Pascha verum
Redemptor

hIc est corpus meum

Accipite
Occifurum
Prodam te

Pascha verum
Accepto calicem

Accepto calicem

Azymorum dies
Regnum Dei

ALEXANDRE, représenté de son vivant:

Bas-relief peint en quatre couleurs, par APELLE

retrouvé en 1844, sous le sable d'une hypogée à Cercasoré près du Nil

hauteur de la tête, 59 centimètres



Lalanne

Lemercier. Imp.

CAPTIVE, dèvouée au Nil

Bas-relief peint aux quatre couleurs d'APELLE

hauteur de la figure, 70 centim.

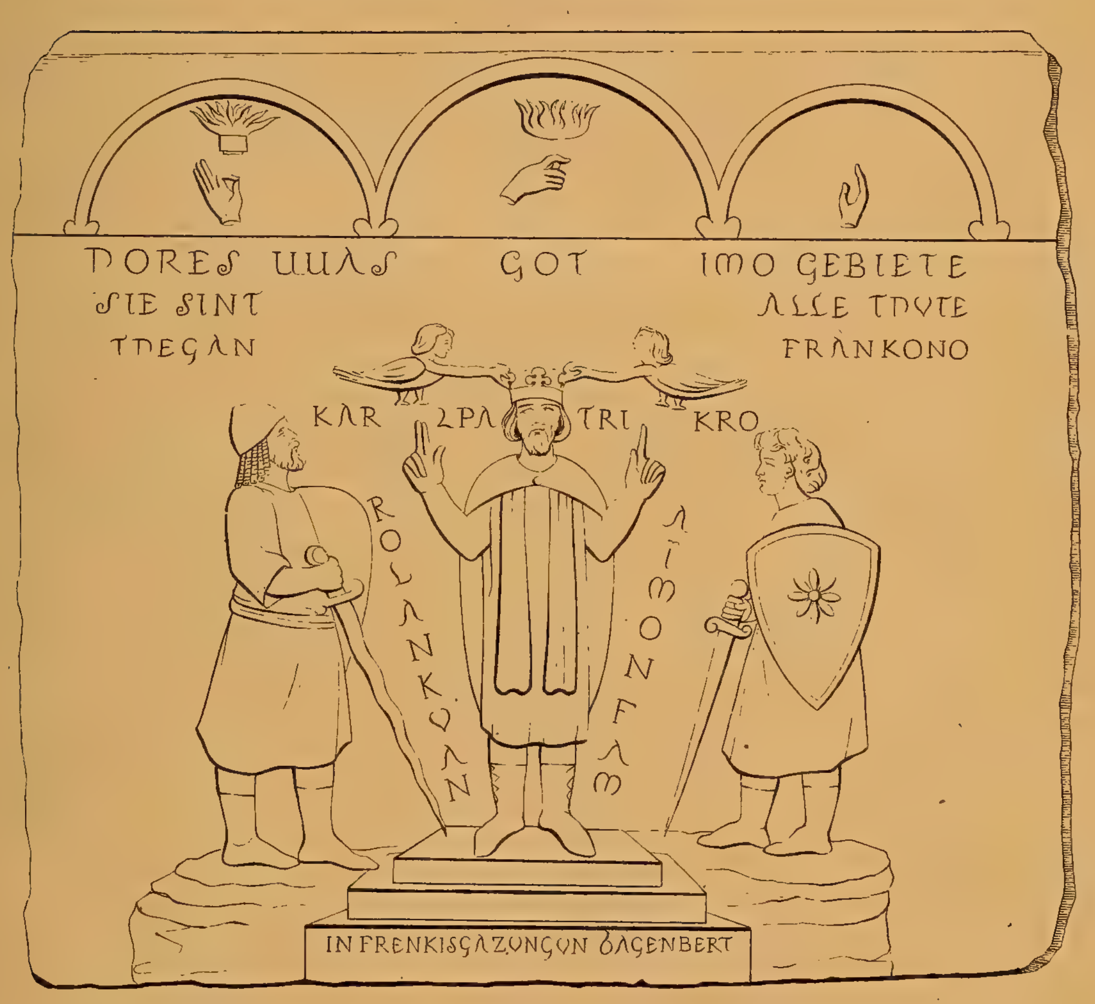


Lalanne

Lemercier. Imp.

PUISSANCE de CHARLEMAGNE

Bas-relief en marbre, IXe Siècle.



Lalaune Lemercier lith.

LEXÉOLOGIE

GRECQUE

POUR L'INTELLIGENCE

DES SIGLES ANTIQUES.

A

Α, privatif, négatif.
Ανευ, sans — augmentatif collectif.
Αaζω, aspirer, exhaler.
Αβαξ, table de jeu.
Αβρα, suivante.
Αβρος, mou, gai, agréable.
Αβροτη, nuit.
Αβρυνα (τα), mûres sauvages.
Αγαθος, bon, vertueux.
Αγαλλω, orner.
Αγαν, beaucoup.
Αγανακτεω, s'indigner, gémir.
Αγαπαω, aimer, être content.
Αγαω, admirer, haïr.
Αγγελλω, annoncer.
Αγγος, vase.
Αγειρω, assembler, mendier.
Αγελη, troupeau.
Αγερωχος, hautain.
Αγιος, saint, pur.
Αγκαι, αγκαλαι (αι), les bras.
Αγκιστρον, hameçon.
Αγκος, fond, vallon.
Αγκυλη, coude.
Αγκυλος, recourbé.
Αγκυρα, ancre.
Αγκων, coude.
Αγλαος, beau, brillant.
Αγνος, pur.
Αγορα, place publique.
Αγρα, chasse, pêche.
Αγρος, champ.
Αγυια, rue, quartier.
Αγυρις, assemblée.
Αγχι, auprès.
Αγχω, serrer.
Αγω, conduire, briser.
Αγων, combat, procès.

Αδελφος, frère.
Αδεω, plaire.
Αδην, abondamment.
Αδινος, épais.
Αδω, rassasier.
Αεθλος, combat.
Αει, toujours.
Αειδω, chanter.
Αειρω, élever.
Αελλα, tempête.
Αεξω, augmenter.
Αετος, aigle.
Αζω, sécher, vénérer.
Αηδων, rossignol.
Αηρ, air, obscurité.
Αθηρ, épi.
Αθλος, combat.
Αθρεω, voir, regarder.
Αθροος, serré, nombreux; fécondité, truie.
Αιαζω, se lamenter.
Αιγιαλος, bord, rivage.
Αιγυπτος, Nil, Égypte.
Αιγυπτιος, Égyptien.
Αιγωλιος, chouette.
Αιδως, pudeur, respect.
Αιθηρ, l'éther, le ciel.
Αιθω, allumer.
Αιμα, sang.
Αιμυλος, doux, enjoué.
Αινος, louange, énigme, violent.
Αινυμαι, prendre.
Αιξ, chèvre.
Αιπυς, haut, difficile.
Αιρεω, prendre, choisir.
Αιρω, lever, augmenter.
Αισθανομαι, s'apercevoir.
Αισσω, s'élancer.
Αισχος, honte.
Αιτεω, demander, supplier.
Αιτια, cause, crime.
Αιχμη, dard, guerre.
Αιψα, aussitôt.
Αιων, éternité, la vie.
Αιωρεω, élever.
Ακανθα, épine, arête.
Ακεομαι, guérir.
Ακεραιος, pur; sans cornes.
Ακη, pointe.
Ακμη, tranchant.
Ακονη, pierre à aiguiser.
Ακος, remède.
Ακουω, entendre.
Ακριβης, exact.
Ακρις, sauterelle.
Ακροαομαι, entendre.
Ακρος, haut, élevé; le commencement.
Ακτη, rivage, fruit (c. à d. blé).
Ακτιν, rayon du soleil.
Ακων, javelot.
Αλαζων, qui se vante.
Αλαομαι, errer.
Αλαος, aveugle.
Αλγος, douleur.
Αλδεω, faire croître.
Αλεγω, avoir soin.
Αλειφω, oindre, frotter.
Αλεξεω, repousser, secourir.
Αλεω, moudre, amasser, éviter.
Αληθης, vrai, juste.
Αλθω, guérir, augmenter.
Αλιγκιος, semblable.
Αλις, assez, en foule.
Αλισκω, prendre, condamner.
Αλκη, force.
Αλλα, mais.
Αλλασσω, changer, vendre.
Αλλομαι, sauter.
Αλλος, autre.

Αλληλων, οις, ους, les uns des autres, etc.
Αλς, sel, mer.
Αλφιτον, farine d'orge.
Αλφος, Albula, *ancien nom du Tibre.*
Αλωπηξ, renard.
Αμα, ensemble.
Αμαλος, tendre, faible.
Αμαξα, char, voiture.
Αμαυρος, sombre.
Αμαω, moissonner, couper.
Αμβλυς, émoussé.
Αμειβω, changer.
Αμελγω, traire.
Αμιλλα, combat, rivalité.
Αμνος, agneau.
Αμορβος, obscur, client.
Αμπελος, vigne.
Αμυμων, irrépréhensible.
Αμυνω, secourir.
Αμφω, les deux.
Αναγκη, nécessité, alliance.
Αναξ, roi, maître.
Ανδανω, plaire.
Ανεμος, vent.
Ανευ, sans, hormis.
Ανεψιος, parent.
Ανηρ, homme, mari.
Ανθος, fleur, grâces.
Ανθραξ, charbon, escarboucle.
Ανθρωπος, l'homme.
Ανια, chagrin.
Αντλος, égout.
Αντρον, antre.
Ανυω, achever, détruire, être utile.
Ανωγα *(parfait)*, exciter.
Αξιος, égal à.
Αξων, essieu.
Απαλος, délicat.
Απαξ, une fois.
Απαταω, tromper.
Απειλεω, menacer.
Απηνη, char, litière.
Απιξις, retour.
Απλοος, simple.
Απτω, lier à, allumer.
Απτομαι, toucher.
Αρα, donc, sans doute, prière, imprécation, perte.
Αρασσω, couper, heurter.
Αραχνης, araignée.
Αργιλλος, argile.
Αργος, blanc, oisif.
Αργυρος, argent.
Αρδω, abreuver.
Αρεσκω, plaire.
Αρετη, vertu.
Αρηγω, secourir.
Αρης, Mars, carnage.
Αρθρον, jointure.
Αρι, très.
Αριθμος, nombre.
Αριστερος, gauche, sinistre.
Αριστον, le dîner.
Αρκεω, chasser, secourir.
Αρκτος, ours.
Αρκυς, rets, bandelette.
Αρμα, char.
Αρνεομαι, refuser.
Αρνυμαι, prendre, acquérir.
Αροω, labourer.
Αρπαζω, ravir, saisir.
Αρρην, mâle, bélier.
Αρς, agneau.
Αρταμος, boucher, cuisinier.
Αρταω, suspendre.
Αρτεμης, sain et sauf.
Αρτεομαι, préparer.
Αρτι, récemment.

Αρτιος, sain, entier.
Αρτος, pain.
Αρτυω, apprêter.
Αρυσανη, seau.
Αρυω, puiser.
Αρχη, pouvoir, principe.
Αρω, adopter, convenir.
Ασκεω, exercer, orner.
Ασκος, outre.
Ασμενος, content.
Ασπαζομαι, saluer, aimer.
Ασπις, bouclier, aspic.
Ασσον, près de.
Αστηρ, étoile.
Αστραπτω, lancer des éclairs.
Αστραπη, éclair.
Αστυ, ville, Athènes.
Αταλος, tendre.
Αταρ, mais, or.
Αταω, blesser.
Ατε, attendu, vu, comme.
Ατεμβω, affliger.
Ατερ, sans, hormis.
Ατμενος, valet, esclave.
Ατμος, vapeur.
Ατρεκης, véritable.
Αττα ou ασσα, quelques, lesquels.
Ατυζω, épouvanter.
Αυ, αυτε, αυθι, derechef.
Αυγη, éclat.
Αυδη, voix, discours.
Αυθεντης, qui tue, maître, auteur.
Αυλαξ, sillon.
Αυλη, cour, place, salle, étable.
Αυλος, flûte.
Αυξω, augmenter.
Αυρα, vent, zéphyr.
Αυριον, demain.
Αυταρ, or, mais.
Αυτμη, souffle, vapeur.
Αυτοματος, volontaire.
Αυτος, ce, le même.
Αυχεω, se vanter.
Αυχην, cou.
Αυω, dessécher, dormir, rendre les gros excréments.
Αφελης, simple, sain.
Αφενος, revenu, richesse.
Αφθονια, vache (abondance).
Αφιξις, retour.
Αφρος, écume.
Αφυω, puiser, devenir blanc.
Αχθος, poids, charge.
Αχλυς, brouillard.
Αχος, douleur.
Αχρις, jusqu'à.
Αψ, en arrière, de nouveau.
Αω, souffler.
Αωτον, fleur, élite.

B

Βαζω, parler.
Βαθος, profondeur.
Βαινω, marcher, monter.
Βακτηρια, bâton.
Βαλανος, gland, verrou.
Βαλαντιον, bourse.
Βαλανειον, bain.
Βαλλω, jeter, atteindre.

Βαμβαινω, balbutier.
Βαναυσος, forgeron.
Βαπτω, laver, racheter.
Βαραθρον, abîme.
Βαρβαρος, barbare.
Βαρβιτος, lyre.
Βαρος, poids.
Βασιλευς, monarque.
Βασκαινω, fasciner, blâmer.
Βασταγμα, fardeau.
Βασταζω, porter un fardeau.
Βατος, buisson, raie (poisson).
Βατραχος, grenouille.
Βατυλη, naine.
Βαυβαω, dormir.
Βαυζω, aboyer.
Βαυνος, fourneau.
Βδαλλω, traire, sucer.
Βδεω, lâcher des vents.
Βεβαιος, ferme, sûr.
Βελος, dard, coup.
Βελτερος *et* Βελτιων, meilleur.
Βηλος, deuil.
Βηξ, toux.
Βια, force.
Βιβλος, livre.
Βιος, vie, vivres, biens; corde, arc.
Βλαξ, mou, sot.
Βλαπτω, nuire, blesser.
Βλαστανω, germer, croître.
Βλεννα, morve.
Βλεπω, regarder, prendre garde.
Βλεφαρον, paupière.
Βληχαομαι, bêler.
Βληχρος, faible.
Βλοσυρος, terrible.
Βλυζω, jaillir.
Βλωσκω, aller, croître.
Βοαω, célébrer, gronder.
Βοηθεω, secourir.
Βοθρος, trou, fosse.
Βολβος, oignon.
Βομβος, bourdonnement.
Βορα, nourriture, fourrage.
Βορβορος, boue.
Βοσκω, faire paître, nourrir.
Βοστρυχος, boucle de cheveux.
Βοτρυς, raisin.
Βουλη, conseil, assemblée.
Βουλομαι, vouloir, prétendre.
Βουνος, colline, hauteur.
Βους, bœuf, vache.
Βραβευς, juge.
Βραγχος, enrouement.
Βραδυς, lent.
Βραχιων, bras, muscle.
Βραχυς, court.
Βρεμω, frémir, gronder.
Βρενθος, orgueil.
Βρετας, statue.
Βρεφος, enfant.
Βρεχω, tremper, arroser.
Βριαω, rendre robuste.
Βριζω, dormir après le repas.
Βριθω, être pesant.
Βρογχος, gorge.
Βροντη, tonnerre.
Βροτος, mortel.
Βρυκω, avaler, grincer des dents.
Βρυτον, cervoise, bierre.
Βρυχω, rugir.
Βρυω, sourdre, bourgeonner.
Βρωσκω, manger, paître.
Βυας, hibou.
Βυβλος, papyrus, livre.
Βυθος, fond de l'eau.
Βυκανη, trompette.
Βυρσα, peau apprêtée.

Βυσσος, lin fin.
Βυω, fermer.
Βωλος, motte, glèbe.
Βωμος, base, autel, temple.

Γ

Γαδομαι, se réjouir.
Γαζα, palais, trésor.
Γαια, terre.
Γαιω, se glorifier.
Γαλα, lait.
Γαλεη, chatte.
Γαληνη, tranquillité, calme.
Γαλως, belle-sœur.
Γαμβρος, gendre.
Γαμεω, se marier.
Γανος, joie.
Γαρ, car, est-ce?
Γαργαιρω, briller, regorger.
Γαργαρεων, gorge.
Γαστηρ, ventre.
Γαυρος, fier.
Γαω, naître.
Γε, certainement.
Γεα, terre.
Γεγωνεω, crier.
Γεεννα, torture.
Γεινομαι, engendrer.
Γειτων, voisin.
Γελαω, rire, briller.
Γεμω, être plein.
Γενναω, engendrer.
Γεντα (τα), entrailles.
Γενυς, menton, tranchant.
Γερανος, grue.
Γερας, prix, récompense.
Γεραζω, récompenser.
Γερρον, bouclier, parasol.
Γερων, vieillard.
Γευω, goûter.
Γεφυρα, pont.
Γηθεω, se réjouir.
Γηρας, vieillesse.
Γηρυς, voix.
Γινομαι, naître, venir, arriver.
Γινωσκω, connaître, juger.
Γλαυκος, bleu.
Γλαυξ, chouette.
Γλαφω, creuser, sculpter.
Γληνη, prunelle, petite fille.
Γλια, glu.
Γλισχρος, glissant, malheureux.
Γλιχομαι, désirer, jouer.
Γλουτος, le derrière, cuisse.
Γλυκυς, doux.
Γλωσσα, langue, terme obscur.
Γναθος, joue, mâchoire.
Γνοφος, ténèbres.
Γοαω, déplorer.
Γοης, enchanteur.
Γομφος, clou.
Γονυ, genou, articulation.
Γραια, vieille femme.
Γραινω, manger.
Γραυς, vieille.
Γραφω, écrire, tracer, décerner.
Γροσφος, javelot.
Γρυ, crasse sous l'ongle, presque rien.
Γρυψ, griffon.
Γυα, champ, arpent.

Γυαλον, creux de la main, creux, auge.
Γυιον, membre.
Γυμνος, nu.
Γυνη, femme, épouse.
Γυρις, fleur de farine.
Γυρος, courbé, cercle, tour, rond (besace).
Γυψ, vautour.
Γυψος, gypse, plâtre (cendre).
Γωλεος, caverne.
Γωνια, angle.



Δα, particule augmentative.
Δαγυς, glace, cristal.
Δαηρ, beau-frère.
Δαιδαλος, artistement travaillé.
Δαιμων, dieu, démon, fortune.
Δαινυμαι, festiner.
Δαιω, partager, festiner, brûler.
Δακνω, mordre.
Δακρυον, larme.
Δακτυλος, doigt.
Δαμαρ, femme, fiancée.
Δαμαω, dompter, accabler.
Δαναη, laurier.
Δαπαναω, consumer.
Δανος, don, emprunt.
Δαπεδον, plancher, région.
Δαπτω, dévorer.
Δαρθανω, dormir.
Δασυς, épais, couvert.
Δαφνη, laurier.
Δαψιλης, abondant.
Δε, or, cependant.
Δεημα, prière.
Δειδω, craindre.
Δεικνυω, montrer.
Δειλη, après-midi.
Δειλος, timide, méchant.
Δεινα, quelqu'un.
Δεινος, terrible, rusé.
Δειπνον, souper.
Δεκα, dix.
Δελεαρ, viande, appât.
Δελετρον, lanterne.
Δελφαξ, pourceau.
Δελφιν, dauphin.
Δελφυς, matrice.
Δεμω, bâtir, dompter, fabriquer.
Δενδρον, arbre.
Δεννος, injure.
Δεξιος, de bon augure.
Δεξια, droite.
Δεομαι, prier.
Δεος, crainte.
Δεπας, coupe, plat, pot.
Δερμα *et* δερας, peau, cuir.
Δειρα, cou.
Δερη, cou.
Δερκω, regarder.
Δερω, écorcher, découvrir.
Δεσποζω, dominer.
Δευκος, douceur.
Δευρο, ici, viens, courage.
Δευτερος, second.
Δευω, arroser, teindre.
Δεφω, écorcher.
Δεχομαι, prendre.
Δεω, enchaîner, avoir besoin.
Δη, certes, encore.

Δηλος, manifeste.
Δημος, peuple.
Δην, longtemps.
Δηνος, conseil, finesse.
Δηρις, querelle.
Δια, *préposition qui marque* le milieu.
Διαινω, humecter.
Διαιτα, diète, séjour, arbitrage.
Διαμπαξ, d'outre en outre.
Διαταγη, sanction, arrangement.
Διδασκω, enseigner.
Διδυμος, double, jumeau.
Διδωμι, donner, permettre.
Διζω, chercher.
Δικη, justice, procès, punition.
Δικτυον, rets.
Δινη, tournant d'eau.
Διπλους, double.
Δις (*d'où* Διος, Διι), Jupiter.
Δις, deux fois.
Δισκος, disque.
Διςταζω, douter.
Διφαω, chercher.
Διφρος, char, bige, chaise.
Διψα, soif.
Διω, craindre, chasser, poursuivre.
Δμως, esclave.

Δνοφος, ténèbres.
Δοκαζω, observer, résoudre.
Δοκεω, paraître, croire, juger.
Δοκος, poutre.
Δολιχος, long.
Δολος, ruse.
Δοναξ, roseau, plume.
Δονεω, secouer.
Δορξ, chevreuil.
Δορπον, le souper, repas.
Δορυ, lance, guerre, bois.
Δουλος, esclave.
Δουπος, bruit d'un corps qui tombe.
Δοχμος, oblique.
Δρακων, serpent.
Δρασσω, saisir, emprunter.
Δραω, agir, fuir, servir.
Δρεπω, faucher, recueillir.
Δριμυς, aigre, violent.
Δροσος, rosée.
Δρυπτω, écorcher, égratigner.
Δρυς, chêne, rouvre.
Δυναμαι, pouvoir, valoir, être en santé.
Δυνω, entrer, s'habiller.
Δυο *et* δυω, deux.
Δυς, *en composition*, difficulté, privation.
Δωρον, don.

E

Εαν, si.
Εαρ, printemps, sang, graisse.
Εαω, permettre, laisser, cesser.
Εγγυη, caution.
Εγειρω, éveiller, élever un monument.
Εγκωμιον, éloge.
Εγχελυς, anguille.

Εγχος, javeline.
Εγω, je, moi.
Εδνα, présent, dot.
Εδω, manger.
Εζω, faire asseoir, placer.
Εθειρα, chevelure, crinière.
Εθελω, vouloir, avoir coutume.

Εθνος, peuple, race, sexe.
Εθος, coutume.
Εθω, être accoutumé.
Ει, si, que, au moins.
Ειδεω, savoir.
Ειδω, regarder, comprendre.
Ειδος, forme, ode, connaissance.
Ειθαρ, aussitôt.
Εικη, par hasard, en vain.
Εικοσι, vingt.
Εικω, ressembler, succomber.
Ειλεω, presser, faire tourner, rouler, envelopper.
Ειμι, être, aller.
Εινατειρ, belle-sœur.
Ειργω, enfermer, défendre.
Ειρηνη, paix.
Ειρος, laine.
Ειρω, dire, interroger.
Ειρων, dissimulateur.
Εις, un, quelqu'un; dans, pour.
Ειτα, ensuite.
Εκ, εξ, *marque* l'exclusion.
Εξω, hors de, outre.
Εκας, loin de.
Εκαστος, chacun.
Εκατερος, l'un et l'autre.
Εκατον, cent.
Εκει, là, ici.
Εκεινος, η, il, elle (*et* κεινος).
Εκηλος, paisible, doux.
Εκυρος, beau-père.
Εκων, de plein gré.
Ελαια, olivier.
Ελατη, sapin.
Ελαυνω, faire, pousser.
Ελαφος, cerf, biche.
Ελαφρος, léger.
Ελαχυς, petit.
Ελδομαι, désirer.
Ελεγος, lamentation.
Ελεγχω, convaincre, blâmer.
Ελεος, pitié.
Ελευθερος, libre, généreux.
Ελεφας, éléphant, lèpre.
Ελινος, branche.
Ελκος, ulcère.
Ελκω, traîner.
Ελλεϐορος, hellébore.
Ελλην, Grec.
Ελλος, faon.
Ελος, marais.
Ελπις, espoir, crainte, projet.
Ελωρ, proie, peine.
Εμεω, vomir.
Εμπαζομαι, àvoir soin.
Εμπας, cependant, entièrement.
Εμπουσα, spectre.
Εν *et* ενι, ειν, dans, contre, pour, parmi.
Εναιρω, tuer, dépouiller.
Εναργης, clair.
Ενδιος, de midi.
Ενδον, dedans.
Ενδυκες, vite.
Ενδυνω, s'habiller.
Ενεκα, pour, en faveur de.
Ενθα, ici, alors.
Ενιαυτος, an, année.
Ενιοι, quelques-uns.
Εννεα, neuf.
Ενος, année, annuel.
Εντεα, armes, vaisselle de table.
Εντος, dedans.
Εξ, six.
Εξης, ensuite, par ordre, auprès.
Εορτη, fête.
Επει, après que.
Επειγω, pousser.

Επι, *augmentatif :* très.
Επιχειρεω, manifester, démontrer.
Επιτηδειος, propre à.
Επτα, sept.
Επομαι, suivre.
Επω, opérer, suivre, gouverner.
Επω, ειπα, ειπον, dire, agir, manifester.
Ερα, la terre.
Εραω, aimer.
Εργον, ouvrage, action.
Ερειδω, appuyer.
Ερεσσω, ramer.
Ερευθος, rougeur.
Ερευναω, rechercher.
Ερεφω, couvrir.
Ερυκω, arrêter, comprimer.
Ερεω, dire.
Ερημος, désert.
Ερι, *augmentatif.*
Εριννυς, furie.
Ερις, dispute.
Εριφος, chevreau.
Ερμα, appui, rocher.
Ερμηνευς, interprète.
Ερνος, plante, branche.
Ερομαι, demander.
Ερπω, ramper.
Ερρωος, sanglier, bélier.
Ερση, rosée.
Ερυκω, arrêter.
Ερυω, traîner, protéger.
Ερχομαι, venir, aller.
Ερωταω, interroger, prier.
Εσθλος, bon, vaillant.
Εσθω, manger.
Εσπερος, étoile du soir.
Εσπερα, soir, occident.
Εστια, foyer, maison.
Εσχαρα, foyer, autel.
Εσχατος, dernier.
Εταζω, rechercher.
Εταρος, Εταιρος, compagnon, ami.
Ετερος, autre, différent.
Ετης, compagnon, ami.
Ετι, encore, outre.
Ετοιμος, préparé.
Ετος, an; vrai; au hasard.
Ετυμος, véritable.
Ευ, bien.
Ευδια, sérénité.
Ευδω, dormir.
Ευθυς, droit.
Ευνη, tente, repaire, ancre.
Ευρισκω, trouver, juger.
Ευρυς, large.
Ευρως, moisissure.
Εϋς, bien.
Ευχομαι, souhaiter, se vanter, supplier.
Ευω, brûler.
Ευωχια, banquet.
Εχθος, haine.
Εχω, avoir, arrêter, habiter.
Εψια, conversation.
Εψω, faire cuire.
Εω (primitif d'ειμι), je suis, je vais.
Εω, vêtir, faire asseoir, envoyer, désirer.
Εως, aurore, orient; tant que, pourvu.

Z

Ζα (*en composition*), très, fort.
Ζαγκλη, une faux.
Ζαω, vivre.
Ζευγνυω, accoupler.
Ζευς, Jupiter, l'air.
Ζεφυρος, zéphyr.
Ζεω, bouillir.
Ζηλος, émulation.
Ζημια, punition.
Ζητεω, chercher, regretter.
Ζοφος, ténèbres.
Ζυθος, bierre.
Ζυμη, levain.
Ζωμος, jus, bouillon.
Ζωννυω, ceindre.
Ζωον, animal.
Ζωρος, pur.

H

Η, ou bien, sinon, que, certes.
Ηϐη, jeunesse.
Ηγεομαι, conduire, être d'avis.
Ηδε, et, encore.
Ηδη, bientôt.
Ηδυς, doux, plaisant.
Ηθος, domicile, mœurs, le naturel.
Ηιθεος, jeune, non marié.
Ηιων, rivage.
Ηκα, doucement, peu à peu, moins, plus.
Ηκω, venir, concerner.
Ηλακατη, quenouille, laine.
Ηλασκω, errer.
Ηλιθιος, niais.
Ηλικια, taille, âge.
Ηλικος, combien grand.
Ηλιος, soleil.
Ηλιψ, soulier.
Ηλος, clou, cor.
Ημαι, je suis assis.
Ημεκτεω, s'indigner.
Ημεν, certes.
Ημερα, jour.
Ημερος, apprivoisé, franc.
Ημισυς, demi.
Ημος, lorsque.
Ην, si.
Ηνεκης, tendu, continuel.
Ηνι, voici.
Ηνια, frein.
Ηνικα, lorsque.
Ηπαρ, foie.
Ηπειρος, continent.
Ηπιος, facile, clément.
Ηρ, printemps.
Ηρα, Junon, l'air.
Ηρεμος, paisible.
Ηριον, monument, sépulcre.
Ηρως, héros.
Ησσων, moindre.

Ησυχος, paisible.
Ητορ, cœur.
Ητριον, tissu.
Ηφαιστος, Vulcain, feu.
Ηχος, son.
Ηχω, écho.
Ηως, aurore.



Θαασσω, être assis, se hâter.
Θαιρος, gond.
Θαλαμος, couche, chambre.
Θαλλω, pousser des feuilles.
Θαλπω, couver, nourrir.
Θαμα, souvent.
Θαμβος, stupeur.
Θαμνος, pépinière.
Θαπτω, enterrer ; être frappé d'étonnement.
Θαρσος, assurance.
Θαυμαζω, être étonné.
Θαω, contempler, allaiter.
Θεαομαι, contempler.
Θεινω, battre.
Θειον, soufre.
Θελγω, charmer.
Θεμελιον, base.
Θεμις, loi, droit, Thémis.
Θεναρ, paume de la main, plante du pied.
Θεος, dieu, déesse.
Θεραπων, serviteur.
Θερος, moisson.
Θερω, chauffer, panser.
Θεσμος, loi, rit.
Θεσπις, devin.
Θεω, courir, combattre, mettre.
Θηγω, aiguiser.
Θηλυς, de femme.
Θηρ, bête farouche.
Θης, mercenaire.
Θησαυρος, trésor.
Θιγω, toucher, tancer.
Θιν, tas, rivage.
Θλαω, casser, meurtrir.
Θλιβω, presser, écraser.
Θνησκω, mourir, tuer.
Θοινη, festin, mets.
Θολος, bourbe ; coupole.
Θοος, agile.
Θορυβος, tumulte.
Θορω, sauter.
Θραυω, fracasser.
Θραω, être assis.
Θρηνος, pleurs.
Θρησκευω, révérer.
Θριαμβος, triomphe.
Θριγκος, créneau.
Θριξ, cheveu, poil, soie.
Θρονον, fleur, broderie.
Θρυλλος, chuchotement.
Θρυπτω, briser, énerver.
Θρωσκω, s'élancer.
Θυγατηρ, fille.
Θυελλα, ouragan.
Θυλαξ, sac, gousse.
Θυμιαω, brûler des parfums.
Θυμος, cœur, âme, colère.
Θυρα, porte.
Θυω, immoler, parfumer, être furieux.
Θωη, amende, peine.
Θωπτω, flatter, railler.
Θωραξ, poitrine, cuirasse.

I

I, *final*, ce *latin*, ci *français*.
Ια, voix, force.
Ιαλλω, lancer, assaillir, courir.
Ιαμϐος, ïambe.
Ιαομαι, traiter, guérir.
Ιαπτω, lancer, nuire.
Ιαυω, séjourner, dormir.
Ιαχω, crier, retentir.
Ιδιος, propre, spécial.
Ιδνοω, courber.
Ιδος, sueur.
Ιδρυω, faire asseoir, ériger.
Ιδρως, sueur.
Ιεραξ, faucon.
Ιερος, sacré, inviolable.
Ιζω, faire asseoir.
Ιθυς, droit.
Ιχανος, propre à.
Ικετης, suppliant.
Ικνεομαι, venir, supplier.
Ικριον, tillac, plancher.
Ικτερος, jaunisse.
Ικω, venir.
Ιλαω, être propice.
Ιλυς, limon.
Ιμας, lanière, fouet.
Ιμειρω, désirer.
Ιμερος, passion, amour; qui fait naître les désirs.
Ιν (*accusatif*), lui-même, elle-même.
Ινα, afin que, où, là.
Ιξος, glu, gui.
Ιξυς, reins.
Ιον, violette.
Ιονθος, duvet.
Ιος, trait, flèche; seul, un.
Ιππος, cheval, cavalerie.
Ιπταμαι, voler en l'air.
Ιπω, Ιπτω, nuire.
Ιρις, arc-en-ciel, renommée.
Ις (*génit.* ινος), fibre, force.
Ισημι, savoir, connaître.
Ισθμος, isthme, gorge.
Ισος, égal, pareil.
Ισταμαι, être debout.
Ιστημι, poser, réprimer, peser.
Ιστωρ, qui sait, témoin, arbitre.
Ισχις, reins.
Ισχνος, maigre.
Ισχυς, force de corps.
Ιτεα, saule, lance.
Ιτης, téméraire, vaillant.
Ιτυς, un rond, tour.
Ιφι, vaillamment.
Ιχθυς, poisson.
Ιχνος, vestige, marche.
Ιψος, liége, lierre.
Ιωγη, abri, rivage, souffle, voix.

K

Καϐαλλης, cheval.
Καγχαζω, rire avec éclat.
Καζω, orner, décorer.
Καθαιρω, purger, expier.
Καθεδρα, siége.
Και, et, mais, même.
Καικιας, vent nord-est.
Καινος, nouveau.
Καιρος, fil de la trame; opportunité, modération.
Καιω, brûler.
Κακαϐα, perdrix.
Κακκαϐη, marmite.
Κακος, méchant, lâche, ignorant.
Καλαθος, panier.
Καλως, càble.
Καμηλος, chameau, câble.
Καμινος, fourneau, feu.
Καμνω, être fatigué.
Καμπτω, plier.
Κανης, corbeille.
Καννη, natte, osier.
Κανναϐις, chanvre.
Κανων, navette, niveau, canon.
Καπηλος, cabaretier.
Καπνος, fumée.
Καππαρις, câprier.
Καπρος, sanglier.
Καπτω, manger.
Καραϐος, crâbe.
Καρδαμον, cresson.
Καρδια, cœur.
Καρδοπος, huche.
Καρηνον, tête, cime.
Καρχαιρω, retentir.
Καρκινος, cancre.
Καρος, assoupissement.
Καρπος, fruit, profit, carpe.
Καρσιος, oblique.
Καρυα, un noyer.
Καρφω, sécher.
Κασαλϐη, courtisane.
Κασις, frère, sœur, cousin.
Κασσα, femme publique.
Κασσια, cannellier.
Κασσιτερος, étain.
Κασσυω, ravauder.
Καστανον, châtaigne.
Καστωρ, castor, loutre.
Κατα, en bas, selon.
Κατω, au dessous.
Καυλος, tige, garde d'épée.
Καυχαομαι, se vanter.
Κε et Κεν, *particule potentielle.*
Κεαρ, cœur.
Κεδρος, cèdre.
Κειμαι, être couché.
Κεινος, celui-là.
Κειρω, tondre.
Κελαδος, bruit, cri.
Κελευθος, chemin.
Κελης, cheval, petit bateau.
Κελλω, aborder.
Κελω, ordonner.
Κενος, vide, futile.
Κεντεω, piquer.
Κεραμος, terre à potier.
Κεραω, mêler.

Κερας, corne.
Κερασος, cerisier.
Κεραυνος, foudre.
Κερδος, gain, ruse.
Κερκις, navette.
Κερκος, queue.
Κευθω, cacher.
Κεφαλη, tête.
Κεω, aller se coucher.
Κηδος, souci, soin; obsèques.
Κηλη, hernie.
Κημος, licou.
Κηπος, jardin.
Κηρ, sort, destin.
Κηρος, cire.
Κηρυξ, héraut.
Κητος, baleine.
Κηφην, bourdon.
Κιβωτος, coffre.
Κιδαρις, tiare.
Κιθαρα, harpe.
Κικιννος, frisure.
Κικυς, force.
Κιναδος, renard.
Κινδυνος, danger.
Κινεω, mouvoir.
Κινυρομαι, se lamenter.
Κιρκος, épervier, cirque.
Κισσος, lierre.
Κιστη, panier.
Κιτρια, citronnier.
Κιχεω, trouver.
Κιω, aller.
Κιων, colonne.
Κλαδος, rameau.
Κλαζω, faire du bruit.
Κλαιω, se plaindre.
Κλαω, briser.
Κλειω, fermer à clef; chanter.
Κλεπτω, voler, cacher, tromper.
Κληρος, sort, bulletin, suffrage.
Κλιβανος, four.
Κλιμαξ, échelle, gradation.
Κλινω, incliner, plier.
Κλονος, trouble.
Κλυζω, laver.
Κλυω, écouter, obéir.
Κλωθω, filer.
Κλων, rameau inutile.
Κναπτω, carder, peigner.
Κναω, déchirer, frotter.
Κνεφας, ténèbres.
Κνημη, cuisse, jambe.
Κνισσα, fumée, fumet.
Κοαξ, cri des grenouilles.
Κογχη, conque, huître.
Κοθορνος, cothurne.
Κοιλια, ventre, estomac.
Κοιλος, creux.
Κοιμαω, mettre au lit.
Κοιμησις, l'action de dormir.
Κοινος, commun.
Κοιρανος, prince, maître.
Κοιτη, lit, commerce charnel.
Κοκκος, grain, pepin.
Κοκκυξ, coucou, coccyx.
Κολαζω, châtier.
Κολαξ, flatteur.
Κολαπτω, frapper, tailler.
Κολεος, gaîne.
Κολλα, colle.
Κολοιος, geai.
Κολον, nourriture, côlon (*intestin*).
Κολος, mutilé.
Κολοσσος, colosse.
Κολουω, amputer.
Κολοφων, faîte, dernière main.
Κολπος, sein, golfe.

Κολυμβαω, nager.
Κολωνος, colline, Colone (*dans l'Attique*).
Κομβος, nœud, frange.
Κομεω, soigner, parer.
Κομη, chevelure.
Κομμι, gomme.
Κομμος, ornement.
Κοναβος, son, bruit.
Κονεω, se hâter, servir.
Κονις, poussière.
Κοπρος, fumier.
Κοπτω, couper, fabriquer.
Κοραξ, corbeau.
Κορεω, balayer, orner.
Κορθυξ, monceau.
Κυρυκος, sac.
Κορυζα, rhume de cerveau, démence.
Κορυνη, massue.
Κορυς, casque, alouette.
Κορυφη, cime, fin.
Κορωνη, corneille.
Κοσμος, ordre, ornement, le monde.
Κοτινος, olivier sauvage.
Κοτος, animosité.
Κοττη, tête.
Κουφος, léger.
Κοφινος, panier d'osier.
Κοχλιαριον, cuiller.
Κραβατος, lit, hamac.
Κραζω, croasser.
Κραινω, accomplir.
Κραιπαλη, crapule.
Κραιπνος, prompt.
Κραιρα, tête.
Κραμβη, raifort.
Κρανεια, cornouiller.
Κρατος, force, victoire.
Κρεας, chair.
Κρεμαω, suspendre.
Κρεμβαλον, cymbale.
Κρηγυος, bon, utile, sain.
Κρηδεμνον, bandelette.
Κρημνος, précipice.
Κρηνη, fontaine.
Κρηπις, base, pantoufle.
Κρησερα, tamis.
Κριζω, jeter un cri aigu.
Κριθη, orge.
Κρινον, lis, mendiant.
Κρινω, trier, combattre, juger.
Κριος, bélier.
Κροη, trame, rivage.
Κροκος, safran, jaune d'œuf.
Κρονος, Saturne.
Κροσσος, frange d'habit.
Κροταφος, tempe.
Κροτος, frappement.
Κρουνος, source, lavoir.
Κρουω, frapper.
Κρυος, grand froid.
Κρυπτω, cacher.
Κρωζω, croasser.
Κταομαι, acquérir.
Κτεινω, tuer.
Κτεις, peigne.
Κτηνος, bétail.
Κτιζω, fonder, créer.
Κυαμος, féve, suffrage.
Κυανος, azur.
Κυβερναω, être pilote, piloter.
Κυαρ, trou.
Κυβη, tête.
Κυβηλις, hache.
Κυδοιμος, tumulte.
Κυδος, gloire, outrage.
Κυεω, être enceinte, engendrer.
Κυκαω, mélanger.
Κυκλος, cercle.

Κυκνος, cygne.
Κυλιω, rouler.
Κυλλος, boiteux.
Κυμα, flot.
Κυμϐη, barque.
Κυπελλον, coupe.
Κυπτω, baisser la tête.
Κυρος, autorité, ordonnance.
Κυρτος, courbe, bossu.
Κυρω, tomber, rencontrer.
Κυστις, vessie, bas-ventre.
Κυτος, cavité.
Κυψελη, ruche.
Κυων, chien.
Κωδων, sonnette.
Κωθων, coupe.
Κωκυω, se lamenter.
Κωλον, membre, colonne.
Κωλυω, empêcher.
Κωμα, sommeil.
Κωμη, village, quartier.
Κωμος, débauche de table.
Κωνος, cône.
Κωνωψ, moucheron, cousin.
Κωπη, manche.
Κωρυκος, besace.
Κως, peau de brebis.
Κωτιλλω, habiller.
Κωφος, sourd, muet.

Λ

Λα (*particule insép.*), fort, très.
Λαας, pierre, rocher.
Λαϐρος, vorace.
Λαγηνος, bouteille.
Λαγνης, lascif.
Λαγχανω, tirer au sort, faire part.
Λαγων, flanc.
Λαγωος, lièvre.
Λαζομαι, prendre.
Λαιδρος, gauche.
Λαιλαψ, tourbillon.
Λαιμος, gorge, gueule.
Λαιος, gauche, sinistre.
Λακκος, lac.
Λαλεω, parler.
Λαμϐανω, prendre, concevoir, blâmer.
Λαμπω, luire.
Λαμυρος, enjoué.
Λανθανω, se cacher.
Λαξ, avec le talon.
Λαος, peuple, foule.
Λαπιζω, se vanter.
Λαπτω, laper, vider.
Λαρναξ, coffre.
Λαρος, doux.
Λασανον, trépied, pot de chambre.
Λασιος, hérissé de poil.
Λαταξ, bruit de vin versé.
Λατρις, serviteur, esclave.
Λαυκανια, gorge.
Λαυρος, large.
Λαφυσσω, dévorer.
Λαχαινω, fouir.
Λαχνη, duvet.
Λαω, jouir, désirer, vouloir, voir, dire.
Λεϐης, chaudière.
Λεγω, dire, choisir, conter, faire coucher.
Λεια, proie, butin.

Λειϐω, répandre.
Λειμων, pré.
Λειος, lisse.
Λειπω, laisser, manquer, abandonner.
Λειριον, lis.
Λειχην, dartre.
Λειχω, lécher.
Λεκανη, un plat.
Λεμϐος, vaisseau.
Λεπρος, écailleux, lépreux.
Λεπτος, mince.
Λεπω, écorcher.
Λεσχη, conversation.
Λευκος, blanc.
Λευσσω, regarder.
Λεων, lion, ladrerie.
Ληγω, cesser.
Ληθω, cacher.
Ληιον, moisson, blé.
Ληκεω, craquer, retentir.
Ληρος, niaiserie, chiquenaude, délire.
Λιαζω, agiter.
Λιαν, très, fort.
Λιϐανος, encens, Liban.
Λιγδην, en effleurant.
Λιγνος, suie, fumée.
Λιθος, pierre, rocher.
Λικμος, van, crible.
Λιλαιομαι, avoir envie.
Λιμην, port.
Λιμνη, étang.
Λιμος, faim, famine.
Λινον, lin.
Λιπος, graisse.
Λις, linge fin.
Λισσομαι, supplier.
Λιτος, simple.
Λιτρα, une livre, poids.
Λοϐος, lobe.
Λοιγος, ruine, mort.
Λοιμικος, qui cause la peste, la mort.
Λοιμος, peste.
Λοισθιος, le dernier.
Λοξος, oblique.
Λουω, laver.
Λοφος, cou, colline.
Λοχος, cohorte, embûche.
Λυγξ, lynx.
Λυγρος, fâcheux.
Λυκαϐας, année.
Λυκη, crépuscule.
Λυκος, loup.
Λυμη, mal, ordure, un infâme.
Λυπη, douleur.
Λυρα, lyre.
Λυσσα, rage.
Λυχνος, lampe.
Λυω, délier, délayer, justifier.
Λῶ (*de* λάω), je veux.
Λωϐη, affront.
Λωμα, frange.
Λωφαω, respirer.

M

Μα, négation avec serment.
Μαγγανον, charme.
Μαγειρος, cuisinier.
Μαγις, huche.
Μαδος, chauve, chauve-souris.
Μαζα, gâteau.

Μαζος, mamelle.
Μαια, sage-femme, grand'mère.
Μαινομαι, être en fureur.
Μακαρ, heureux, saint.
Μαλα, beaucoup.
Μαλασσω, amollir.
Μαλη, aisselle.
Μαλλος, toison.
Μαλος, tendre, blanc.
Μανδρα, étable, parc.
Μανθανω, apprendre.
Μαννος, collier, bracelet.
Μανος, clair.
Μαντις, devin.
Μαραινω, faner.
Μαργαρον, perle.
Μαργος, fou.
Μαρμαιρω, reluire.
Μαρναμαι, combattre.
Μαρπτω, prendre.
Μαρσυπος, bourse.
Μαρτυρ, témoin, martyr.
Μασαομαι, manger, mâcher.
Μασθλη, cuir, lanière, courroie.
Μασσω, pétrir, essuyer.
Μαστιξ, fouet.
Μαστιχη, mastic.
Ματην, en vain.
Ματρυλλη, femme qui prostitue.
Μαχλός, lascif.
Μαχομαι, combattre.
Μαψ, en vain.
Μαω, désirer.
Μεγαιρω, envier, respecter, priver.
Μεγας, grand.
Μεδω (*inus.*), commander.
Μεθυ, vin.
Μειδαω, sourire.
Μελισσω, emmieller.
Μειραξ, adolescent.
Μειρω, partager, obtenir.
Μειων, moindre.
Μελαθρον, maison.
Μελας, noir.
Μελεδαινω, avoir soin.
Μελεθρον, piége.
Μελει, on a soin.
Μελεος, vain, sot.
Μελι, miel.
Μελια, frêne.
Μελισσα, abeille.
Μελλω, devoir, tarder, cesser.
Μελος, membre, vers.
Μελπω, chanter.
Μεμφομαι, accuser.
Μεν, certes.
Μενος, impétuosité.
Μενω, demeurer, endurer.
Μερδω, priver, regarder.
Μεριμνα, inquiétude.
Μερμις, ficelle.
Μεσος, milieu, moyen, neutre.
Μεσπιλη, néflier.
Μεστος, plein.
Μεσφα, jusqu'à.
Μετα, après, avec, entre.
Μετεωρος, haut.
Μετρον, mesure.
Μεχρι, jusqu'à.
Μη, ne pas, non.
Μηδος, soin, dessein.
Μηκαομαι, bêler.
Μηκων, pavot.
Μηλεα, pommier.
Μηλον, brebis, bœuf.
Μην (μεν...δε), mais; mois.
Μηνη, lune.
Μηνις, ressentiment.

Μηνυω, indiquer.
Μηρος, cuisse.
Μητηρ, mère.
Μητις, conseil.
Μηχανη, machine.
Μιαινω, salir, teindre.
Μιγνυω, mêler.
Μικρος, petit.
Μιμεομαι, imiter.
Μιν, le, la, les (à l'accusatif).
Μινυος, petit.
Μισθος, salaire.
Μισος, haine.
Μιτρα, ceinture, mitre.
Μνα, mine (poids, monnaie).
Μναομαι, rappeler, se souvenir.
Μογις, avec peine.
Μογος, travail, peine.
Μοθος, travail, combat.
Μοιχος, adultère.
Μολεω, venir, courir.
Μολιϐδος, plomb.
Μολις, avec peine.
Μολος, travail, combat.
Μολυνω, tacher, souiller.
Μορεα, mûrier.
Μορμω, figure hideuse.
Μορυσσω, tacher.
Μορφη, forme.
Μοσσυν, tour ou mur de bois.
Μοσχος, veau, rejeton, musc.
Μουσα, chant, muse.
Μοχθος, travail.
Μυδαω, se moisir.
Μυδος, muet.
Μυδρος, fer rougi, pierre rougie.
Μυεω, initier, sacrer, bénir.
Μυθος, parole, fable, proverbe.
Μυια, mouche.
Μυκτηρ, narine, nez, trompe.
Μυκων, tas.
Μυλη, meule, môle.
Μυνομαι, prétexter.
Μυξα, morve, pituite.
Μυριος, infini.
Μυρμος, fourmi, peur.
Μυρον, parfum liquide.
Μυρτος, myrte.
Μυρω, couler, distiller.
Μυς, rat, muscle.
Μυσσω, moucher.
Μυτις, narine, museau.
Μυχος, lieu secret, golfe.
Μυω, serrer, clignoter.
Μωλος, guerre.
Μωμος, honte, Momus.
Μῶν, est-ce que?
Μωρος, sot, fat.

N

Ναι, oui, certes.
Ναιω, habiter.
Ναννη, tante.
Ναος, temple.
Ναπος, bois.
Ναπυ, moutarde.
Ναρθηκιον, boîte aux parfums.
Ναρθηξ, férule.

Νασσω, aplanir.
Ναυς, navire.
Ναυτικον, marine.
Νεϐρος, faon.
Νεικος, querelle.
Νεκρος, un mort.
Νεκταρ, nectar.
Νεμεσσαω, s'indigner, craindre.
Νεμω, distribuer, habiter, paître.
Νεννος, oncle.
Νεος, nouveau.
Νεοσσος, poussin.
Νευρον, nerf, force.
Νευω, faire signe de la tête.
Νεφος, nuage.
Νεφρος, les reins.
Νεω, aller, nager, filer.
Νη, *particule négative.*
Νηδυς, ventre.
Νηπιος, enfant, niais.
Νησος, île.
Νησσα, canard.
Νηστις, à jeun.
Νηφω, être sobre, prévoyant.
Νικαω, vaincre.
Νιπτω, laver.
Νισσομαι, aller.
Νιφω, neiger.
Νοθος, bâtard.
Νομος, loi, chanson, habitation.
Νοος, esprit, volonté.
Νοστεω, aller, arriver.
Νοσφι, séparément, sans.
Νοτις, humidité.
Νοτος, vent du midi.
Νυ, *particule de doute, de douleu*
Νυμφεια (*neutre pl.*), noces.
Νυμφευομαι, se marier.
Νυμφη, nouvelle mariée, nymphe
Νυν, maintenant, donc.
Νυξ, nuit.
Νυος, bru.
Νυσσω, piquer, heurter.
Νωλεμης, assidu.
Νωτος, dos.



Ξ *souvent pour* σ, *et pour* σσ.
Ξαινω, carder, peigner.
Ξαναω, être fatigué.
Ξανθος, jaune, blond.
Ξανιον, hachoir.
Ξενος, étranger, hôte.
Ξεω, racler, polir, biffer.
Ξηρα, porte, fardeau.
Ξηρος, sec, aride.
Ξιφος, épée, poignard.
Ξυλον, bois, pieu.
Ξυνος, commun.
Ξυστον, racloir.
Ξυω, racler, graver.

O

O se change souvent en υ *et en* ε.
Ο, η, το, le, la, qui, de qui?
Οαρ, femme, épouse.
Οϐελος, broche.
Οϐολος, obole.
Ογκαομαι, braire.
Ογκος, tumeur, crochet, majesté.
Ογμος, sillon, chemin.
Οδε, ηδε, τοδε, celui-ci, celle-ci.
Οδος, chemin.
Οδους, dent, pilon.
Οδυνη, douleur.
Οδυρομαι, se lamenter.
Οδυσσω, se fâcher.
Οζος, nœud, branche.
Οζω, sentir.
Οθονη, linge, drap.
Οι, hélas!
Οιαξ, gouvernail.
Οιγω, ouvrir.
Οιδαω, être enflé.
Οιζυς, malheur.
Οικος, maison, famille, bien.
Οικτος, pitié.
Οιμη, chemin, verge, discours.
Οινος, vin.
Οιος, seul; quel, tel que.
Οϊς, brebis.
Οισυα, saule, osier.
Οιτος, misère, mort.
Οιχομαι, s'en aller.
Οιω, porter.
Οϊω, croire, soupçonner.
Οιωνος, oiseau, présage.
Οκνος, paresse, peur.
Οκτω, huit.
Ολϐος, félicité.
Ολιγος, petit, peu.
Ολισθος, glissade.
Ολλυω, perdre, faire périr.
Ολολυζω, hurler.
Ολος, tout, entier.
Ολοφυρομαι, se lamenter.
Ολυνθος, figue non mûre.
Ομαλος, uni, plan.
Ομαρτη, ensemble, tenu, fois.
Ομϐρος, pluie.
Ομηρος, otage.
Ομιλος, troupe, réunion.
Ομιχλη, nuage, trouble.
Ομνυω, jurer.
Ομοργνυμι, essuyer, empreindre.
Ομος, ensemble.
Ομφαλος, nombril, centre.
Ομφη, oracle.
Οναρ, songe.
Ονειδος, insulte.
Ονημι, aider, blâmer.
Ονομα, nom, mot, prétexte.
Ονος, âne, cloporte, essieu.
Ονυξ, ongle, croc, torture.
Οξυς, aigu, aigre, preste.
Οπαζω, suivre, faire présent.
Οπη, trou; où, par où.
Οπις, vengeance divine, égard.
Οπισω, en arrière, après.

Οπλον, arme.
Οπταω, rôtir.
Οπτομαι, voir.
Οπυιω, être marié.
Οπωρα, automne, été.
Ορaω, voir, regarder.
Οργανον, outil, machine.
Οργαω, désirer, fermenter.
Οργη, colère, le naturel.
Οργυια, aune.
Ορεγω, étendre la main, présenter, désirer.
Ορθος, droit.
Ορθρος, le point du jour.
Ορκος, serment.
Ορμαθος, rang, tresse.
Ορμη, impétuosité.
Ορμος, collier, rade.
Ορνις, oiseau, présage.
Ορος, montagne, plafond; borne, définition.
Ορτυξ, caille, plantain.
Ορυζα, riz.
Ορυσσω, fouir, déterrer.
Ορφνη, ténèbres.
Ορχεομαι, danser.
Ορχος, plantes alignées, jardin.
Ορω, exciter, pousser.
Ος, η, ο, qui, quelqu'un.
Οσιος, saint, pur, profane.
Οσος, combien grand.
Οσσα, voix, oracle.
Οστρεον, huître, pourpre.
Οσφαινομαι, flairer.
Οσφυς, les reins.
Οτε, lorsque, aussitôt.
Οτι, parce que.
Οτου, son *(possessif)*.
Οτρυνω, exciter.
Ου, ουκ, non, ne.
Ουδας, pavé, plancher.
Ουδος, seuil.
Ουθαρ, mamelle, fécondité.
Ουλη, cicatrice.
Ουλος, pernicieux, tout; tendre, crépu.
Ουν, donc, toutefois.
Ουρα, queue.
Ουρανος, ciel, palais de la bouche
Ουρον, urine.
Ουρος, vent, fortune, sauveur.
Ους, oreille.
Ουταω, frapper.
Ουτος, celui-ci.
Οφειλω, devoir.
Οφελλω, augmenter, secourir.
Οφθαλμος, œil.
Οφις, serpent, anguille.
Οφρα, jusqu'à ce que.
Οφρυς, sourcil, fierté.
Οχετος, conduit d'eau.
Οχεω, porter, chevaucher.
Οχθεω, se fâcher.
Οχθη, rive, colline.
Οχθος, travail.
Οχλευω, mouvoir.
Οχλος, foule.
Οχος, lien, ce qui retient, char.
Οψ, voix, chant, seuil.
Οψε, tard, à la fin.
Οψον, viandes.

Π

Παιζω, jouer.
Παις, enfant.
Παιω, frapper.
Παλαι, anciennement.
Παλαιστη, palme.
Παλαμη, main, paume, intrigue.
Παλη, lutte, fleur de farine.
Παλιν, de nouveau.
Παλλαξ, jeune homme.
Παλλω, brandir, trembler.
Παρα *particule qui diminue la force du mot.*
Παραδεισος, jardin.
Παρασαγγος, parasange, lieue.
Παρεια, joue.
Παρθενος, vierge.
Παρος, devant.
Πας, tout.
Πασσαλος, cheville.
Πασσω, parsemer.
Πασχω, souffrir.
Παταασω, frapper, palpiter.
Πατεω, fouler aux pieds.
Πατηρ, père.
Παυω, terminer.
Παχυς, épais, gros.
Παω, posséder, acquérir.
Πεδη, chaîne, entrave.
Πεδιλον, chaussure.
Πεδον, sol, logis.
Πεζα, bordure, cheville.
Πειθω, persuader.
Πεικω, peigner, tondre.
Πεινα, faim.
Πειρα, tentative.
Πειρω, percer, passer.
Πελαγος, pleine mer.
Πελαργος, cigogne.
Πελας, proche.
Πελεκυς, hache.
Πελεμιζω, ébranler.
Πελλα, écuelle, seau.
Πελτη, petit bouclier.
Πελω, être, devenir.
Πελωρ, monstre.
Πεμπω, envoyer, congédier.
Πενθερος, beau-père, belle-mère.
Πενθος, deuil.
Πενομαι, faire, préparer, être pauvre.
Πεντε, cinq.
Πεπερι, poivrier.
Πεπλος, long voile, manteau.
Πεπτω, cuire.
Περ, encore que.
Περα, au delà.
Περας, terme.
Περαω, traverser, vendre.
Περδιξ, perdrix.
Περδω, lâcher un vent.
Περθω, détruire.
Περι, de, du, pour, par-dessus.
Περιστερα, colombe.
Περνα, jambon.
Περονη, agrafe, le péroné.
Περπερος, léger, téméraire.
Περυσι, l'année dernière.

Πεταλον, feuille, lame.
Πεταω, déployer.
Πετομαι, voler.
Πετρος, pierre.
Πευκη, picea, sapin.
Πηγη, source, origine.
Πηγνυω, rassembler, cailler.
Πηδαω, sauter.
Πηδον, gouvernail.
Πηληξ, casque.
Πηλος, boue, limon.
Πημα, mal, perte.
Πηνικη, perruque.
Πηρα, besace.
Πηρος, estropié.
Πηχυς, coude, équerre.
Πιδαξ, source.
Πιεζω, presser.
Πιθηκος *et* Πιθηξ, singe.
Πιθος, tonneau, ivrogne.
Πικεριον, beurre.
Πικρος, amer.
Πιλος, feutre, matelas.
Πιμελη, graisse.
Πιναξ, planche, ais.
Πινος, ordure, pin.
Πινω, boire.
Πιος, graisse.
Πιπτω, tomber.
Πισσα, poix.
Πιτανα, troupe.
Πιτυλος, rame.
Πιτυς, pin.
Πιων, gras, fertile.
Πλαγιος, oblique.
Πλαζω, errer.
Πλανος, errant, trompeur.
Πλασσω, former, feindre.
Πλατυς, large.
Πλεθρον, arpent.
Πλεκω, nouer, ajuster, lisser.
Πλεος, plein.
Πλευρα, côte, plèvre.
Πλεω, naviguer.
Πληθω, remplir.
Πλην, excepté, mais.
Πλησσω, frapper.
Πλινθος, brique, tuile, plinthe.
Πλουτος, richesse, Plutus.
Πλυνω, laver, souiller.
Πνεω, souffler, exhaler.
Πνιγω, étouffer.
Ποα, gazon.
Ποθος, désir, regret.
Ποιεω, faire, être utile, parler.
Ποικιλος, varié, rusé.
Ποιμην, berger.
Ποινη, peine, prix, récompense, rançon.
Πολεμος, guerre.
Πολεω, retourner, fréquenter.
Πολιος, chenu, blanc, gris.
Πολις, ville, république.
Πολυς, beaucoup, vaste.
Ποντος, la mer.
Ποποι, ô dieux!
Πορπη, agrafe.
Πορτις, veau.
Πορφυρα, pourpre.
Ποσειδων, Neptune.
Ποταμος, fleuve, Océan.
Ποτερος, lequel des deux?
Ποτμος, vénérable.
Ποτνιαζω, implorer, supplier.
Ποτνιος, destin, mort.
Πους, pied.
Πραϋς, doux.
Πραπιδες, diaphragme, cœur.
Πρασον, poireau.

Πρασσω, agir, exiger, vendre.
Πρεπω, être remarquable.
Πρεσϐυς, vieillard, chef, sénateur.
Πρηθω, brûler, gonfler.
Πρηνης, penché (*en avant*).
Πρηων, cime.
Πριαμαι, acheter, prendre à bail.
Πριν, auparavant.
Πρινος, yeuse, chêne vert.
Πριω, scier, serrer.
Προ, devant, pour, avant.
Προϐατον, mouton.
Προϊξ, don, aumône, dot.
Προκα, aussitôt.
Προξ, faon.
Προς, pour, devant, près, outre.
Προυνη, prunier.
Πρυλεες (*plur.*) fantassins.
Πρυμνος, extrême.
Πρυμνα, poupe.
Πρυτανις, chef, tuteur.
Πρωι, matin, à temps.
Πρωκτος, anus, les fesses.
Πρωρα, proue.
Πταιρω, éternuer.
Πταιω, heurter, manquer, tomber, être frustré.
Πτελεα, orme.
Πτερνα, talon, base.
Πτερον, aile, rame.
Πτισσω, monder, piler.
Πτοεω, consterner.
Πτυσσω, plier, trousser.
Πτυω, cracher, vomir.
Πυγη, fesse, le derrière.
Πυελος, baignoire, chaton.
Πυθμην, fond, racine.
Πυθω, pourrir.
Πυκα, épais, sensément.
Πυλη, porte de ville.
Πυνθανομαι, apprendre, consulter.
Πυξ, avec le poing.
Πυξος, buis.
Πυον, pus.
Πυρ, feu.
Πυργος, tour, bataillon, cornet, refuge.
Πυρος, froment.
Πωγων, barbe.
Πωλεω, vendre.
Πωλος, poulain, jeune garçon.
Πωμα, couvercle, gobelet, boisson.
Πωρος, deuil, cal; aveugle.
Πως, comment, presque.

Ρ

Ρα, αρα, ρεα, peut-être, donc, facilement.
Ραϐδος, baguette, gluau, raie.
Ραγας *et* Ραγη, fente.
Ραδιξ, rameau.
Ρᾳδιος, facile, doux, clément.
Ραθαμιγξ, goutte.
Ράγοω, fendre, déchirer.
Ραιϐος, tortu.
Ραινω, arroser.
Ραιω, gâter, briser.
Ραμνος, aubépine.
Ραπις, verge, sandale.

Ραπτω, coudre, ourdir.
Ραπυς, rave, navet.
Ραρος, ventre.
Ρασσω, arracher.
Ραφανος, rave.
Ραων, plus traitable.
Ρεγχω, ronfler, hennir.
Ρεζω, faire, sacrifier.
Ρεθος, membre, joue.
Ρεπω, pencher, choisir, faire la cour.
Ρεω, couler, parler.
Ρησσω, rompre, faire jaillir, teindre.
Ριγος, froid.
Ριζα, racine, source.
Ριν, nez.
Ρινη, lime.
Ρινος, peau, cuir.
Ριον, sommet de montagne.
Ριπτω, jeter à terre, lancer.
Ροδον, rose.
Ρυτον, gobelet.
Ροιζος, sifflement.
Ρυγχος, groin.
Ρυθμος, nombre, mesure.
Ρυτον, gobelet.
Ρυω, traîner, protéger, couler.
Ρωννυω, fortifier.

Σ

Σ *se change en* θ, ξ *et* τ.
Σαγαρις, hache.
Σαθη, membre viril.
Σαιρω, balayer, rire.
Σακχαρ, sucre.
Σαλος, mouillage, agitation, roulis.
Σαλπιγξ, trompette.
Σαμβυκη, sambuque, harpe.
Σανδαλον, chaussure, pantoufle.
Σανις, ais.
Σαπφειρος, saphir.
Σαρισσα, pique, masse.
Σαρξ, chair, corps.
Σαττω, charger une bête.
Σαυκος, sec.
Σαυλος, fainéant.
Σαφης, clair, évident.
Σβεννυω, éteindre, étouffer.
Σεβω, révérer.
Σειρα, corde, chaîne.
Σειρω, dessécher.
Σειω, secouer.
Σελας, lumière, éclat.
Σεληνη, lune.
Σελινον, ache, persil.
Σελις, interligne, page, livre.
Σεμνος, vénérable.
Σερφος, moucheron.
Σηκος, clos, balance.
Σημα, signe, prodige, lettre, tombeau.
Σηπω, faire pourrir.
Σηρ, Sère, ver à soie.
Σης, teigne, ver.
Σητες, cette année.
Σθενω, avoir faculté.
Σιαγων, joue, mâchoire.
Σιαλον, salive.
Σιγαω, se taire.
Σιγλη (*pl.* σιγλαι) sigle, boucle d'oreille.
Σιδηρος, fer, épée.

Σιζω, siffler.
Σικυος, concombre.
Σικχος, morose, mince.
Σιλφη, teigne, mite.
Σιμβλον, ruche.
Σιμος, camus, escarpé.
Σινδων, toile, mousseline, linceul.
Σινηπι, sénevé, moutarde.
Σινω, nuire, ravager.
Σιπυη, huche.
Σισαρον, chervis.
Σιτος, blé, pain.
Σιφνος, vide.
Σιωπαω, se taire.
Σκαζω, boiter.
Σκαιρω, sauter.
Σκαλλω, fouir, sonder.
Σκαπτω, fouir.
Σκαφιρος, style, pinceau, peinture.
Σκεδαω, disperser.
Σκελλω, sécher, amincir.
Σκελος, jambe.
Σκεπτομαι, regarder.
Σκεπω, couvrir.
Σκευος, vase, ustensile, harnais, bagage.
Σκηνη, tente, scène.
Σκηπτω, s'appuyer, feindre.
Σκια, ombre.
Σκολιος, tortueux.
Σκολοπαξ, bécasse.
Σκολοψ, corps pointu.
Σκολυπτω, déchirer.
Σκοροδον, ail.
Σκορπιζω, répandre.
Σκοτος, ténèbres.
Σκυδμαινω, se mettre en colère.
Σκυζω, irriter.
Σκυλλω, tourmenter.
Σκυνιον, sourcil.
Σκυτος, peau, cuir.
Σκυφος, vase à boire.
Σκωληξ, ver.
Σκωλος, pieu, épine.
Σκωπτω, se moquer.
Σκωρ, excrément.
Σμαραγεω, retentir.
Σμαω, frotter.
Σμηνος, essaim.
Σμιλαξ, if.
Σμιλη, ciseau, scalpel, style.
Σμυχω, abattre, corrompre.
Σμωχω, manger, frapper.
Σοβεω, chasser.
Σολος, gueuse de fer, disque.
Σοος, sain et sauf.
Σορος, cercueil.
Σουσον, lis.
Σοφος, sage.
Σοω, mettre en fuite, sauver.
Σπαθη, spatule, épée.
Σπαιρω, palpiter.
Σπανος, rare.
Σπαρασσω, déchirer.
Σπαργανον, lange.
Σπαργαω, se gonfler.
Σπατος, peau, cuir.
Σπαω, tirer, contracter.
Σπειρα, spirale, cohorte.
Σπειρω, semer.
Σπελεθος, excrément.
Σπενδω, faire libation, trêve.
Σπεος, caverne.
Σπερχω, hâter.
Σπευδω, se hâter.
Σπιζω, étendre.
Σπιθαμη, palme (*mesure*).
Σπιλος, tache.
Σπινθηρ, étincelle.

Σπλαγχνα (*neutre pl.*), entrailles.
Σπλην, rate.
Σπογγος, éponge.
Σποδος, cendre.
Σπονδυλος, vertèbre.
Σπυραθος, crottin.
Σπυρις, corbeille.
Σταζω, distiller.
Σταις, farine, graisse.
Σταμνος, urne, pot.
Σταυρος, pieu, croix.
Σταχυς, épi de blé.
Στεαρ, graisse, levain.
Στεγω, couvrir, retenir, supporter.
Στειϐω, fouler, battre.
Στειχω, aller, venir.
Στελλομαι, s'arrêter.
Στελλω, envoyer, équiper, arrêter.
Στεμϐω, outrager.
Στενος, étroit.
Στενω, gémir.
Στεργω, chérir, prier, désirer.
Στερεος, solide.
Στερεω, priver.
Στερνον, sternum, poitrine, pensée.
Στεφω, couronner, parer.
Στηθος, poitrine, cœur.
Στηλη, cippe, borne.
Στηνιον, poitrine.
Στηριζω, établir.
Στιζω, piquer.
Στιλϐω, étinceler.
Στοα, portique.
Στοιχεια (*neutre pl.*), éléments, principes.
Στομα, bouche, front, tranchant.
Στομαχος, estomac, orifice.
Στορεω, étendre, faire un lit.
Στρατος, armée.
Στρεφω, tourner, ruser.
Στρηνης, indompté, clair.
Στρογγυλος, cylindrique.
Στρουθος, moineau, autruche.
Στυγεω, haïr, redouter, être triste.
Στυλος, colonne, style.
Στυπη, étoupe, bruit du tonnerre.
Στυφω, agacer, épaissir.
Στυω, attrister.
Συ, τυ, tu, toi.
Συϐαρις, mollesse.
Συκη, figuier.
Συλη, dépouille.
Συν, ensemble, amas, concours.
Συρϐη, tumulte.
Συριγξ, chalumeau, fistule.
Συρω, balayer, jouer du chalumeau.
Συς, porc.
Σφαδαζω, trépigner.
Σφαζω, tuer.
Σφαιρα, sphère, ballon.
Σφακος, sauge.
Σφαλλομαι, faillir.
Σφαλλω, supplanter.
Σφενδονη, fronde, chaton, bourse.
Σφην, coin (*pour fendre*).
Σφηξ, guêpe.
Σφιγγω, serrer.
Σφιγκτηρ, lien qui serre, qui étreint.
Σφοδρος, véhément.
Σφαγις, sceau, baudrier.
Σφυζω, tressaillir.
Σφυρα, marteau.
Σχαλις, pieu.
Σχαω, scarifier, réprimer, omettre.
Σχεδον, près, peut-être.
Σχετλιος, malheureux, prompt.
Σχεω, avoir, arrêter, aborder.
Σχιζω, fendre, diviser.
Σχοινος, jonc, natte, mesure.

Σχολη, loisir, étude, école, scolie.
Σωζω, sauver.
Σωλην, canal, faîtière.
Σωμα, corps, taille.
Σωρος, amas.
Σως, sain et sauf.

T

T *Att.* = σ, *Ion.* = θ, *Dor.* = χ.
Ταινια, ruban, ver solitaire.
Ταλαντον, balance, poids.
Ταλαω, tolérer, oser, prendre courage.
Ταλις, nubile, fiancée.
Ταμιας, administrateur, arbitre.
Ταπεινος, bas, humble.
Ταπης, tapis.
Ταρασσω, troubler.
Ταρβος, effroi.
Ταρφος, épaisseur d'une forêt.
Ταρχεα (*neut. pl.*), funérailles.
Τασσω, mettre en ordre, définir.
Ταχιων, plus court.
Ταχυς, prompt.
Ταω, prendre.
Ταως, paon.
Τε, car.
Τεγγω, mouiller, toucher, calmer; faire naufrage (*avec l'acc.* ποδα).
Τεθμος, loi, règle, coutume.
Τεινω, tendre, s'efforcer, serrer.
Τειρω, broyer, vexer, punir.
Τειχος, mur, camp.
Τεκμαρ, fin, but, signe, mort.
Τελλω, faire, faire naître.
Τελος, fin, tribut, dignité, légion, rit.
Τεμνω, couper, dévaster.
Τερας, signe, météore, monstre.
Τερεω, trouer, tourner.
Τερμα, fin, but.
Τερπω, réjouir.
Τερσω, sécher.
Τεσσαρες, quatre.
Τεττιξ, cigale, marmiton.
Τευταζω, faire avec soin.
Τευχω, fabriquer, devenir, s'armer.
Τεφρα, cendre.
Τεχνη, métier, machine, ruse.
Τηβεννα, toge.
Τηκω, liquéfier, se faner.
Τηλε, loin.
Τηλια, seau, huche, table à jouer.
Τηρεω, conserver, épier.
Τηταω, priver, rechercher.
Τηυσιος, vain.
Τιβην, trépied.
Τιγρις, tigre, murmure.
Τιθασσευω, apprivoiser, cultiver.
Τιθημι, mettre, juger, payer, fournir.
Τικτω, enfanter.
Τιλλω, arracher, mordre.
Τιμωρος, protecteur.
Τινασσω, mouvoir, lancer.
Τινθος, marmite.
Τις, τι, qui? quoi? un, quelqu'un.
Τιτανος, plâtre.
Τιτθος, mamelle.
Τιτιζω, piauler.
Τιτραω, trouer.

Τιτρωσκω, blesser, nuire.
Τιτυσκομαι, viser.
Τιφος, marais.
Τιω, honorer, punir, rendre.
Τλαω, souffrir, oser.
Τμηγης, couperet.
Τμητικος, ce qui a la qualité, la force de couper.
Τοι, certes, or, souvent.
Τοιχος, mur, paroi.
Τολμα, audace.
Τοξον, arc, flèche.
Τοπος, lieu, pays, sujet, argument.
Τοργος, vautour.
Τορνος, tour (*métier*), cylindre.
Τραγος, bouc, lasciveté.
Τρανος, évident, disert.
Τρανοω, rendre clair, éclatant.
Τραπεζα, table, couvert, théâtre, fisc.
Τραχηλος, cou, gorge.
Τραχυς, âpre.
Τραω, trouer.
Τρεις, trois.
Τρεμω, trembler.
Τρεπω, tourner, mettre en fuite.
Τρεφω, nourrir.
Τρεχω, courir, se hâter.
Τρεω, trembler.
Τριϐω, frotter, piler, achever.
Τριζω, pousser un cri aigu.
Τρυϐλιον, plat, écuelle, cuiller.
Τρυγη, céréales, vendanges.
Τρυπα, trou.
Τρωγω, ronger, paître.
Τυ *comme* συ.
Τυγχανω, obtenir, jouir, être, avoir lieu.
Τυμϐος, bûcher, tombe.
Τυπτω, battre, couper.
Τυρος, fromage.
Τυρσις, tour, rempart.
Τυτθος, petit, fier.
Τυφλος, aveugle, sourd.
Τυφω, fumer, allumer.
Τυχεω, gagner le pardon.
Τωθαζω, railler.

Υ

Υ *æol.* = ο, *dor. et æol.* devient ι.
Υαλος, verre, cristal, ambre.
Υϐος, cambré, bossu.
Υϐρις, injure, faste, dégât, violence.
Υγιης, sain, vrai, réglé.
Υγρος, humide, mobile, verre d'eau.
Υδατοκλυστος, lavé, baigné.
Υδω, chanter, louer, célébrer en vers.
Υδωρ, eau, hydropisie.
Υιος, fils, race, portée.
Υλαω, aboyer, japer.
Υλη, bois, mets, sédiment.
Υμην, membrane, hyménée.
Υννος, poulain.
Υπαιθα, devant, droit, de travers.
Υπαρ, vision.
Υπερ, sur, pour, après, outre, excès.
Υπηνη, barbe.
Υπνος, sommeil.
Υπο, par, devant, vers, sous, fraude, etc.

Ὑπτιος, couché sur le dos.
Ὑστερος, postérieur, jeune, tardif.
Ὑφαινω *et* Ὑφαω, ourdir, tresser.
Ὑψος, hauteur, sublimité.
Ὑω, pleuvoir, mouiller.



Φ *æol.* = θ. Ex. φηρες *pour* θηρές.
Φαγω, manger, ronger.
Φαιδρος, brillant, joyeux, illustre.
Φαινω, montrer, luire, accuser.
Φακελλος, botte, fagot.
Φαλαγξ, phalange, tarentule.
Φαλαινα, phalène, baleine.
Φαλακρος, chauve.
Φαλος, brillant.
Φαραγξ, gouffre.
Φαρετρα, carquois.
Φαρκις, ride.
Φαρμακον, remède, poison, teinture.
Φαρος, manteau, voile, phare.
Φαρυγξ, gosier, trachée-artère.
Φασηλος, chaloupe.
Φατνη, crèche, lambris, table.
Φαυλος, faible, léger, lâche, ridicule.
Φαω, briller, éclairer, dire, tuer.
Φεβομαι, fuir.
Φεγγος, lumière, vie.
Φειδομαι, épargner, pardonner, refuser.
Φελλος, liége.
Φεναξ, menteur, fourbe.
Φενω, tuer.
Φερβω, faire paître, produire.
Φερνη, dot.
Φερω, porter, conduire, enfanter, payer, régir, grandir.
Φευγω, fuir, rebuter, dénoncer.
Φηγος, hêtre, faîne.
Φηλος, imposteur.
Φθανω, prévenir, obtenir.
Φθεγγομαι, rendre un son, parler.
Φθειρ, pou, serpent.
Φθειρικος, pédiculaire.
Φθεω, corrompre, violer, ravager.
Φθονος, envie, censure.
Φι *ou* Φιν, *addition poétique.*
Φιαλη, phiole.
Φιλος, ami. *Poët.* mien, tien, etc.
Φιλυρα, tilleul.
Φιμος, muselière, bride, cornet, rets.
Φλαω, broyer, dévorer.
Φλεγω, brûler, éclairer.
Φλεψ, veine.
Φλεω, être plein, babiller.
Φλια, chambranle, seuil.
Φλιδαω, pourrir.
Φλοιος, écorce, peau.
Φλοισβος, bruit.
Φοινιξ, palmier, dattier, pourpre.
Φοιταω, aller, venir, être furieux.
Φορμιγξ, lyre.
Φορμος, corbeille, natte.
Φορτος, charge, insulte.
Φραζω, parler, voir, résoudre.
Φρασσω, enclore, épaissir.
Φρατρια, curie, famille.
Φρεαρ, puits, citerne.

Φρην, esprit, sens, génie.
Φριξ, frisson, frayeur.
Φρυαττομαι, frémir, s'enorgueillir.
Φρυγιων, brodeur.
Φρυγω, griller, frire.
Φρυνος, crapaud.
Φυκος, algue.
Φυλασσω, garder.
Φυλη, tribu, genre, classe.
Φυλλον, feuille.
Φυρω, mêler, souiller.
Φυσσαω, souffler.
Φυω, planter, engendrer.
Φωκαινα, baleine.
Φωλεος, antre, école.
Φωνη, voix, son, langue, chant.
Φωρ, filou, espion.
Φῶς, lumière, vie, joie, salut.
Φως *poét.*, homme.

X

X *signe d'improbation, de* χιαζω.
Χαζω, reculer, contenir.
Χαινω, s'entr'ouvrir.
Χαιον, houlette, verge.
Χαιρω, se réjouir, déplorer.
Χαιτη, chevelure, soie.
Χαλαζα, grêle, ladrerie, germe.
Χαλαω, abaisser, ouvrir, déserter.
Χαλεπτω, nuire.
Χαλινος, frein, puissance.
Χαλκος, airain.
Χαμαι, à terre, nain.
Χαρασσω, graver, écrire, sillonner.
Χαρις, grâce, gré.
Χαρτης, papier, parchemin.
Χαρων, Charon, mort, lion.
Χατεω, être privé, désirer.
Χαυνος, lâche, vain.
Χαω, s'entr'ouvrir, contenir.
Χειλος, lèvre.
Χειμα, hiver, tempête.
Χειρ, main, bras.
Χελιδων, hirondelle, voûte.
Χελυς, tortue, poitrine.
Χερρος, désert, sol, continent.
Χεω, verser, jeter en fonte.
Χηλη, pince, mâchoire, éminence.
Χην, oie.
Χηραμος, caverne.
Χηρος, veuf, indigent.
Χθες, hier.
Χθων, terre, sol.
Χιαζω, réprouver, rejeter.
Χιλιοι, mille.
Χιλος, nourriture, fourrage.
Χιτων, tunique, chemise, cuirasse.
Χιων, neige.
Χλαινα, robe.
Χλαμυς, habit militaire.
Χλευη, moquerie.
Χλιαινω, rendre tiède, fomenter.
Χλιω, amollir.
Χλοα, herbe, foin.
Χοινιξ, perche, setier (*mesure*).
Χοιρος, porc.
Χολη, bile, colère, dégoût.

5

Χονδρος, grain de sel, épeautre.
Χορδη, boyau.
Χορος, chœur, bal.
Χορτος, foin, jardin, clos.
Χραω, prêter, prédire, perdre, tuer.
Χραομαι, faire usage, répondre, avoir besoin, prêter.
Χρεια, usage, combat, fait.
Χρεμετιζω, hennir.
Χρεμπτομαι, tousser.
Χρεος, dette, utilité, prodige.
Χρημα, bien, argent, chose.
Χριμπτω, approcher, oindre.
Χριω, oindre, piquer.
Χροα, couleur, surface, chair.
Χρονος, temps, âge.
Χρυσος, or, jaune d'œuf.
Χυλος, suc, humeur, saveur.
Χυτρα, marmite.
Χωλος, boiteux, manchot.
Χωρεω, venir, contenir, écheoir.
Χωρις, à part, outre, excepté.
Χωρος, lieu, canton, champ.

Ψ

Ψαω, mettre en pièces.
Ψαινυσσω, éventer, rafraîchir.
Ψαιτωρ, qui frotte, racloir.
Ψακας, rosée.
Ψαλιον, boucle.
Ψαλις, ciseau, voûte.
Ψαλλω, toucher, chanter.
Ψαμμος, sable.
Ψαω, nettoyer, toucher, caresser.
Ψεγω, blâmer.
Ψεδνος, chauve.
Ψεδω, avoir soin.
Ψελλος, bègue.
Ψευδω, tromper, mentir.
Ψεφος, ténèbres, brouillard.
Ψεω, broyer.
Ψηφος, petite pierre, suffrage, décret.
Ψιας, goutte de rosée.
Ψιθυρος, murmure, délation.
Ψιλος, mince, faible, vil.
Ψιμυθος, céruse, fard.
Ψινεσθαι, pleurer, couler.
Ψινθος, plaisir.
Ψινυθιος, mauvais, vil.
Ψιξ, miette.
Ψιτταχη, perroquet.
Ψιω, broyer, atténuer.
Ψολος, fumée, flamme.
Ψοφος, bruit.
Ψυλλα, puce.
Ψυχη, souffle, âme, raison.
Ψυχω, rafraîchir, souffler.
Ψωα, puanteur.
Ψωμος, bouchée.
Ψωρα, gale, dartre.
Ψωχω, broyer, laver, polir.

Ω

Ω = fin, ô, hélas, ah!
Ωϐη, tribu.
Ωγυγιος, ancien.
Ωδιν, travail d'enfant, douleur.
Ωθω, pousser, précipiter, expulser.
Ωκυς, prompt, léger.
Ωλενη, coude, bras, main.
Ωμος, épaule; cru, vert, dur, cruel.
Ωνεομαι, acheter, vendre, jouir.
Ωον, œuf, faîte.
Ωρα, temps, saison, heure, jour, beauté, charme, soin.
Ωρος, montagne, temps.
Ωρυω, hurler.
Ως, pour, comme, combien, le mieux, car, cependant.
Ωσχη, crosse, branche.
Ωφελεω, aider.
Ωχρος, pâle, jaunâtre.

Ω

